

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

JOURNAL
D'UN
VOYAGE EN ORIENT
—
TOME DEUXIÈME

www.libtool.com.cn

Se trouve

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS

45, QUAI MALAQUAIS

JOURNAL
D'UN
VOYAGE EN ORIENT

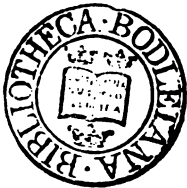
PAR
LE COMTE JOSEPH D'ESTOURMEL



TOME DEUXIÈME



A PARIS
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
9, RUE DE VAUGIRARD
1844



JOURNAL

D'UN

VOYAGE EN ORIENT.

LXXVII.

NOUS ALLONS A JÉRICHO.

JE grelottais de froid dans notre grande chambre de la Casa-Nova, sans cheminée et sans poêle, et où, dans cette saison, la chaleur du soleil ne pouvait pénétrer à travers les voûtes épaisses et les fenêtres basses. Je fis demander au couvent le secours d'un *brasero*, m'appuyant sur l'autorité de Jérémie, qui représente le roi Joachim établi dans un appartement d'hiver, au neuvième mois, et jetant le livre des prophéties dans un réchaud plein de charbons ardents qu'il avait devant lui. D'après cet exemple, je prétendais qu'il devait se trouver des réchauds à Jérusalem, et pourtant on eut grand'peine à m'en

procurer un , grâce auquel je sentis moins le froid , mais en revanche j'eus la migraine. Nous nous sentions tous mal à notre aise , la poitrine affectée et la tête pesante. Je me décidai à changer d'air et à aller chercher un ciel plus doux dans la plaine de Jéricho.

Nous partimes le 18 décembre ; nous avions adjoinct à notre caravane un Français, M. F..., arrivé depuis peu , le père espagnol Casto , et un religieux italien qui , résidant en Syrie depuis six ans , voulait avoir vu le Jourdain avant de retourner à Rome , au couvent de la place Barberini , chez les Capucins , si souvent et si bien peints par Granet , auquel lui-même avait servi de modèle. Le janissaire du couvent et deux cavaliers de la garde du gouverneur nous précédaient , et deux pèlerins allemands fermaient la marche. Nous traversâmes Béthanie , mais sans nous y arrêter cette fois ; puis nous descendîmes dans une gorge creusée par un torrent , que nous prîmes d'abord pour celui de Cédron , qui est plus au midi et se jette dans la mer Morte ; on me fit remarquer une fontaine où les Apôtres , dont elle a conservé le nom , avaient coutume de s'arrêter quand ils accompagnaient le Sauveur sur ce même chemin. Des ruines voisines indiquent qu'on y avait bâti une chapelle. Plus loin , nous passâmes un défilé appelé le Champ du Sang , où le bon Samaritain donna au prêtre et au lévite l'exemple de la charité. « Allez ,

dit Jésus au docteur, et faites de même. » La route de Jéricho est triste et déserte ; c'est une suite de montagnes pelées et fréquemment coupées par des fondrières. Nous ne rencontrâmes d'autre habitation qu'un kan ruiné, environ à mi-chemin. Souvent les soldats de notre escorte interrompaient la monotonie de la marche en lançant leurs chevaux à bride abattue au milieu des cailloux roulants qui remplissent les lits desséchés des torrents ; puis ils les arrêtaient par une forte saccade au moment où ils en paraissaient le moins les maîtres, et les faisaient pivoter sur leurs jarrets et tourner de la tête à la queue sans que leur aplomb en parût nullement ébranlé. Nos chevaux normands n'auraient pas brillé dans cet exercice ; du reste, au métier que Achmet-Aga et l'Albanais Kalila faisaient faire à leurs montures, je ne crois pas qu'elles les mènent loin, et à ce train, il faut que le gouverneur leur accorde à chacun au moins un cheval à dépenser par an.

Au bout de cinq heures de marche, nous découvrimmes la rive septentrionale du lac Asphaltique, et le Jourdain qui s'y précipite. Le fleuve court du nord au midi, et la large plaine dont son lit étroit occupe le milieu, ainsi que les deux files de monts qui la bordent tant du côté de la Judée que de celui de l'Arabie, suivent la même direction. Conformément à l'exacte expression de l'Évangéliste, nous étions

descendus de Jérusalem à Jéricho, dont les mesures s'apercevaient éparses devant nous. J'avais à ma gauche la haute montagne de la Quarantaine, fameuse par la retraite du Sauveur, où Satan osa le poursuivre. De l'autre côté du fleuve, au milieu du territoire de la tribu de Ruben, le mont Abarim s'enchaînait au mont Nebo, et l'horizon n'avait de bornes que les sables habités par les enfants d'Ammon et de Moab, fruits impurs de l'inceste. J'apercevais Phasga, où disparut Moïse; et Phogor, tourné vers le désert, et d'où Balac appela vainement sur les enfants d'Israël les malédictions du fils de Béor. Ce fut là que Balaam annonça l'étoile qui devait sortir de Jacob, et ces conquérants venus d'Italie sur leurs vaisseaux, qui après avoir détruit les Assyriens et les Hébreux devaient aussi disparaître à leur tour.

Après avoir gagné la plaine, en laissant derrière nous, à mi-côte, un bâtiment à moitié renversé, nous passâmes devant des tumulus et quelques restes de murs, dont deux en maçonnerie réticulaire, les seuls que j'eusse rencontrés depuis que j'avais quitté Rome. Josèphe rapporte qu'Hérode avait bâti dans la vallée de Jéricho, vers le nord, une ville nommée Phazaël, sur l'emplacement de laquelle nous nous trouvons sans doute, et ces ruines réticulaires doivent être celles des deux palais dédiés à Auguste et à Agrippa (*Guerre des Juifs*, ch. xvi). Nous traversâmes des eaux courantes, qui fertiliseraient la plaine si l'on

voulait en tirer parti, et nous ne tardâmes pas à arriver à un misérable hameau, appelé Raha par les Arabes. M. de Châteaubriand fait remarquer le rapport de ce nom avec celui de la courtisane Rahab, qui, par l'asile qu'elle donna aux deux espions, prépara la victoire de Josué. Nous voyons que Jéricho avait conservé son nom quinze siècles encore après sa chute; mais enfin la dénomination actuelle aura prévalu. C'est ainsi que du village de Béthanie on a fait à présent Lazarié.

La tour carrée, où nous nous arrêtâmes, porte le nom de Maison de Zachée. « Zachée, hâtez-vous de « descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui « chez vous. » Le rez-de-chaussée, transformé en écurie, semble avoir été primitivement une chapelle, et sur l'esplanade de la tour nous trouvâmes un gîte fort tolérable dans une chambre à cheminée, véritable luxe oriental. Il y avait jadis à Jéricho un petit fort, dont cette tour peut avoir pris la place. On voit au premier livre des Machabées que Ptolémée, fils d'Abobus, l'avait fait construire, et que sous le prétexte d'un grand festin il y attira Simon Machabée et ses deux fils, qu'il fit assassiner.

LXXVIII.

LE JOURDAIN. — LA MER MORTE.

LE 19 au matin nous nous dirigeâmes vers la rive du Jourdain la plus voisine de notre demeure. Nous croyions y toucher, et pourtant nous marchâmes une bonne heure avant de l'atteindre. La terre est abandonnée à elle-même; on y chercherait vainement et le précieux baume et les nombreux palmiers dont parle Josèphe à l'occasion du campement que fit Pompée à Jéricho, et sur lesquels Hérode acquittait un tribut à la belle Cléopâtre. Aujourd'hui, quelques buissons croissent çà et là, tous épineux; une espèce, entre autres, dont les branches ployantes comme celles du saule et armées de longs piquants, ont fourni, dit-on, la couronne dérisoire dont les Juifs, avant de lui donner celle du martyr, ensanglantèrent le front du Christ.

Je retrouvai le Jourdain avec émotion, et comme une ancienne connaissance; c'était ma troisième visite. Naguère, à son entrée dans la mer de Galilée, je l'avais vu couler clair et limpide à travers la verdure et sur un lit de coquilles; aujourd'hui, tout se peignait en jaune autour de moi, et les rives de sable, et le feuillage des buissons, et les eaux troubles près de s'engloutir dans la mer

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

J. d'Eschard del. G. Scherer lith.

Le point d'arrêt du baptême de Saurer

27/10/1911

maudite (N° 96). Nous nous trouvions précisément au lieu, consacré par la tradition, où le Précurseur vit l'Esprit descendre comme une colombe, et se reposer sur le Verbe fait chair. Aujourd'hui, le baptême par immersion y serait périlleux, à cause de la violence du courant. Je voulais chercher une plage plus commode pour descendre; mais notre escorte assura qu'elle ne répondait plus de moi si je m'écartais d'un seul pas : il fallut nous borner à remplir nos bouteilles, et ce ne fut même point sans difficultés, tant les bords étaient élevés et glissants. Démétrius fut au moment d'y trouver la rémission de ses péchés, rémission assurée aux Grecs, nous disait-il, quelle qu'ait été leur vie passée, pourvu qu'ils puissent se laver dans cette onde salubre. Pendant qu'il nous exposait sa doctrine, qu'il m'avait déjà professée à Tibériade, le pied lui glissa, il coula dans le fleuve, et nos soldats n'eurent que le temps de le retenir par les cheveux; un pied d'eau de plus, il était sauvé.

Nous tournâmes vers le midi pour gagner le lac. J'aurais voulu ne pas quitter les bords du Jourdain, et le côtoyer jusqu'à son embouchure; mais c'eût été par trop braver les Bédouins, que nos guides s'imaginaient voir à chaque pas embusqués dans les roseaux et prêts à s'élancer sur nous. Nous cheminâmes près de deux heures, trouvant toujours la même nature de terrain, des cendres profondément sillon-

nées par des ravines. Enfin la grande nappe d'eau de la mer Morte se déploya devant nous; elle nous parut aussi calme que la mer de Galilée était agitée le jour de notre entrée à Tibériade; et ce contraste existe habituellement entre les deux lacs; car la mer Morte justifie son nom par la torpeur de ses eaux et le morne silence de ses rives. Des pierres étaient amoncelées au lieu où nous mimes pied à terre (N° 97), et le père Casto m'assura qu'il les reconnaissait, et que c'étaient les ruines de Gomorrhe. Nous nous trouvions précisément à la limite assignée à la tribu de Benjamin; son territoire se termine, dit le Livre de Josué, « à la pointe septentrionale de « la mer salée, à l'extrémité du Jourdain qui re-
« garde le midi. »

La mer Morte, sur la forme et la grandeur de laquelle les meilleurs géographes varient; qui a cent milles de long, au dire de Pline, et soixante-douze milles, à celui de l'historien Josèphe, a récemment encore échappé à l'exactitude habituelle de notre savant et judicieux d'Anville. Ses rives ne sont pas bien connues, et je doute qu'aucun géographe moderne en ait fait le tour. Au chapitre XIII de la Genèse, on voit que Loth, en se séparant d'Abram, choisit sa demeure vers le Jourdain, à Sodome. Le pays, avant la destruction de cette ville et de Gomorrhe, paraissait très-agréable, « étant arrosé « d'eau comme un jardin de délices, et semblable à



Jap. Leveur

97

La mer morte.

www.libtool.com.cn

« l'Égypte. » Cette phrase est remarquable, parce que le Jourdain coulant dans la vallée que le lac a remplie depuis, et entre les deux chaînes des monts de la Judée et de l'Arabie, devait en effet rappeler parfaitement le cours du Nil au milieu de sa plaine fertile, bordée d'un côté par la chaîne Libyque, et de l'autre par la chaîne Arabique; dans le chapitre suivant de la Genèse, le pays dont elle vient de faire cette agréable description est appelé plusieurs fois la Vallée des Bois, et le livre ajoute qu'il y avait alors beaucoup de puits de bitume, et que c'est maintenant la mer salée. C'est là que se rassemblent les rois de la Pentapole pour s'opposer à l'agression de Chodorlahomor et de ses alliés, qui d'abord vainqueurs, sont ensuite défaits et poursuivis par Abram jusqu'à Hoba, dont j'ai visité l'emplacement près de Damas (se reporter au N° 56). En continuant à examiner le récit de la Genèse, je n'y vois rien qui contrarie l'opinion moderne que les villes réprouvées ont été détruites par des volcans. Abraham, dit le livre saint, revint le matin au lieu où il était venu la veille avec le Seigneur. Ce lieu doit se chercher sur les montagnes qui séparent Hébron de la mer Morte. Les dix justes qui auraient suffi pour racheter tant de coupables ne se trouvèrent pas, et la miséricorde de Dieu se lassa. La Genèse ajoute : « Le patriarche regardant Sodome et Gomorrhe et tout le pays d'alentour, vit des cendres

« enflammées qui s'élevaient de la terre, comme la « fumée d'une fournaise. » J'ai assisté à des éruptions volcaniques, et je ne les décrirais pas autrement. Volney attribue à cette cause la désolation du pays, et par suite la formation du lac; c'est ainsi, en effet, que se sont creusés, puis remplis d'eau, la plupart des lacs que j'ai vus en Italie, et auxquels des volcans éteints servent de bassins; mais il est vrai d'ajouter que rien ici ne ressemble à ces bourrelets que la lave en débordant forme d'ordinaire à l'entour de la bouche des cratères, et qui en sont comme les lèvres. La rive septentrionale du lac Asphaltique est restée parfaitement plate. N'ayant vu que celle-là, je ne m'ingérerai point de parler des autres; mais on m'a assuré que les eaux qui sont encaissées à l'orient et à l'occident par les deux chaînes de montagnes, s'étendent au midi comme au nord sur une grève basse et unie, et ce n'est pas là le caractère que présentent en général les bords des volcans éteints.

Je remplis une bouteille d'eau de la mer Morte, avec le projet de la faire analyser; je n'ai jamais rien goûté de plus mauvais. C'est une chose singulière que l'étonnant contraste de cette eau avec celle du lac de Tibériade, pareillement alimenté par le Jourdain, et qui est aussi douce et aussi agréable que celle-ci est amère et salée. Il me paraît impossible d'expliquer cette différence d'une manière satisfaisante, autrement que par l'action des feux souter-

ains et l'existence du bitume, existence qui du reste n'est pas contestée, puisqu'on l'y trouve encore aujourd'hui, et que les Arabes l'utilisent. Tout dans ces lieux indique qu'ils ont été le théâtre d'une grande convulsion de la nature, et les traces en sont manifestes pour le naturaliste comme pour le chrétien. Parmi diverses pierres, j'en ramassai de noires, qui se travaillent à Jérusalem, et dont on fait des coupes. J'en ai rapporté une sur laquelle ces mots sont gravés : *O prophète Moïse ! Sur lui le salut.* Puis au dedans : *En buvant dans cette coupe l'eau de la vie, il en résulte la santé.* Le rivage est imprégné de sel ; je remarquai aussi des troncs et des branchages, qui probablement avaient été charriés par le fleuve. Je voulais remonter jusqu'à son embouchure en suivant le littoral, qui, plat et découvert, permettait d'apercevoir au loin et de déjouer les embûches ; mais tout ce que j'imaginai de dire à Démétrius et à nos cavaliers pour les décider à m'y conduire fut en pure perte. Le Jourdain, depuis l'endroit où nous l'avions visité le matin, fait un assez grand circuit, et, s'écartant du milieu de la plaine, se rapproche vers l'orient des montagnes d'Arabie. C'était ce voisinage qui effrayait mes guides ; à les en croire, nous étions environnés de brigands invisibles. D'ailleurs, ces gens ont leur ornière comme les cicerone de tous les pays, et, de génération en génération, ils ont conduit et conduiront les curieux

au même coude du Jourdain et au même rivage de la mer Morte. Nous sommes dans le pays des traditions. Je vois précisément ce que Pockocke et M. de Châteaubriand ont vu avant moi, et j'ai été à même de vérifier l'exactitude de leurs récits; celui du premier à cent ans de date, et n'en a pas plus vieilli; ici un siècle ne marque guère.

LXXIX.

RETOUR A JÉRICHO PAR LE COUVENT DE SAINT-JEAN.

AVANT de m'éloigner, j'examinai encore attentivement ces amas de pierres qui s'étendaient à ma droite sur la grève. Je ne pus convenir avec le père espagnol que ce fût Gomorrhe, et j'aurais plutôt transigé pour Sodome, à cause d'un passage de Joseph, et parce que ma mauvaise carte italienne la place plus près du Jourdain. A ce propos, je ne puis m'empêcher de remarquer cette singulière prétention d'assigner des positions certaines à des villes disparues depuis tant de siècles, et sur lesquelles nous ne savons pas autre chose que le peu que j'en ai rapporté d'après la Genèse; mais s'il faut se méfier des géographes, il y a des peintres qui ne leur cèdent en rien, et je connais tel dessin, censé

fait d'après nature, qui, comme ouvrage d'imagination, peut le disputer à mes cartes de la *Calcografia Camerale*. Ainsi je me souviens d'avoir admiré à Paris une belle lithographie où ces pierres informes, que j'ai en ce moment sous mes yeux, sont devenues des tronçons de colonnes et des débris de frises et de chapiteaux. Toute cette architecture improvisée, dont je n'ai pas aperçu la moindre trace au bord du lac Asphaltique, donnerait sans doute gain de cause au père Casto. Du reste si j'avais trouvé une seule pierre sculptée, je ne manquerais pas de le dire, parce qu'en un lieu semblable, tout débris antique resté sur place acquerrait une véritable importance historique, et viendrait à l'appui de ce que rapporte Josèphe, que de son temps on distinguait encore quelques vestiges des cinq villes abominables, probablement à travers les eaux du lac.

« *Andiamo, andiamo, signor conte!* » criait Démétrius à pleine gorge, en me recommandant de ne pas faire de bruit, de peur d'attirer les Arabes. « Il est grand temps. — Temps de quoi? — De dîner, seigneur comte. » Que dire à un homme qui ne voit dans la vie qu'une succession de jours divisés en quatre repas, et qui, lorsque je me fâche, me répond : « Vous m'avez demandé de vous faire voir la mer Morte et Jéricho; je vous ai mené déjeuner à la mer Morte, et nous serons de retour pour dîner à Jéricho, si nous partons de suite et si vous ne perdez

pas de temps à regarder. » Beaucoup de gens, comme Démétrius, appellent perdre du temps en voyage celui qui ne s'emploie pas à cheval ou en voiture. Il me fallut suivre le mouvement de la caravane, l'escorte en tête, qui, dès qu'elle avait entendu parler de manger, s'était rangée unanimement à l'avis de notre Grec; mais je déclarai formellement qu'avant d'aller dîner je voulais visiter les ruines du couvent de Saint-Jean, que j'apercevais à ma droite. Elles occupent, d'après d'Anville, qui est d'accord avec le chapitre iv du Livre de Josué, l'emplacement de l'ancienne Galgala, où les Hébreux campèrent après le passage miraculeux du Jourdain, et où leur chef érigea les douze pierres qu'il avait fait emporter du milieu du lit du fleuve. « Quand vos enfants interrogeront un jour leurs pères, en demandant : que veulent dire ces pierres? vous leur répondrez : « Israël a traversé le lit du Jourdain comme il avait traversé la mer Rouge, dont le Seigneur a séché les eaux devant son peuple. » En ce lieu, la circoncision, négligée depuis quarante ans, fut remise en pratique; on célébra la pâque, et la manne cessa de tomber. Les Israélites mangèrent pour la première fois des fruits de la terre de Chanaan, et l'Ange armé du glaive, le Prince de l'armée du Seigneur, se montra à Josué. Galgala devint ensuite le quartier-général des Israélites, et c'est de là qu'ils vont combattre Adonisédec, roi de Jérusalem, et les autres

www.libtool.com.cn



rois, lorsque Josué rendit le soleil obéissant à sa voix.

Les ruines du couvent (N° 98), ses murs et ses voûtes à demi écroulés et couverts de peintures grecques sont d'un effet pittoresque. De larges fondrières environnent l'ancien monastère de Saint-Jean ; on pourrait presque croire que le Jourdain a changé de lit et a coulé dans ces ravins. Il est probable que ses eaux y atteignent lors des débordements. A chaque pas le sol est sillonné par de profondes gerçures, et nos chevaux s'abattaient souvent sur une terre qui tremblait sous eux. Le plus morne silence régnait autour de nous, et, sauf un lièvre que nous fîmes lever, pas un être vivant, pas un oiseau n'animaient ces solitudes. En nous rapprochant de Jéricho, nous retrouvâmes un peu de vie et de mouvement ; mais cette vie et ce mouvement auraient semblé, dans une autre contrée, la stupeur et la mort. La fumée sortait de quelques misérables huttes, si écrasées, qu'elles se confondaient avec la plaine ; sur cette terre noire erraient, aussi noirs qu'elle, un pasteur et des chèvres à longues oreilles. Tout à coup, le ciel se couvrit de sombres vapeurs, un terrible ouragan s'éleva ; les tourbillons de sables et les nuages se mêlèrent et remplirent la vallée. Nous nous empressâmes de gagner en désordre la tour de Zachée ; l'atmosphère, autour de nous, était embrasée ; la foudre éclatait coup sur coup, et dans

ces lieux c'était bien vraiment la voix de Jéhova. Enfin l'arc-en-ciel brilla dans l'orage, semblable à cet éclair dont parle l'Évangile, qui sort de l'orient et paraît tout à coup à l'occident; il embrassa tout l'espace compris entre les deux chaînes de montagnes, et, comme un pont lumineux jeté sur la vallée du Jourdain, il réunit un moment l'Arabie et la Judée, en s'appuyant d'un côté au mont où disparut Moïse, et de l'autre à celui où, durant quarante jours, le Messie cacha sa vie et sa pénitence.

Le calme rétabli, nous songeâmes au dîner, et moi-même comme les autres. Jusqu'à ce jour, je ne m'étais pas bien rendu compte de la valeur des doléances du frère de l'Enfant prodigue, quand il adresse à son père ce reproche : « Vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me divertir avec mes amis. » Mes parents m'auraient donné en France un chevreau à cette intention, que je n'aurais trop su quelle chère en faire, et probablement mes amis ne se seraient pas amusés du tout; mais à Jéricho je compris qu'on peut réellement et sans parabole se divertir en mangeant un chevreau comme du temps des patriarches. Celui que nous fîmes rôtir tout entier au bout de deux longues broches devant un large foyer, sur le haut de la terrasse de la maison de Zachée, était d'un goût exquis, et nous nous en régâlâmes joyeusement.

www.libtool.com.cn



Jericho tour de Zache

La nuit vint clore notre festin, et à travers ses ombres nous apercevions les feux des Arabes briller le long du Jourdain, et surtout vers son embouchure. Démétrius me les fit remarquer, en disant : « Voyez quel danger nous avons couru ce matin. Je suis sûr que ces deux Albanais auraient exigé un cadeau de vingt piastres au moins pour nous mener à l'endroit où vous vouliez aller. »

Le lendemain, au point du jour, je descendis dans le lit d'un torrent, qui, du côté du midi, servait comme de fossé à notre tour. Le eaux qui s'y écoulent encore à la suite des grandes pluies y entretiennent de la verdure et quelques fleurs ; mais j'y cherchai vainement, en cette saison, la rose de Jéricho. J'y ramassai quelques noix vertes, qui viennent sur un arbre épineux, et d'où l'on tire un baume qu'on croit être le myrobolan, dont parle l'historien Josèphe, et qui, selon lui, se recueillait dans ces environs. Je me persuade que ce torrent est le même que celui appelé Carith dans le Livre des Rois, au bord duquel le Seigneur commanda à Élie de se retirer. « Allez vers l'orient, et cachez vous sur les « bords du torrent de Carith, qui est vis-à-vis du « Jourdain, vous boirez de l'eau du torrent, et j'ai « commandé aux corbeaux de vous nourrir. » De ce lieu, le paysage est agréable ; la tour de Zachée se présente bien, ainsi que la montagne de la Quarantaine, qui fait le fond du tableau (N° 99). Étendu sur la

pelouse, j'étais très-doucement occupé à ne rien faire, quand je fus tiré de mon loisir par les retentissants *iallah* de toute la caravane. Ce cri : en avant ! marche ! qui toucha le cœur de M. de Châteaubriand, quand soudainement il l'entendit répéter à une troupe de petits Arabes, résonnait ici moins agréablement à mes oreilles. C'est bien l'exclamation française, en toute occasion. Nous sommes toujours pressés ; pressés de partir, pressés d'arriver ; et ce mouvement perpétuel, ce besoin de se porter en avant, si bien à sa place dans une bataille, fait mon tourment en temps de paix, d'abord parce qu'il n'y a pas de paix possible avec lui. En voyage, il explique la légèreté et le superficiel de nos examens. En ce moment je n'entends pousser autour de moi qu'un même cri, en trois langues : *partons ! andiamo ! iallah !* ce qui signifie pour les uns : Nous pourrons dire en France que nous avons vu Jéricho, le Jourdain et la mer Morte, allons-nous-en. Pour les autres : Nous avons gagné notre argent, c'est trois journées que vous nous paierez, allons-nous-en. Et voilà pourtant comme la plupart des gens voient et comprennent ces lieux, les témoins de tant de merveilles, où éclata la terrible justice d'un Dieu irrité ; où le cours d'un fleuve fut suspendu devant la marche triomphale du peuple de Dieu ; où les murs dont voici les pierres s'écroulèrent au son des trompettes ; où mourut Moïse ; où disparut Élie ; et

www.libtool.com.cn



Jéricho, fontaine d'Elysée, mont de la quarantaine

Jap. L. L. L. L. L.

www.libtool.com.cn

où le Sauveur du monde marqua par son baptême le commencement de sa mission , et s'y prépara par le jeûne et la retraite.

L X X X.

FONTAINE D'ÉLISÉE.

— MONT DE LA QUARANTAINE. — RETOUR.

Nous nous dirigeâmes vers la fontaine d'Élisée.
« Les habitants de Jéricho dirent au prophète : La
« demeure de cette ville est très-commode ; mais la
« terre y est stérile et les eaux très-mauvaises ; et
« Élisée leur répondit : Apportez-moi du sel dans un
« vaisseau qui n'ait point servi , et ayant jeté le sel
« dans la fontaine il dit : Voici ce que dit le Seigneur :
« Ces eaux ne causeront plus à l'avenir ni mort , ni
« stérilité. Ces eaux , donc , devinrent saines comme
« elles le sont aujourd'hui. » La source est d'une
grande abondance (N° 100) ; l'eau bouillonne en
s'échappant de dessous une roche , et les ruines qui
l'avoisinent semblent indiquer que la ville s'étendait
de ce côté jusqu'au pied des montagnes. « La source,
« dit Josèphe , est tout proche de l'ancienne ville ,
« celle qui fut conquise par Josué. »

Au-dessus de la fontaine , nous trouvâmes un monastère ruiné ; puis , en suivant un aqueduc qui verse ses eaux dans la plaine , nous parvinmes sur la

plate-forme d'une colline que Démétrius avait désignée pour le lieu du déjeuner; on y jouissait dans toute son étendue de la vue que j'ai déjà décrite, et derrière nous, à peu de distance, s'élevait presque à pic la montagne de la Quarantaine. J'avais eu quelques doutes relativement à la position de ce mont, situé nécessairement dans le désert, d'après les expressions des évangélistes; car j'avais d'abord pensé que ce nom de désert s'appliquait exclusivement aux pays situés au delà du Jourdain, qui les séparait de la terre de Chanaan, dont on voit que les Israélites commencent à manger les fruits aussitôt après qu'ils ont passé le fleuve; mais en relisant le chapitre xv du deuxième livre des Rois, j'y remarquai que David dit à ses amis qu'il va se cacher dans les plaines du désert, jusqu'à ce qu'on lui donne des nouvelles de la révolte d'Absalon, et qu'après cela, dans le chapitre xvii, Chusaï dit aux prêtres Sadoc et Abiathar : « Faites avertir David en diligence, qu'il ne demeure « point cette nuit dans les plaines du désert; mais « qu'il passe au plus tôt le Jourdain, de peur qu'il « ne soit surpris. » Il ne paraît pas douteux, d'après ce passage, que le désert ne s'étendit de ce côté du fleuve dans la plaine de Jéricho; et si, en effet, par cette expression on entend solitude et pays inculte, on peut littéralement faire commencer le désert à la porte de Jérusalem. L'évangile de saint Luc vient bien à l'appui de la tradition, qui place de ce côté

du fleuve le lieu du jeûne et de la tentation du Sauveur ; car il dit que Jésus , étant rempli de l'Esprit-Saint , *revint* des bords du Jourdain et fut poussé dans le désert par l'Esprit. Il paraît du reste que dès les premiers temps du christianisme cette tradition était accréditée parmi les fidèles ; car les flancs de la montagne sont percés d'une infinité de grottes qui servaient de demeures aux ermites , et on y trouve encore plusieurs chapelles.

Laissant derrière nous la colline , Démétrius et son déjeuner , je m'avançai avec le père Casto et le scheik de Jéricho , qui nous montrait le chemin ; son léger coursier traçait , à travers les pierres , des zigzags au petit galop. Je n'ai rien vu de si bonne mine que ce scheik avec son costume pittoresque et l'arsenal dont il était muni , savoir : un fusil et une espingole croisés sur le dos en bandouillère , deux pistolets garnis en argent et un poignard à la ceinture , le yatagan au côté et une longue pique à la main ; le tout pour ma sûreté , disait-il. Cependant il ne tarda pas à mettre pied à terre , l'escarpement du rocher l'y contraignit. Je regrettais mes jambes de vingt ans , et j'enviais celles du père Casto , que j'apercevais en l'air , au-dessus de ma tête. Allons , dis-je en me signant , la foi qui déplace les montagnes m'aplanira celle-ci ; à la grâce de Dieu ! il aidera au pèlerin. Cependant lorsque , parvenu au tiers de notre ascension , je reconnus qu'elle n'était pas seulement très-

pénible, mais très-périlleuse; lorsque je me trouvais engagé sur une corniche étroite et glissante, seul passage qu'offrit en cet endroit une roche coupée à pic au-dessus d'un précipice de trois cents pieds, je pris le parti le plus sage : je fermai un œil, celui du côté de l'abîme, et, me collant contre le rocher, je fis retraite à reculons, jusqu'à ce que j'eusse la place suffisante pour me retourner. Mon compagnon n'alla pas beaucoup plus loin, et bientôt il me cria d'en haut qu'il allait me rejoindre, et que les obstacles étaient tels qu'il ne pouvait les surmonter.

En revenant de mon expédition manquée, je me souviens de l'impatience que j'éprouvai lorsque je retrouvai tout mon monde buvant, mangeant et chantant, à la même place où je l'avais laissé. Démétrius ne valait rien avec des jeunes gens; il aurait fini par les rendre aussi matériels que lui. Je cherchai querelle à tous ceux qui pouvaient m'entendre : « Souvent dans le voyage, leur disais-je, vous avez concouru à m'enlever mes illusions; vous m'avez dépoétisé la Grèce. Ici, au moins, laissez-moi les émotions religieuses, et ne venez pas m'en distraire par vos chansons, qui me forcent à me souvenir des rues de Paris dans la plaine de Jéricho. Chaque chose a son temps, et quand vous me voyez occupé ou rêveur, pour Dieu! ne venez pas me tirer par l'habit en me criant qu'il faut partir, ou qu'il faut dîner, ou qu'il va faire nuit; car il fait toujours nuit

pour vous autres. » Je bourrai surtout Démétrius, qui me répondit avec son air patelin : « Ce n'est pas ma faute si monsieur le Comte n'a pas pu arriver jusqu'au haut de la montagne » ; il est sûr que j'en avais de l'humeur, et le drôle le voyait bien. Je donnai le signal du départ, et je priai seulement que si l'on voulait chanter « *Mam'zelle Suzon vous grandissez* », ou autres gentilleses semblables, on prit les devants, et qu'on me laissât le janissaire du couvent ; les refrains de vaudevilles dans le désert me crispaient, et j'en éprouvais le même malaise que si j'avais entendu jurer dans une église.

La chaleur fut excessive tant que nous suivîmes dans la plaine la route qui devait nous ramener à Jérusalem. « Un vent brûlant souffle dans les routes « du désert par le chemin qui conduit vers la fille « de mon peuple », a dit Jérémie. On ne pouvait se croire au 20 décembre. Nous fûmes forcés de chercher l'ombre sous quelques arbres épineux, et le soleil nous arrêta vers ces mêmes lieux où jadis Josué arrêta le soleil ; mais en rentrant dans les montagnes nous retrouvâmes l'air vif et même froid. Pendant six heures nous n'aperçûmes pas une créature vivante, et malgré le désir que j'aurais d'animer mon récit par quelque scène périlleuse, quelques rencontres comme celles que redoutait Pockocke et que fit M. de Châteaubriand, la vérité, ce premier devoir du narrateur, m'oblige à confesser que je

n'ai pas plus vu de Bédouins dans la plaine de Jéricho, que de brigands dans la campagne de Rome. J'ai souvent été filouté; mais en Italie et en Sicile, comme en Grèce et en Syrie, il ne m'est pas arrivé une seule fois d'être attaqué et volé ce qu'on peut appeler officiellement.

L'allure très-douce de mon cheval me permit de relire chemin faisant le XVIII^e chant de la *Jérusalem*. M. de Châteaubriand a traité de la concordance de ce chant et de tout le poème avec l'histoire et la géographie des lieux sous le rapport descriptif; il les trouve parfaitement identiques, et fait au Tasse un grand mérite de cette exactitude, dont je ne suis pas frappé. Le livre en a tant d'autres, qu'on peut lui contester celui-ci; j'avouerai même que M. de Châteaubriand, en insistant autant sur ce point, me rappelle le roi de Jérusalem s'attachant à fortifier le côté faible de la cité

Non oblia di rinforzar, etc.

Je ne puis, quant à moi, m'expliquer comment le poète conduisant les Croisés en procession autour de la ville sainte, et plaçant sous ses murs la plupart des scènes de son épopée, n'a pas même songé à nommer, encore bien moins à décrire, les sépulcres des Juges, ceux des Rois, la grotte de Jérémie, les trois tombeaux si remarquables de la vallée de Josaphat et toutes ces ruines pieuses qui couvrent le

mont des Oliviers. C'est précisément à son sommet que se termine la procession du xi^e chant. Quel parti poétique pouvait tirer le Tasse d'une description animée de tant de lieux sanctifiés qui se rencontrent à chaque pas, depuis la pierre où coula le sang du premier martyr, le jardin des Olives, la grotte où gémit et se résigna un Dieu agonisant, jusqu'à la roche où le Rédempteur, sa mission accomplie, laissa l'empreinte de ses pieds en remontant vers les cieux ! Ici la foi n'a pas à douter, à plus forte raison la poésie pouvait tout admettre.

En variant ainsi la lecture par la méditation, je rejoignis Béthanie, la vallée de Josaphat et enfin la porte Saint-Étienne.

LXXXI.

NOUS LEVONS LE PLAN DES MURS DE JÉRUSALEM.

Je m'étais promis de profiter de mon séjour pour reconnaître l'ancienne enceinte, et pour éclaircir quelques obscurités qui se rencontrent dans les récits des historiens et des voyageurs relativement aux circonstances du dernier assaut donné par les Croisés. Je dirais même que c'était un des motifs de mon pèlerinage, si l'on pouvait venir à Jérusalem pour autre chose que pour le Saint-Sépulcre. Nous sor-

times par la porte dite de Bethléem ou de Jaffa , et nous entreprîmes de lever extérieurement le plan des murailles aussi exactement que nous le permettait le mode de procéder auquel nous nous trouvions forcément assujettis , car il n'était pas question d'employer des instruments dont l'usage nous aurait été interdit par la prudence, quand bien même nous les aurions eus à notre disposition. Nous opérâmes le plus discrètement possible et nous choisîmes le vendredi, qui est le dimanche des Musulmans. Ce jour-là, on retire les sentinelles et on ferme les portes de la ville pendant que le gouverneur et tout son monde se rendent pour prier à la grande mosquée. J'ai lu que le même usage se pratiquait jadis dans nos places fortes, à l'heure des vêpres et du sermon , de peur de surprise. Aujourd'hui je doute que, par suite de sa présence aux offices , la sûreté d'une de nos garnisons se trouvât compromise. Nous nous partageâmes le travail : l'un de nos ingénieurs relevait les angles, un autre mesurait les distances par le nombre de pas, et de temps en temps nous consultions la boussole que je tenais dans le creux de ma main , comme une tabatière. De cette manière, sans trop effaroucher les passants, nous parvînmes à un résultat satisfaisant, et, si le plan ci-joint (se reporter au N° 83) présente quelques inexactitudes, je les crois bien légères. Nous reconnûmes successivement au nord la porte de

www.libtool.com.cn



1875, and the 1880s

1875, and the 1880s

Damas (N° 101) ; puis celle d'Hérode ou d'Éphraïm, maintenant condamnée. Immédiatement après commence la portion de rempart ajoutée par le sultan Soliman, qui forme un angle droit au nord et à l'est de la cité, et va se rejoindre à l'ancienne ligne de fortification, un peu avant la porte Saint-Étienne (voir le N° 82), entre la porte d'Hérode et la tour augulaire actuelle qu'il ne faut pas confondre avec celle plusieurs fois mentionnée dans le Tasse, puisque alors cette partie des murs n'existait pas. Nous aperçûmes l'inscription arabe qui, d'après l'explication que m'en donna Joseph, notre cicerone du couvent, signifie que Soliman, fils de Sélim, bâtit ces murs l'an 944, ce qui me semble devoir se rapporter, en calculant les années de l'hégire, à 1566. M. Michaud leur donne la date de 1564, et M. de Chateaubriand celle de 1534. La porte de Saint-Étienne ou de la Vierge se rencontre ensuite à l'orient, faisant face au mont des Oliviers dont la vallée de Josaphat la sépare. Cette porte serait d'un effet agréable sans le mur tournant qu'on a construit en avant pour faire l'entrée de côté ; quatre figures d'animaux sont sculptées grossièrement au-dessous des créneaux qui couronnent la porte. Plus loin, en continuant à suivre la face orientale de la muraille, nous remarquâmes deux arcs à plein cintre, voisins l'un de l'autre, qui paraissent murés depuis longtemps. C'est la porte Dorée (se reporter au plan

N° 83 et au dessin N° 87) qui ouvrait sur l'esplanade du temple. Elle remplace celle par laquelle le Sauveur entra dans Jérusalem le jour des Rameaux, et qui pouvait être la *porte de la Vallée*, nommée ainsi par Néhémias. Une tradition accréditée parmi les Turcs établit que les chrétiens prendront un jour la ville sainte par cette porte, ce qui aura déterminé sa suppression; les feuillages qui décorent les arcades (ainsi que je l'ai dit, la porte est double comme beaucoup de portes antiques, notamment la Maggiore à Rome) sont assez délicatement sculptés et m'ont paru du même travail que le portail de l'église du Saint-Sépulcre. Je remarquerai à ce propos que ledit portail, comme la porte Dorée et certaines portions de murailles et des tours de Jérusalem, s'il a été renversé depuis l'époque de Constantin, soit par Cosroës, soit par Omar, soit par Hakem, ce calife fatimite dont j'ai parlé à propos des Druses, soit par Isa, neveu de Saladin en 1219, a certainement été refait avec les anciens matériaux restés sur place.

Arrivés à la hauteur du tombeau d'Absalon, nous tournâmes l'angle est-sud que forme l'enceinte. En cet endroit, elle est entièrement bâtie de grosses pierres évidemment antiques, dont plusieurs ont jusqu'à douze pieds de long. La porte des Maugrabins ou Barbaresques se rencontre plus loin, au midi. M. de Châteaubriand dit que les Juifs, après

s'être emparés de Jésus dans le Jardin, le conduisirent chez Pilate par cette porte, ou plutôt par la Sterquilinaire dont elle a pris la place ; mais il est à remarquer que ce fut de chez le grand-prêtre et non pas du mont des Oliviers que le Sauveur fut amené au Prétoire. Si les Juifs s'étaient rendus directement du Jardin chez le gouverneur, il me semble que leur chemin eût été de rentrer en ville par la porte de la Vallée ou celle des Troupeaux, qui devaient occuper à peu près les emplacements des portes Dorée et de Saint-Étienne. Je ne pense pas non plus que, partant de chez Caïphe, la troupe des sbires se soit dirigée par la porte Sterquilinaire, parce que c'eût été inutilement sortir de la ville dont l'intérieur devait leur offrir une voie plus courte et plus sûre pour gagner le Prétoire, car il ne faut pas oublier qu'en ce temps la demeure du grand-prêtre, comme tout le mont Sion, était comprise dans l'enceinte des murs.

Passé la porte des Maugrabins, je reconnus successivement, aux gros quartiers de pierres qui forment les premières assises de la muraille, l'emplacement des trois tours Mariamne, Phazaël et Hipicos, précisément aux points indiqués par d'Anville dans le plan de l'ancienne Jérusalem qu'il a joint à sa carte de la Palestine ; un peu avant *Phazaël* nous trouvâmes la porte de Sion qui ouvre sur la montagne de ce nom. Une distance de quatre cent

quatre-vingt-trois pas la sépare de la porte des Maugrabins. La porte de Sion, appelée porte de David par les Arabes, est décorée de plusieurs fragments de chapiteaux corinthiens appliqués à la muraille ou dressés sur sa plate-forme. Enfin, après un nouveau circuit de sept cent trente-cinq pas, nous nous retrouvâmes au couchant, à la porte de Bethléem ou de Jaffa, par laquelle nous étions sortis. Nous avons fait exactement le tour de la ville qui est à notre compte de quatre mille sept cent soixante-quinze pas de deux pieds, ou mille cinq cent quatre-vingt-onze toises, en serrant les murailles, excepté à un seul endroit inaccessible, avant d'arriver au château de David, près de la porte de Bethléem.

Nous mettions le travail au net, et nous nous occupions à reconnaître les changements que l'enceinte, qui existait du temps du siège par les Croisés, pouvait avoir subis, et à fixer l'emplacement des différents campements de Godefroy, du comte de Toulouse et de Tancrède, quand le père vicaire, m'ayant envoyé son exemplaire de l'Histoire des Croisades (nous n'étions munis que d'une mauvaise traduction italienne à laquelle aucune planche n'était jointe), nous y trouvâmes notre siège tout fait. Notre plan, sur une plus grande échelle, est parfaitement d'accord avec celui de M. Michaud qui, je crois, est le même que celui de M. Deshayes, ambassadeur de France à la Porte, sous le règne de

Louis XIII. Il est impossible de rien voir de plus satisfaisant que ce petit plan qui est comparable, pour son exactitude, avec la relation que le même M. Deshayes a laissée des lieux saints, et que M. de Châteaubriand a donnée dans son Itinéraire. Après avoir parcouru plusieurs fois les localités avec ce plan et le nôtre, en relisant l'Histoire de M. Michaud, et en comparant les uns avec les autres, il ne m'est resté aucun doute sur la position des trois camps et sur le lieu de la dernière attaque de Godefroy. La ville était considérée comme inabordable dans les portions de son enceinte protégées par les gorges profondes de Josaphat et de Beuennom. Tous les efforts des assiégeants se portèrent donc sur les autres points, et particulièrement du côté du nord qui est le plus accessible. Godefroy occupait le centre du camp; c'était naturellement le poste du général; son quartier s'étendait dans la vallée de Rephraïm, entre le quartier de Raymond, sur le mont Sion, et celui de Tanocrède près des portes de Damas et d'Hérode. Après de glorieux, mais vains efforts, Godefroy se propose de tromper par une fausse attaque la vigilance de l'ennemi.

- « Vo' che dell' arme mie l' alto apparato ,
- « Contra la porta Aquilonar si stenda ;
- « Sicchè il nemico il veggia , ed ingannato
- « Indi il maggior impeto nostro attenda .

« Poi la gran torre mia ch' agevol move ,
« Trascorra alquanto , e porti guerra altrove. »

En effet, pendant la nuit, la grande tour est transportée du nord à l'orient des murs, et Raymond d'Agiles dit qu'elle parcourut ainsi la distance d'un mille.

Aux premiers rayons du jour

« S' avvidero i Pagani , e ben turbarsi ,
« Chè la torre non è dove esser suole. »

Ainsi Godefroy, dont le quartier occupait la veille le centre du camp, Raymond formant l'aile droite et Tancrede l'aile gauche, a pris, le jour du dernier assaut, la gauche de Tancrede qui a conservé sa position. Il ne faut jamais perdre de vue que l'angle nord-est a été ajouté au xvi^e siècle par Soliman, à l'ancienne enceinte qui, lors du siège, formait en cet endroit un vaste pan coupé qui pouvait avoir cinq cents pas de long; ce pan coupé commençait peu après la porte d'Hérode, à la tour angulaire appelée depuis tour de Tancrede, et se terminait peu avant la porte de la Vierge ou de Saint-Étienne vers le lieu où l'on voit aujourd'hui les ruines de l'église dont le dessin est ci-joint (N^o 102). Cette église, élevée sur le sol de la maison où naquit la Sainte-Vierge, pourrait bien avoir été pour les Croisés un double objet de vénération en marquant en



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



103

W. J. M. P. 1871. La nature, l'agriculture, l'élevage, la pêche, la chasse, la forêt, la culture.

La culture de la vigne.

même temps la place par où ils pénétrèrent dans la cité sainte. Elle servait encore de mosquée lorsque M. de Chateaubriand vint à Jérusalem ; aujourd'hui elle est abandonnée. On dit que la porte a tiré son nom du tombeau de la Vierge situé dans la vallée. Il me paraît au moins aussi probable qu'elle le doit au voisinage du lieu de sa naissance, les ruines de l'église étant presque contiguës à ladite porte.

En me résumant, je pense que l'extrémité du pan coupé nord-est fut le théâtre des derniers exploits des Croisés au siège de Jérusalem. Godefroy ainsi se trouve voisin du lieu où était campé Titus, en face du temple. Son attaque est dominée par le mont des Oliviers où lui apparut la vision céleste, le cavalier agitant son écu et donnant le signal de s'élancer dans la ville. L'assaut, dirigé par Tancrede et les deux Robert, joint celui de Godefroy. Leurs machines de guerre sont placées entre la porte de Damas et la tour angulaire appelée ensuite tour de Tancrede, et dont, à l'aide du domestique du couvent, j'ai reconnu les fondations formées de gros blocs et situées à peu de distance de la porte d'Hérode (N° 103). On lit, et c'est encore une preuve que les deux camps se touchaient, que les guerriers de Tancrede, après que le premier étendard eut été planté sur la muraille, s'unirent à ceux de Godefroy pour enfoncer à coup de hache la porte Saint-Étienne, nécessairement celle indiquée dans le pan coupé sur

le plan de M. Michaud, sous la dénomination de *porte Saint-Étienne de Guillaume de Tyr* qu'il ne faut pas confondre avec la porte Saint-Étienne actuelle. Quant à Raymond, campé sur le mont Sion, vers le midi,

« Verso il mezzo giorno ,
« Ove il canuto Raimondo pugna » ,

il pénètre le dernier dans la ville, et l'émir qu'il avait en tête se réfugie dans le château de David ,

« Loco forte ed alto
« Ove egli spera sostenere l' assalto. »

J'ai déjà dit que la meilleure manière de comprendre les objets et de s'en rendre compte, c'est de les dessiner. Ainsi, en faisant un croquis de la portion septentrionale de la ville prise du mont des Oliviers (se reporter au N° 82), j'ai reconnu visiblement l'emplacement du pan coupé contre lequel se portèrent les derniers efforts de Godefroy. La ligne qu'il suivait, quand on la considère à une certaine distance, se distingue encore tracée en quelque sorte par les maisons qui bordaient intérieurement la muraille, ou par celles qui ont pris la place des anciennes. Je remarquai que l'intérieur de l'angle ajouté par Soliman ne comprend guère que des jardins ou des terrains vagues, et qu'à peine si on y rencontre quelques mesures éparses.

Encore une preuve à l'appui du témoignage de mes yeux. Je la trouve dans un passage du père Brocard qui, en 1283, décrit Jérusalem et parle du mur qui ceignait la ville en venant du couchant jusqu'à la porte d'Éphraïm, où il tourne vers l'orient, *usque ad portam Ephraïm ubi curvatur contra orientem*. Or, il est facile de reconnaître que le mur, à partir de la porte d'Éphraïm ou d'Hérode, ne tourne pas aujourd'hui vers l'orient, mais qu'il se prolonge encore sur une longueur de trois cent cinquante-cinq pas avant d'atteindre l'angle nord-est, et c'est précisément la partie ajoutée par Soliman, et celle où l'inscription qui donne la date de la construction, 954 de l'hégire, est placée.

LXXXII.

BÉTHANIE.

LE 22, nous dirigeâmes notre promenade vers Béthanie. Il est remarquable que ce lieu, en perdant son nom, ait pris celui de l'ami de Jésus, de ce Lazare ressuscité qui dormait depuis quatre jours du sommeil de la mort quand le Sauveur vint le réveiller. Il faut lire dans saint Jean ce sublime récit et le relire sur le chemin de Béthanie. Nous passâmes par le mont des Oliviers, puis par celui de Bethphagé d'où Jésus partit le jour des Rameaux

pour faire dans Jérusalem son entrée à la fois humble et triomphante. Longtemps les chrétiens ont célébré cette fête par une représentation fidèle de tout ce qui avait eu lieu à son institution. Alors le schisme cessait, toutes les sectes se confondaient; le Grec, l'Arménien, le Copte, unissant leurs *hosannas*, se pressaient sur les pas du supérieur du couvent de Terre-Sainte, qui, à l'imitation du divin Maître, venait, plein de douceur, monté sur l'ânon de celle qui est sous le joug. Le représentant de l'Église catholique à Jérusalem recueillait tous les honneurs de la journée, et il n'y avait plus qu'un troupeau et un pasteur. Il faut croire qu'on payait chèrement au muphti ce triomphe d'un jour, et qui encore était souvent troublé par les rumeurs et l'emportement des musulmans zélés; de fait, ils devaient trouver une telle condescendance bien étrange; aussi a-t-il fallu y renoncer. Et par prudence et par économie, les disciples ont dû se taire, mais la parole de Jésus aux Pharisiens est encore ici confirmée, et au défaut de la voix des hommes, les pierres crient et portent témoignage à Jérusalem.

En descendant de Bethphagé, nous nous arrê-
tâmes devant une grande pierre autour de laquelle
d'autres sont rangées en cercle; elle indique la place
où Marthe vint au-devant de Jésus en lui disant :
« Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne
serait pas mort. » Un peu plus loin, quelques fon-

www.libtool.com.cn



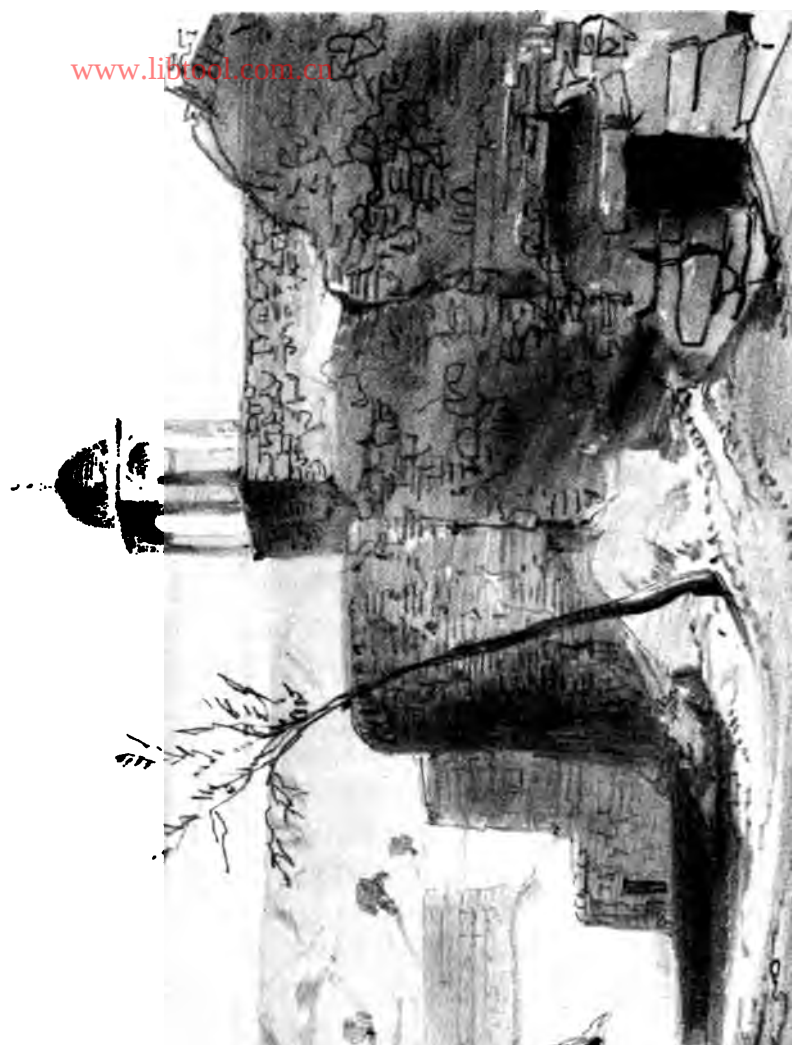


Figure 1. The large barrel in the field.



dations appartenaient, dit-on, à cette maison du Lazare où Marie se tenait assise aux pieds du Sauveur, écoutant sa parole. « Marthe, Marthe, vous « vous troublez dans le soin de beaucoup de choses ; « une seule est nécessaire. » Je ne sais plus quel scolaste a matérialisé ce sens tout spirituel, et a prétendu que ces mots : « on n'a besoin que d'une seule chose », devaient s'entendre par *un seul plat suffit*. Comme si le Seigneur eût voulu parler de la nourriture du corps ! Qu'est-ce que certaines imaginations vont chercher ? Voilà *la fortune du pot* ignoblement substituée à ce que la religion et la philosophie ont de plus élevé comme précepte. Enfants des hommes, aurez-vous toujours le cœur pesant ?

Nous vîmes à Béthanie, au-dessous d'une petite mosquée, le sépulcre de l'ami de Jésus (N° 104) ; il est moitié taillé, moitié bâti dans le rocher, et on y descend par une vingtaine de marches. C'est là qu'un Dieu qui vient de déclarer lui-même qu'il est la résurrection et la vie, frémit et se trouble, et semble n'être plus qu'un homme ; mais bientôt la Nature divine paraît seule, et celui qui pleurerait commande à la mort : « Lazare, sortez ! »

Nous nous enquîmes vainement de la maison de Simon le lépreux, chez lequel, selon saint Marc, un précieux parfum fut répandu sur les pieds du Sauveur. On en avait montré la place à Pockocke, preuve que les traditions locales se perdent quelquefois ;

mais preuve aussi qu'on ne cherche pas à les renouveler quand le souvenir en est effacé.

Jésus logeait souvent à Béthanie. On le voit, dans les Évangiles, allant et venant de ce bourg à la ville; ainsi il en est parti le jour des Rameaux, et il y revient le soir avec les Apôtres, et de même le lendemain. Le peu de distance, quinze stades, selon saint Jean, que nous parcourûmes en trois quarts d'heure, permettait d'en agir ainsi.

Le soleil baissait, et nous avons repris le chemin de Jérusalem. Je lisais le chapitre XIX de saint Luc; j'y voyais que le Seigneur étant arrivé près de Bethphagé et de Béthanie à la montagne des Oliviers, avait envoyé en avant deux de ses disciples : « Allez à ce village, vous y trouverez un ânon lié. Déliez-le et l'amenez. Si quelqu'un vous demande pourquoi vous le déliez, vous lui répondrez : C'est que le Seigneur en a besoin. » Il est à remarquer qu'aujourd'hui encore on n'en agit point autrement. Pourvu qu'on soit muni d'un firman, on prend les premières montures qu'on trouve sur son passage : le Seigneur en a besoin ! Plusieurs fois nos chevaux, quand ils nous attendaient à une porte ou dans un champ, nous ont été ainsi enlevés par des gens du gouverneur ou des notables du pays, et ce n'était pas sans difficultés que nous parvenions à nous les faire rendre.

La privation que je sens le plus vivement, c'est

sans doute celle de ne pouvoir entrer à discrétion dans le Saint-Sépulcre. Les portiers sont absents, il faut les prévenir la veille; il faut aussi que l'heure convienne aux habitants de l'intérieur, aux Pères latins et aux moines grecs et arméniens. Enfin je n'y ai pénétré encore que deux fois, je n'ai pu y entendre la messe, ce qui me fait regretter souvent ce bon et paisible couvent de Nazareth, où nous possédions dans notre intérieur même la grotte de l'Annonciation, dont l'entrée était libre à toute heure du jour et de la nuit. Au lieu de cette agréable et sainte demeure, notre froide Casa-Nova ne nous rappelle aucun des souvenirs de l'ancienne Jérusalem, et de plus nous y sommes tous plus ou moins malades; nous éprouvons de fréquents étourdissements. L'air est d'une vivacité extrême; la température change à toutes les heures, et un vent glacial succède subitement à un soleil brûlant. On nous dit que M. de Laborde et sa colonie se trouvaient à merveille dans les chambres que nous occupons; mais ce n'était pas au cœur de l'hiver, et surtout avec le typhus porte à porte. Ce voisinage ne laisse pas de me préoccuper, surtout à cause de mes neveux. Les uns appellent peste, les autres choléra la maladie qui règne à l'hospice grec, dont nous ne sommes séparés que par un mur; mais si la cause du mal n'est pas bien déterminée, ses tristes effets ne nous sont que trop connus. Chaque jour de funèbres

convois passent devant notre porte. J'insiste vainement pour qu'on nous reçoive au couvent de Saint-Salvator. Par transaction, on me promet de me laisser entrer à Noël dans l'intérieur du petit couvent attenant au Saint-Sépulcre, et nous nous proposons d'y faire une retraite que je tâcherai de prolonger.

L X X X I I I .

PROMENADE A MI-CHEMIN DE BETHLÉEM.

24 *Décembre*. C'EST demain Noël, et Bethléem nous est fermé. Impossible de songer à visiter la crèche et à unir nos voix aux chœurs des bergers; c'est un grand chagrin pour des pèlerins. La solennité de Noël sera célébrée au couvent avec toute la pompe que le local peut comporter; mais ce ne sont pas des *funzione* que je suis venu chercher à Jérusalem. Je n'aurais pas alors quitté la ville éternelle; je n'aurais pas, comme l'écrivait Jérôme à Paulin: « abandonné Romulus et la pompe bruyante de ses fêtes, « pour venir résider près de l'humble toit qu'habita « Marie. » Je veux au moins, la veille de la Nativité, apercevoir Bethléem et les murs de son église. Je pars avec Roger, nous traversons à son entrée la vallée de Benennom. Un peu plus bas, elle est barrée par deux murs, qui la transforment en cet

endroit en une vaste piscine, connue sous le nom de Bersabée, et indiquée par d'Anville dans le plan de l'ancienne cité. Ce réservoir, ainsi que la piscine probatique dont je parlerai plus tard, sont des monuments d'une haute antiquité, mais qui ne peuvent donner aucune idée de la manière de construire des Juifs, à cause des dégradations qu'ils ont éprouvées. Tout le fond de la piscine de Bersabée est de roc; un conduit souterrain, dont on m'a montré quelques traces, communiquait, dit-on, avec le temple, et c'est par cette voie que le Tasse y introduit Soliman, sous la conduite du magicien Ismène. La vallée de Benennom, qui décrit comme un demi-cercle au-dessous de la montagne de Sion, devient plus profonde à mesure qu'elle tourne vers l'orient pour se rejoindre à la vallée de Josaphat. Je la laissai sur ma gauche, et j'entrai dans la fertile campagne qui s'étend jusqu'au monastère grec de Saint-Élie, à mi-chemin de Bethléem. Des maisons et des jardins ravagés sont épars dans cette plaine, qui jadis était sans doute cultivée et peuplée. Je dis jadis comme je dirais naguère; car rien n'est plus difficile ici que de s'assurer d'une époque. On n'écrit pas, on ne garde que des souvenirs voyageurs. Ces dévastations étant donc antérieures à la génération actuelle, je n'ai pu vérifier de qui elles sont l'œuvre. Les ruines succèdent à des ruines; c'est l'ordre de succession le mieux reconnu dans les États turcs. A

droite, et assez loin du chemin, quelques décombres signalent l'habitation du saint vieillard Siméon. « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez « mourir en paix votre serviteur, puisque mes yeux « ont vu le Sauveur. » A moins d'une heure de Jérusalem, on rencontre le puits de l'Étoile ou des Mages (N° 105). Ce fut là que les trois rois retrouvèrent le guide céleste qui les avait dirigés d'abord. « Et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en « Orient allait devant eux; et ils furent transportés « d'une extrême joie. » Plusieurs pierres creusées en abreuvoir entourent la citerne. Un peu plus loin, à gauche, nous découvrîmes le couvent de Saint-Élie, et sur le bord du chemin un arbre est planté dont les racines sont environnées d'un mur circulaire. Les Grecs disent que le prophète s'y reposait d'habitude, ce qui est possible, quoique nous ne trouvions point dans le Livre des Rois qu'Élie ait fréquenté les environs de Jérusalem; toutes ses habitudes étaient dans le royaume de Samarie. Du pied de cet arbre on aperçoit à peu près à égale distance la cité de David et celle où jeune enfant il paissait les troupeaux de son père; le berceau du Sauveur et son tombeau; enfin la Noël et la Pâque.

A quelques milles sur la gauche, une haute montagne se terminant en cône tronqué me rappelait par sa forme le Vésuve et les monts volcaniques de l'Etna. C'est la montagne des Français, me dit mon

65
Le puits des Mages

J. J. Flouquet de Mages (18)



www.libtool.com.cn

guide du couvent; mais il ne put m'en apprendre davantage. Je consultai le Voyage de Pockocke, que j'avais trouvé à emprunter à Nazareth, j'y vis qu'on croyait que les Hospitaliers de Saint-Jean s'étaient longtemps maintenus dans cette position après la prise de Jérusalem par Saladin; et bien que je ne me rappelasse pas d'avoir rien lu de pareil dans les histoires des croisades, ce nom de Français et un souvenir des Chevaliers à l'ordre desquels j'ai appartenu dès mon berceau, me firent plaisir à rencontrer en ce désert. A peine si nous pûmes entrevoir, à travers le brouillard, le bourg de Bethléem et le grand couvent qui renferme dans son enceinte l'église et la grotte de la Nativité. On se familiarise avec le danger à mesure qu'on en approche. Cependant je ne voulus pas m'aventurer plus loin; je craignais qu'à Saint-Salvator on ne se refusât ensuite à nous recevoir. Mais voyez, à ce propos, comme on entend ici les précautions sanitaires! on avait bien soin de nous interdire d'aller à Bethléem, sous peine de n'être plus admis à rentrer en ville; mais les portes de Jérusalem étaient toutes grandes ouvertes aux Bethléemites, dont nos manteaux froissaient sans cesse les haillons dans les rues étroites, quelques soins que nous missions à les éviter.

C'était ce soir même que nous devions entrer au Saint-Sépulcre, on nous y avait préparé deux cellules. J'aspirais depuis longtemps à me recueillir

à poste fixe sans être renouvelés. Il y avait de temps cinq caloyers grecs et cinq laïques pour servir. Chaque communion héberge ses pèlerins qui, quelquefois, sont en grand nombre, et bivouaque dans leurs cantonnements respectifs, c'est alors, il faut bien le dire à regret, que le plus saint lieu du monde, et où le recueillement et le silence devraient habiter exclusivement, devient, par la force des choses, une espèce de caravansérail. Les irrévérences qui m'avaient choqué dans les églises d'Italie sont ici poussées bien plus loin; car si l'on se promène dans Saint-Pierre de Rome, on mange et on dort dans le Saint-Sépulcre. Heureusement quand nous vinmes y demeurer, nous nous trouvâmes seuls d'étrangers. Il était près de cinq heures, la procession commençait. On nous distribua des cierges et le recueil des prières qui se récitent à chaque station. Cette procession se fait tous les soirs. En décrivant sa marche, je vais naturellement faire connaître chacun des lieux saints renfermés dans l'enceinte des trois églises. Nous étions réunis dans le chœur des Latins. (Voir le plan de l'église du Saint-Sépulcre, N° 106.)

Indications.

- R *Porte d'entrée.*
 S *Divan des Turcs gardiens du Saint Sépulture.*
 T *Pierre de l'onction.*
 U *Pierre sur laquelle étaient assises les
 Saintes femmes pendant qu'on embaumait
 le corps de N.-S. (tradition arménienne.)*
 V *Local appartenant aux moines arméniens
 qui ont leur chœur au premier étage au-dessus.*
 X *Autel grec.*
 Y *Tombeau de Nicodème, et chapelle
 des Syriens.*
 Z *Chapelle copte adossée au Saint Sépulture.*
 & *Corridor partagé entre les différentes
 communions. Le corridor du premier étage
 à gauche appartient aux Latins, jusqu'au
 mur qui est au-dessus du tombeau de
 Nicodème. Les moines latins y avaient
 plusieurs cellules qu'ils nous cédèrent
 pendant les 15 jours que nous passâmes au
 Saint Sépulture; nous avions établi, dans
 ce corridor, notre table de travail; nous
 pouvions voir de là toutes les cérémonies
 des diverses sectes, et entendre chanter
 les louanges du Seigneur dans les
 différentes langues.*

*Nota Les autels □ □ appartiennent
 aux catholiques.*

*Les autels ■ ■ ■ appartiennent aux
 schismatiques.*

www.libtool.com.cn

D'UN VOYAGE EN ORIENT.

47

PREMIÈRE STATION.

Colonne de la flagellation. ' (C)

Elle est dans le cœur même, auprès de la porte. La niche qui la contient est pratiquée dans l'épaisseur du mur, et fermée par une grille très-serrée; au milieu est une ouverture ronde par laquelle passe une longue canne. Les pèlerins et surtout les Grecs dont la dévotion est la plus démonstrative, ne manquent pas, en passant devant l'autel dressé en cet endroit, de faire toucher à la colonne l'extrémité de la canne et de la baiser.

DEUXIÈME STATION.

La Prison. (F)

Le Sauveur y fut déposé pendant qu'on préparait son supplice. C'est une voûte basse, soutenue par des piliers, où l'on arrive par un couloir.

TROISIÈME STATION.

Lieu où l'on partagea les vêtements du Christ. (H)

« Ils ont partagé entre eux mes vêtements et ils
« ont jeté ma robe au sort. » Nous avons laissé der-

' Un tronçon de cette colonne fut porté à Rome. Je l'ai vu dans l'église de Sainte-Praxède.

rière nous la chapelle de Saint-Longin qui n'est point station (G). Elle occupe, dit-on, l'emplacement d'une grotte où se retira, après sa conversion, le soldat qui perça de sa lance le côté de Jésus crucifié. « Celui qui l'a vu en rend témoignage et son « témoignage est véritable. Ils verront celui qu'ils « ont percé. »

QUATRIÈME STATION.

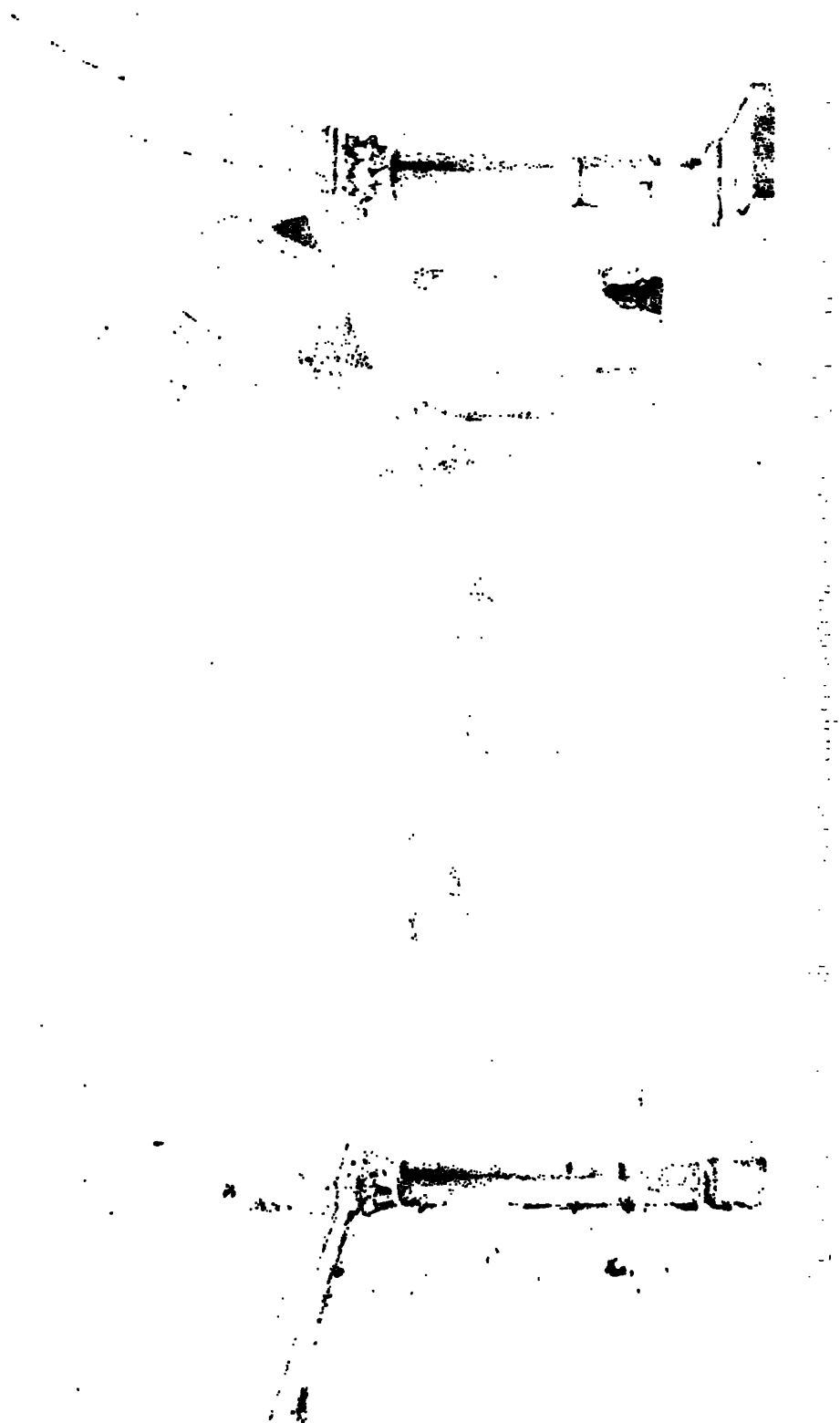
Chapelle souterraine dans l'église de Sainte-Hélène. (L)

Après la chapelle de la division des vêtements, nous tournâmes à gauche, et, par un large escalier de vingt-huit marches, nous descendîmes dans l'église construite par sainte Hélène. Puis, par douze autres degrés, dans une chapelle souterraine au fond de laquelle on a marqué, par une dalle de marbre où sont incrustées trois croix, la place même où celle du Christ fut retrouvée.

CINQUIÈME STATION.

Chapelle de Sainte-Hélène. (J)

Revenant sur nos pas, nous remontâmes dans l'église de Sainte-Hélène; elle reçoit le jour par une coupole qui porte sur quatre colonnes (N° 107). Toutes les voûtes de cette petite église sont en ogive; j'ai de la peine à croire qu'elle n'ait pas été refaite depuis sa fondation. Le peu de magnificence qui y



www.libtool.com.cn

D'UN VOYAGE EN ORIENT.

49

règne ne répond pas à l'idée qu'on pourrait s'en faire d'après l'importance de l'événement et la qualité de la fondatrice; les colonnes ne sont point pareilles. Il y en a en marbre et en granit; les bases sont d'inégale hauteur; le pavé est formé de divers débris.

SIXIÈME STATION.

Chapelle du couronnement d'épines. (M)

On voit sous l'autel un tronçon de colonne sur lequel le Sauveur était assis pendant que ses bourreaux le couronnaient d'épines, soit que les scènes de douleurs et d'ignominie qui avaient eu lieu au Prétoire se soient renouvelées au pied du Calvaire, comme le croient quelques personnes, soit plutôt que les premiers chrétiens, ayant précieusement recueilli tous les monuments de la Passion, aient ensuite rapporté ici, et dans le chœur des Latins, les deux tronçons de colonnes que nous y voyons.

SEPTIÈME STATION.

Lieu où Jésus fut attaché à la Croix. (Q)

Nous sommes sur le Calvaire. On y monte par une quinzaine de marches fort roides. Ce devait être plutôt une butte qu'un mont, bien que le nom lui en ait été donné; et saint Épiphanes affirme : « que le Calvaire n'est point une montagne et qu'il est au contraire dominé de toutes parts. » C'est aussi

ce qui m'a semblé. Le fond de cette église, si l'on peut appeler église un local aussi resserré, est occupé par trois autels. Au milieu, un pilier carré soutient les voûtes. A main droite [4] se tenaient les trois Marie pendant le crucifiement : « et Jésus « ayant vu sa mère, et près d'elle le disciple qu'il « aimait, dit : Femme, voilà votre fils; puis il « dit au disciple : Voilà votre mère. » Cette dernière chapelle est séparée de l'église par un grillage. On y arrive par un escalier extérieur donnant sur la place, et elle sert de parloir aux religieux du dehors pour communiquer avec ceux renfermés dans le Saint-Sépulcre. L'autel devant lequel notre procession stationna d'abord est le dernier à droite [3], et la place où le Sauveur fut étendu et cloué sur la Croix est indiquée par un grand et riche carré formé de morceaux de marbres antiques de diverses couleurs, comme le pavé de Sainte-Marie-Majeure, à Rome.

HUITIÈME STATION.

Lieu où la Croix fut érigée. (Q)

« Mon père, je remets mon âme entre vos mains; « tout est accompli... Et, baissant la tête, il rendit « l'esprit. » Le Christ tourné vers l'Occident semblait appeler à lui les Gentils. Sous un autel [1] recouvert d'une tablette de marbre et soutenu par de

www.libtool.com.cn



D'UN VOYAGE EN ORIENT.

51

petites colonnes, au milieu d'une grande plaque ronde en argent ciselé, on voit le trou où la Croix fut plantée, et des deux côtés, plus en arrière, la place des croix des larrons. Trente-deux lampes brûlent devant cet autel ; il est entouré de beaucoup de dorures et de peintures qui ne font que fatiguer les yeux. A gauche, une porte conduit dans les logements des Grecs.

NEUVIÈME STATION.

Pierre de l'onction. (T)

« Et ayant pris le corps de Jésus, ils l'enveloppèrent dans des linceuls avec des aromates, selon la manière d'ensevelir en usage chez les Juifs. » Cette pierre (pour la préserver sans doute des atteintes indiscretes) a été recouverte d'une longue dalle de marbre jaune ; six grands candélabres l'entourent. Elle est précisément placée en face de l'entrée de l'église, et c'est le premier objet qu'on aperçoit quand on vient du dehors. Dans le dessin ci-joint (N° 108), la porte se trouve à main droite, la chapelle du Calvaire occupe l'étage supérieur du bâtiment du fond. Au-dessous étaient les tombes de Godefroy et de Beaudoin, et, plus loin, à gauche, on découvre le chemin de ronde du chœur des Grecs, celui que suit la procession.

DIXIÈME STATION.

Le Saint-Sépulcre. (A)

Cette sainte chapelle occupe le milieu d'une rotonde qui a remplacé celle consumée par la flamme en 1810. Le dessin ci-joint (N° 109) donne une idée exacte de ce qu'est aujourd'hui le Saint-Sépulcre. L'espèce de nef où il se trouve placé est d'une grande simplicité. Toutes les colonnes de marbre érigées par Constantin ont disparu. Les matériaux les plus humbles leur ont succédé, et le torchis est recouvert par des peintures non moins vulgaires. D'étroites arcades sont séparées par dix-huit pilastres qui soutiennent une haute coupole dont le milieu est à ciel ouvert, comme le Panthéon de Rome. C'est par cette ouverture circulaire que la nef reçoit le jour, et aussi la pluie que j'ai vue tomber à verse sur le petit toit en terrasse de la chapelle du Saint-Sépulcre, ce qui ne peut manquer d'y causer des dégradations. Ce cénotaphe est partagé en deux chambres, distribution conforme à celle que j'ai remarquée dans la plupart des tombeaux qui se rencontrent encore à l'entour de Jérusalem ; la première pièce est appelée la chapelle de l'Ange. Au milieu, sur une pierre qui a la forme d'un piédestal, se tenait l'ange qui apparut aux saintes femmes, et dont le visage était comme un éclair et les vêtements comme la neige. « Il est res-



J. P. Bouchard del. J. B. Bouchard sculp.

1789

J. B. Bouchard

Le Saint Sépulchre

www.libtool.com.cn

suscité ! « Venez et voyez le lieu où il avait été mis. » Enfin , par une ouverture de trois pieds et demi de haut, on pénètre dans le saint des saints ; la chambre a six pieds huit pouces de large et le sépulcre en occupe une bonne part. Déjà, en 1624, quand l'ambassadeur Deshayes décrivit ces lieux, on avait recouvert la pierre du saint tombeau d'une table de marbre blanc ; ce marbre est fendu par le milieu. Toutefois, la longue entaille qu'on y a faite n'atteint pas jusqu'aux extrémités. Elle est l'œuvre d'un religieux qui, ayant entendu les Turcs former le projet de s'emparer de cette table dont les dimensions leur convenaient pour quelque construction, leur en ôta l'envie au moyen de cette pieuse dégradation. La chapelle est revêtue de marbre et ornée de mauvaises peintures. Elle est éclairée par quarante-trois lampes. A la messe et aux offices, le célébrant seul entre dans l'intérieur qui peut à peine contenir trois personnes. Les assistants restent en dehors, agenouillés sur le palier élevé d'un pied environ, qui va du sépulcre au chœur des Grecs et les met de niveau. L'entrée de ce chœur occupe à peu près le centre de l'édifice. La rotonde du Saint-Sépulcre lui sert comme de nef, et les différentes chapelles que nous venons de parcourir l'environnent.

ONZIÈME STATION.

Apparition de Jésus-Christ à Marie Madeleine. (E)

« Et elle lui dit, le prenant pour le jardinier : Si « c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous « l'avez mis, et je l'emporterai. » Cette station nous ramène près du chœur des Latins. L'autel, appuyé contre un pilier, se trouve justement en face de l'orgue, et au-dessus un tableau prétentieux représente la Madeleine en robe couleur de rose embrassant les pieds du Sauveur. De telles peintures, ridicules partout, sont désolantes à rencontrer en pareil lieu.

La douzième et dernière station est au maître-autel du chœur d'où nous sommes partis. Il est consacré à la Vierge, et l'on croit que le Seigneur lui apparut en ce lieu après la résurrection. Ici se termina la procession, à la suite de laquelle on dit les litanies et quelques autres prières.

www.libtool.com.cn



www.librairie.com.cn

www.librairie.com.cn

www.librairie.com.cn

www.librairie.com.cn

Fig. 1. St. Sepulchre Cemetery, interior view of the main vaulted corridor.

LXXXV.

PÈLERINS ARMÉNIENS.

LA VIE DES RELIGIEUX ET LA NÔTRE.

Les arcades qui soutiennent la rotonde au milieu de laquelle s'élève le Sépulcre, sont fermées, excepté cinq qui servent de passages ; dans les autres, on a pratiqué soit des chapelles, soit des logements, pour les Grecs et les Arméniens. Au-dessus règne une galerie circulaire, dont le chœur des Grecs interrompt la continuité. Toute la partie nord et ouest, jusqu'au onzième pilier, appartient aux Latins. Là un mur les sépare des Arméniens, propriétaires actuels du reste de cette galerie. En face de la première arcade (elles ont toutes vue sur le Saint-Sépulcre), ouvre une petite cellule voûtée qui me fut assignée pour ma demeure, et que je partageai pendant dix-sept jours avec Roger (N° 110). Avant minuit la cloche sonna pour nous appeler à la messe de la Nativité. Je l'entendis dans la chapelle de l'Ange, et après la communion je retournai dans ma cellule dormir d'un sommeil paisible.

Nous sanctifiâmes de notre mieux le jour de Noël, et je renvoyai bien loin la proposition de Démétrius de retourner le soir coucher à notre hospice. Déjà

je m'étais mis en rapport avec nos religieux italiens, siciliens, espagnols, tous fort bonnes gens et aisés à vivre; ils me témoignèrent leur regret de ne plus compter, dans le couvent de Terre-Sainte, un seul Français. Le bruit était venu jusqu'à eux que chez nous on insultait les prêtres, on démolissait les archevêchés; ils me demandèrent si je croyais que la religion fût totalement perdue en France, et je les assurai que, malgré les apparences, j'estimais au contraire qu'elle était en progrès; mais qu'il fallait s'en remettre à la force des choses, sans vouloir rien hâter, certain que finalement la vérité, comme le soleil, aurait le dernier avec les nuages. Ils comprirent difficilement ce que je leur ajoutai sur l'empire de la mode, seul pouvoir, chez nous, qui soit demeuré absolu, et qui s'étend aux choses qui sembleraient le plus en dehors de son domaine. La religion devenue à la mode était pour ces pieux cénotobites une expression mal sonnante, et presque un blasphème. En effet, une foi robuste a peine à s'expliquer quelle nature d'influence des causes telles que la mode, la poésie, l'architecture, peuvent exercer sur l'esprit de la jeunesse en matière de croyance, et comment encore la religiosité peut être un acheminement vers la religion. Cependant, leur disais-je, pour prendre un objet de comparaison sous nos yeux, voyez si la présence de tant d'herbes parasites qui croissent aujourd'hui dans la terre

promise, n'indiquent pas que le sol pourrait produire des moissons? Il n'y a que l'aridité, la sécheresse qui ne produisent rien, ne font rien germer. Laissons cette génération-ci croire d'abord à quelque chose, n'importe à quoi, fut-ce aux rêves du saint-simonisme; on a eu si longtemps à lutter contre des athées déclarés; c'est déjà profit de n'avoir plus affaire qu'au déisme. Je leur racontai que j'avais connu un jeune écrivain pour lequel je n'étais pas sans espérance, parce qu'il commençait, lorsque je quittai la France, à parler de Jésus-Christ comme d'un parfait honnête homme; c'étaient ses termes. « Mais, lui observais-je un jour, comment accordez-vous la probité avec l'imposture? un honnête homme ne se serait pas fait passer pour un Dieu. — C'est le seul tort que je lui connaisse », me répliqua-t-il gravement. Un autre, il était professeur au collège de Saint-Lô, m'a écrit (j'ai sa lettre) pour me prier de m'intéresser à une réimpression de la *Science du bonhomme Richard*, qu'il considérait, ajoutait-il, comme le complément obligé de l'Évangile. Tout cela est comique pour de vieux chrétiens dont les convictions inébranlables ne se sont jamais débattues sous le doute; mais je l'aime mieux que le fanatisme antireligieux du dernier siècle, et l'infâme refrain de Voltaire, qui aujourd'hui trouve peu d'échos.

Parmi ces bons pères, nous en distinguâmes un,

il s'appelait Celestini, et il était d'Osimo, dans la Marche d'Ancône; il joignait à une belle figure des manières agréables et bienveillantes, et il me fut de beaucoup de ressource pour les renseignements que j'avais sans cesse à demander. Comme j'étais avec lui à dessiner sous les voûtes, en face du Golgotha et près de l'entrée de l'église (se reporter au N° 108), je vis les portiers s'introduire par une espèce de chatière, et venir s'installer sur l'estrade élevée qui leur sert de loge; ils demeurent dans la ville, et se rendent seulement à leur poste quand on les en requiert. C'est encore une singularité orientale, que celle de gens ne logeant pas dans les bâtiments dont ils ont les clefs, et qui vous enferment quand ils s'en vont, jusqu'à ce qu'on leur fasse dire de venir ouvrir. Cela ne ressemble guère au *cordon*, *s'il vous plaît*, de nos portiers; et ici il ne leur plaît pas toujours, quoiqu'on leur doive une rétribution de deux piastres chaque fois qu'ils remplissent cet office; les Pères latins les régalent de plus de la fintjane de café et du brasier pour allumer leur chibouk. Nos trois musulmans, après m'avoir adressé le *salem-alicum*, auquel je répondis selon les règles de la civilité par *alicum-salem*, s'accroupirent sur leur estrade comme des tailleurs sur leur établi; puis un d'eux se levant, fut gravement ouvrir la grande porte à la foule qui se pressait en dehors. C'étaient des pèlerins arméniens, arrivant des rivages de la mer

Caspienne avec leurs femmes et leurs enfants. On reconnaissait, au contraste des toilettes, que des riches et des pauvres s'étaient associés pour ce pieux et pénible voyage. Un de leurs prêtres les conduisait; il se fit indiquer le Saint-Sépulcre, où il entra d'abord seul; puis s'étant placé devant la porte, tout son troupeau se groupa autour de lui, et il leur fit une allocution. Sa figure était très-expressive; il parlait avec autorité, on l'écoutait avec respect et les yeux baissés. Tout ce monde priait aux mêmes autels que nous; nous nous mêlions avec eux, et, ce qui aurait confondu nos idées dans une église de France, ici paraissait simple et naturel. Ces pauvres gens sont grossiers et ignorants; ils n'ont que la foi en partage, mais une foi vive, et c'est le cas de dire : *Et si sensus deficit, solu fides sufficit*. Nous possédons ce qui leur manque, je ne suis pas bien sûr qu'ils gagnassent au troc. J'étais très-ému, je l'avoue, en voyant cette réunion autour du tombeau du Sauveur, et le jour de sa naissance. Ah! si l'unité se rétablissait jamais entre les différentes communions, n'est-ce pas ici qu'elles doivent venir se confondre dans le sein de l'Église universelle! ici où le sang du Rédempteur fut répandu sans distinction pour le Juif comme pour le Gentil. Je remarquai avec plaisir que nos religieux italiens et espagnols étaient dans ces affectueuses dispositions; ils vivent en bonne intelligence avec les différentes colonies qui com-

posent la société chrétienne du Saint-Sépulcre ; aussi chacun leur témoigne des égards , et les autres communions semblent reconnaître en eux le droit d'aïnesse.

26 *Décembre*. Je suis depuis deux jours enfermé dans notre sainte demeure , sans avoir songé à en sortir. Nous vivons à merveille avec nos hôtes ; nous nous réunissons seulement à la messe et aux processions du soir , et nous avons grand soin de ne pas troubler leur règle. Voici leur vie , voici la nôtre : la journée des religieux commence à cinq heures ; chacun dit sa messe , puis l'office , prime et tierce ; à sept heures , la messe chantée au Saint-Sépulcre ; les vendredis elle se célèbre au Calvaire ; à dix heures , sexte et none ; le dîner à onze heures et demie ; à une heure vêpres et à quatre complies , la procession et la prière ; puis le souper ; ensuite on se couche , et un peu avant minuit la cloche de matines réveille religieux et pèlerins ; mais ces derniers se rendorment. Notre vie dévote est moins active : à sept heures je suis sur pied pour la messe du Saint-Sépulcre ; ensuite je lis ou j'écris ; nous dinons à dix heures , et j'ai choisi pour salle à manger la petite cuisine du couvent , où nous sommes chaudement ; elle communique par un guichet avec le réfectoire des moines. Ces pauvres moines font une chère peu ragoûtante ; leur cuisinier a bien vieilli depuis M. de Châteaubriand , qui en parle avec éloges. Après le re-

pas, si le temps ne permet pas la promenade au dehors, nous tenons salon sous les arcades de notre galerie, d'où nous avons vue, comme je l'ai dit, sur le Saint-Sépulcre et sur le chœur des Grecs (Voir le N° 410). On entretient notre *brasero* ; chacun s'occupe selon son goût, je vais errer et dessiner dans les chapelles. De quatre à cinq, nous nous joignons à la procession. Ce soir, nous entendions tout autour de nous des chants qui répondaient aux nôtres : c'étaient les Arméniens et les Grecs qui nous suivaient. J'ai déjà dit que les différentes communions ont toutes droit d'usage sur les lieux saints. L'ordre règne dans ces processions, qui parcourent les mêmes stations presque aux mêmes heures sans se rencontrer, ni s'incommoder. Après le souper, nous nous réunissons dans ma petite cellule, qui nous contient à peine, et Creton nous lit jusqu'à onze heures la Bible ou l'*Histoire des Croisades*, pendant que nous dessinons. De temps en temps je sors dans la galerie pour marcher un peu ou me recueillir ; j'aperçois sous les arcades en face les lumières des Arméniens, qui s'éteignent de meilleure heure que les nôtres. Cette caravane, venue du Caucase, dort là auprès de nous. Je voudrais pouvoir me mettre en contact d'idées avec ces pèlerins ; savoir si la piété seule a déterminé leur voyage ; comment ils l'ont entrepris et exécuté ; en quoi leurs croyances diffèrent de celles des Latins ? J'ai recommandé à Démétrius de leur adresser

quelques questions ; mais j'aurai de la peine à en rien tirer. Je l'entendais qui disait à Georges : « Je vous demande ce que tout cela peut faire à M. le Comte, qui ne reverra jamais ces gens-là ? »

La nuit, des chants religieux montent jusqu'à ma cellule ; l'orgue joue précisément l'air que j'ai tant de fois entendu répéter en Italie, ces deux dernières années, dans les sérénades à la Madone. Je me rendors à demi, et je crois voir s'illuminer toutes les chapelles des rues de Rome, celle surtout dont les lampes brûlaient devant mes fenêtres sur l'escalier de la Trinité-du-Mont, quand je logeais au pied de ses degrés, derrière la place d'Espagne. Je revois et j'entends ces bons *piferari* qui, dans ce saint temps de Noël, descendent par troupes des Abruzzes, et dont les manteaux troués, mais si bien drapés, charment les peintres, tandis que leur musette désole les musiciens.

LXXXVI.

ESPRIT D'ENVAHISSEMENT DES GRECS.

DIVERSES TRADITIONS.

J'AI déjà dit qu'il n'était plus question ici des Géorgiens et des Abyssiniens mentionnés par M. Deshayes. C'est surtout les Grecs qui ont profité de leur héritage, mais ils ne se bornent pas à succéder aux morts, ils ont souvent dépouillé les vivants. Depuis un demi-siècle surtout, ils se sont prodigieusement agrandis à Jérusalem aux dépens des Latins; argent fait tout, répète souvent Démétrius : ils en avaient; ils intriguaient à Constantinople, et achetaient des firmans. L'opinion les accuse de n'avoir pas été étrangers au dernier incendie qui a ravagé le Saint-Sépulcre, dont la reconstruction est leur ouvrage. Cette inscription se lit intérieurement au-dessus de la porte. On y retrouve la forfanterie grecque : *D'un souffle, un habitant de Mytilène, architecte, a reconstruit cette basilique qui était tombée, réduite en cendres, année 1810.*

Les Grecs possèdent le Calvaire et la plus grande partie des lieux saints; mais qu'est-ce qu'un droit de propriété qui dépend du bon plaisir des Turcs?

Les Grecs prévalent aujourd'hui; demain ce seront peut-être les Cophtes, si Méhémet-Ali conserve la Syrie, ou les Arméniens, si Boghos-Bey, qui est de leur nation, s'emploie en leur faveur. Pour les Latins, personne n'y songe, et le Pape, et les rois d'Espagne et de Portugal n'auront pas plus de crédit au Kaire qu'à Stamboul. Quant à la France, il est triste de dire que dans toute la Judée je n'ai pas rencontré un de nos prêtres. Les couvents de Terre-Sainte sont au nombre de douze en Syrie et en Palestine, savoir : Jérusalem, Nazareth, Bethléem, Alep, Latakie, Tripoli, Saïde, Acre, Damas, Saint-Jean-du-Désert, Rama et Jaffa. Les quatre derniers sont uniquement composés d'Espagnols; les trois premiers d'Espagnols et d'Italiens, et les autres d'Italiens seulement, avec lesquels les Français avaient droit de partage. Ainsi le vicariat nous était dévolu à Jérusalem, à Bethléem et à Nazareth, où la présidence appartient de principe aux Italiens et la charge de procureur aux Espagnols. Maintenant, nous sommes partout remplacés par les Italiens; provisoirement, m'a-t-on dit; combien de temps durera ce provisoire? Les plus glorieux souvenirs lient notre histoire à celle de la ville sainte. Au fameux siège, des chefs français commandaient les trois camps, et des rois français occupèrent le trône de David. Que d'ossements de nos preux dorment dans les cimetières du mont Sion et dans la

vallée de Josaphat, et pas un prêtre français ne prie sur tant de cendres françaises ! Les tombes de Godofroy et de Beaudoin, par le plus insigne honneur, avaient été érigées à quelques pas de celle du Christ. Je les cherchais ; on m'a montré deux bancs de marbre à l'entrée d'une salle obscure pratiquée sous le Calvaire (voir au plan N° 106 la lettre N). Les pierres tumulaires auront probablement été retournées, et, de la manière dont elles sont placées aujourd'hui, elles ne donnent même plus l'idée d'un tombeau. Cette pièce, ainsi que tout le Golgotha, sauf les autels [2] et [3], appartient aux Grecs et communique avec leur réfectoire (P) qui se trouve ainsi, par une inconvenance bien choquante, occuper le dessous d'une partie du Calvaire. Le père Celestini me fit remarquer, à droite du trou de la Croix, la fente du rocher qui s'entr'ouvrit au moment où la nature changea ses lois devant un Dieu expirant. Durant trois heures, les ténèbres avaient couvert la terre, le voile du temple se déchira, le sol trembla, les pierres se fendirent, et l'abîme fit entendre sa voix, « *dedit abyssus vocem suam* » (*Habacuc. III*). Une tradition très-accréditée parmi les Grecs, et sur laquelle j'avoue l'ignorance où j'étais resté jusqu'à présent, veut que ce roc en s'entr'ouvrant, ait mis au jour la tête d'Adam, qui s'y trouvait comme scellée. Ils se fondent sur un passage de saint Épiphaue. On y lit que le sang et l'eau qui cou-

lèrent après le coup de lance qui perça le côté du Sauveur commencèrent par laver et purifier les reliques du premier homme déposées en ce lieu. Les Juifs de Jérusalem n'admettent point cette opinion. La tête de l'Adam des Grecs ne peut être celle de leur Adam à eux. Les talmudistes font de notre premier père un immense colosse. Ils conviennent qu'après son péché sa taille fut réduite à des proportions plus raisonnables, mais alors ils attribuent encore à cet homme déchu une longueur de cent aunes. Quoi qu'il en soit de ces rêveries, il est à remarquer que le passage de saint Épiphanie a donné naissance à l'usage de représenter dans les crucifix une tête de mort aux pieds du Christ. Derrière le Calvaire, et à quelques pieds du trou de la Croix, on montre la place où Abraham conduisit son fils pour l'immoler. Elle est comprise dans une chapelle faisant partie du couvent grec contigu; un mur mitoyen la sépare du Calvaire, mais on n'y communique point par l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre qui n'a d'autre issue que le grand portail, et, pour y arriver, il faut sortir puis remonter par l'escalier du couvent susdit, dont l'entrée est sur la place. Cette tradition grecque qui place le sacrifice interrompu d'Isaac au lieu même où s'accomplit celui du Christ, est belle et mériterait d'être vraie, mais c'est trop évidemment dépouiller le mont Moria en faveur du Golgotha. Ces

deux monts sont séparés par une vallée qui probablement longeait les murs et servait de fossé à l'ancienne Jérusalem, dont l'enceinte ne renfermait point alors l'emplacement que couvre aujourd'hui l'église du Saint-Sépulcre. Moria signifie *le Seigneur voit*; et ce fut le nom que lui donna Abraham. C'était la terre de vision où Melchisédec offrit le pain et le vin; où Dieu fit alliance avec son serviteur; où plus tard il n'exigea pas d'un père le sacrifice de son fils, et où il fut dit à ce père : « Toutes les nations seront bénies dans celui qui sortira de vous. » Salomon choisit cette place pour bâtir le temple, ainsi qu'il est rapporté dans les Paralipomènes et au chapitre x du livre VII de l'Histoire des Juifs.

LXXXVII.

MENACE DE PESTE.

PENDANT que je m'oubliais doucement dans la paix du saint tombeau, ce repos fut troublé par une lettre que je reçus du père vicaire. Il croyait, disait-il, devoir me notifier officiellement que la peste était déclarée dans la ville. Il ajoutait : « qu'il allait « prendre encore des informations, mais que nécessairement on ne tarderait pas à fermer les couvents, et qu'il regardait comme un devoir de « conscience de m'en prévenir. »

Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, cette lettre me fit l'effet de la nouvelle inattendue de la mort d'un proche parent, d'un ami intime. Il fallait me séparer de ce qui me devenait chaque jour plus cher, sortir du Saint-Sépulcre et probablement aussi de Jérusalem. Je demandai sur-le-champ à travers le guichet qu'on fit venir les portiers, et, dès qu'ils m'eurent ouvert, je courus aux renseignements. Je tenais mon manteau bien serré à l'entour de mon corps, et je croyais voir la peste sur tous les visages que je rencontrais. Comme je débouchais dans la rue du Couvent, un vilain marabout, qui probablement devina mes craintes par mes précautions (voyez à quoi elles servent !), vint malicieusement se frotter contre moi en riant dans sa barbe sale. C'est une plaisanterie turque que j'ai vu souvent faire dans les rues. Des passants prudents s'évitent et cherchent à ne pas se toucher, on les pousse l'un contre l'autre, on les met en contact malgré eux. C'est si gai de donner la peste ! Je trouvai le père vicaire fort préoccupé ; plusieurs de ses religieux étaient à la veille de retourner en Italie, mais on venait de lui assurer qu'on ne laissait plus entrer à Jaffa ni s'embarquer, et que les ordres les plus stricts avaient été donnés par Ibrahim pour assujettir à de rigoureuses quarantaines toutes les provenances de Jérusalem. Le père Perpétue se décida à écrire au supérieur du couvent de Jaffa, et, jus-

qu'au retour de son exprès, il fut convenu que rien ne serait innové dans notre position. Le *statu quo* est maintenu provisoirement. Nous resterons au Saint-Sépulcre, et c'est tout ce que je demande.

LXXXVIII.

INCIDENT FACHEUX.

JUSTICE QU'ON NOUS REND.

29 *Décembre*. Nous nous rassurons sur la peste qui paraît encore concentrée dans l'intérieur de l'hospice grec. Il fait un soleil admirable et nous en profitons pour une grande promenade. Joseph, le cicerone du couvent, nous accompagne. Nous allons rechercher d'abord quelques fondations qui restent encore de la tour de Tanocrède, l'ancienne tour angulaire. Puis nous entrons dans les ruines d'une église qui a pris la place de la maison de Simon le Pharisien, où furent prononcées ces touchantes paroles qui font l'espoir des âmes tendres : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. » Nous allons de là au palais d'Hérode, voisin de celui de Pilate. On donne ce nom imposant à quelques matériaux antiques employés dans l'angle d'une maison moderne. Reprenant ensuite la rue qui continue la *via Dolorosa*, et qu'on nous dit s'appeler en arabe

Tarrec-el-Allam, je m'arrête sous la sombre arcade où d'Anville place la tour Antonia près d'un des passages voûtés qui mènent à la mosquée d'Omar. Selon Josèphe, la forteresse Antonia se trouvait située dans l'angle que formaient les deux galeries ouest et nord du temple de Salomon. Il dit qu'Hérode l'avait bâtie sur un roc de cinquante coudées d'élévation qu'il avait recouvert en marbre depuis le pied jusqu'en haut, et il en compare l'intérieur à une petite ville ou à un immense palais. Probablement le Prétoire en faisait partie et elle était essentiellement la gardienne du temple, « en sorte que si ce « dernier pouvait être considéré comme la citadelle de « la ville, la tour Antonia était à son tour la citadelle « du temple. » Il est impossible de rien reconnaître d'analogue dans les quelques pierres de grande dimension employées ici dans les fondations d'un donjon gothique (revoir le N° 86). Mais je n'en crois pas moins, après l'examen des lieux et des plans, que nous sommes sur l'emplacement de la forteresse que Titus fit raser pour ménager à son armée l'approche du temple où se frappèrent les grands coups du siège. Un peu plus loin, je parcourus de nouveau les ruines pittoresques de l'église construite au lieu de la nativité de la Vierge (revoir le N° 102). Sous le chœur, on montrait la grotte de l'immaculée conception; elle fut ensuite convertie en mosquée, et M. de Châteaubriand dit que de son temps on y laissait entrer

www.libtool.com.cn



en payant quelques médines. C'est donc depuis 1806 qu'elle aurait été abandonnée , bien que l'état de délabrement où elle est réduite semble dater de plus haut. Un monastère qui portait le nom de Sainte-Anne était attenant à cette église. Entre elle et le temple, au nord de ce dernier, nous reconnûmes une vaste excavation maçonnée à l'entour , qu'on croit avoir été la piscine probatique dont il est parlé dans l'Écriture. Elle est maintenant à sec et en partie comblée; M. de Châteaubriand estime que c'est la seule antiquité juive qui reste à Jérusalem , et il en donne une description fort exacte; elle figure dans le plan de d'Anville. Pockocke pense que c'est une portion du fossé profond qui défendait l'enceinte du temple.

Mes neveux étaient descendus dans la vallée , tandis que je prenais une vue de la porte Saint-Étienne et des murailles qui l'avoisinent, au dessus desquelles je découvrais le dôme de la mosquée d'Omar (N° 111). J'ai dit que c'était de ce côté que la ville avait été escaladée par les Croisés , et je tenais à avoir ce dessin. Deux femmes qui s'étaient arrêtées à m'examiner , furent dire quelques mots aux sentinelles. Un d'eux accourut d'un air irrité et, ayant posé deux doigts crasseux sur mon papier pour m'indiquer que je ne devais pas dessiner la mosquée , il se saisit du livre que je repris aussitôt. Ses camarades se joignirent à lui et m'entraînèrent. Joseph , dont

j'invoquais vainement l'appui, m'engageait en tremblant à ne pas avoir peur et à me laisser conduire sans résistance devant le gouverneur; je m'y résignai donc, et j'en fus reçu très-civilement. Il prit mes dessins, les regarda attentivement à l'envers, selon l'usage de tous les Turcs avec lesquels j'ai eu des communications de ce genre, et finit par dire qu'il allait me donner un de ses gens pour m'accompagner et me protéger. La première chose que je fis fut de retourner à la porte Saint-Étienne et d'y terminer mon croquis. J'étais décidé à ne pas plier devant les infidèles et à me montrer aussi vaillant au pied du mur de Jérusalem, que mon ancêtre l'avait été jadis sur sa crête. Je vis bien que les sentinelles en avaient de l'humeur; toutefois ils ne me troublèrent plus. Je rejoignis mes neveux et nous profitâmes de la protection du cava pour explorer les sépulcres dans lesquels loge la population du village de Siloé. Une tour s'élevait jadis en ces lieux, et c'est à sa chute que Jésus fit allusion lorsqu'il prêchait la pénitence aux Juifs : « Pensez-vous que les dix huit
« hommes que la tour de Siloé a écrasés en tombant
« fussent plus redevables à la justice divine que tous
« les habitants de Jérusalem? » Sur la porte d'un de ces tombeaux je remarquai une inscription; les autres n'offrent rien de particulier.

Revenant de notre promenade par la piscine et la fontaine de la Vierge, nous remontâmes à la porte

Saint-Étienne, bien éloignés de prévoir la scène qui nous attendait. Un léger souffle alluma l'incendie. Un mot d'observation que M. F.... crut pouvoir adresser aux sentinelles sur leur procédé envers moi fut le signal de nouvelles violences. Sans égard pour le cavas du gouverneur, qui était désarmé ainsi que nous, ils se saisirent de leurs fusils, nous menaçant tantôt de la crosse, tantôt de la baïonnette. M. F.... fut particulièrement en butte à leurs mauvais traitements. Peut-être se choquèrent-ils de lui voir le costume que portent les officiers égyptiens. Je ne cessais de recommander à mes neveux de se contenir et de ne pas irriter davantage, par une résistance hors de saison, des hommes qui ne se possédaient plus et dont les fusils étaient armés. Dans cette bagarre, notre cavas ne disait pas grand' chose et Joseph ne disait rien. Le premier avait peur et le second s'en mourait. Ainsi escortés, nous nous acheminâmes vers le Prétoire, au milieu d'un débordement d'injures. La route ne laissa pas que de me paraître longue; mais une fois arrivé, je repris mes avantages et je menaçai mes gardes du courroux de Méhémet-Ali et de la vengeance d'Ibrahim-Pacha. Malheureusement nous portions plainte en italien devant un tribunal arabe. Joseph, notre interprète, s'était caché, en sorte que livrés à nous-mêmes nous faisions avec le gouverneur et sa société le plus ridicule colloque; cependant je finis par comprendre

que ce gouverneur, qui ne se souciait pas de se brouiller avec la garnison, se déclarait incompetent et nous indiquait d'aller nous pourvoir par-devant le chef militaire. Ainsi renvoyés de Caïphe à Pilate, nous suivîmes la *via Dolorosa* jusqu'à l'hospice, où nous retrouvâmes Démétrius et où nous nous munîmes d'un firman que M. F.... avait rapporté d'Alexandrie. Le commandant et sa troupe tenaient en ce moment quarantaine au château de David. Nous y menâmes le chef du poste qui commençait à baisser le ton, et le commandant ayant paru sur les marches du château, Démétrius, en patelinant, commença son plaidoyer, demandant justice d'un moricaud que j'avais désigné comme s'étant montré le plus hostile. J'agissais politiquement en choisissant ainsi dans le troupeau un bouc émissaire, car le caporal se voyant hors de cause ne défendait que faiblement celle de son soldat. L'officier était un grand et gros homme de bonne mine; il écoutait et hochait la tête d'un air assez indécis, mais nous insistions vivement; le cavas témoignait pour nous et je venais de déployer le firman, quand l'accusé arriva, mal à propos pour lui. Après une explication qui probablement ne satisfait pas le commandant, ce dernier prit enfin son parti, et, comme j'étais fort attentif à sa pantomime, je compris au geste dont il accompagna le prononcé de l'arrêt, qu'il était question de coups de bâton, tandis que je voyais non moins clai-

rement dans la grimace que fit ma partie, qu'elle aurait volontiers opposé à cette conclusion une fin de non-recevoir. Cependant, sur un premier signe, on avait apporté une longue canne, et, à un second très-impératif, le soldat se coucha à plat ventre. Le juge devenu bourreau lui allongea alors un tel coup sur les reins, que le patient ne put s'empêcher de parer avec la main, au risque de se faire briser le poignet. Cette espèce de résistance redoubla l'énergie du chef qui porta encore quelques coups avant que nous eussions eu le temps de nous jeter entre eux deux, sans plus songer à la quarantaine. Je criai grâce, priant qu'on en demeurât là et protestant que nous nous tenions pour satisfaits; mais l'officier ne l'était pas. Il ne céda qu'à regret à nos instances, et comme nous nous retirions après avoir exalté son jugement, le comparant à celui de Salomon et l'assurant qu'il en serait parlé dans la chambre du vice-roi, il ne put se refuser le plaisir de lancer encore un pavé dans le dos du pauvre diable qui battait en retraite. Voilà comment force demeura à justice, et comment cette justice s'administre à Jérusalem.

sacré, je dirai qu'il est encore en vigueur le samedi saint; et de la table où j'écris j'aperçois l'espèce d'œil-de-bœuf par lequel les caloyers, renfermés ce jour-là dans la chapelle de l'Ange, font passer aux assistants de leur communion la flamme qui vient de descendre du ciel tout exprès pour les Grecs schismatiques. Les dévots pèlerins la recueillent précieusement, et il y en a qui l'ont transportée de chandelle en chandelle jusqu'à Constantinople sans la laisser éteindre, ce que l'on considère comme un succès très-flatteur. Démétrius se vantait d'avoir ainsi conservé longtemps du feu sacré, et c'est certainement le seul rapport que je lui aie connu avec les vestales.

XC.

MONT SION.

Nous venons d'ouvrir, dans le Saint-Sépulcre, l'année 1833. Je me suis amusé à donner à mes neveux, pour leurs étrennes, de l'argent à *pleines mains*, ce qui ne m'a pas ruiné; car nous avons constaté, en les mesurant, qu'il ne fallait pas moins de quarante poignées de piastres pour faire huit napoléons. Incessamment l'argent turc ne sera plus que de l'étain parfaitement pur. Après avoir été souhaiter la bonne année au père vicaire, nous sor-

www.libtool.com.cn



tous de la ville par la porte de Bethléem ; nous nous rangeons pour laisser passer le convoi d'un pèlerin russe, *le dernier* de ceux qui habitaient dans l'hospice voisin du nôtre. On fait monter à soixante-deux le nombre des morts, sans bien connaître de quel genre d'épidémie ils ont été victimes, et si ces pauvres gens ont pris leur mal à Jérusalem, ou s'ils l'avaient apporté de Stamboul ; quoi qu'il en soit, peste ou choléra, la mort vient d'en finir avec l'hospice grec, et la maison est aujourd'hui absolument vide. Pendant qu'on creuse une fosse sur le mont Sion pour le pauvre pèlerin décédé inconnu loin de sa patrie et des siens, nous y cherchons le campement d'une armée de pèlerins guerriers, dont les traces aussi sont complètement effacées (N° 112). Il est difficile de se rendre bien compte de l'assiette du camp de Raymond, entre la gorge profonde de Benennom et les murs de la cité. Il faut croire qu'il se prolongeait d'un côté sur le penchant de la montagne, et de l'autre, à l'occident, vers la porte de Bethléem ; car, sur le plateau seul, l'espace semble trop resserré.

La maison de Caïphe, située à cet endroit, précisément entre la tombe du roi-prophète et la porte qui a conservé son nom, Bab-el-nabi-daoud, est aujourd'hui une église arménienne, enclose entre quatre murs épais et élevés qui lui donnent extérieurement tout l'aspect d'une prison. On pénètre par une porte

de fer dans une petite cour qui renferme quelques tombeaux en marbre, où reposent des patriarches arméniens. On y voit aussi le plus énorme cep de vigne qu'ait produit la terre promise depuis la fameuse grappe. Ce fut dans cette cour, autour du grand feu que les gens de Caïphe avaient allumé, que Pierre renia son divin Maître : « Femme, je ne le connais pas. » Jésus le regarda, et tous les sermons sur la fragilité humaine se trouvent résumés dans ce regard. Une petite porte donne entrée dans l'église, dont les murs sont revêtus intérieurement en carreaux de faïence. L'autel est formé d'une grosse pierre, la même, dit-on, qui fermait l'entrée du Saint-Sépulcre, et que les princes des prêtres avaient eu soin de si bien sceller. A droite de cet autel, je m'introduisis en me baissant dans une petite sacristie, où l'on peut à peine tenir quatre; elle porte le nom de Prison de Jésus.

La sainte montagne de Sion, où à chaque pas on rencontre aujourd'hui des sépultures grecques et latines, et aussi quelques épitaphes françaises, n'est remarquable ni par son étendue, ni par son élévation. Je trouve dans les Paralipomènes que David, accompagné de tout Israël, marcha vers Jérusalem, nommée aussi Jébus, dont étaient maîtres les Jébuséens, habitants du pays, et qu'il s'empara de la forteresse de Sion, qui fut appelée la cité de David; après avoir été celle de Melchisédech. Elle

formait comme la citadelle de Jérusalem, *urbs superior*, ainsi que la désigne d'Anville; elle était bordée par des précipices, et fermée au nord du côté de l'Acra, *urbs inferior*, par un mur qui pouvait, dit Josèphe, passer pour imprenable, et qu'Hérode avait encore renforcé par trois tours, auxquelles il avait donné les noms d'un ami, d'un frère, et de cette Mariamne « qu'il avait aimée si passionnément, qu'il « se l'était ravie à lui-même par l'excès de l'amour « qu'il lui portait. » Rien de plus magnifique que ces constructions et le palais qui venait s'y joindre. Il faut en lire la description, et surtout celle du temple, dans l'historien juif, et l'on verra que les monuments de la ville sainte devaient égaler alors en magnificence ceux de Rome même. Une partie des pierres, si nous l'en croyons, avaient jusqu'à quarante-cinq coudées de long, ce qui dépasserait de trois pieds le bloc que nous avons mesuré à Baalbeck. Les palais dédiés par Hérode à César et à Agrippa ornaient le mont Sion, quand Jésus y institua la pâque chrétienne; et c'est du Cénacle, devenu le lieu de la résidence des Apôtres, et celui où le Saint-Esprit descendit sur eux, que le christianisme sortit pour conquérir le monde. « Il envoie sa parole sur la « terre, sa parole court avec vitesse. » Les Pères franciscains y ont habité jusque vers le milieu du xvi^e siècle, et il est bien regrettable qu'ils aient été contraints d'abandonner un aussi saint emplacement

pour leur couvent actuel, qui ne rappelle aucun souvenir. Quelques grosses pierres servant de fondations à un mur de clôture marquent le lieu de la maison de saint Jean, où l'on pense que la Sainte-Vierge finit ses jours. La mosquée s'élève auprès, et l'entrée en est rigoureusement interdite; repoussé de ce côté, je fis demander aux sentinelles qui gardaient la porte de David la permission de monter sur sa plate-forme; elle me fut accordée très-civilement; la leçon de l'avant-veille avait produit son effet, et j'entendais les soldats chuchoter autour de moi : *Hakim bachi, hakim bachi*, ce qui signifie *médecin en chef*. Du haut de cette porte nous jouissions d'une vue étendue sur Jérusalem, qui, malgré les décombres dont elle est parsemée (sans cela ce ne serait pas une ville turque), présente au total un aspect beaucoup plus beau que la plupart des autres cités que j'ai visitées en Orient; je dirais même plus gai, si ce n'était une espèce de blasphème, d'après la sombre horreur qui doit toujours, dans les récits des voyageurs, envelopper de son voile la cité déicide. Il semble de convention de faire de Jérusalem une ville noire et morne, où les toits sont sans fumée, les maisons sans habitants; où le bruit de quelques pas retentit à peine dans les rues, et où les rochers se refusent à toute culture. Je comprends que des voyageurs qui s'embarquent dans un de nos ports d'Europe pour se rendre directement en Terre-

Sainte en jugent ainsi, tant le contraste est frappant ; mais quand on a passé par les masures de la Grèce moderne et qu'on a visité d'autres villes de la côte d'Asie, on trouve que si celle-ci diffère des autres, c'est par la préférence qu'elle mérite ; et encore aujourd'hui il est vrai de dire, avec le Psalmiste : « Jérusalem est bâtie comme une cité, et ses édifices « se tiennent. » Dans son enceinte, qu'on a souvent représentée comme déserte, on compte, m'a-t-on assuré, vingt mille habitants, qu'on divise ainsi : huit cents Latins, trois mille Grecs ou Arméniens, cinq mille Juifs, et le reste Musulmans. On n'a point vu de ville renaitre de ses cendres comme celle-ci. Plusieurs fois elle est renversée de fond en comble. Dieu délègue successivement ses vengeances aux Assyriens, aux Grecs, aux Romains, aux Perses, aux Arabes ; mais une Jérusalem nouvelle est toujours prête à sortir du sein du désert. Une de ses plus brillantes renaissances fut sans doute celle qui succéda au sac de Titus et aux profanations d'Adrien, et dont Constantin et sainte Hélène donnèrent le signal ; on en peut juger par la peinture que fait saint Jérôme des dangers que courait, au milieu de ses fêtes, un solitaire chrétien. « Jérusalem, écrit-il à Paulin, est devenue le rendez-vous de tout l'univers ; hommes et femmes s'y ramassent sans choix. On y voit des étrangers de toutes les parties du monde. » Il fallut la chute de

l'empire romain pour entraîner de nouveau celle de la ville sainte.

Pendant que du pied de la tour de Mariamne je prenais une vue intéressante, mes compagnons, qui s'étaient un peu écartés, revinrent sur leurs pas, un d'eux ayant entendu quelques passants parler avec animosité de notre discussion avec les sentinelles, dont ils approuvaient le zèle religieux. Je cachai mon dessin (N° 113), qui représentait justement deux mosquées, celle qui a succédé à l'église de la Présentation, sur l'ancien emplacement du palais de Salomon, et celle de l'Ascension, au sommet du mont des Oliviers, et nous continuâmes notre promenade, en nous promettant de ne plus nous séparer les uns des autres, précaution que j'aurais toujours dû observer. Entre la porte des Maugrabins et l'angle sud-est des remparts, je ramassai des débris de marbre, en assez grand nombre, et tout blancs. A Rome, je les aurais trouvés communs, et rebutés comme tels; mais à Jérusalem, cette circonstance me les rendit plus précieux; car Josèphe, parlant des matériaux employés par Salomon dans les constructions qu'il fit faire (et nous sommes précisément ici sur le sol de son palais), indique expressément le marbre blanc, et ne fait point mention de marbres de couleur. C'est de ce côté, en se dirigeant vers la porte Dorée, que régnait la galerie qui, au rapport du même historien, s'étendait hors du premier temple dans



www.libtool.com.cn

une vallée si profonde que les murs avaient quatre cents coudées de haut, et étaient tous bâtis de pierres très-blanches, longues de vingt coudées. Je suis loin de penser qu'il subsiste encore à Jérusalem un seul pan de maçonnerie qui soit l'ouvrage de Salomon, pas même de Néhémias, je laisse ces illusions au père Casto ; mais il est vrai de dire que nous rencontrons fréquemment des matériaux antiques réemployés sur place. Je ferai remarquer, à ce propos, que l'expression de *relever* un mur est littéralement exacte. Les pierres sont là, on n'en va pas chercher d'autres, et bien qu'il ne soit pas resté pierre sur pierre, aux termes de la malédiction divine, un mur ainsi réédifié peut se trouver entièrement composé de ses premiers matériaux. Les plus grands blocs se voient vers l'angle sud-est, et soutiennent les terres qui auront été rapportées pour former la vaste esplanade au milieu de laquelle, d'après le témoignage des historiens arabes, Omar érigea sa mosquée sur l'emplacement même du temple.

A partir de l'angle ci-dessus indiqué, on ne marche plus qu'à travers des tombes, et les pentes de la vallée de Josaphat en sont couvertes. Jem'arrêtai devant la porte Dorée, que j'ai déjà décrite, et j'y relus le combat de Tancrede et de Clorinde, la plus belle conception, à mon gré, de la poésie épique.

Aperta è l'aurea porta, etc.

Cette porte, ouverte pour Argant, se trouve, par une fatale méprise, fermée pour Clorinde; elle cherche à se dérober dans la foule. Tancrède seul la voit, la suit, la défie; et alors commence ce combat dont le récit brise le cœur, où l'amant combat à outrance son amante inconnue; où il a soif d'un sang pour lequel il donnerait tout le sien. C'est nécessairement au-dessous de nous, dans la vallée, que le poète a placé cette scène si tragique et le baptême qui la termine, puisque la fontaine de Siloé en est voisine, et qu'elle est la seule qui se rencontre à l'entour des murs.

XCI.

ÉGLISE ET COUVENT ARMÉNIENS.

3 *Janvier*. Nous passons devant le château de David, plus exactement appelé la tour des Pisans. La garnison égyptienne qui y est casernée et ceusée en quarantaine, ne permet pas d'en visiter l'intérieur. Entre cet édifice et les bazars, on trouve une vaste piscine entourée de mur et de maisons, et nous visitons aux environs l'église abandonnée des trois Marie, et celle des Arméniens, remarquable par ses proportions et sa richesse. Une chapelle à main gauche est consacrée à l'apôtre saint Jacques; les incrustations en écaille et en nacre y sont prodiguées.



Nous entrons dans un couvent de religieuses arméniennes dont l'intérieur nous étonne par sa propreté. On me montre dans la cour quelques oliviers, qui sont vénérés sans qu'on puisse bien m'en expliquer la cause. Une église est construite sur l'emplacement de la maison d'Anne; cette demeure du grand-prêtre était à peu de distance de celle de son gendre Caïphe; aujourd'hui, le mur de la ville et la porte de Sion se trouvent entre-deux. Dans cette église, on me fait remarquer une petite chapelle dont la porte est tout incrustée de nacre, puis encore une prison de Jésus. Et à ce propos on pourrait trouver que la piété des chrétiens des différentes communions a singulièrement multiplié ces prisons; mais puisque nous voyons dans la Passion Notre-Seigneur successivement conduit chez Anne, chez Caïphe, au Prétoire, devant Hérode et au Calvaire, on peut croire qu'en arrivant dans chacune de ces diverses localités il fut d'abord déposé dans quelque endroit fermé. J'ai aussi entendu se récrier sur le nombre de colonnes auxquelles on veut que le Sauveur ait été attaché pendant la flagellation; il est vrai qu'on m'en a montré plusieurs à Jérusalem et à Rome; mais la facilité de diviser une colonne en tronçons expliquerait suffisamment cette multiplication, et d'ailleurs, ainsi que l'a dit un Père : *In dubiis libertas*. Ce qui m'afflige à rencontrer, dans toutes ces églises, ce sont les tableaux, véritables enluminures de cabaret,

mais la condition était telle, qu'on a beaucoup gagné en changeant d'arbitraire. Déjà les environs de la ville sainte ne sont plus infestés de ces Arabes voleurs qui naguère barraient les chemins et se faisaient payer des droits excessifs pour le passage. Le père gardien du couvent de Jaffa fut chauffé trois jours de suite par ces brigands ; celui de Rama disparut il y a un an , s'étant imprudemment aventuré seul , et quelques recherches qu'on ait faites , on n'a pu retrouver son corps. Cependant les avanies n'ont pas entièrement cessé ; mais elles se déguisent sous le nom d'étrennes. Ainsi , à l'occasion du nouvel an , le cadi vient de faire demander quatre mille piastres aux religieux , en annonçant que s'ils s'y refusent *il détournera ses regards de dessus le couvent* , je cite ses propres expressions , qui sont assez curieuses ; elles veulent dire en bon turc que s'ils ne paient pas il n'y aura plus de justice pour eux quand ils seront dans le cas de la réclamer , et qu'on les abandonnera aux vexations des sous-ordre. Que répondre à cela ? On marchandant d'abord et on finit par s'exécuter ; car on veut rester en bon rapport avec son cadi.

Tandis que toute l'artillerie de Jérusalem proclame le triomphe d'Ibrahim et qu'il est près d'arracher à Mahmoud l'héritage de Mahomet II , assis à l'entrée de notre galerie , j'achève d'en dessiner la perspective , imitant dans mon indifférence ce berge qui , la veille de la journée qui allait décider de

l'empire entre Tamerlan et Bajazet, faisait paître ses brebis sur le champ de bataille sans s'inquiéter à qui la propriété en resterait le lendemain, et si l'Asie allait changer de maître. Dans ce dessin (revoir le N° 110), la porte de ma cellule est indiquée et, à travers les arcades, on découvre au milieu de sa rotonde le toit de la chapelle du Saint-Sépulcre. De cette galerie, on passe dans une autre ornée de colonnes engagées et d'arceaux gothiques. Là, dans un vaste garde-meuble, on conserve l'épée et les éperons de Godefroy de Bouillon. Cette épée est fort simple et n'offre ni le luxe royal, ni la longueur et la pesanteur d'un glaive de chevalier. Ce n'est pas avec un fer semblable que Godefroy aurait pu couper en deux parts ce Sarrasin dont, au rapport de tous les chroniqueurs, la portion inférieure rentra à cheval dans la ville d'Antioche, tandis que le buste était tombé dans les faubourgs.

Démétrius nous quitte pour se rendre à Jaffa. Il va savoir au juste quelle espèce de quarantaine on prétend nous faire faire. Je l'engage à ne pas se presser, car je ne cherche qu'à gagner du temps.

Hier soir, nous avons voulu compter les lampes qui sont constamment de service dans l'église du Saint-Sépulcre. Nous en avons trouvé deux cent cinquante-quatre, mais il y a tant de détours, de coins, de recoins, que toutes ces lumières ne font qu'affaiblir l'obscurité, et, selon l'expression de

Milton, la rendre visible sans la dissiper. Il est vrai qu'elles ne sont pas également réparties. Il n'y a pas de réduit dans l'église et ses dépendances qui ne me soit maintenant parfaitement connu. Je me suis fait l'ami de tous les sacristains, grec, arménien, cophte, et du prêtre syrien avec ses sonnettes. Le premier m'a assuré que ce marbre tout illuminé de petites bougies, et autour duquel s'agenouillent les dévots de sa nation, est justement placé au centre du monde, et il m'a recommandé de le noter sur le journal qu'il me voit écrire. Je ne lui dissimule pas que cette opinion contrarie un peu les idées de nos physiciens sur la texture du globe; mais comme il insiste et que je crains qu'il ne me laisse plus entrer dans sa sacristie, je m'engage, et il se contente de cette concession, à affirmer que le pavé en question occupe précisément le milieu du chœur des Grecs dans l'église du Saint-Sépulcre. Ce chœur est décoré avec une grande richesse. Partout la dorure y brille et le plus souvent aux dépens du goût. On me fait remarquer à la station de la prison (FF) deux ouvertures grillées et voisines qui se communiquent en dessous du sol par un étroit couloir. Naguère encore les Grecs, convaincus qu'un moyen certain de ressusciter à la grâce et d'arriver en paradis était d'entrer par un de ces trous et de sortir par l'autre, y faisaient de fréquentes descentes, tant qu'une femme grosse resta engagée dans le passage, et on

assure qu'elle mourut des efforts qu'on fit pour l'en retirer. A la suite de cet accident, le gouverneur a ordonné de griller les trous et de fermer ainsi aux Grecs l'entrée du paradis. Ces pauvres gens ne s'en consolent pas et ne manquent point de citer ce trait pour exemple du fanatisme des Turcs.

Entre le Calvaire et le tombeau, avant d'arriver à la nef, on voit à gauche une pierre ronde entourée d'une balustrade; c'est, me disait l'Arménien, la place où les saintes femmes se tenaient pendant qu'on embaumait le corps du Seigneur avec la composition de myrrhe et d'aloès qu'avait apportée Nicodème. Nicodème, reprenait le Syrien, voilà sa chapelle qui nous appartient et sa sépulture sous la dixième arcade de la nef. Et le sanctuaire en face est à nous, ajoutait le Cophte, et nous avons acquis l'autorisation de l'adosser au tombeau (voir au plan les lettres U, Y et Z). En effet, l'espèce de mausolée qui renferme le Saint-Sépulcre, et qui est loin d'être un modèle d'architecture, se trouve encore gâté par l'adjonction qu'on y a faite d'un petit apentis, propriété des Cophtes. Aujourd'hui, 6 janvier, les diverses sectes étalent à l'envi leur luxe. Ce n'est pas en l'honneur de l'Épiphanie, car leur calendrier est en retard de quatorze jours sur le nôtre; mais leur Noël se rencontrant précisément avec nos Rois, les trois églises et leurs chapelles retentissent des hymnes de tous les hôtes du Saint-

Sépulcre, sur lesquels l'orgue des Latins a de la peine à conserver sa supériorité. Tout ce monde chante en même temps, ce qui ne veut pas dire qu'on chante ensemble. C'est un concert de dissidents, une véritable cacophonie qui me rappelle une remarque spirituelle que me faisait un jour M. de Bonald : « Le moyen de réunir les gens n'est pas de les rapprocher. » Le mot trouve aussi son application en musique. Nos bons capucins qui, bien que nés la plupart sur le sol harmonieux de l'Italie, n'ont pas le droit d'être trop difficiles en fait de mélodie, se bouchent les oreilles en répétant : *che canto brutto* ! Nous assistons à tous ces offices du haut de notre galerie, sans nous exposer au contact de la foule qui remplit l'Église. Nos regards plongent jusqu'au fond du chœur des Grecs, bien qu'un peu gênés par la toiture du Saint-Sépulcre. Nous jouissons d'un brillant spectacle. La vue est ici mieux partagée que l'ouïe. On a prodigué le luminaire avec une excessive abondance, et les figures de saints qui s'élèvent alignées et par étages entre le chœur et le sanctuaire, sont toutes rayonnantes. Le public se promène et cause au-dessous de nous. Il ne considère comme lieu consacré que les stations, et la chapelle du Saint-Sépulcre, isolée au milieu de la nef, est pour tout ce monde ce que serait pour nous une église bâtie au milieu d'un marché. Les costumes variés et pittoresques abondent dans cette nef et

sous les arcades des Arméniens , et rien n'y contrasterait davantage que nos habits étriques ; mais la Noël des Grecs nous a pris au saut du lit et nous avons encore nos robes de chambre , nos pantoufles et nos bonnets. « Gardez-les , me dit le père Celestini , si vous ne voulez pas être remarqués. » Ainsi le négligé qui , dans nos temples , nous ferait justement mettre à la porte par le suisse , devient ici le costume de cérémonie et ne diffère point de la toilette des Orientaux. Le Père nous raconte à quelle occasion les Arméniens ont obtenu la cession d'une portion de notre galerie. Lorsqu'ils convoient quelque complaisance de ce genre , ils ne manquent jamais de flatter les catholiques de l'espoir d'un rapprochement. La dernière fois , le moment semblait propice : plusieurs de leurs évêques avaient abjuré , mais ces conversions n'ont pu résister à l'épreuve du temps. Le père Celestini me fait remarquer un portrait du pape Pie VII qui est resté suspendu extérieurement à la première arcade , au-dessus de celui du patriarche arménien ; dernièrement ils imaginèrent de substituer l'un à l'autre , et de donner ainsi les honneurs du pas à leur patriarche ; mais , sur les observations que leur firent les Pères latins , chaque chose a été remise à sa place et le Pape a conservé sa suprématie , au moins en peinture.

XCIII.

RENSEIGNEMENTS SUR LE COURS DES MONNAIES.

SUITE DE MON SÉJOUR AU SAINT-SÉPULCRE.

DÉMÉTRIUS revient de Jaffa, c'est-à-dire de la porte de Jaffa, car on ne l'a pas laissé entrer. Il s'est abouché avec l'agent consulaire, et le gouverneur a écrit à son supérieur à Acre. On nous enverra la réponse. Un autre embarras commence à se faire sentir. Avis aux pèlerins de ne pas compter sur les lettres de crédit, et de garnir suffisamment d'espèces leur escarcelle quand ils viennent à Jérusalem. La mienne est à sec ; je n'espère que dans le couvent, et cet espoir n'est pas trompé. C'est encore une exception en ma faveur, m'a-t-on dit ; *ma siele pellegrino e cognato di Porporato*. La seconde qualité ne gêne rien à la première. Le père vicaire me rend là un véritable service que je reconnaitrai à Alexandrie où les fonds ne me manqueront pas.

Je ferai à ce propos une courte digression monétaire à l'usage des voyageurs. Ceux qui, avant leur départ pour l'Orient, pourraient se procurer des informations certaines sur le cours des monnaies qui sont en usage, s'indemniseront en partie de leurs frais en se munissant de tel ou tel numéraire au lieu

de papier. Exemple : J'avais emporté de France une lettre de crédit et de l'or ; avant de quitter l'Italie , je dus échanger la lettre contre une autre payable à Smyrne et à Alexandrie , et , par suite , j'ai eu à acquitter triple frais de commission. Quant à mon or , je l'ai converti à Rome en piastres d'Espagne (colonati) , argent le plus recherché en Orient et jusque dans l'intérieur de l'Afrique , où l'on coupe l'écu par morceaux pour en faire de la monnaie. Ces colonati que j'achetais à Rome 5 fr. 40 cent. de France coûtaient à Nauplie 5 fr. 90 cent. ; ainsi on pouvait bénéficier de 500 francs sur un sac de 4 000 colonati. A Rhodes et dans l'Asie Mineure , ces mêmes écus valaient près de vingt piastres , et je me rappelle de ma surprise la première fois que sur une pièce d'argent on me rendit de l'or , mais aussi quel or ! Il y en a telle pièce dont la valeur ne s'élève pas à plus de vingt à vingt-quatre de nos sous. Comme j'avais été prévenu à Smyrne de l'impossibilité de se procurer du papier sur la Syrie , je dus me munir d'espèces sonnantes , et ayant su à temps que le pacha d'Égypte avait récemment fixé , dans ses États , à dix-sept piastres turques la valeur de l'écu d'Espagne qui , en ce moment , à Smyrne , était de dix-neuf et demie , nous changeâmes nos colonati pour des sequins en or de vingt piastres , et nous gagnâmes 300 francs à ce troc ; seulement j'aurais dû en emporter davantage. Mais je n'avais

pas calculé sur un aussi long séjour en Palestine. J'avais craint les voleurs, et, par suite, sans l'obligance du père vicaire, je me serais trouvé à la merci des Juifs qui sont sur leur terrain à Jérusalem. Démétrius voulut m'aboucher avec un d'eux. Ce fripon d'usurier, avec son air câlin et ses protestations de désintéressement, ressemblait à ces chiens qui viennent remuer autour de vous la queue et les oreilles et vous cajolent jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à poser sur vos genoux leur patte crottée. Alors vous les chassez en disant : Fi ! la vilaine bête ! C'est précisément ce qui m'arriva avec l'Israélite. Il commença par parler du malheur des temps, comme s'il se fût agi de la destruction récente du temple, et finit par articuler 15 pour 100 d'intérêt. Par an, j'aurais déjà trouvé ce taux bien honnête, ou plutôt bien malhonnête ; mais quand j'eus compris que c'était par mois, je mis mon Juif à la porte. Voilà le métier que font ces dignes Hébreux dans leur ancienne patrie, au lieu de cultiver la terre promise et d'y faire de nouveau couler des ruisseaux de lait et de miel. Le peuple qui a été le plus agricole est devenu exclusivement commerçant, et quel commerce !

De tous les maux qu'elle prévoit, la défiance est souvent le seul réel : le pauvre père vicaire voit la peste partout. Avec une disposition semblable, il est impossible qu'il ne succombe pas à la plus légère

atteinte, et probablement à la peur du mal, au défaut du mal lui-même. Les précautions qu'il prend ne sont pas non plus bien conséquentes. Ainsi, il interdira à ses religieux l'approche de Bethléem, et le dimanche sa petite église est remplie de Bethlémites. On vient de m'y faire voir quelque chose de riche et de laid que le roi de Naples a envoyé au couvent : un devant d'autel en argent. Je n'avais pas encore monté sur les terrasses de Saint-Salvator d'où l'on a dessiné le panorama que nous avons vu jadis à Paris, que j'aurais plutôt pris de la montagne des Oliviers. On ne sait pas m'indiquer la chambre où a logé M. de Châteaubriand, et j'en fais honte aux Pères.

9 *Janvier*. Trois journées sont le maximum du séjour que les pèlerins sont autorisés à faire dans l'église du Saint-Sépulcre. « Ce terme est fixé par une bulle, me dit le père vicaire, et je me compromets pour vous » Je lui réponds : « Les pauvres n'y perdront rien sur la terre ni vous dans le ciel. Une fois parti de Jérusalem, j'attacherai le plus grand prix à votre souvenir ; mais pour le moment faites-moi la faveur de m'oublier. » Je m'affectionne de plus en plus à cette vie douce, réglée et presque monastique. Pouvais-je me flatter jamais d'habiter un lieu tel que celui-ci, et où en retrouverai-je qui puisse lui être comparé ? La nuit, je suis doucement bercé par les hymnes et le récitatif des prières

qui s'élèvent des différents sanctuaires ; les voûtes ont ici d'admirables échos ; cette psalmodie se confond avec mes rêves. Quand je retrouve dans mon sommeil la France et le souvenir des occupations au sein desquelles vingt années de ma vie viennent de s'écouler, je crois que je veille, et lorsque, aux premiers rayons du jour qui pénètrent obliquement par ma petite fenêtre, je me trouve habitant de Jérusalem et couché dans une cellule au Saint-Sépulcre, je crois que je dors.

Ce matin j'esuis sorti, après ma prière, de l'intérieur du tombeau, où j'étais seul enfermé, pour me rendre à l'église de l'Ascension. Le froid est vif et piquant, et les rues sont pleines de glaçons. J'ai passé par la *via Dolorosa*, la porte Saint-Étienne, la vallée de Josaphat et le jardin des Olives. Je suis arrivé ainsi au sommet du mont, à travers tant de lieux sanctifiés et de miraculeux souvenirs. Je les ai déjà décrits en détail, les répétitions fatigueraient le lecteur ; mais heureusement il n'en est pas ainsi pour le cœur du retour des mêmes émotions, et les miennes tous les jours deviennent plus vives, parce que les lieux me sont mieux connus, parce que chaque fois que j'y reviens je m'identifie plus intimement avec eux et avec ma Bible, que je ne cesse d'y étudier. Je veux contempler encore ces sables de l'Arabie, qui s'étendent à l'orient de Jérusalem, au delà des rivages de la mer Morte et du Jourdain. C'est du sein de ce

désert, c'est d'un petit coin de l'Orient que sont sortis Moïse, le Messie et, il faut bien l'ajouter, Mahomet. Ces religions (la dernière n'est qu'une ombre infidèle des deux autres) couvrent le monde. Du reste, si nous en croyons certains prophètes, l'Occident va avoir son tour ; j'ai entendu M. Azaïs nous dire sérieusement : « La religion chrétienne était une belle conception, mais l'œuvre a fait son temps ; tomber au bout de dix-huit siècles, c'est céder honorablement. Une nouvelle croyance devient désormais nécessaire, et *je m'en occupe*. » Il le disait comme je le répète ; j'ai plusieurs témoins, et j'ajouterai que l'ingénieux auteur du système des compensations blasphémait avec tant de bonhomie, que je crois que le théologien le plus sévère n'aurait fait qu'en sourire. Voilà déjà quelques années que j'ai recueilli ce singulier propos, et la religion de M. Azaïs n'est pas encore faite ; un autre l'achèvera, notre siècle est si inventif ! J'ai vu paraître dans ma jeunesse un *Mémoire en faveur de Dieu*, par M. Delille de Salles, et dans ma vieillesse il m'était réservé de rencontrer en Orient des saint-simoniens venant de France ; on les annonce incessamment à Jérusalem. Quand je pense à tant d'aberrations, je me réfugie sur le Calvaire ; heureusement elles dureront moins que *la folie de la croix*.

XCIV.

JE QUITTE LE SAINT-SÉPULCRE.

VOILA la dix-huitième journée que je passe au Saint-Sépulcre, et notre quiétude n'a été troublée que par les lettres du père vicaire; la troisième et dernière m'arrive. Il faut dire à ce bienheureux séjour un adieu sans doute éternel, et je répète avec saint Bernard : *O beata solitudo ! o sola beatitudo !* Je vais remonter sur la terre; que de fois je regretterai la paix du saint tombeau, et ma cellule, et la procession du soir ! Je trouvais ici un repos religieux qui convenait à mon âme. Dans le regret que j'éprouve, à peines'il reste place pour la crainte, et cependant la lettre du père vicaire n'est rien moins que rassurante. La voici :

« Il est de mon devoir de vous informer de la
« triste nouvelle qui m'a été donnée ce matin par nos
« religieux et par beaucoup d'autres personnes. Un
« jeune garçon nommé David, et précisément celui
« qui tout récemment a habité avec eux et avec vous,
« est depuis trois jours atteint de la peste. Son père,
« que j'ai fait appeler, nie le fait, et en ce moment
« j'attends le rapport de notre médecin; cependant

Une erreur s'est glissée dans la page 420, tome I^{er}, c'est 19 jours, et non 17, que j'ai habité le Saint-Sépulcre.

« tous les pères discrets invitent Votre Excellence à se retirer à la Casa-Nova. » Le père vicaire terminait en me conjurant de quitter immédiatement le Saint-Sépulcre. Cette nouvelle était de la nature la plus alarmante ; car ce jeune David avait en effet habité parmi nous ; il faisait l'office d'enfant de chœur, criait comme un aigle à la procession et aux litanies du soir, et, le jour où il s'était senti souffrant, je me rappelais de l'avoir vu dans la petite cuisine pendant notre dîner, nous lui avions parlé, et mes habits avaient certainement touché les siens. A mesure que nous lisions la lettre, je voyais autour de moi les visages pâlir et s'allonger, et bien que je fisse bonne contenance pour ne pas achever de démoraliser la colonie, j'étais intérieurement fort inquiet. Il fallait de suite faire nos préparatifs pour un départ qui ne pouvait plus se retarder ; tandis que nous nous occupions, la peur se propageait de plus en plus parmi nos Italiens ; ils s'interrogeaient, se demandaient réciproquement ce qu'ils éprouvaient, et chacun croyait sentir les premiers symptômes du mal.

Trois heures après midi. Le rapport du médecin a été rassurant. Le père Perpétue vient lui-même nous annoncer que le petit pestiféré en sera quitte pour un rhume. On me laissera encore cette nuit dans ma chère cellule ; mais j'ai engagé ma parole d'en sortir demain. Après avoir habité dix-neuf jours

de semblables lieux il faudrait être un saint, et je crains, en rentrant dans le monde, de ne pas me trouver meilleur.

Le 11 janvier je sors tristement de cette église, où je ne rentrerai plus. Maintenant, je veux bien partir de Jérusalem, et je n'attends que la réponse du consul de Jaffa pour me mettre en route. Jusqu'à là, le mont des Oliviers sera ma consolation; j'y vais passer la matinée. Le domestique du couvent, muni de cordes et de bougies, m'accompagne à un souterrain appelé, on ne sait pourquoi, le tombeau des Prophètes. Je m'y fais descendre; je parcours plusieurs allées, dont une circulaire, et j'y compte trente ouvertures de sépulcres à fleur de terre. Beaucoup d'éboulements ont eu lieu, et les passages sont en partie bouchés.

La journée était magnifique, j'en profitai pour terminer ma vue générale de Jérusalem (N^{os} 82 et 83), qui embrasse depuis l'extrémité sud du mont Sion jusqu'à la grotte de Jérémie. Dans la seconde feuille, j'ai pour premier plan les ruines de l'église construite au lieu où Jésus-Christ pleura sur l'endurcissement des Juifs. « Jérusalem, qui tues les prophètes, comment bien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes; mais tu ne l'as pas voulu. » Titus, trente-huit ans après, campait à cette même place, et exécutait l'arrêt qui y fut porté. « Et Titus, voyant l'af-

« freux spectacle que présentaient les vallées pleines
« de morts et de pourriture, jeta un profond soupir
« et, les mains levées au ciel, prit Dieu à témoin
« qu'il n'en était pas la cause. » (*Guerre des Juifs*,
liv. V.)

La nouvelle Jérusalem se présente avec avantage sur les monts fameux dont elle occupe le penchant; c'est d'ici qu'il faut la contempler, le soir, quand le soleil s'abaisse sur Bethléem. Du sommet de la montagne, le point de vue est trop élevé; du lieu où je suis, l'œil embrasse la ville sans trop plonger sur elle, et suit sans presque la perdre la ligne d'enceinte de ses remparts. Qu'on se figure toutes ces maisons groupées sur le revers oriental des monts Sion, Golgotha, Moria; ces terrasses, ces dômes, ces minarets, ces tours crénelées, et sur le devant l'admirable esplanade du temple, couverte de kiosques, de portiques à jour, entremêlés de cyprés, au milieu desquels s'élève cette magnifique mosquée moresque, et l'on devra convenir que la ville sainte, toute désolée qu'elle peut être, offre encore aujourd'hui dans son ensemble un aspect plus monumental que celui de nos villes à toits pointus et à cheminées.

Je pris mon chemin le long des murs pour regagner la Casa-Nova par la porte de Jaffa, et à l'entrée de la vallée de Rephraïm je rencontrai une caravane campée sous les oliviers. En ce moment, le muezzin

parut sur le balcon circulaire du minaret voisin , et fit l'appel accoutumé , qui se répète cinq fois le jour : *Dieu est grand, Dieu est un* , etc. Ce signal à peine donné , je vis tous les chameliers se livrant simultanément à l'exercice de la prière ; je dis l'exercice , et c'est le mot , car la prière d'un Turc s'exécute à peu près comme la charge en douze temps de nos soldats ; ils se tiennent droits et roides , puis tombent sur les genoux , se relèvent , croisent les bras ; pendant toute cette manœuvre , les chameaux de la caravane s'accroupissaient ou se dressaient aussi en plusieurs temps , et , ployant les reins et les jarrets par des mouvements à la fois brusques et réglés , ils avaient l'air de singer leurs maîtres.

XCV.

COURSE A BETHLÉEM INTERROMPUE.

12 *Janvier*. LE soleil , qui s'est couché hier au milieu d'une épaisse vapeur , brille ce matin du plus bel éclat , ce qui n'empêche pas l'air d'être vif et piquant. Nous ne faisons que de reprendre nos gîtes à la Casa-Nova , et déjà nous y retrouvons le malaise et la pesanteur de tête.

Il entrait tout à fait dans mes projets de visiter Hébron ; après avoir parcouru la Judée des rois et des prophètes , je voulais connaître celle des patriar-

www.libtool.com.cn



Fig. 1. *Lieu de Rachel, emplacement de Ramâ*

ches, le lieu le plus habituel de leur résidence, celui où Abraham acheta le champ et la caverne où il fut enseveli près de Sara, puis successivement Isaac, Rébecca et Jacob, dont les restes y furent rapportés d'Égypte. Au moment où je montais à cheval pour m'y rendre, le père vicaire me fit prévenir que la peste exerçait ses ravages à Hébron, ce qui équivalait à m'annoncer que la porte me serait fermée à mon retour. Allons toujours jusqu'à la vue de Bethléem; contemplons des hauteurs cette terre promise qui enfanta le Sauveur, et qu'il ne m'est permis de parcourir que des yeux.

Prenant donc la même route que j'avais suivie la veille de Noël, nous vîmes au couvent de Saint-Élie; puis de là à une petite mosquée, à la croisée des chemins d'Hébron et de Bethléem. Ce pavillon carré, formé de quatre arceaux, maintenant murés, avec ce petit dôme qui le couvre, ne paraîtrait pas de nature, dans un pays vulgaire, à attirer l'attention et les pas du voyageur; mais dans l'Orient les pierres parlent, comme je l'ai déjà dit, et en ce lieu même les plus doux souvenirs de la Genèse s'unissent aux accents de douleur de Jérémie. Des cris sont entendus dans Rama, et nous avons devant nous la tombe de Rachel (N° 114). « Elle pleure ses enfants, dit le prophète, et ne veut pas recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus. » Malgré la vétusté de cette chapelle, je ne suppose pas qu'elle

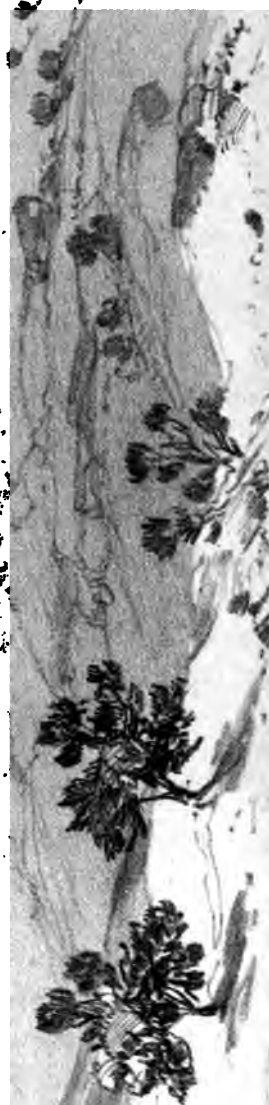
remonte au temps des patriarches, ainsi que quelques personnes veulent le croire; mais en n'admettant pas l'authenticité du monument on doit reconnaître celle de l'emplacement; car aucun autre n'est désigné plus clairement dans les livres saints. « Lorsque « je revenais de la Mésopotamie, dit à Joseph son « père Jacob, je perdis Rachel, qui mourut en chemin, au pays de Chanaan. C'était au printemps, à « l'entrée d'Ephrata, et je l'enterrai sur le chemin « d'Ephrata, qui s'appelle aussi Bethléem. » Au chapitre xxxv il est dit pareillement que Rachel expira en donnant le jour à Benjamin, qu'elle fut ensevelie dans le chemin qui conduit à Bethléem, et que Jacob lui éleva un monument sur son sépulcre. Ce monument aura toujours été en grande vénération. Nous le voyons désigné sept siècles après, au chapitre x du I^{er} livre des Rois : « Vous trouverez deux hommes « près du sépulcre de Rachel, sur la frontière de Benjamin, vers le midi, etc. » La chapelle et la mosquée se seront succédé sur cet emplacement. En regardant à travers la porte, j'aperçus un massif de maçonnerie qui occupe le milieu de la salle. J'allais entrer; mais on me retint en me faisant remarquer sur le plancher des haillons amoncelés dont le voisinage de la peste suffisait pour rendre le contact fort suspect. Au dehors, on voit éparses quelques tombes turques; et plus loin, vers l'orient, des fondations de murs et des pierres, qui recouvrent

un reste d'aqueduc, font à peine reconnaître l'emplacement de Rama. Un peu avant d'y arriver, nous avons examiné, à gauche du chemin, *le champ des pois*. Ce sont de grandes roches plates et à fleur de terre, sur lesquelles on ramasse quelques petits cailloux ronds, formés par cristallisation. Le nombre de ces *pois*, comme on les appelle, est fort diminué depuis le temps de Pockocke, qui les vit en quantité et qui raconte une légende pieuse qui s'y rapporte. De tels cailloux (j'en ai conservé un) me parurent intéresser l'histoire naturelle plutôt que l'histoire sainte.

Nous avons abandonné nos chevaux, et, tout en cheminant à pied, nous nous trouvâmes bientôt en face, et séparés seulement par une vallée, du couvent de Bethléem. Nous nous arrêtâmes près de quelques grandes pierres, auxquelles notre cicerone donna le nom de maison de David. La pensée me vint alors de gagner à la dérobée les derrières du couvent qui occupe l'extrémité du bourg, et de tenter de nous introduire dans l'église, que nous supposions vide à cette heure, en échappant, par un détour, à la vue des habitants; nous nous en ouvrimes à Joseph, qui nous garantit la facilité de l'exécution. En effet, après nous avoir fait monter, descendre, passer à travers des clôtures et franchir des haies et des ravins, il nous fit déboucher près de l'esplanade du couvent, précisément en face de toute la popu-

lation, qui venait de s'y réunir pour un enterrement. A la vue de cette foule et de ce mort, nous ne songeâmes plus qu'à la peste, et nous nous enfûmes à toutes jambes. Un seul homme nous poursuivait, c'était un messenger que les religieux, qui de leurs fenêtres avaient observé notre marche, envoyaient pour nous servir d'introducteur; il criait que les Pères nous attendaient, et qu'il venait nous chercher. Comme ses intentions étaient évidemment bonnes, j'arrêtai Démétrius, et je l'engageai à entrer en explication et à lui dire de remercier les Pères de ma part, et que je reviendrais dans un moment plus opportun, et quand les avenues de l'église seraient moins encombrées. Cela était bien long à traduire pour Démétrius, qui hocha la tête en me répondant : « Je sais ce qu'il lui faut. » M'étant retourné peu après, je le vis qui jetait des pierres au domestique; il avait trouvé cela plus simple et plus clair; et celui-ci, se voyant accueilli de la sorte, finit par nous laisser aller.

Quand nous fûmes tout à fait hors de portée, je m'arrêtai pour prendre au moins une vue du couvent; mais à peine avais-je fait mon trait (N° 115), que le soleil, naguère brillant et brûlant, s'éteignit tout à coup comme en un jour d'éclipse; un nuage de grêle nous enveloppa, et nos mules s'effrayèrent tellement des éclairs et de la foudre, que je pris le parti de cheminer à pied, abrité sous mon parapluie.



www.libtool.com.cn

Je revins ainsi sans accident à Jérusalem. Cette course me mit en haleine, et le surlendemain au point du jour, emmenant seulement Joseph et Démétrius, et laissant le reste de la caravane endormi, je repris pédestrement le chemin de Bethléem, en pèlerin, avec mon bâton et mon bissac, où étaient mon album et mes crayons; voilà l'équipage qui constitue la véritable indépendance, et le sage Bias en était certainement muni pour porter tout avec lui, comme il le faisait si philosophiquement.

XCVI.

RETOUR A BETHLÉEM.

Nous traversâmes la plaine de Bakar, laissant à droite le chemin de Saint-Élie. Là je remarquai pour la première fois un chameau labourant; cet animal, le bâton armé d'un fer tranchant qu'il traînait après lui, et l'Arabe qui le guidait étaient également curieux à considérer; je me figurais ce groupe transporté dans les plaines de la Picardie, et le triple étonnement que ne manqueraient pas d'y produire la charrue, l'attelage et le laboureur.

Nous descendîmes à travers des roches dans une vallée dont le fond est planté de vignes, auxquelles les Arabes vagabonds, appelés *Butilioni*, font fréquemment, au temps des vendanges, des visites

intéressées ; leur rapines ont mis à bout la patience des vigneronns, et la culture de la vallée de Matelon est à peu près abandonnée. Je remarquai d'espace en espace, et souvent fort rapprochés, des petits bâtiments en forme de tours, destinés aux gardiens de ces vignes ; elles me rappelèrent divers passages de l'Écriture : « Un homme planta une vigne, qu'il « enferma d'une haie ; il y fit un pressoir, et y bâtit « une tour. » Et cet autre : « Mon bien-aimé avait « une vigne sur un lieu élevé, et il l'environna d'une « haie, et bâtit une tour au milieu. » On croirait voir encore ici un de ces plants ainsi décrits.

Quand nous fûmes sous Bethléem, nous tournâmes à gauche, en nous dirigeant sur le village de Bethzaour (ce nom signifie Maison des Pasteurs), et un peu plus loin, vers l'est, j'entrai dans une enceinte en pierres sèches située au milieu d'une plaine, où je trouvai les ruines d'une église. « Or, il y avait « des bergers qui passaient la nuit dans les champs, « veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux ; « et tout à coup une lumière divine les environna, « et un ange leur dit : Ne craignez point ; car le « nouvelle que je vous apporte sera pour tout le « peuple le sujet d'une grande joie : un Sauveur vous « est né, le Christ, le Seigneur ; il est né aujourd'hui « dans la cité de David. Vous le trouverez couché « dans une crèche. Et toute l'armée céleste s'écriait « en chœur : Louange, gloire à Dieu au plus haut

« des cieux , et paix sur la terre à ceux que le Seigneur aime. » Les ruines que je parcourais en ce moment étaient celles de la basilique élevée au lieu même où retentit le chœur des anges , ce *gloria in excelsis* que l'Église , chaque jour , répète dans ses prières. J'avais traversé d'abord une espèce de cour carrée fermée avec des débris amoncelés ; on descend de là par un escalier de vingt marches dans une chapelle souterraine. L'homme qui en garde la clef , nous voyant venir , était accouru du village ; nous lui signifîâmes d'ouvrir , puis de se retirer sans nous approcher. Ce caveau , qui ne reçoit qu'un rayon de jour par la porte , a quatorze pas de long sur sept de large , et se termine par un hémicycle où l'autel est placé ; la voûte a souffert en plusieurs endroits ; des matériaux très-anciens sont employés dans sa construction , et dans les coins et le long des murs on trouve renversés six chapiteaux gothiquement sculptés et des tronçons de colonnes. A ma sortie de ce souterrain , je fus reconnaître les ruines informes de l'église bâtie au-dessus et qui est , comme d'usage , attribuée à sainte Hélène. De ce lieu , Joseph me fit remarquer dans l'éloignement les montagnes d'Engaddi , où il m'assura que David étant berger avait coupé le pan de l'habit de Goliath. Il est clair que notre cicerone de deux histoires en avait fait une.

Bientôt nous nous rapprochâmes de cette petite

ville, une des plus fameuses du monde, et qui, depuis la Genèse, garde son nom et son existence, tandis qu'on cherche l'emplacement de Babylone et de Memphis. « Et toi, Bethléem Ephrata, tu es petite
« parmi les villes de Juda ; mais c'est de toi que sor-
« tira celui qui doit régner dans Israël, dont la gé-
« nération est dès le commencement et dans l'éter-
« nité. » Bethléem, ainsi sanctifiée à jamais, fut ensuite, durant deux siècles, profanée par la plus honteuse idolâtrie. « Il y avait, dit saint Jérôme, un
« bois consacré à Thamnus, c'est-à-dire Adonis,
« proche de notre ville de Bethléem, ce lieu le plus
« auguste de l'univers, dont le prophète a dit : *La*
« *vérité est sortie de la terre* ; et l'on pleurait le
« favori de Vénus dans la crèche où s'étaient fait en-
« tendre les premiers cris de Jésus enfant. » Près de trois mille ans se sont écoulés depuis que Samuel, envoyé de Dieu, vint ici choisir un roi parmi les sept fils d'Isaï, et que le plus petit, qui gardait les brebis, fut le préféré. « Il a renversé les grands, et il
« a élevé les petits. » Ce fut encore là le lieu de la scène de cette admirable églogue de Ruth, à laquelle il resterait d'être le chef-d'œuvre de la poésie pastorale, si l'Esprit-Saint ne la comptait point parmi ses livres ; les vertus d'une Moabite la rendirent digne de prendre rang parmi les aïeules du Messie. La contrée qui nous entoure, cette plaine, ces vallons seraient féconds encore, s'ils recevaient la culture

nécessaire, et continueraient à justifier les deux noms qui lui sont donnés par la Genèse : Ephrata, *fertilité*, et Bethléem, *maison du pain*.

XCVII.

COUVENT ET ÉGLISE DE BETHLÉEM.

Peu après j'entrai en cachette dans l'enceinte qui renferme les trois couvents, latin, grec et arménien. Une petite porte basse (la principale a été bouchée) nous introduisit dans un vestibule élevé, construit en partie de grandes pierres; cette portion m'a semblé la plus ancienne des bâtiments. J'avais à ma droite la porte des Arméniens, et, en face, celle de l'église, dont la nef, fermée par un mur qui la sépare du chœur, est commune aux Latins et aux Grecs, et leur sert de passage; elle est ornée de quarante-huit colonnes d'une pierre rouge et polie, sur lesquelles posent des poutres sculptées avec soin, et qu'on dit être de bois de cèdre. Les chapiteaux appartiennent à l'ordre corinthien dégénéré, où la feuille de chou a remplacé celle d'acanthé; la colonnade n'en est pas moins d'un bel effet, et des débris de mosaïque épars sur les murs attestent l'ancienne magnificence du décor. A gauche de la nef se trouve le couvent. Je fis connaissance, à travers un guichet, avec le père gardien et ses trois religieux, dont un jeune Vénitien d'une figure très-agréable; ils paraissaient

ensuite la sépulture de saint Jérôme, et la grotte où il écrivit la Vulgate. Dans cette suite de chapelles sépulcrales, je voudrais qu'on supprimât les ornements maniérés qui les déparent, et qui n'ont même pas pour eux la richesse; le mauvais goût, qui n'est que ridicule dans un salon, me paraît monstrueux dans des tombeaux.

Un curieux s'obstinait à nous suivre en ces passages étroits, et faisait de nombreuses génuflexions, ayant l'air de prier, afin de nous observer plus à son aise. Démétrius, sans plus de façon, arma son fusil et le coucha en joue en lui criant : Quarantaine ! Nous revinmes sur nos pas, et nous nous arrêtâmes de nouveau devant la crèche. Pourquoi cette crèche si sainte n'a-t-elle pas conservé son simple caractère ? Je regrettais la nudité du rocher, la rusticité de l'étable ; ces tentures, qui lui donnent l'aspect d'un salon, sont-elles bonnes à autre chose qu'à recéler la peste ? Ici les embellissements sont déplacés ; les pierres toutes brutes en diraient plus au cœur, et les yeux n'y perdraient guère.

Nous sortîmes avec les mêmes précautions que nous avions observées en entrant, et nous retournâmes au couvent. Démétrius avait entendu parler de café et d'aquavita, et ne cessait de me répéter : « Tenez pour certain que ce sera un grand déplaisir pour les bons Pères, si nous partons sans manger quelques petites choses. » Et en parlant ainsi, il fourrait entre deux pains un plat d'alouettes que les

www.libtool.com.cn





religieux lui tendaient par le guichet, et serrait le tout *proprement* dans sa ceinture ; mais lorsque ensuite parurent deux pots d'excellent vin du cru, qui est le plus estimé de la Judée, puis le café, puis la liqueur, les transports de sa gratitude ne connurent plus de mesure ; il fit des signes de croix comme s'il eût été devant la crèche, en criant : « Mes Pères, que Dieu vous envoie en Paradis ! » Deux petites filles survinrent : l'une, âgée de treize ans, avait eu la peste l'été passé, et n'en était pas moins jolie ; cependant je ne l'engageai pas à franchir la distance à laquelle elle se tenait timidement. Quand Démétrius eut bu le vin et l'eau-de-vie, il me dit : « Seigneur comte, la prudence me fait un devoir de vous avertir, allons-nous-en. » J'échangeai avec les religieux un affectueux *siate bene*, ils fermèrent leur parloir. Dieu les conservera, j'espère ; les premières chaleurs pourraient bien leur être funestes.

Notre guide nous mena dans une dépendance du couvent, voir une chapelle souterraine où la sainte Famille chercha un asile contre les fureurs d'Hérode, avant de fuir vers l'Égypte ; je m'y dédommageai de n'avoir pu dessiner la crèche (N° 116). Ici la voûte est soutenue par quelques piliers, et au-dessus on trouve des débris d'une ancienne église. En partant de là, nous fîmes un détour pour éviter ces pauvres Bethléemites, dont en toute autre circonstance j'aurais été charmé de me rapprocher. Ils sont catho-

liques zélés, et vivent du produit de leurs petits talents; leur commerce consiste en divers objets de dévotion; les figures qu'ils gravent sur de grandes coquilles de nacre, apportées des rivages de la mer Rouge, ne sont pas sans naïveté; le couvent en a un dépôt, dont il leur procure le débit. J'aperçus de belles femmes, dont le visage et la taille étaient également remarquables; elles sont fières de pouvoir adresser aux Francs qu'elles rencontrent un bonjour en italien.

XCVIII.

LES RÉSERVOIRS DE SALOMON.

DIVERS RENSEIGNEMENTS.

A DEMI-HEURE de Bethléem, nous entrâmes dans une vallée resserrée entre deux monts, tout hérissés de rocs, arrosée par de belles eaux vives; ce canton s'appelle Hortus, et la tradition y place les jardins de Salomon. A peine si quelques poignées de terre végétale se rencontrent au milieu de tant de pierres; et si, dans le pays fertile de Chanaan, Salomon avait choisi ce site de préférence, on peut lui appliquer, aussi justement qu'à quelques-uns des lieux de plaisance créés à grands frais par nos rois, l'épithète de favori sans mérite. Je remontai le ruisseau jusqu'au lieu où il sort de terre, puis, gravissant la côte, je

www.libtool.com.cn





— a view of the building —

suivis assez longtemps les traces d'un aqueduc souterrain, qui me conduisit aux trois réservoirs qui ont gardé le nom de Salomon, et auxquels on pense que s'appliquent ces passages de l'Ecclésiaste et du Cantique des cantiques : « J'ai été roi dans Jérusalem, « j'ai fait faire des ouvrages magnifiques, des maisons, des jardins, des clos; j'ai fait faire des réservoirs d'eau pour arroser les plants des jeunes arbres. — Ma sœur, mon épouse est comme un « jardin enclos, comme une source fermée, comme « une fontaine scellée. »

Celle de ces piscines que je rencontrai d'abord est la plus vaste et la plus belle, et n'a pas moins de deux cent cinquante-six pas de long; elle est remplie d'eau, et se termine d'un côté en demi-cercle; ses rives sont soutenues par des murs épais revêtus de stuc, et elle est bordée de petits quais, où l'on descend par plusieurs escaliers; ces murs, qui paraissent avoir été assez récemment réparés, sont fortifiés en quelques endroits par des éperons. Au-dessus de ce bassin on en trouve deux autres, disposés par étages, comme pourraient l'être des barrages éclusés qui se succèdent sur un canal. Plus haut, l'orifice de la source est fermé par une porte et enclos dans un bâtiment où on a établi un corps-de-garde. Nous rejoignîmes en cet endroit la route d'Hébron à Jérusalem (N° 117). Devant moi, vers le couchant, des murs en terrasses s'échelonn-

naient jusqu'au sommet d'une côte élevée. Si la villa de Salomon était construite en cet endroit, d'où la vue doit s'étendre au loin entre les deux mers, les montagnes de l'Arabie et les plaines de la Palestine, la remarque que j'ai faite tout à l'heure sur le choix du site ne subsisterait plus. Bientôt nous nous retrouvâmes devant le tombeau de Rachel, où nous primes un sentier différent de celui de l'avant-veille, et qui me conduisit plus directement au couvent de Saint-Élie, à travers l'ancien emplacement de Rama. Je me serais volontiers reposé sous l'olivier du prophète, et j'aurais puisé avec plaisir de l'eau de la citerne des Mages ; mais le temps nous pressait, nous craignons de trouver les portes fermées, et nous fîmes lestement en deux heures et demie le chemin des réservoirs de Salomon à Jérusalem, neuf milles au moins, sur un sol constamment semé de pierres. Nous retrouvâmes en sentinelle à la porte de Jaffa le même soldat auquel j'avais valu précédemment la bastonnade, et qui accepta sans rancune le baksis dont je le gratifiai.

Les jours suivants, nous fîmes nos préparatifs de départ, et pendant les intervalles que la pluie nous laissait, je terminai quelques croquis commencés. J'emportais de Jérusalem un bagage bien léger, mais précieux pour moi : les dessins qu'on vient de voir et les notes qu'on vient de lire ; les uns et les autres sont également fidèles. C'est leur seul mérite, mais

c'en est un quand on vient de loin. J'ai souvent admiré chez nos marchands d'estampes des vues charmantes de la Grèce et de la Syrie , où de belles fabriques dans le goût italien se détachaient en clair sur un ciel anglais. La verdure n'y était pas éparignée , pas plus que les personnages dans les scènes du désert. Pour moi , je me suis borné à imiter de mon mieux ce que j'avais sous les yeux ; aussi ne sont-ce pas des dessins d'artiste , mais d'humbles croquis de pèlerin ' , dont j'accompagne ici mon texte , et un pèlerin n'est pas venu à Jérusalem pour mentir , même en peinture ; le reste de mes richesses se réduisait à des feuilles d'olivier , quelques débris de marbres et de mosaïques , et des chapelets faits en général avec les noyaux du fruit du palmier-doum dont le bois dur prend bien les diverses teintures qu'on lui donne ; les marchands nous les vendaient sous le nom de grains de la Mecque. Ils ont touché tous les lieux sanctifiés ; je les ai posés sur le Calvaire dans le trou de la Croix , et je les ai fait bénir sur le Saint-Sépulcre même ; parmi ces chapelets , j'en distingue six formés de noyaux d'olives provenant de la récolte des huit arbres dont j'ai parlé ,

· J'ai pu penser cela de mes croquis avant qu'ils aient été reproduits sur la pierre par l'habile crayon de M. Sabatier , mais aujourd'hui je ne serais pas vrai si je prétendais encore que la vérité fait leur seul mérite.

qui sont la propriété du couvent. Je les dois à l'obligance d'un des *discrets*. Si l'on me demande ce que c'est qu'un discret, je répondrai qu'il y a à Jérusalem trois religieux revêtus de ce titre, qui composent, avec le gardien, le vicaire et le procureur, le conseil d'administration de Saint-Salvator qui régit tous les autres établissements dits de Terre-Sainte.

Je fus prendre congé du père Casto ; il était temps de nous séparer, nous nous serions brouillés. Il m'assura qu'il était désolé de me voir partir, je lui rendis le même compliment. Nous ne disions pas plus vrai l'un que l'autre, mais en fait de politesses de ce genre, ma franchise se borne à ne pas mentir le premier ; ainsi je ne fais pas de la fausse monnaie, mais je m'en sers ; les pièces qu'on me donne je les passe. A propos de fausse monnaie, c'est le cas de parler de celles en usage dans ces contrées. M. de Châteaubriand a donné des détails circonstanciés relativement aux prix des denrées. Depuis son voyage, le titre des monnaies a été singulièrement altéré, et l'argent n'y figure plus que comme dans les pièces *fourées* ou *saucées* du Bas-Empire. Pour contrôler les renseignements fournis par mon Grec, j'en demandai séparément (et je fis bien) au domestique du couvent. En voici la comparaison :

PRIX DE CERTAINES DENRÉES A JÉRUSALEM.

DENRÉES.	SELON DÉMÉTRIUS.		SELON JOSEPH.		SELON M. DE CHATEAUBRIAND EN 1806.	
	EN PIASTRES.	EN FRANCS.	EN PIASTRES.	EN FRANCS.	EN PIASTRES.	EN FRANCS.
	pias. paras	fr. c.	pias. paras	fr. c.	pias. paras	fr. c.
Un veau.....	100 »	30 »	60 »	18 »	33 »	67 20
Un mouton.....	80 »	24 »	35 »	10 50	12 »	25 20
Un agneau.....	36 »	10 80	» »	» »	» »	» »
Une chèvre.....	20 »	6 »	» »	» »	7 »	14 70
Une mesure de blé.....	» »	» »	3 »	» 90	» »	» »
Le rolt d'huile d'olives.....	7 »	2 10	6 »	1 80	3 »	6 30
Le quintal de raisin.....	» »	» »	36 »	10 80	27 »	66 70
Le rolt de vin.....	2 »	» 60	2 »	» 60	» »	» »
Le rolt d'eau de-vie.....	7 »	2 10	9 »	2 70	» »	» »
Le rolt de riz.....	4 »	1 20	3 20	1 10	» »	» »
Le rolt de beurre.....	12 »	3 60	13 20	4 05	» »	» »
Une douzaine d'œufs en hiver.	» 48	» 30	» 42	» 26	» »	» »
Une poule.....	2 20	» 75	2 20	» 75	» »	» »
Un poulet.....	» »	» »	1 20	» 45	» »	» »
Une journée d'ouvrier char-						
pentier, maçon, etc.....	» »	» »	6 »	1 80	» »	» »
Deux cavaliers d'escorte pour						
trois jours.....	» »	» »	88 »	26 40	» »	» »
Une journée de manœuvre...	» »	» »	3 »	» 90	» »	» »

D'après le compte de Michel, drogman de M. de Châteaubriand, l'illustre voyageur, arrivé le 4 octobre à Jaffa et reparti le 12 de Jérusalem pour se rembarquer, aurait dépensé, dans la semaine qu'il a passée en Terre-Sainte, neuf cent quatre piastres, et, comme il établit le maximum de la piastre à cinquante de nos sous et le minimum à trente-trois, en adoptant le terme moyen de quarante-deux sous, neuf cent quatre piastres représenteraient 1898 fr. 40 cent. pour une semaine. Nous avons fait à peu près les mêmes dépenses, aussi bien nourris qu'il est possible de l'être dans un pays où on l'est mal. Démétrius avait à sa solde son cuisinier Georges, moins mauvais que ceux du couvent, et un second domestique; il recevait par semaine soixante-sept et demi colonati qui, au prix de dix-huit piastres vingt-cinq paras l'un, donnaient en monnaie de France un total de 364 fr. 50 cent. On voit que la différence est grande et j'ai de la peine à me l'expliquer, d'autant plus que notre Grec bénéficiait positivement d'un bon tiers sur son marché. Ce qui me paraît non moins singulier, c'est que malgré la dépréciation du numéraire, on remarquera, en comparant les prix ci-dessus, que tel objet ne se vend aujourd'hui que le double de piastres d'alors, bien que cette monnaie vaille six fois moins.

17 Janvier. La réponse que Démétrius nous avait annoncée ne vient pas. Une plus longue attente

serait inutile et un plus long séjour imprudent ; les mesures sanitaires prescrites par Ibrahim pourraient nous fermer indéfiniment l'entrée de l'Égypte. Il faut donc partir , je le sens bien , mais je ne puis dire quelle peine j'éprouve à abandonner cette ville sainte que j'ai si longtemps et si vivement souhaité de connaître , où depuis trente-six jours nos pieds se sont comme attachés : *stantes erant pedes nostri in atriis tuis*. Enfin le rêve de ma jeunesse est réalisé ; mon vœu est accompli. Je vais parcourir encore une fois la voie Douloureuse et le mont des Olives , l'enceinte des murailles et le camp des Croisés. Je vais jeter un dernier regard sur la mer Maudite et la vallée du Jourdain. Adieu ! ville sainte , image sur la terre de la céleste patrie ! Je ne rentrerai plus dans le Saint-Sépulcre. J'y ai passé les heures les plus douces de ma vie. Je ne veux pas le revoir au moment de m'en séparer pour toujours. Non , je ne remonterai plus sur le Calvaire , je ne m'agenouillerai plus pour prier avec larmes sur la pierre du Tombeau ; mais que Dieu daigne accorder à ma pauvre âme une goutte du sang de son Fils , et dans le chemin que j'ai encore à faire , dans le labeur qui me reste à acquitter , daigne me regarder , m'entendre et me soutenir , celui qui est l'œil de l'aveugle , l'oreille du sourd et le pied du boiteux ! Je partirai demain.

XCIX.

COUVENT DE SAINT-JEAN.

LA VALLÉE DU TÉRÉBINTHE.

LE 18 janvier, je sortis à pied par la porte de Jaffa. A quelque distance je me retournai, mais je ne découvris plus que le mont des Oliviers. Dérobée à ma vue par un pli du terrain, Jérusalem s'était cachée comme un ami qui, au moment de la dernière séparation, veut vous épargner de pénibles adieux. Laissant sur ma gauche le couvent de Sainte-Croix, bâti au lieu où fut coupé l'arbre qui servit au crucifiement du Sauveur, je me rendis en deux heures de marche à Saint-Jean du désert. Je trouvai les religieux sévèrement séquestrés et je ne pus obtenir de communication avec eux que par la fenêtre du grenier d'où l'on me descendit les clefs d'un bâtiment séparé où les pèlerins sont admis en temps de quarantaine. Je profitai du reste de la journée pour faire dans les environs une tournée très-intéressante; les chrétiens ont conservé à ce village le nom du saint Précurseur qui y reçut le jour. Je me rendis d'abord à la fontaine de la Vierge. Elle a bu de ses eaux, me répétait mon guide; ce qu'il est naturel de croire, une fois le fait admis de l'habita-

www.libtool.com.cn



tion de sainte Élisabeth en ces lieux. L'Évangile parle seulement d'une ville de Juda sans la désigner autrement. La tradition, à laquelle il faut bien ici avoir uniquement recours, attribue deux maisons à Zacharie, toutes deux devenues des églises, et place celle de la Visitation à moins d'un mille de la maison de ville, à mi-côte de la montagne qui regarde le monastère; la position en est pittoresque. Les ruines sont assez étendues (N° 118). Il reste encore plusieurs voûtes à demi écroulées; une partie de cette construction est en moellons de très-grande dimension. La chapelle à main gauche occupe la place même où les deux cousines s'abordèrent, et où sainte Élisabeth continua la salutation angélique : « Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de votre sein est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur daigne me visiter ? » Paroles auxquelles la Vierge répondit par ce cantique de *Magnificat*, la plus belle action de grâces que nous aient transmise les Écritures. De cette chapelle, par un degré étroit et obscur pratiqué dans l'épaisseur du mur, on s'élève au-dessus des voûtes de l'église.

Je continuai ma promenade dans le désert où saint Jean commença sa prédication avant de l'étendre au delà du Jourdain. Les montagnes qui m'environnaient me rappelaient celles du Liban, cultivées en terrasses depuis la base jusqu'au sommet;

leurs flancs sont tapissés d'oliviers; des torrents, souvent barrés par des bancs de cailloux, coulent au fond des vallées ou plutôt des gorges du Térébinthe et d'Escol. Je ne visitai pas cette dernière qui se rapproche de la route d'Hébron, et qui est indiquée dans le chapitre XIII des Nombres, comme ayant produit la grappe de raisin monstre, et les figues et les grenades que les douze explorateurs envoyés du désert de Pharaon dans la terre de Chanaan rapportèrent à Moïse. Sur la pointe du mamelon le plus élevé, on me fit apercevoir la forteresse de Modin, la ville des Machabées, que d'Anville place plus au nord; je savais que l'on n'y voyait plus aucune trace du monument érigé par Simon à cette famille de héros dont il ne fut pas le moins illustre. Devant nous, au bord du chemin, une roche a conservé le nom de pierre de saint Jean. Elle lui servait, dit-on, de chaire pour parler au peuple. Nous traversâmes un ravin où coule une fontaine, et nous nous arrêtâmes devant deux voûtes contiguës et d'inégale hauteur, restes d'une chapelle élevée sur la sépulture de sainte Élisabeth. Un peu plus bas, je dessinai les ruines d'un couvent de femmes. Le site en est agréable. Une source sort d'un rocher dans lequel la nature a ménagé plusieurs cavités dont une plus spacieuse fut la retraite de la sainte pendant le massacre des enfants ordonné par Hérode dit le Grand (N° 119). Les jours de Jean-Baptiste étaient réservés

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

au glaive du second Hérode. De là, nous descendîmes dans la vallée, passant et repassant sur des pierres le torrent jusqu'en un lieu où ses rives, plus encaissées, sont bordées d'un côté par des rochers d'où s'échappe un filet d'eau limpide, et de l'autre par une petite plaine plantée d'oliviers; cette situation répond à celle décrite dans le chapitre xxii du Livre des Rois : « Saül vint avec son armée en la « vallée du Térébinthe; les Philistins étaient d'un « côté sur une montagne; les Israélites en face, sur « une autre montagne, et il y avait une vallée entre « deux. » Ce fut donc ici que David choisit dans le torrent les cinq pierres polies qu'il mit dans sa panetière de berger, et dont la première suffit pour abattre le géant; je tenais à connaître et à dessiner ce paysage dont le style est bien assorti à la scène mémorable racontée en détail dans le livre précité (N° 120). Je remarque que Marie avait sous les yeux la vallée du Térébinthe, quand son âme, ravie de joie en Dieu son Sauveur, glorifia si dignement le Seigneur. Et sans doute le souvenir de David, humble et enfant, se mêla aux inspirations de sa gratitude personnelle : « Il a renversé les grands et « élevé les petits. Il a pris sous sa protection Israël, « son serviteur. » Je ne quittai pas la place sans emporter aussi du lit du ruisseau cinq pierres polies, qui trouveront leur place dans le trésor du pèlerin,

entre les coquilles du Jourdain et les feuilles d'olivier de Gethsemani.www.liberaleman.cn

Un dernier rayon du soleil, prêt à disparaître derrière les monts, éclairait encore la vallée du Térébinthe, quand je regagnai le couvent où Démétrius venait d'arriver avec le reste de la caravane. Je l'avais devancé à Saint-Jean. Il était resté en arrière pour terminer ses approvisionnements, et convenir d'un rendez-vous avec le détachement de religieux qui quittait Jérusalem pour retourner en Italie, et qui devait faire route avec nous jusqu'à Jaffa. L'appartement où nous nous établîmes se composait de deux pièces; la principale, avec ses arceaux et ses ogives, ressemblait à nos chapelles gothiques. Au défaut de la commodité, rien n'y était omis pour la défense; l'entrée est ce que j'ai vu de mieux imaginé en ce genre; en dehors un seuil élevé, puis une porte basse où l'on ne pouvait s'introduire que courbé, et au-dessous un grand trou, en sorte qu'en entrant, si on ne prenait pas bien ses mesures, on pouvait se rompre à la fois la tête et les jambes. Le lendemain le temps fut tel qu'il fallut forcément renoncer à toute idée de départ; j'en prévins le père vicaire par un exprès, et sa lettre fut la dernière que je reçus de ce digne ecclésiastique. Il m'annonçait que ses religieux me rejoindraient en route, et me remerciait, au nom du discrétore, des

aumônes que nous avions laissées, en y joignant les vœux les plus expressifs pour notre salut spirituel et temporel.

Je profitai d'une demi-heure de répit que nous laissa la pluie, pour aller me promener encore dans l'église ruinée de la Visitation; les religieux du couvent m'ayant ensuite admis dans la leur, qui est en fort bon état, je pus l'examiner en détail; quatre gros piliers la soutiennent; un orgue avec un balcon au-dessus en occupe le fond; en face, le maître-autel est placé entre deux chapelles fermées de grilles; à droite, on conserve une portion de la roche sur laquelle saint Jean prêchait. A gauche, on descend dans une grotte disposée à peu près comme celles de Nazareth et de Bethléem; le dessous de l'autel est orné de cinq beaux médaillons en marbre représentant la Visitation, la naissance de Jean, sa prédication, le baptême de Jésus et la décollation. Un peu en avant, une rosace marque la place où naquit le saint Précurseur.

C.

DÉPART. — PREMIÈRE QUARANTAINE.

Le 20 janvier, le temps nous permit de partir et de regagner le chemin de Jérusalem à Jaffa, à la jonction duquel nous trouvâmes les religieux qui nous attendaient. Notre caravane alors devint imposante ; mais ce n'étaient pas les Arabes que nous redoutions ; ce n'était même plus la peste ; le danger pour le moment c'était la quarantaine, et, en cela, le nombre ne pouvait que nous nuire. Nous suivîmes une vallée de l'autre côté de laquelle on me fit remarquer sur une hauteur le château du bon larron. J'ignore ce qui peut avoir donné naissance à cette tradition, et je ne sache pas qu'il existe sur le larron converti d'autres notions que celles qu'on trouve dans l'évangile de saint Luc. Nous traversâmes Boghous, village qui commande et ferme la vallée. Le scheik en était fort redouté avant l'occupation égyptienne ; il exigeait trois piastres et demie par tête pour droit de passe, et il n'aurait pas été prudent de se refuser à acquitter cette taxe, qui du reste n'avait rien de bien exorbitant. Maintenant elle est convertie en un abonnement avec les couvents, ce qui rend la perception plus facile et moins vexatoire pour les contribuables ; les religieux me

dirent que ce village s'appelait aussi Jérémouth et que c'était le lieu de la naissance de Jérémie, mais depuis il m'est venu à ce sujet quelques doutes. Il paraît, et ce que j'ai recueilli est d'accord avec la carte de d'Anville, que Boghous est l'ancien Emmaüs ; et probablement la grande et belle église gothique dont j'admirai les ruines aura été érigée sur l'emplacement de la maison où Jésus-Christ se manifesta aux deux disciples par la fraction du pain. En quittant ce lieu, nous ne tardâmes pas à découvrir du haut des monts la plaine de Saron, et la mer qui la termine et que nous n'avions plus revue depuis le Carmel. Nous fîmes halte pour déjeuner dans un vallon couvert d'oliviers. La variété de nos costumes aurait exercé dignement le crayon d'Horace Vernet ; c'était un mélange pittoresque de manteaux arabes et de robes de capucins.

Un long défilé nous amena par une pente douce hors des montagnes, et, à mesure que nous descendions, nous retrouvions la verdure et quelques arbres forestiers. Nous sortions de la tribu de Juda pour entrer dans celle de Dan, et bientôt, débouchant dans la plaine, nous distinguâmes au loin devant nous les minarets de Rama. Nous criions Victoire ! et nous commençons à narguer la quarantaine dont nous avions cru trouver le poste établi à l'issue du défilé ; mais nos joies étaient prématurées. A l'entrée de Koubab, mauvais village qu'il

nous eût été bien aisé de tourner et d'éviter si Démétrius nous eût mieux pilotés, deux estafiers nous barrèrent le passage, et, après quelques explications, l'un d'eux fut chercher le chef de la *sanità* qu'ils qualifièrent du titre d'effendi ; ce respectable personnage s'avança gravement, muni d'une paire de pincettes avec lesquelles il faisait mine de vouloir nous prendre. Rien ne m'aurait diverti comme la pièce que nous jouèrent ces trois Arabes, si je n'avais pas été mêlé aussi personnellement dans l'action ; ils commencèrent par nous déclamer l'un après l'autre les instructions du pacha du ton d'un écolier qui répète une leçon, et ils cherchaient à nous faire comprendre par leurs gestes, et notamment en nous poussant, qu'il ne fallait pas se toucher, et qu'Ibrahim avait défendu d'avoir la peste. Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher ; empêcher ce qu'on ne peut souffrir serait plus héroïque, mais je pensais que la moindre résistance attirerait sur nous toute la population ; nous nous soumîmes donc et il fut convenu que j'allais écrire à l'agent consulaire de Jaffa pour l'informer de notre situation. L'effendi, qui avait la tête appuyée sur mon épaule pour voir non pas ce que j'écrivais, mais comment j'écrivais, eut bien soin, quand je lui tendis ma lettre, de la recevoir de la main gauche, puis de la mettre dans ses pincettes qu'il tenait de la main droite, en répétant qu'il était obligé de se conformer aux instructions.

Ce que je dis là pourra paraître incroyable, c'est pourtant l'exacte vérité ; mais il est également vrai d'ajouter que de toutes les sciences le moins à l'usage des Arabes, c'est certainement la logique qui doit être mise en tête. Finalement, on nous laissa en plein air, en plein champ, 'en nous interdisant de passer outre, et le cordon sanitaire s'en fut dormir dans le village, ce qui prouvait bien de la confiance en nous de la part des trois hommes qui le composaient ; du reste, nous nous montrâmes dignes de cette confiance, car, au lieu de profiter du premier somme de nos surveillants pour leur échapper, nous eûmes la duperie de rester toute la nuit à nous geler au bivouac par respect pour l'ordre légal. Cette nuit de souffrance se trouva précisément être celle du 21 janvier. Je me réveillai au matin, transi et de fort mauvaise humeur. J'aurais volontiers donné l'exemple de la résignation, si des mesures de précaution bonnes en elles-mêmes avaient été raisonnablement exécutées ; mais de la manière dont je voyais qu'on les comprenait, j'étais bien décidé à ne pas me laisser mystifier plus longtemps, et un pareil lazaret ne pouvait convenir qu'à des chiens. J'étais surtout mécontent de Démétrius. Il avait été récemment à Jaffa ; il savait qu'on avait placé ces trois hommes à Koubab, et quand il était si facile de les laisser de côté et de rejoindre Rama au moyen d'un léger circuit, il nous avait justement

amenés dans la gueule du loup. Connaissant le caractère de l'individu, je regrettais de m'être reposé sur lui du soin d'assurer notre marche ; il n'avait pas intérêt à l'accélérer. Je m'en expliquai un peu sèchement et je lui signifiai qu'il n'entrerait pas dans mes projets de prolonger cette quarantaine au delà de vingt-quatre heures ; à cela il me répondit (voyant que j'étais sérieusement mécontent) qu'il allait séduire un garde, endormir les deux autres, et que nous partirions le soir. Cependant quelques moments après, comme je le croyais occupé des moyens d'exécution, je l'aperçus qui échangeait des coups de poing avec nos muletiers. Ils s'étaient mis trois pour le dompter, et il se défendait comme un lion. Il s'agissait de vingt paras (quatre sous de notre monnaie), et la querelle s'échauffait en proportion de l'importance de son objet ; j'eus tant d'humeur de lui voir ainsi perdre un temps précieux, que je me mis à battre ses adversaires. C'étaient les premiers coups de bâton que je donnais de ma vie, et je me les serais reprochés en Europe, mais en Asie c'est un ornement du discours, et souvent le discours lui-même, et le seul moyen de se faire un peu comprendre. Dans cette mêlée, un mouk्रे du littoral et un Juif m'étaient tombés sous la main, et je m'écriais en m'autorisant du grand-prêtre Joad :

Frappons et Tyriens et même Israélites.

De fait, je ne leur fis pas grand mal, et quand ils

virent que le sultan, comme ils m'appelaient, se mettait de la partie, ils cédèrent par respect. Démétrius fut dans une telle admiration de cet exploit, qu'il me jura ses grands dieux, et dût-il lui en coûter *cento mille dobloni*, que nous allions partir aussitôt la nuit venue. Elle ne tarda pas, et le signal étant donné, nous commençâmes par recourir au stratagème renouvelé des Grecs d'allumer un grand feu pour tromper l'ennemi. Du reste, la ruse était superflue avec de pareilles sentinelles; pas un ne bougea et nous eûmes bientôt laissé derrière nous Koubab, le lazaret en plein vent et l'homme à la pincette. Cette fuite en Égypte terminait bien mon pèlerinage en Terre-Sainte. Nous voulions nous diriger vers Damiette, mais pour le moment le but de notre course était Rama, où nous comptions nous réfugier au couvent. Nous cheminions le plus vite possible sans souffler le mot, et imaginant quelquefois que nous étions poursuivis. Enfin, après deux heures de marche, les minarets de la ville nous apparurent tout étincelants de lumières au milieu de la nuit noire, et je ne savais ce qui pouvait motiver une pareille illumination, quand on m'apprit que nous entrions ce jour même dans le saint temps du Ramadan, le carême des mahométans, durant lequel ils jeûnent et dorment le jour, et s'en dédommagent la nuit; les mosquées, les bazars et les autres lieux publics vont être ainsi éclairés pendant

toutè une lune. Nous suivîmes des haies de cactus , qui, dans l'obscurité, nous semblaient un bois, et, côtoyant la ville, nous gagnâmes un grand bâtiment situé à son extrémité du côté de Jaffa. Nous frappons, on répond *qui vive ?* nous nous expliquons; le père président hésite; *pazienza*, nous criait-il du haut de sa terrasse; *pazienza!* précisément nous la perdions; la pluie commençait à tomber. Enfin on ouvre une cour, puis une seconde, puis une chambre; nous nous y jetons pêle-mêle. Nous voici le couvert assuré pour le reste de la nuit; en ce moment c'était le maximum de nos prétentions.

CI.

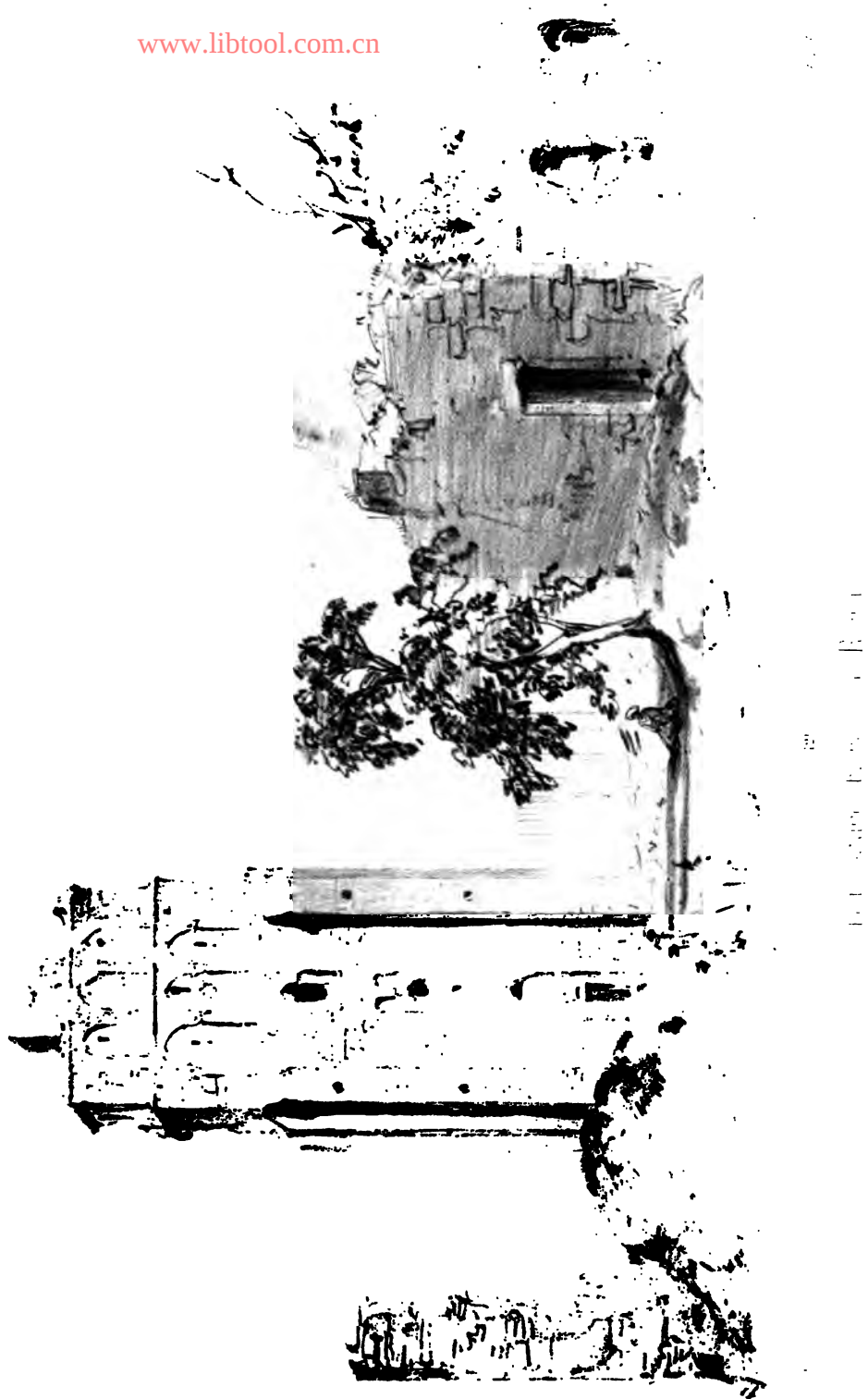
SECONDE QUARANTAINE.

Hanno fugiti, hanno fugiti! ce furent les premiers accents qui me réveillèrent. M. Bernard Damiani, fils de notre agent consulaire de Jaffa, qui était accouru à la réception de ma lettre, racontait à Démétrius, ses aventures de la nuit, et la surprise et les exclamations de tout le village de Koubab quand il y était arrivé pour nous chercher, et que nos gardes s'étaient aperçus que les pestiférés avaient forcé la consigne : c'était une véritable scène de mélodrame. L'effendi surtout n'en

revenait pas, et assurait, pour sa justification, qu'il n'avait pas quitté un instant ses pincettes. Cependant M. Damiani ayant retrouvé, au point du jour, les traces de notre cavalcade, les avait suivies jusqu'au couvent, où il venait m'annoncer que nous pouvions rester provisoirement dans l'hospice des pèlerins, d'après l'autorisation tacite du gouverneur de Jaffa. Nous composions une société trop nombreuse pour que le père président nous laissât pénétrer dans l'intérieur, et une exception en ma faveur eût été trop désobligeante pour les religieux nos compagnons; d'ailleurs, le bon supérieur n'était pas sans appréhender qu'on ne le mit lui-même en quarantaine, s'il communiquait avec nous. Après donc nous avoir expliqué ses raisons à travers la porte entr'ouverte, il finit par nous la fermer au nez, et nous adoptâmes son refrain : *pazienza, pazienza*. Au demeurant, notre petite chambre est bien voûtée, bien close; nous n'y sommes que six, et nous nous trouvons établis très-supportablement, surtout quand nous songeons au lazaret de Koubab et que nous entendons la pluie tomber à larges gouttes sur l'épais feuillage d'un citronnier chargé de fruits qui ombrage notre préau.

Le couvent de Rama, dont on rapporte la fondation à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, est habité par trois pères et un frère lai, tous Espagnols. J'ai déjà dit, et je répète, que les couvents de Terre-

Sainte sont la providence des voyageurs en Orient; que devenions-nous sans celui-ci? Le jeune Damiani, Français d'origine, mais dont la famille est depuis longtemps naturalisée levantine, se montra rempli d'attention pour nous; il nous tint compagnie pendant deux jours, et, sous sa responsabilité, il nous mena promener dans la campagne. La plaine est belle et féconde, agréablement entrecoupée de haies de nopals et de bocages d'oliviers plantés en quinconce. Nous entrâmes dans une vaste cour, tapissée d'un gazon bien vert; elle est entourée de ruines pittoresques, et au milieu s'élève une tour gothique d'une élégante architecture (N° 121). Sur la porte d'entrée, je remarquai une inscription mentionnée par Volney; elle attribue au sultan d'Égypte, Saïf-el-din, cette construction, qui, sauf quelques rosaces dans le goût arabe, est absolument semblable à nos clochers du moyen âge. L'escalier est bien conservé. Du haut de l'étroite plate-forme, nous jouissons d'une vue étendue sur la plaine de Saron, bordée au couchant par la mer, et au levant par les montagnes de la Judée. L'ancienne Arimathie, à laquelle a succédé le bourg de Rama, était située au milieu de ces champs fertiles; ce fut la patrie de ce sénateur craignant Dieu qui prêta au corps de Jésus son propre sépulcre. Nous descendîmes dans une longue citerne, soutenue par des arcades gothiques; les Turcs sont convaincus qu'elle recèle des trésors, gardés par des



www.libtool.com.cn

génies malfaisants, et pour les empêcher de sortir de dessous terre, ils ont soin d'amonceler quelques pierres, qu'ils placent en équilibre les unes sur les autres; c'est, disent-ils, un préservatif infailible : il est du moins bien simple. J'aurais voulu savoir qui le leur avait suggéré : *uso turco*, me répond-on; c'est trop souvent l'explication qu'on me donne en ces pays quand je cherche à obtenir des éclaircissements sur quelques coutumes; il faut arracher les moindres renseignements. Au milieu de la cour, un *santon* psalmodiait assis sur des ruines en hochant la tête en cadence, sans lever un moment les yeux sur nous; il y en a qui passent leur vie entière dans cette pratique de dévotion,

25 *Janvier*. M. Bernard Damiani nous quitte pour aller solliciter du gouverneur de Jaffa notre mise en liberté; il monte un joli cheval qui caracole de bonne grâce, et qui porte, pendu à son cou, dans un petit sachet, sa généalogie. Pour 500 de nos francs j'en pourrais faire l'acquisition; mais les difficultés du transport me dégoûtent.

26 *Janvier*. Nous voyons tomber sur les terrasses du couvent la grêle et la neige comme en France; nous aurions la clef des champs que nous n'en profiterions pas. Du reste, personne ne nous retient, et dès que le soleil luit un instant nous allons errer au dehors. Je m'arrête à considérer ces haies de figuiers d'Inde, appelés aussi *nopals* ou *cactus*;

cette plante grasse, inodore, armée de piquants, et qui est d'un assez triste effet dans nos serres, forme ici des buissons du plus beau vert, élevés de douze à quinze pieds et presque impénétrables au jour; toutes ces raquettes entrelacées, qui d'abord étaient de larges feuilles, perdent leur forme en vieillissant, et finissent par devenir des branches, puis enfin des troncs épais et noueux, de véritables arbres ayant plus d'un pied de diamètre. Les cactus sont un bienfait de la providence dans ces plaines brûlantes; ils donnent de l'ombre, et produisent sans culture des fruits rafraîchissants. Leur multiplication s'accommode bien avec la négligence arabe; car il suffit d'en oublier les débris sur le sol pour que naturellement ils y prennent racine.

CII.

COURSE A LYDDE.

Pazienza! nous répète à chaque aurore le bon supérieur, en nous passant par un guichet notre ration de pain et de vin pour la journée. Son hospitalité fait pour nous tout ce qu'elle peut; il nous a accordé l'usage d'une troisième cour, où le pavé, cimenté et ménagé en pente, me permet la promenade à pied sec. Les capucins nos compagnons disent la messe dans une chapelle qui y communique, et sur les murs

extérieurs de laquelle plusieurs voyageurs ont écrit leurs noms, entre autres :

« FRAN. DE SAVARI, S^R DE BREVES AMB^R.
P^R LE ROI T. CHR. EN LEVANT, 1601 »;

le même qui, je crois, fut ensuite gouverneur de Louis XIII.

Je me flattais que la quarantaine de Rama me compterait pour l'Égypte ; mais les renseignements que me transmet à cet égard notre consul sont des plus menaçants. Quarante-deux jours de lazaret à Alexandrie pour les provenances de Syrie, autant pour celles de Constantinople, et, ce qui est mieux encore, quatre-vingt-onze jours pour celles d'Angleterre, parce que dans le Levant on compte plus avec le choléra qu'avec la peste. On m'explique ensuite qu'il n'y a que les bâtiments partis de Jaffa qui font quarantaine en Égypte ; ceux venant de Saint-Jean-d'Acre et de Beyrouth en sont dispensés. Ainsi, en nous embarquant dans l'un de ces deux ports, nous arriverons à Alexandrie purs comme l'air, tandis que nous apportons la peste si nous venons directement de Jaffa qui, remarquez-le bien, reste en communication libre et journalière avec Saint-Jean-d'Acre et Beyrouth. Comme tout cela est logique !

27 Janvier. Nous nous hasardons, toute la colonie

religieuse et civile du lazaret de Rama , à pousser une reconnaissance jusqu'à l'ancienne Diospolis ; elle est appelée Lydde dans les Actes des Apôtres , et les Arabes , encore aujourd'hui , lui ont conservé ce nom. Sa position est riante ; ses maisons , construites en partie des débris de l'ancienne cité , s'entremêlent bien avec les palmiers qu'on y voit épars. Ce qu'il y a de plus remarquable , ce sont les ruines d'une église (N° 122) élevée au lieu où saint Pierre guérit Énée de sa paralysie. « Ce fut alors , dit saint Luc , que tous ceux qui étaient dans Lydde et dans Sarone se convertirent au Seigneur. » Des chapiteaux en marbre couronnent les colonnes de pierre , et représentent des palmes agréablement découpées. Sans doute ce n'est plus la richesse ni l'élégance de la feuille d'acanthé ; mais ce n'est pas non plus l'ignoble feuille de chou ; au-dessus s'élèvent des arcs ogives , et si ce monument est véritablement de Justinien , comme quelques voyageurs l'ont pensé , il offrirait le plus ancien exemple de la transition et du mélange des deux architectures. Dès lors , il ne serait guère plus permis de douter que les Occidentaux n'aient emprunté à l'Orient , dès la première croisade , le style que nous avons improprement appelé gothique. Pockocke , qui parle de cette église , penche à croire qu'elle aurait été bâtie ou au moins restaurée par Richard-Cœur-de-Lion. Ce serait un point essentiel à éclaircir ; car si les voûtes sont du VII^e siècle et



Lyde on St Pierre guerrier

www.libtool.com.cn

d'un empereur grec, l'origine de l'ogive devient certaine.

Dans une expédition dont j'ai parlé quand j'étais à Saïde, les chrétiens, sous les ordres de deux Français, le grand-maitre de Rhodes Naillac et le maréchal Boucicault, tentèrent une descente près de Lydde. Heureusement ils ne marchèrent pas de suite sur la ville, où l'armée ennemie était en embuscade, et l'impatience que les Barbares eurent de se montrer sauva la flotte. « Adonc manifestement
« découvrirent leur embûche et saillirent hors de
« deux forts, c'est à savoir de derrière une mon-
« taigne et d'un bois qui estoit entre la ville et le
« port, bien trente mille Sarrazins, qui tous vinrent
« sur la marine, criant et braillant comme diables
« d'enfer. »

Une embûche d'un autre genre nous attendait à notre sortie du bourg; des filles publiques y étaient logées sous des tentes avec leur entrepreneur, qui accourut pour nous les présenter. Elles nous arrê-
tèrent au carrefour, comme jadis Thamar guettait Juda dans ces mêmes parages; mais elles auraient dû aussi comme elle, ne fût-ce que par coquetterie, cacher leur visage, et s'envelopper d'un grand voile; leur principal ornement, je pourrais presque dire vêtement, consistait en un large anneau passé à travers leur narine gauche, avec des breloques qui pendaient sur leur sein, qui pendait sur leur ventre,

qui pendait sur leurs genoux. On peut dire que le vice se présentait là dans toute sa laideur, et vraiment ces dames étaient bien faites pour en dégoûter ; elles s'adressèrent à nos religieux, qui les appelèrent par leur nom avec une énergie d'expression qu'admet la langue italienne. En Turquie on est fort sévère pour la prostitution, qui ne pouvait trouver place dans une religion qui laisse autant de latitude pour la pluralité des femmes ; en effet, la loi de Mahomet en accorde légitimement quatre, ce qui est bien honnête, et en outre elle n'interdit point le concubinage. « Vous n'en épouserez que deux, trois ou quatre ; choisissez celles qui vous plairont ; si vous ne pouvez les maintenir avec équité, n'en prenez qu'une ou bornez-vous à vos esclaves. » (Coran, ch. iv.) Il paraît que les Égyptiens ont encore trouvé cela trop austère. Un des reproches violents adressés par le Grand-Seigneur à son vice-roi révolté, c'est d'avoir spéculé sur la corruption des mœurs, en frappant la prostitution d'un impôt ; c'est en effet une de nos institutions dont Méhémet-Ali a cru devoir enrichir sa nouvelle civilisation, et comme la mesure est fiscale elle a été mieux comprise que la quarantaine. Cependant le pacha, pour atténuer la gravité de cette accusation aux yeux des Musulmans zélés, a fait dernièrement chasser du Kaire et d'Alexandrie beaucoup de ces créatures, qui ont adopté la vie nomade, et viennent ainsi

exercer leur industrie aux environs des villes dont l'entrée leur est interdite ; elles sont connues sous la dénomination d'Almées, qui signifie femmes savantes : cela s'appelle de la science en Orient.

CIII.

SUITE DU SÉJOUR A RAMA.

Je profite du retour du soleil pour aller rêver au milieu des ruines de la mosquée de Saïf-el-din ; ce plaisir n'est pas sans inconvénient , quand on s'y livre seul et sans armes , et je ne puis justifier à cet égard l'imprudence dont j'ai failli être aujourd'hui victime. J'avais dessiné la tour (voir le N° 424) ; j'ai voulu compter les marches de l'escalier et jouir encore de la vue qu'on découvre de son sommet ; elle est vraiment magnifique. Mes regards erraient sur la mer, la plaine et les montagnes couvertes de neige , quand j'entendis des pas derrière moi, et peu après un Arabe de sinistre aspect se montra à la porte ; il me regardait en montrant les dents , comme le Sauvage qui s'apprête à dévorer sa proie. Tiré de ma rêverie par cette fâcheuse apparition , j'envisageai aussitôt le péril de me trouver en pareille compagnie sur une plate-forme étroite , sans garde-fou, où le moindre choc pouvait me précipiter d'une hauteur de plus de cent cinquante pieds, la tête tourne d'y penser ;

mais heureusement, dans le moment, je ne la perdis pas, et calculant qu'il n'y avait pour moi d'espoir de salut que si l'explication avait lieu sur l'escalier, je réunis tous mes efforts pour forcer le passage que cet homme cherchait à me barrer, et je vins à bout de me placer entre lui et le mur, et de gagner les premières marches. L'engagement commença alors; il m'arracha mon album, je le ressaisis aussitôt; il me prit à la gorge. J'avais les mains embarrassées, tenant dans l'une mes dessins et dans l'autre le pliant qui me servait de siège; je le levai sur lui, il l'empoigna fortement; et dans ce moment, croyant entendre parler dans l'escalier, et jugeant bien que s'il lui arrivait du renfort j'étais pris entre deux et assommé ou jeté du haut de la tour, je lâchai brusquement mon pliant qu'il tirait à lui, et, prenant ma course, je descendis sans compter les marches, ayant mon adversaire sur les talons. Comme je m'élançais hors de ce coupe-gorge, un heureux hasard me fit rencontrer le secrétaire du gouverneur de Jaffa, qui s'avancait à cheval suivi d'un esclave; j'invoquai son secours en criant au voleur, puis, faisant volte-face, je tombai sur le garnement, auquel je repris mon pliant; alors il fit retraite à son tour, et l'obligeant secrétaire me ramena au couvent, où il dit que c'était Dieu certainement qui avait dirigé sa promenade du côté de ces ruines, dont il ne s'était pas approché depuis plus de quinze ans. Les religieux me chapi-

trèrent sur mon imprudence, en me rappelant que l'année d'avant le père gardien avait disparu sur la route de Naplouse, sans qu'on ait pu retrouver son corps, qui aura été jeté dans quelque citerne. Du reste, je n'avais point encore vu la justice turque si expéditive; une demi-heure n'était pas écoulée que le gouverneur, avec ses gardes, m'amenait le délinquant dans la cour du couvent, en me proposant d'en faire ce que je voudrais. Peut-être eus-je tort en demandant la grâce de ce misérable. Il embrassait mes genoux; mais quand il sut qu'il pouvait s'en aller, son premier mouvement fut de me montrer son manteau que je lui avais déchiré dans la lutte, et en vérité je crois qu'il prétendait que je lui en donnasse un autre. A cette occasion, les agents consulaires vinrent me visiter et m'offrir leurs services. Ce sont des Grecs qui recherchent ce titre, parce qu'il leur donne quelques privilèges. La plupart dirigent des fabriques de savon, principal commerce du pays. Ces honnêtes consuls avaient des figures fort singulières; et, tout en leur rendant leurs politesses, je pensais à part moi que lorsqu'on voit les souverains ainsi représentés, on peut croire qu'ils ne tiennent pas à la ressemblance. Je ferai remarquer en passant que, quarantaine tenante, je venais de communiquer avec toutes les autorités de Rama.

Rendu plus prudent par mon aventure du matin, je pris le soir mes neveux et mes fusils pour aller

visiter, assez proche du couvent, à droite du chemin de Jaffa, une citerne très-remarquable ; elle se compose en longueur de six rangs d'arcades, sur quatre en largeur. Quoique enterrés en partie, ces arcs ont encore de la grandeur et du style ; les murs ont conservé une partie du stuc qui les recouvrait. C'est en gothique la *Piscina mirabile* de Baya. Le dos d'âne que forme chaque clef de voûte saille extérieurement au-dessus du sol, et des regards sont pratiqués parallèlement d'espace en espace. Cette belle construction était, dit-on, attenante à une église bâtie sur l'emplacement de la maison que Samson fit écrouler sur les Philistins ; mais cette tradition, qui me fut rapportée au couvent, est en contradiction avec le Livre des Juges, qui place à Gaza le lieu de la captivité et de la mort de l'Hercule juif ; cette citerne et une autre à ciel ouvert où l'on descend par un grand escalier de vingt-quatre degrés, sont les curiosités de Rama. Volney parle aussi d'un moulin à vent, le seul qu'il ait vu en ces contrées ; on m'en montra les fondations sur un petit monticule au bord de la route de Jaffa, et l'on m'assura que c'était le général Bonaparte qui l'avait fait faire. J'observe que notre campagne en Égypte devient comme une espèce d'hégire, dont on commence à dater dans l'Orient ; je ne jurerais pas, qu'avec l'ignorance des cicerone du pays, on ne finit par y rapporter la construction des Pyramides. Pour en revenir au moulin de Rama,

il a été rasé dernièrement, en haine des innovations, par quelques Turcs stationnaires. Il est à remarquer que les moulins à vent, aujourd'hui si rares, si ce n'est inconnus en Syrie, en sont originaires.

30 *Janvier*. Le jeune Damiani arrive tout ému, accompagné de quelques notables de Rama; il a su que j'avais couru des dangers, il s'est muni d'une lettre du gouverneur de Jaffa, qui porte en substance « qu'il a été informé qu'un *hanari* (soldat vagabond) a assailli son ami le comte français dans la mosquée blanche, et qu'il ordonne qu'on fasse justice », etc. M. Damiani penche pour la sévérité. « Il faut, me dit-il, une punition exemplaire du coupable, sans quoi les Francs ne seraient pas en sûreté. » A cela je répons : « Que la justice en dispose; mais qu'on ne vienne pas me demander quelle satisfaction j'exige et ce que je veux qu'on fasse d'un misérable qui pleure à mes genoux. S'il y a des lois, elles ont dû prévoir le fait du guet-apens, je ne vois donc pas pourquoi on m'interroge sur la peine à infliger, en donnant ainsi à la justice l'air de la vengeance. » Quand je dis cela et que mon interprète le traduit à la société qui nous écoute, je ne sais si c'est de sa faute, mais je vois qu'on se regarde, et qu'en définitive on ne comprend pas bien si je demande la tête du coupable ou si je me contenterai de son nez et de ses oreilles. Parler ici le langage de la légalité, c'est temps perdu. En Turquie, la science du droit se réduit à porter

un bâton ; on en donnera quelques centaines de coups à ce malheureux , puis on l'enverra aux galères. Du reste, il ne faut pas trop s'épouvanter des galères ; en ce pays c'est l'école militaire ; beaucoup de gens en sont sortis pour arriver à des emplois importants, et l'on cite des beys et même des pachas qui ont su manier assez joliment la rame.

Le gouverneur mon ami évite de s'expliquer relativement à ma mise en libre pratique ; mais moi je suis décidé à partir, bien que M. Damiani paraisse un peu inquiet de ma résolution. Je ne puis consentir à prolonger indéfiniment une quarantaine aussi ridicule. Depuis dix jours je communique avec la population de Rama , qui va et vient librement à Jaffa , et si j'ai la peste je l'ai certainement donnée à tout le pays, qui n'a plus rien à gagner à attendre. J'ai fait preuve de soumission à des lois absurdes , je m'y suis résigné pendant le mauvais temps ; mais voici qu'il devient superbe, et demain j'en profiterai pour me présenter, quoi qu'il puisse arriver, aux portes de Jaffa.

CIV.

JAFFA.

Au premier trait de lumière que le soleil projeta sur la grande plaine de Saron, je me levai joyeux et serein comme le ciel, prêt à partir et laissant bien loin dans mes souvenirs la fatigue, les mauvaises rencontres, la peste et la quarantaine. Qui peut nier l'influence du climat, et combien une belle matinée de printemps apporte avec elle d'optimisme !

Nous fîmes la route en trois heures, et toujours en plaine. Jaffa n'a qu'une porte, devant laquelle nous nous arrêtâmes pour délibérer. Démétrius nous fit prendre encore le plus mauvais parti, celui d'entrer en troupe, à cheval, avec armes et bagages; tandis qu'à pied et séparément notre passage aurait été inaperçu. Les sentinelles nous repoussèrent, et comme Démétrius se réclamait effrontément du gouverneur, le chef du poste lui répondit : « Il est là. » A quoi Démétrius répliqua : « Eh bien ! allez lui dire que j'y suis. » Le gouverneur était en effet établi dans le jardin voisin à fumer sa pipe et à regarder les passants; le sergent fut lui dire : « Ce sont des voyageurs », et il ajouta : « venant du Kaire. » Ce fut notre salut. « Du Kaire ? répéta le gouverneur, laissez les entrer. » Nous ne nous le fîmes pas redire.

M. Damiani nous attendait à dîner ainsi que sa nombreuse famille. Volney parle d'un consul de ce nom, accrédité par la république de Venise en 1769, auquel Daher-Pacha fit donner la torture, et qui ne sauva sa vie que par un sacrifice de près de soixante mille livres. Son parent, notre agent consulaire actuel, père du jeune homme qui nous avait témoigné tant d'obligeance, semi-Français semi-Levantin, a adopté aussi un habillement mi-partie; il est culotté à la turque et coiffé à l'européenne d'un vaste chapeau à trois cornes, qu'il ne quitte jamais, et qui fait la plus singulière disparate avec son costume oriental. Il nous traita de son mieux, mais avec prétention, ce qui me fit apercevoir que la chère était mauvaise; sans cela, j'aurais pensé à autre chose. Au dessert, je lui parlai des oranges de Jaffa, qui passent pour les meilleures de la côte : « Oh! bien, me répondit-il, je vais vous faire manger des pommes de France, qu'un ami m'a envoyées de Marseille. » Cet à-propos me rappela une de mes dernières tournées préfectorales, où j'étais attendu dans un port de mer pour dîner. J'avais dit au maire que j'aimais le poisson; il ne put croire que ce fût celui qu'il mangeait tous les jours, et se mit en frais pour me faire venir du poisson de rivière, ce qui accommoda aussi mal ma gourmandise que sa bourse.

A peine étions-nous sortis de table, qu'une occasion de départ se présenta. Un bâtiment mettait à la

voile, se dirigeant vers l'Égypte ; mais mon hôte me dégoûta d'en profiter, en m'apprenant qu'à Jaffa il est très-ordinaire de s'embarquer pour Damiette et d'arriver à Caïffa, qui en est diamétralement l'opposé. On manque rarement de rencontrer en route le vent contraire, le terrible siroco, qui vous ramène de telle sorte que, n'étant plus maître de rentrer à Jaffa à cause du peu de profondeur de la passe, qui ne permet l'introduction que des bâtiments vides, force est à ceux qui sont chargés, de continuer leur retraite, jusqu'à ce qu'ils trouvent à s'abriter derrière la pointe du Carmel. C'est cette difficulté de partir de Jaffa qui fait comprendre comment M. de Châteaubriand y est resté autant de jours qu'à Jérusalem. L'historien Josèphe fait de cette rade une exacte description. « Quoique assise sur le bord de la
« mer, Joppé n'a point de port ; le rivage sur lequel
« elle s'étend est extrêmement pierreux et élevé, et
« ses deux côtés, qui sont des rochers creux, s'avancent dans les flots en forme de croissant. Aussi,
« lorsque le vent de bise souffle, les flots qu'il pousse
« contre les rochers les couvrent de leur écume
« avec un bruit si épouvantable qu'il n'y a point de
« lieu où les vaisseaux courent plus de fortune. »

Je fus rendre visite à M. Malek, ce secrétaire du gouverneur qui m'avait été d'un si utile secours à Rama. Il est catholique, et a exercé les fonctions de secrétaire auprès d'Abdlala-Pacha ; il jouissait alors

d'un véritable crédit, et, chose rare en ce pays, il n'en abusait pas. Aujourd'hui il réclame le mien pour obtenir l'intervention des consuls dans une affaire assez délicate. Son fils aîné s'était épris d'une Française, que Creton avait connue femme de chambre à Beauvais, et il l'avait épousée. Il paraît qu'elle n'avait pu se plier aux habitudes orientales, et depuis quelques mois elle avait abandonné son ménage pour vivre seule à Saïde. La famille désirait la réunion des deux époux; le beau-père m'énumérait tous les procédés qu'il avait eus pour sa bru, et son fils en pleurant essayait de me les traduire au moyen du peu de français qu'il avait appris de son infidèle. « Monsieur, me disaient-ils, nous n'avons rien négligé pour lui rendre la maison agréable; il n'y a sorte de fantaisie que nous ne lui ayons passée : elle a voulu une chaise, elle l'a eue; elle a voulu une table, rien ne lui a été refusé. » J'avais de la peine à garder mon sérieux en entendant ce récit des étranges fantaisies que peut avoir une Française en Syrie. Je donnai à MM. Malek une lettre pour notre consul de Beyrouth; mais que pourra-t-il y faire? La morale de l'histoire, c'est qu'il ne faut pas que les filles de Beauvais épousent des garçons de Jaffa.

Cette ville est citée dans la fable comme dans l'histoire et réunit les traditions mythologiques aux pieux souvenirs des actes des apôtres et à ceux de nos glorieuses croisades. Selon la fable, un rocher près de

Joppé aurait été le lieu marqué pour le supplice d'Andromède, et, ce qui est assez extraordinaire, c'est que saint Jérôme témoigne que de son temps on voyait encore l'anneau auquel fut attachée la princesse. Josèphe va moins loin ; il parle seulement des marques des chaînes, et même il semble croire qu'elles auraient été gravées sur le rocher afin de faire ajouter foi au récit. Si le monstre marin était une baleine, il ne faudrait pas défier certains commentateurs de rattacher cette aventure à celle de Jonas que nous voyons s'embarquer précisément dans ce même lieu. Ce fut aussi à Joppé que la vocation des Gentils fut annoncée à saint Pierre par la vision de la Nappe chargée d'animaux immondes, et par la voix du Ciel qui le convia jusqu'à trois fois à ce festin si révoltant pour un Juif. « N'appellez pas impur ce que Dieu a purifié. » Jaffa, agréablement située au milieu d'une campagne plantée d'orangers, est ceinte de murs dont une portion, m'a-t-on dit, a été relevée par les Anglais qui ont enterré dessous beaucoup d'argent. En pressant les explications, il me reste démontré qu'on a simplement inséré dans les fondations quelques monnaies avec le millésime de l'année, ainsi que cela se pratique dans nos pays quand on pose la première pierre d'un monument ; mais le jeune Damiani lui-même est convaincu de *l'enfouissement du trésor*. Cette croyance généralement établie fera raser un jour la muraille. En y

réfléchissant, je serais porté à croire que l'usage dont je viens de parler, parvenu à la connaissance des Orientaux, n'aura pas peu servi à les confirmer dans leur erreur relativement aux richesses que les Francs sont toujours censés chercher au milieu des vieux monuments, et je pense que, même chez nous, cette méthode n'est pas sans inconvénient, et qu'il serait mieux avisé de se borner à des inscriptions lapidaires.

L'unique porte de Jaffa est ornée d'une grande fontaine, et, à peu de distance, on trouve le bazar dont plusieurs boutiques sont soutenues par des colonnes antiques en granit et en marbre. On entre dans des cours environnées de portiques et dont le milieu est occupé par des fontaines couvertes et des plantations d'arbres verts. Pendant le ramadan, les Musulmans font du jour la nuit. Comme la loi leur défend de prendre aucune nourriture depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, ils trompent le jeûne par le sommeil ; mais dès que le soir arrive, les bazars s'illuminent et chacun vient y faire ses provisions pour la nuit. Le bazar de Jaffa gagne beaucoup à être vu ainsi. Le jour, je trouvai à décompter et je fus choqué du mauvais état des rues, qui sont de vrais cloaques presque aussi sales que les bains dont cette comparaison me dispense de donner d'autre description. Du bazar on descend à un quai bordé par un rempart qui dérobe la vue de la mer. La mai-

www.libtool.com.cn



124
Salle des pestiférés à Jaffa

son du gouverneur et les trois couvents arménien, latin et grec sont construits dans cette rue basse. Le premier était naguère l'hospice où se passa la scène qui a fourni à Gros le sujet de son beau tableau (N° 123). De la terrasse sur laquelle s'ouvre cette ancienne salle des pestiférés, la vue s'étend sur la mer et les rochers de la rade. Les religieux nous firent accueil, et, après la pipe et le café, il nous offrirent encore des confitures à la rose. Il eût été impoli de n'en pas goûter, mais elles nous parurent si bonnes que tout le bocal y passa, et je crois que les Arméniens nous trouvèrent trop honnêtes; je m'arrêtai volontiers dans leur maison, préoccupé que j'étais des souvenirs de Napoléon. Beaucoup de gens sont convaincus qu'il a touché en effet les pestiférés. Le monastère latin, moins grand que l'arménien et habité par les Pères espagnols, jouit des avantages de la même situation. Ses terrasses donnent aussi sur la mer, il est placé justement entre les deux couvents schismatiques, et l'on prétend qu'ici comme sur le Calvaire le bon larron occupe la droite. J'ai déjà dit que les catholiques s'accommodent bien mieux des Arméniens que des Grecs.

CV.

SUITE DU SÉJOUR A JAFFA.

Je fus à l'extrémité du quai chercher les ruines de l'église de Saint-Pierre, construite sur l'emplacement de la maison de Simon le corroyeur. Par un hasard assez curieux, des tanneries en occupent encore le voisinage. Le pied d'un pilier et quelques restes de voûtes rendent reconnaissable ce lieu consacré par la fameuse vision du prince des Apôtres : « Levez-vous, tuez et mangez » (N° 124). Au-dessus s'élèvent plusieurs mâts auxquels on arbore le dimanche les pavillons des différentes nations. Le consul de Russie, M. Mostra, vint me faire visite et m'offrir ses services dont Démétrius, son compatriote et en relation avec son frère qu'il m'avait mené voir à Corfou, aurait pu profiter plus tôt ; quelques renseignements puisés à cette source nous auraient bien sûrement évité les quarantaines de Koubab et de Rama. A propos de quarantaine, M. Bernard Damiani ayant été faire mes compliments au gouverneur, celui-ci parut surpris en apprenant que nous ne venions pas du Kaire, comme son estafier le lui avait annoncé ; du reste il n'en fut pas autre chose. Puisque nous avions ainsi enfreint la consigne sous ses yeux et avec sa permission, il fallait bien que ce fût aussi par



www.libtool.com.cn

celle de Dieu et du Prophète. J'eus un peu d'humeur de m'être soumis si patiemment à ces stupides prescriptions sanitaires, surtout quand M. Mostra m'assura que si j'étais venu d'Hébron on ne m'aurait rien demandé. On peut se rappeler que lorsque je voulus prendre cette direction, le père vicaire m'en empêcha en me prévenant que la contagion régnait dans cette ville, tandis qu'au contraire à Jaffa les provenances n'en étaient pas considérées comme suspectes; le fait est qu'il devenait impossible de démêler la vérité au travers de tant de contradictions; mais ce qui restait évident, c'est que si le gouverneur aimait les quarantaines, Démétrius ne les haïssait pas, et la timidité de l'honnête M. Damiani ne l'avait que trop bien secondé; pour en finir avec le gouverneur de Jaffa, nous sûmes qu'il avait chez lui un appareil fumigatoire qui lui avait été envoyé d'Alexandrie pour purifier toutes les lettres qu'il recevait de l'armée d'Ibrahim, et dont il ne manquait jamais de se servir après les avoir lues.

Nous fîmes chez le consul russe un dîner presque à l'européenne; il est logé dans l'étage supérieur du couvent grec, avec une entrée séparée, en bon air, en belle vue, et son établissement est très-confortable pour le pays. Sa conversation m'intéressa; elle roula principalement sur Ibrahim, qu'il avait logé lors de son passage à Jaffa. Ce conquérant à demi

civilisé aspire évidemment à devenir le Napoléon de l'Orient. Il traîne à sa suite de nombreux soldats, et son ambition pourrait bien ne pas se borner à changer la face de l'empire turc. Mais quelles que soient les ressources que le despotisme le plus absolu mette à sa disposition, Ibrahim n'aura jamais que des armées d'esclaves prêtes à se débander au premier revers, et qu'il ne retient sous ses drapeaux que par la crainte. D'ailleurs le tempérament des Arabes ne les rend point propres aux expéditions lointaines. Le froid les abat, et les neiges du mont Taurus leur sont en ce moment bien plus redoutables que les troupes du Grand-Seigneur; leur chef sait se battre, mais d'après tout ce que j'entends dire, et on ne me parle guère d'autre chose, combien il est loin d'approcher du grand général auquel on le compare ici! Ce n'est pas Napoléon qui se serait arrêté après une victoire à quelques marches de la capitale de son ennemi. Il paraîtrait qu'Ibrahim annonce que c'est pour un fils de Mahmoud qu'il combat. Il se méfie encore du fanatisme des Turcs pour le sang des Ottomans, et, en bornant pour le moment son entreprise à une révolution de palais, il semble vouloir se préparer le temps et les moyens de la compléter un jour. Partout où il passe, il se fait donner par les principales autorités des déclarations d'où il résulterait qu'il est appelé par les populations, et on nous raconte qu'un muphti qui s'était refusé à réunir son

témoignage à l'expression du *vœu général*, vient d'être enlevé et mené à Konia.

Ibrahim, ainsi que je l'ai déjà dit, ne se gêne pas pour braver les préjugés de sa nation. A table, chez le consul, à cette même place où je suis assis, il buvait des liqueurs très-publiquement. Soliman-Bey était du diner; son général voulut lui faire faire la prière, et celui-ci lui répondit en homme de sens : « Je n'en priais pas quand j'étais chrétien; je vous demande si j'irais prier maintenant! » M. Selve y met plus de franchise que ce renégat arménien, grand-visir sous Achmet III, que le sultan fit étrangler parce qu'il s'était laissé battre, je crois, par Thamas Koulikan. En ce moment fatal, un bon musulman, vrai croyant, l'engageait à faire sa prière, et celui-ci répondait : « A quoi bon me donner la peine de prier, puisque je n'ai plus qu'un instant à vivre. » Espérons que, tout au contraire de ce visir, Soliman-Bey, qui ne prie pas pendant sa vie, priera et priera bien à l'heure de sa mort. Aujourd'hui, s'il n'est ni turc, ni chrétien, il me paraît au moins le plus conséquent de tous les incrédules. Quand on ne croit pas en Dieu et qu'on est capitaine, il est fort raisonnable de se faire turc et d'être général, d'avoir un harem et d'échanger une demi-solde contre un gros traitement. Je n'admets point que les lois de la morale soient bastantes pour empêcher un athée de bon sens de se procurer de tels avantages, et j'en

juge d'après moi, car je confesse que si je n'avais que la morale pour frein, je serais parfaitement immoral.

Nous finîmes par parler de la médecine arabe, qui est fort déchue depuis Avicène. On cite pourtant des cures surprenantes ; mais il paraît qu'en ces contrées les médecins comme les conquérants ne marchent que le fer et le feu à la main. M. Malek nous vanta la vertu d'une incision faite au front pour guérir les hémorroïdes ; un de ces docteurs insistait vivement auprès du consul russe pour qu'il essayât de ce remède. « Faites-moi couper la tête, lui disait-il, si vous en mourez. »

CVI.

UN MARIAGE GREC.

DÉPART.

Après le dîner, nous nous dérobâmes en promettant à notre hôte de venir achever la soirée avec lui, et je fus à la quête du lieu où Pierre ressuscita Tabithe, cette femme charitable que toutes les pauvres veuves pleuraient en montrant au saint les habits qu'elle leur faisait. On nous mena, à une bonne demi-lieue de la ville, sur un tertre où l'on m'assura que s'était passé le miracle. Il n'y reste aucune

ruine, et je ne pus me procurer d'autres indications. Démétrius, auquel j'avais dit d'en prendre à l'avance, avait mêlé l'histoire d'Andromède et celle de Tabithe. C'est à quoi il n'a jamais manqué pendant tout le voyage. L'histoire et la géographie des lieux que nous visitions ne lui importaient guère. Il n'avait pas l'ombre de connaissance en antiquité, et pourtant à Rome il se donnait hardiment pour antiquaire et inscrivait cette qualité sur ses cartes. Il m'a avoué depuis que c'était pour attirer les Anglais, auxquels, disait-il, « je vendais ainsi *des petites nouveautés*. » Du tertre où nous étions placés, nous avions devant nous la ville, environnée d'un côté par la mer et de l'autre par une suite de vergers divisés par des haies de nopals et plantés d'orangers qui, en cette saison, étaient couverts de fruits. Ici, les plus misérables chaumières sont ombragées par ces beaux arbres auxquels nous sommes tellement habitués chez nous à associer des idées de luxe et d'élégance, que nos yeux ne peuvent se faire à la confusion, au pêle-mêle, à l'absence de toute tenue et de toute propreté qu'on remarque dans ces enclos, qui, comme à Damas et en Chypre, ont usurpé le nom de jardin.

Le soir, après avoir pris le thé chez le consul de Russie, nous retournions chez celui de France, quand nous trouvâmes la rue entièrement envahie par une noce qui se rendait à l'église grecque en

piaillant de la manière la plus étrange. Une foule d'amis composaient le cortège dont le flot nous entraîna. Nous entrâmes avec lui dans l'église, et là le papa commença la cérémonie qu'il interrompait à tout moment par des interpellations aux voisins et des signes qu'il faisait de la tête et des mains aux plus éloignés. Je n'oserais affirmer qu'il fût ivre, mais il m'en laissa l'idée; les époux se tenaient debout devant lui pendant qu'il leur passait l'anneau au doigt et qu'il les coiffait avec deux couronnes qu'il changea de tête à plusieurs reprises; la femme était enveloppée et comme roulée de la tête aux pieds dans une pièce de mousseline. Le prêtre servit du pain et du vin à l'époux, et quand il vint ensuite en faire autant à la mariée, j'espérais qu'il lui découvrirait le visage, mais il passa la main sous le voile sans le lever, donnant ainsi cette becquée à tâtons, ce qui était d'un effet fort ridicule. Cette cérémonie, qu'il faut bien se garder de prendre pour la communion, est symbolique et signifie que dans un bon ménage on doit pourvoir mutuellement aux besoins l'un de l'autre. Ensuite commença une promenade dans l'église, pendant laquelle chacun des époux était accompagné et soutenu par un parent; l'assemblée ne cessait pas de crier et de rire, et il était vraiment impossible de se figurer qu'on fût dans un temple chrétien et qu'on assistât à la réception d'un sacrement. On finit par reconduire la noce. Cette parade

fut encore passablement grotesque , mais au moins elle se jouait dans la rue. De temps en temps on plaçait le marié sur une chaise où il fumait une pipe , et pendant cette halte des bouffons divertissaient l'assemblée et finirent par simuler un combat au sabre. M. Mostra nous dit que toutes ces scènes bizarres avaient également lieu au mariage des personnes les plus notables et ne différaient que par le plus ou le moins d'apparat.

Nous ne pûmes quitter Jaffa que le 5 février , à cause du mauvais temps ; au moment où je montais à cheval, j'eus lieu de m'applaudir de n'avoir pas tenté le voyage par mer, car nous vîmes reparaître devant les rochers du rivage le navire qui avait mis à la voile le jour de notre arrivée, et qui, après une longue lutte contre le vent et les flots, avait été contraint de rétrograder. Comme sa charge l'empêchait de passer entre les rochers de la rade sans toucher, ainsi que je l'ai déjà expliqué, et que l'agitation de la mer aurait rendu très-difficile un déchargement par barques, il allait chercher le port de Caïffa et y attendre un temps plus propice ; qu'aurions-nous fait dans cette galère ? et pourtant, sans notre quarantaine à Rama et si nous étions arrivés un peu plus tôt à Jaffa, peut-être aurais-je choisi cette voie, et M. Mostra, auquel le navire appartenait, m'y aurait décidé. Par suite, au lieu de nous reposer ici en occupant agréablement nos loisirs, nous

aurions passé trois jours à lutter contre le gros temps avec le mal de mer, et, pour finir, nous nous serions trouvés reportés à Caïffa.

Laissant à notre droite la plage jonchée de coquilles, nous nous dirigeâmes sur Jamnia, souvent nommée aux Livres des Machabées et dans Josèphe. On me montra la place où l'avant-veille une caravane avait été pillée par les Bédouins. Nos guides étaient très-préoccupés de la crainte qu'ils ne fussent encore embusqués dans les environs. Sur ces entrefaites, Démétrius voulait qu'Achmet, un des gens qui composaient ce qu'il appelait *la sua servitù*, retournât lui chercher son sac à tabac qu'il avait oublié je ne sais où, et comme le pauvre diable ne paraissait pas s'en soucier, objectant qu'il risquait, pour un peu de tabac, de rencontrer les brigands et de se faire assommer : « Cet homme ne pense qu'à lui ! » disait mon Grec. Cet Achmet était une espèce de monstre d'Égypte que Démétrius avait recruté à Jérusalem. Quand il me le présenta, je voulus lui en faire honte. « Comment, lui dis-je, Démétrius, admettez-vous à notre service un animal aussi laid ? — Mais, Monsieur, il ne demande pas de gages ; il ne coûte que la nourriture, et il mange de l'herbe. » En effet, j'avais bien remarqué qu'il était friand de certaines graminées qui poussent dans les sables, et qu'on me dit être des asperges sauvages. Je finis par prendre cet affreux Achmet en quelque estime,

parce qu'il observait exactement le ramadan , bien que son maître , en vrai Satan , fût sans cesse à le tenter pour lui persuader de rompre le jeûne ; en revanche , Achmet ne s'assujettissait pas aux oraisons prescrites par le Coran. « Pourquoi ne prie-t-il donc jamais ? demandai-je à Démétrius. — Et pourquoi prierait-il ? me répondit celui-ci. Achmet n'est pas un savant. » Cette réponse était caractéristique ; elle me rappela celle d'un petit misérable élevé au milieu d'une bande de voleurs , auquel , dans une visite que je faisais des prisons du Mans , je m'informais s'il était jamais entré dans une église , et qui me dit que c'était bon pour les riches. Voilà pourtant comment l'élan du cœur vers la Divinité est compris par certaines âmes. Les pauvres et les ignorants n'auraient rien à demander à Dieu.

CVII.

ASCALON.

Le 6 février , un exprès envoyé par M. Damiani rejoignit son fils qui avait eu l'obligeance de vouloir nous accompagner jusqu'à El-Arish , frontière d'Égypte où était établie la grande quarantaine. Il m'apportait une lettre de M. Guys et quelques gazettes de Paris qui rendaient compte des séances des Chambres ; je voulus me remettre au courant des

nouvelles de mon pays, et je chevauchai toute la matinée en traversant de longues plaines et en lisant de longs discours. Les premières étaient parfaitement plates; les seconds parfaitement... Mais n'allons pas nous brouiller avec la république, comme disait le bon roi Prusias. J'entrevois, du fond de mon désert, qu'il va se former en France une aristocratie députassière, sans histoire, sans services, sans souvenirs. Nous sommes sous le régime des avocats, ces bêtes noires de l'Empereur. Ils sont députés, ministres. Grand bien leur fasse! Ils se mangent entre eux. Bon appétit! En m'étonnant de la quantité de paroles perdues qui peuvent se débiter à une tribune, j'entrai dans le pays des Philistins où Samson a montré aussi tout le parti qu'on peut tirer d'une mâchoire. Nous laissâmes sur notre gauche quelques collines couvertes de figuiers et de cactus, et le petit village d'Ezdoud qui a pris la place de l'ancienne Azot, fameuse dans les fastes des Philistins, et où la race des géants s'était conservée ainsi qu'à Gaza et à Geth (*Josué*. Ch. xi). Une telle population rendrait moins inconcevable la durée du siège que cette ville soutint contre Psamméticus et toutes les forces égyptiennes; elles y employèrent vingt-neuf ans. Hérodote observe que c'est le siège le plus long dont il ait eu connaissance. Un peu plus loin, nous passâmes le long d'un kan entouré de portiques en ogive. Une heure après, nous quitions la route de

www.libtool.com.cn



Gaza et nous tournions vers la mer que nous ne tardâmes pas à apercevoir. Mon but était de visiter Ascalon. Je m'y rendis à travers des sables qui, du côté du désert, ont envahi ses remparts contre lesquels le vent les soulève et les amoncelle. Volney dit que les ruines de cette antique cité, aujourd'hui entièrement abandonnée, s'éloignent chaque jour de plus en plus de la mer. J'ai cru voir précisément le contraire, et les murs ruinés et les colonnes renversées que l'on distingue sous les flots en sont, ce me semble, la preuve incontestable. L'enceinte décrit un exact demi-cercle, un arc dont le rivage est la corde; mais ce que je ne puis comprendre qui soit échappé à l'attention de Volney, s'il est en effet venu sur les lieux, c'est la quantité de colonnes qu'on y rencontre encore. Toutes sont couchées; plusieurs sont entières et d'une conservation vraiment extraordinaire; le granit gris domine; il y en a aussi de rose et quelques tronçons d'une teinte lilas de la plus grande beauté. Je vis des fragments d'architrave, du marbre blanc et peu de marbres de couleur. Voilà ce qu'un passage rapide me permit de reconnaître dans les ruines d'Ascalon (N° 125), où un botaniste eût cherché de préférence à retrouver l'échalote, originaire de son territoire. Des fouilles y ont été commencées par lady Stanhope. Les Scythes, selon Hérodote, menaçant l'Égypte d'une invasion, passèrent par cette ville et pillèrent le temple de Vénus-

Uranie, le plus ancien de ceux de la déesse. Elle en tira une singulière vengeance en infestant ces sacrilèges et toute leur postérité de la maladie des femmes ; je remarque qu'un fait de ce genre est rapporté aux Livres des Rois, et que les habitants d'Azot furent frappés d'un fléau analogue pendant que l'Arche sainte était dans leurs murs. Ascalon a donné le jour à Hérode qui en tira son surnom ; et Sémiramis, la reine la plus illustre de l'antiquité, épouse du fondateur de Ninive, et qui elle-même bâtit Babylone, y fut nourrie miraculeusement par une troupe de colombes qui tantôt la réchauffaient, tantôt lui apportaient du lait dans leurs becs, au rapport de Diodore dont je n'ai pas été à même de vérifier l'exactitude. Le nom de cette ville est souvent cité dans la Bible et ramené dans les Prophéties : « J'exterminerai d'Azot ceux qui l'habitent et d'Ascalon celui qui porte le sceptre, dit Amos. » « Ascalon deviendra un désert, dit Sophronie. » « Et comment le glaive se refroidirait-il, s'écrie Jérémie, quand le Seigneur a commandé d'attaquer Ascalon ! »

Nous profitâmes de ce qui nous restait de jour pour aller coucher au village de Barbara ; le Tasse a placé dans ces environs la scène du XIV^e livre, si brillante de poésie descriptive, et le récit du vieillard qui guide les deux chevaliers sur les traces de Renaud.

Or d'Ascalone nel propinquo lido.

Itene dove un fiume entra nel mare.

|

D'Anville y fait pareillement aboutir le torrent, devenu rivière, sur le bord duquel je cherchais, ces jours derniers, les traces de David et de Goliath au fond de la vallée du Térébinthe. Aujourd'hui, j'ai traversé deux torrents sur des ponts, l'un une heure avant d'arriver à Ascalon, et l'autre environ deux heures après. Leur cours est resserré, leur eau sale et limoneuse; c'est le premier dans le lit duquel sont cachées ces cavernes d'où les plus fameux fleuves de la terre coulent sous la plume du poète, comme les eaux miraculeuses qui jaillirent dans ces mêmes déserts sous la baguette de Moïse.

Le village de Barbara nous parut mériter son nom par la nuit cruelle que nous y passâmes. Depuis le kan de Jeb-Joseph, nous n'avions pas été dévorés par de plus avides insectes; la lecture de nos gazettes ne put parvenir à nous endormir; au contraire, elles contribuèrent à nous tenir éveillés. Même dans le désert, il faut que la liberté de la presse porte ses fruits. Chaque article devint un sujet de querelle, et le *Journal des Débats* justifia son titre. « Mon Dieu! disais-je, à peine sortons-nous du Saint-Sépulcre; si vous n'en êtes pas au point d'aimer vos ennemis, au moins hâissez-les comme si vous deviez les aimer un jour. » Le scheik de Barbara vint se mettre au milieu des combattants. Il nous apportait quelques-uns de ces mets que l'hospitalité musulmane offre aux voyageurs

dans le temps du ramadan. Je le refusai avec reconnaissance, mais Démétrius eut bien le courage, car je ne puis me décider à dire la gourmandise, de manger non-seulement sa part, mais la nôtre, de ce lait aigre mêlé avec une graisse impure où nageaient des boulettes de viande; à mesure que le voyage se prolongeait, je remarquais qu'il perdait chaque jour des habitudes de la civilisation italienne, et reprenait volontiers celles qui avaient dû entourer son berceau.

Une longue prairie, bordée des deux côtés par des bosquets d'oliviers, sert d'avenue à Gaza, qui offre de loin une agréable perspective dont l'effet diminue à mesure qu'on approche. La ville n'est, à proprement dire, que la réunion de plusieurs villages qui environnent un bazar, une mosquée et la demeure du gouverneur. Ces édifices constituent la cité moderne, tandis qu'au loin, à l'entour, l'existence de l'ancienne est signalée à chaque pas par des débris de marbre blanc, des seuils, des linteaux de porte dont l'éclat ressort au milieu des murs de terre dans lesquels ils sont enchâssés. Il ne faut pas s'attendre à trouver rien qui rappelle les Philistins dans leur ancienne capitale; elle était depuis longtemps déserte et ruinée lorsque Gabinus, général romain sous Pompée, la rétablit ainsi que Azot et Raphia. Volney donne à Gaza deux mille habitants; c'est peu. M. Damiani nous a dit quinze mille; c'est beaucoup : les aper-



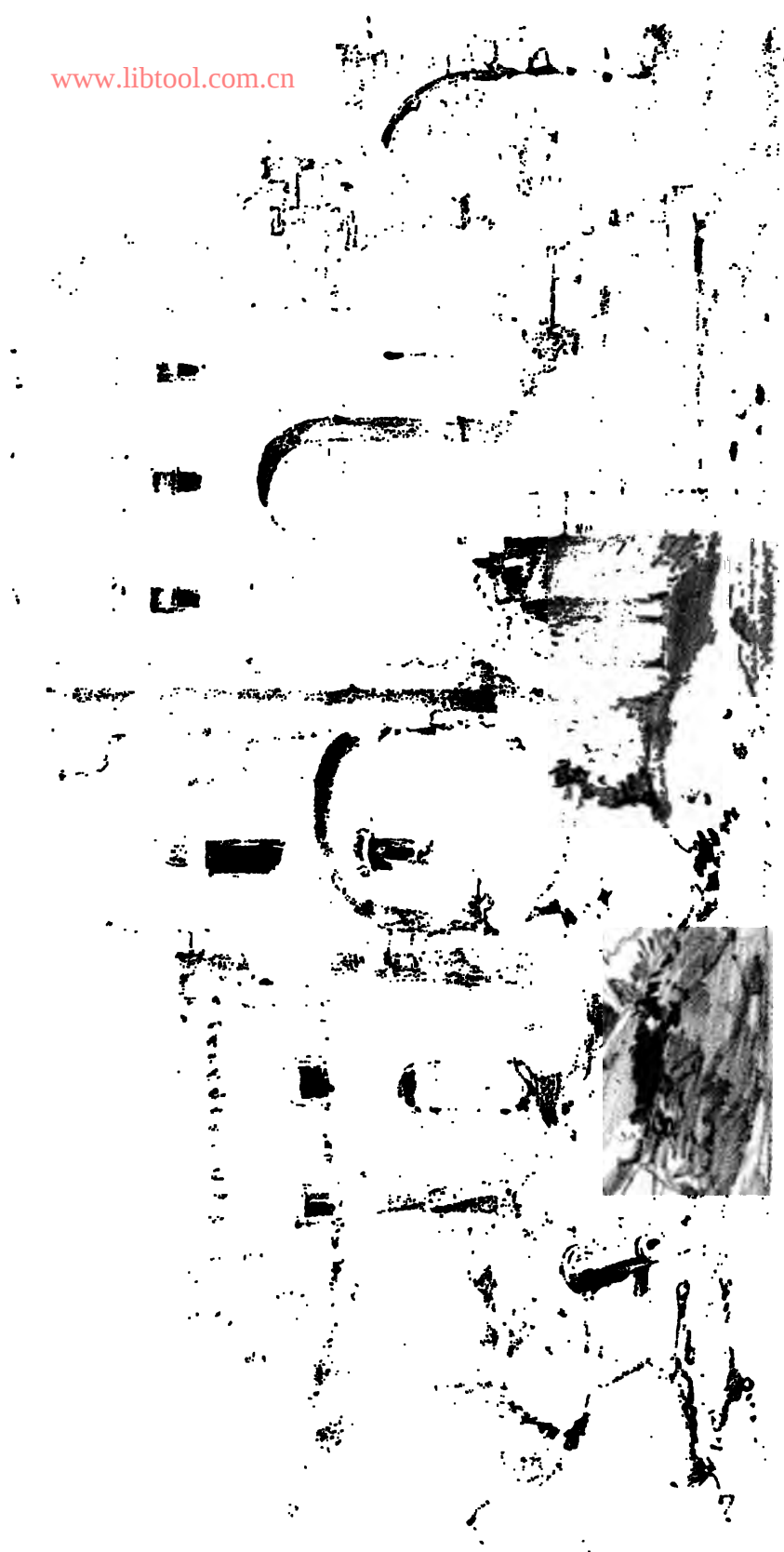
cus en ce genre sont en Orient plus illusoires qu'ailleurs ; une grande part de la population , femmes et enfants , se déroband habituellement aux regards dans le secret des harems. La plupart des maisons ne sont que des espèces de huttes sans fenêtres, dont la calotte chargée de terre se couvre d'herbes en cette saison. Les cimes ondoyantes des palmiers , semblables à une chevelure épaisse , se balancent au milieu de ces toits de verdure. C'est à Rome que , pour la première fois , j'avais fait connaissance avec les palmiers ; cette grande cité en possède deux ; à Athènes , j'en remarquai trois ; à Rhodes , je pouvais encore les compter , et même dans la Syrie ils sont assez rares ; maintenant nous touchons à l'Afrique , et ces beaux arbres vont devenir tout à fait forestiers.

CVIII.

GAZA. — KANIANIS.

Nous descendîmes chez un Grec, secrétaire du gouverneur , qui déménagea , pour nous loger , son harem et celui de ses fils , une douzaine de femmes , en y comprenant celles de service ; un pareil déplacement ne serait pas chez nous une petite affaire ; ici ce fut celle d'un moment ; il est vrai que l'habitation de toutes ces dames se composait d'une seule chambre , et le mobilier , d'un tapis et de trois coffres.

Je fus explorer la ville et je n'oubliai point d'en chercher les portes sur les hauteurs qui regardent du côté d'Hébron, où Samson les déposa; ce fut aussi à Gaza que, prisonnier des Philistins, il leur vendit si chèrement sa vie. J'entrai dans deux kans destinés aux voyageurs et au dépôt des marchandises. La mosquée, dont j'aperçus l'intérieur à travers la porte entr'ouverte, ressemble à nos églises du moyen âge; elle communique avec une des allées du bazar. La demeure du gouverneur est assise comme d'usage au milieu des décombres; mais le pavillon, où se trouve la porte d'entrée à laquelle on monte par une douzaine de marches, et le corps de logis qui occupe le fond de la seconde cour, sont d'une architecture élégante, assez semblable à celle que nous appelons arabesque, formant la transition entre le gothique et la renaissance (N° 126). Je rencontrai sous mes pieds une pièce de canon démontée, et j'aperçus, suspendu à la première entrée, l'appareil dont on se sert pour fixer les pieds du patient pendant qu'on lui donne la bastonnade. Plus loin, et dans une agréable position, on me montra une maison avec force voûtes; Hussein-Pacha, me dit-on, n'a pu l'achever; mais quand je cherchai à connaître l'époque où florissait cet Hussein-Pacha, impossible de me faire expliquer s'il était de notre siècle ou contemporain de Samson. Pour ce dernier, quand j'en parlai chez notre hôte aux jeunes gens de la



www.libtool.com.cn

maison, ils me dirent que ce n'était pas de leur temps et qu'il fallait m'en informer à des vieillards qui peut-être se le rappelleraient.

Une pluie battante, qui nous retint deux jours, me permit à peine de faire quelques courtes promenades autour de la ville, dont la position est exactement décrite dans le dix-septième chant de la *Jérusalem*; elle occupe le centre d'une grande oasis bien verte, enceinte de tous côtés par des sables. Je m'arrêtai devant une belle colonne de granit à demi enterrée; le gouverneur, me dit-on, a fait enlever dernièrement la pareille. Qu'en veut-il faire? sans doute quelque seuil de porte.

Nous eûmes beaucoup de peine à trouver des montures; enfin notre hôte conclut un marché dont M. Damiani se rendit garant, et l'on nous amena des chameaux dont la hauteur m'effraya : je préfèrai modestement un âne. Nous partîmes le 10 février, et après avoir cheminé à travers des sables parsemés de débris de marbre et de poterie, nous rejoignîmes la mer, et suivîmes quelque temps la grève, toute jonchée de jolis coquillages que j'avais regret d'entendre se briser sous les larges pieds de nos dromadaires. Nous rentrâmes dans les terres au village d'Her-el-bela, *couvert des dattiers*. Pour la première fois je vis ces arbres serrer leurs rangs, et former une véritable futaie. Après quatre heures de marche, nous campâmes près du bourg de Kanianis

et de son château crénelé, dont on nous permit l'entrée et même celle de la mosquée. En considérant la position de ce grand village, et les traces d'antiquité qui s'y rencontrent, on reconnaît évidemment l'emplacement de Jenisus, indiqué par d'Anville sur la carte de la Palestine. Nous avons laissé à notre gauche, à peu de distance, Gérara, dont nous voyons dans la Genèse qu'Abimélech était roi lorsqu'il enleva Sara, la croyant seulement sœur d'Abraham; on trouve dans cette histoire la preuve de l'ancienneté de certains usages vieux comme l'Orient. « J'ai donné mille pièces d'argent à votre « frère, afin qu'en quelques lieux que vous alliez, « vous ayez toujours un voile sur les yeux devant « tous ceux avec qui vous serez. » Nous atteignions les bornes de la terre des Philistins, comprise entre la mer et la tribu de Siméon. Le lendemain, nous allions quitter la Judée et l'Asie, et j'avais traversé la terre promise dans toute sa longueur, telle qu'elle est indiquée au chapitre x de la Genèse. « Les limites « de Chanaan furent depuis le pays qui est en venant de Sidon à Gérara, jusqu'à Gaza. » Mais je regrettais vivement de n'avoir pu m'étendre au delà du Jourdain; cependant sur les douze tribus j'en avais parcouru dix, ou du moins quelques portions de leur territoire; Gad et Ruben étaient les seules où je n'eusse pas pénétré. Le temps va venir où l'on pourra mieux faire, si la domination égyptienne

s'affermit en Syrie, et si ses futurs souverains suivent les errements de Méhémet-Ali. Le voyage de la Judée, comme je le comprends, est encore à exécuter; mais les livres saints sont tellement exacts et circonstanciés dans les notions qu'ils donnent des lieux, que je ne doute pas qu'on ne puisse un jour, la Bible à la main et en s'aidant de l'historien Josèphe, retrouver tous les emplacements qui y sont mentionnés.

CIX.

NOUS ENTRONS EN AFRIQUE.

LA QUARANTAINE.

DANS la matinée du 11 nous devons faire notre entrée en Afrique. Afin d'y mettre quelque pompe, je me décidai à monter sur un chameau. Les moukres, en m'appelant sultan, se courbaient à l'envi, et m'offraient leurs genoux et leurs épaules pour me servir d'échelons. On se hisse ainsi le long du cou de l'animal; mais il est plus commode de le faire accroupir, position qu'on l'accoutume à prendre à un signal de la voix. On s'assied de côté, et il faut avoir soin de se bien tenir de chaque main aux longs pommeaux qui sont aux deux bouts de la sellette et de suivre ainsi, sans se roidir, les trois temps que fait

brusquement le chameau en se relevant ; sans cette précaution on risque , comme cela m'est arrivé à mon début , de se trouver renversé sur sa croupe. Pour m'habituer peu à peu , je fis ajuster , au lieu de selle , deux malles fortement liées ; on les couvrit de mon matelas , ce qui forma une espèce de plate-forme sur laquelle les chameliers m'érigèrent comme un obélisque ; on me soutenait d'abord , je m'aguerris bientôt et je finis par me trouver plus commodément qu'à cheval. Il faut se faire à ce balancement , qui rappelle le tangage d'une barque , mais pas jusqu'au point de causer le mal de mer , comme on m'en avait menacé.

A six milles environ de Kanianis j'aperçus à ma droite un puits entouré de longs tronçons de colonnes ; une entière gisait auprès , à demi cachée dans le sable , et un peu plus loin deux autres étaient restées debout. Toutes ces colonnes sont de granit gris. Nos Arabes , d'accord avec d'Anville et le Tasse , appelèrent ce lieu Raffia.

E'n un momento iucontra Raffia arriva ,
Città laqual in Siria appar primiera
A chi d'Egitto movè.

A quatre heures de là , nous rencontrons la maison de poste , qui sert aux relais des courriers d'Ibrahim , la petite mosquée blanche de Scheik-Sayek , quelques palmiers , quelques tombes et un étang d'eau sau-

www.libtool.com.cn



mâtre. Nous venions de passer les frontières de l'Asie et nous faisons halte sur le point du globe où les trois parties de l'ancien monde se trouvent les plus rapprochées (N° 127).

En entrant en Afrique je ne rencontrai plus d'autres arbres que le palmier, et un autre élevé et touffu, auquel M. Damiani donnait le nom de figuier de Pharaon. Un horizon de sable s'étendait autour de nous, dans lequel pullulaient les souris; le sol était criblé de leurs trous, et le soir je les voyais fourmiller autour du feu de notre bivouac. Nous entendions mugir la mer à quelque distance, et nous vîmes passer de petits aigles et d'autres oiseaux de proie.

Le lendemain, nous approchâmes avec précaution du village d'El-Arish; où devaient recommencer nos tribulations quaranténaires. A en croire les ou-dit de Jaffa, la frontière était hérissée de troupes, et l'on avait fermé l'Égypte de manière à ce que l'air pestiféré de la Syrie ne pût trouver jour à pénétrer. Qu'allions-nous devenir, avec des précautions si bien prises, et comment franchir cette terrible barrière? Je ne rêvais, depuis Koubab, que lazarets en plein vent; et mon imagination ne me présentait plus d'autre cordon à redouter en Turquie que des cordons sanitaires. Mais bientôt je fus agréablement surpris en voyant arriver à notre rencontre M. Maruchi, médecin piémontais, directeur en

chef de la santé dans le désert, qui me fit à l'européenne l'accueil le plus obligeant. Je reconnus au premier mot qu'il me serait facile de m'entendre avec lui; nous n'avions plus affaire à l'homme à la pincette. L'honnête docteur ne nous dissimula point qu'il avait honte pour l'honneur de la Faculté du rôle ridicule qu'on lui faisait jouer; ainsi on lui avait enjoint de se rendre sur la frontière de l'Égypte, d'intercepter toute communication, de mettre tous les passants en quarantaine, en se conformant exactement à ce qui se pratique en Europe; puis, comme moyen d'exécution, on lui avait donné vingt-cinq soldats pour barrer l'isthme de Suez dans toute sa longueur. Son état-major se composait d'un bossu, Éthiopien de naissance et apothicaire de profession, qui portait un habit rouge galonné, auquel je fis d'abord de profondes révérences. C'était l'uniforme de sous-lieutenant; mais j'avais pris le moricaud pour un général, tant il était chamarré. Ces habits rappellent ceux de nos opérateurs dans les foires, et contrastent ridiculement, par leur clinquant, avec les loques jaunes qui couvrent le soldat égyptien; ce dernier ne ressemble pas mal au paillasse, et l'officier à l'arracheur de dents. Est-il possible qu'on ait quitté ce noble costume oriental pour une pareille friperie! L'apothicaire nous expliqua qu'ici les emplois civils sont assimilés à des grades militaires, que les Arabes

peuvent devenir sous-lieutenants et lieutenants, je crois même capitaines; mais que ces grades ne les élèvent guère plus que ne le sont chez nous les sous-officiers. On les considère comme inhabiles à commander jamais un bataillon. Les appointements pourront faire juger de l'intervalle qui sépare le capitaine du colonel; le premier ne reçoit que deux mille piastres, tandis que le second, indépendamment d'autres avantages, jouit d'un traitement de trente-trois mille.

M. Maruchi s'était fabriqué une petite baraque en terre, au milieu d'une enceinte de dattiers. « Voilà votre lazaret, me dit-il en me montrant son lit de sangle, j'espère que vous y dormirez passablement, et demain vous pourrez partir parfaitement purifié. » Nous nous assimes, et en attendant le déjeuner le docteur nous continua ses doléances. Depuis plusieurs mois il était confiné dans cette résidence, sans trouver à qui parler et tâter le pouls; il aurait voulu gagner son argent. Il nous disait que son emploi de médecin dans le désert était une véritable sinécure, et je lui répondais que la médecine sinécure n'était pas sans exemple chez nous. Cette mauvaise plaisanterie, la singularité de notre quarantaine, et surtout la promesse qu'il nous faisait d'y mettre un terme aussi prochainement, excitèrent notre gaité. Assis autour d'un saucisson de Bologne, nos saillies ne tarirent pas, non plus que le vin du

docteur. Il mit le comble à notre hilarité en me contant qu'en dépit du dogme de la fatalité on pensait au Kaire à faire assurer les monuments contre l'incendie, et qu'un haut fonctionnaire avait proposé de commencer par les fontaines publiques. Sur ces entrefaites, un courrier arriva avec des dépêches; ce service, qui se fait à dromadaire, est organisé comme celui de nos estafettes, et transmet périodiquement à Méhémet-Ali des nouvelles de son armée. On mit les lettres dans un casier disposé à cet effet, et l'on prépara le réchaud qui devait servir à les parfumer. En considérant curieusement cet appareil, « Mais, dis-je au docteur, quel singulier encens faites-vous fumer sur ce réchaud? je crois, en vérité, que c'est du crottin. — Je le crois aussi, me répondit-il, mais c'est tout ce qu'on me donne »; et nos rires de recommencer.

A un quart d'heure de distance, nous fûmes au bord de la mer visiter le village, dont les huttes sont abritées par une grande futaie de dattiers; un gouverneur y réside. Devant sa porte des soldats étaient accroupis autour d'un échiquier, et près d'eux leurs chevaux, les jambes entravées, semblaient attendre impatiemment l'échec et mat qui devait mettre un terme à leur captivité. La mer montait presque à nos pieds, et chaque flot, en se retirant, laissait derrière lui un large lit de coquilles. Je pris un bain; le 13 février, nous avions la température

de la fin de mai dans nos climats. Le soir je fus au château; je croirais volontiers qu'il a pris la place de l'ancienne Rhinocorure, que Diodore nous indique comme « servant de limite à l'Égypte, non « loin de la mer, et manquant de toute commodité. » Cette forteresse d'El-Arish, que quelques maisons environnent, est considérée comme la clef du pays; au ^{xii}^e siècle, elle a vu mourir le roi Beaudoin, frère et successeur de Godefroy. La garnison se borne en ce moment à deux soldats et un canonnier marchand de volailles, qui vendit à Démétrius d'excellents dindons. Je remarquai dans la cour un petit sarcophage en basalte couvert d'inscriptions; le commandant me raconta que des Anglais en avaient proposé cinquante mille talaris, mais qu'on n'avait eu garde de se défaire d'un objet aussi précieux : « Ils s'imaginaient, disait-il, que je n'en connaissais pas la valeur. » En l'entendant parler ainsi, je crus avoir rencontré un antiquaire, et j'allais l'accabler de questions, quand il ajouta qu'il savait très-bien que les chevaux qui buvaient dans cet abreuvoir se trouvaient radicalement guéris de la gale.

L'excellent M. Damiani, qui avait quitté, pour assurer notre passage à la quarantaine, sa famille et ses affaires, se préparait, sa tâche étant accomplie, à retourner à Jaffa; il nous avait comblés de soins et d'égards. J'avais eu besoin de mille piastres, il

m'avait procuré cet argent, remboursable à Alexandrie, sans vouloir aucun intérêt, et il s'était également refusé à recevoir différents petits cadeaux, quelques biaux que j'eusse pris pour les lui faire agréer. Il se trouvait trop récompensé, disait-il, par l'attestation honorable que j'avais jointe de grand cœur à celles que lui avaient précédemment laissées MM. Desmazure, Michaud, de Laborde, Taylor, de Lamartine, etc. M. Bernard Damiani emportait certainement des droits bien justement acquis à notre gratitude ; Démétrius n'imagina pourtant rien de mieux que de lui chercher querelle sur le prix des chameaux qu'il lui avait fait louer à Gaza, et il aurait volontiers accusé ce bon jeune homme, la délicatesse même, d'avoir un bénéfice dans ce marché. La discussion s'échauffant, et Démétrius oubliant toutes les convenances, une vive impatience me prit, et je dis à notre Grec de quitter la chambre, ce qui le rendit furieux. Il était tard, M. Damiani passa encore cette nuit avec nous, et le lendemain, après l'avoir assuré que jamais je n'oublierais ses bons procédés, nous nous séparâmes.

www.libtool.com.cn



CX.

LE DÉSERT.

QUELQUES heures après, ayant terminé la vue ci-jointe de notre lazaret (N° 128), je pris congé de l'obligeant docteur et de son sous-lieutenant bossu. Je les ai retrouvés plus tard l'un et l'autre au grand Kaire. Je ne puis même oublier les transports de l'apothicaire quand il vit que ses traits m'étaient encore présents, et que je daignais me les rappeler. A la gratitude qu'il m'en témoigna je lui répondis, comme Jeannot : « Je vous aurais reconnu rien qu'à votre visage » ; mais il est bien vrai que son dos n'y avait pas nui.

Nous partîmes d'El-Arish avec neuf chameaux appartenant à une tribu du voisinage, qui répondait de nous faire arriver à Damiette. Un nuage, qui tantôt prenait la forme triangulaire, tantôt se déroulait comme un long ruban blanc au milieu de l'azur du ciel, semblait nous tracer notre route ; nous reconnûmes que c'était une immense volée de pélicans, et comme elle s'éloignait peu du rivage de la mer, nous la suivîmes, en nous rappelant la nuée des Israélites. Nous avions à l'horizon, à notre gauche, les montagnes de Séir, qui séparent l'Idumée du pays des Amalécites, sur le territoire desquels nous

cheminions depuis que nous avons quitté à Raffia les frontières des Philistins; à notre droite se confondaient avec le ciel des rivages et des dunes dans lesquels je cherchais vainement à reconnaître les contours que les géographes donnent à cette côte. Ils sont peu d'accord sur son tracé, ce qui doit s'expliquer par les changements qu'elle a subis et les envahissements réciproques de la mer et des sables. Durant ce trajet, qui nous prit trois jours pour parcourir environ vingt lieues, depuis El-Arish jusqu'à Romaniéh, j'aurais voulu me fixer sur l'emplacement de l'ancien lac Serbonis et du mont Cassius; mais je ne pus y réussir, bien que j'eusse d'Anville pour guide. Nous voyageâmes constamment dans la solitude, sans apercevoir aucune créature vivante, sinon deux gazelles et un lièvre, le seul que nous eussions fait lever depuis la plaine de Jéricho. Le désert, la partie du moins que nous parcourions, est bien un océan de sables comme je me le figurais, mais un océan avec ses vagues; le sol est parsemé de monticules semblables à des taupinières, sur le haut desquelles croit un petit buisson dont nos chameaux se montraient singulièrement friands; encore s'ils se fussent contentés de brouter chemin faisant, prenant une bouchée en passant; mais ils s'arrêtaient à chaque touffe, et ne la quittaient pas qu'ils ne l'eussent entièrement tondue jusqu'au moindre bourgeon; en sorte que leur avidité d'une

part, et de l'autre l'abondance de cette pâture, qui s'offrait à chaque pas, modifièrent un peu les idées que je m'étais faites de la stérilité du désert et de la sobriété du chameau. Il fallut me soumettre aux fantaisies du mien, n'ayant aucun moyen de le contraindre et de le diriger. Dans l'Asie Mineure, nous avions vu ces animaux marchant à la file derrière un conducteur monté sur son âne; ici leur allure était tout autre, et, complètement émancipés, ils allaient çà et là au gré de leur caprice, les chameliers se bornant à ne pas les perdre de vue, et les suivant au lieu de les guider; du reste j'en pris patiemment mon parti, j'étais commodément assis et bien abrité sous un parasol. Tantôt je contemplais cette scène nouvelle pour moi, tantôt je cherchais quelques distractions à la monotonie de la route dans la lecture du Voyage de Bruce; il est rempli de faits intéressants. Quoi de plus curieux, par exemple, que la continuation de cette dynastie juive sur le trône d'Abyssinie qui remonte, si l'on en croit ses annales, jusqu'à la reine de Saba et à Salomon? en sorte que, encore aujourd'hui, les souverains de ces contrées peuvent se glorifier de sortir de la même souche et de compter les mêmes ancêtres que le Messie. Quelquefois j'apercevais des petites fleurs blanches ou bleues et de ces pieds d'asperges sauvages dont Achmet se régalaient. Le soir, quand les ombres commençaient à s'allonger, en voyant se

dessiner sur le sable la silhouette de mon chameau et la mienne, son long cou et ma longue barbe, j'avais peine à nous reconnaître l'un et l'autre. Est-ce bien moi ? me demandais-je ; sur quelle bête suis-je là ? comment ai-je imaginé, à cinquante ans, de venir dans le désert, moi qui jusqu'en 1830 avais à peine dépassé les frontières de mon pays ? Un coup d'essai si tardif me rappelait M. de Narbonne, faisant auprès de Napoléon, à plus de soixante ans, sa première campagne, et c'était celle de Russie. Ce qui rendait la chose plus piquante encore, c'est que vingt ans avant d'être aide-de-camp, il était ministre de la guerre. Chaque jour j'apprenais à me retrancher quelque chose sur ce que nous prenons par habitude pour des nécessités, et ce n'est pas la moindre instruction qu'on acquiert dans un tel voyage. Nulle part, comme dans le désert, on n'est à même d'apprécier par combien de besoins factices l'excès de civilisation complique chez nous à plaisir la difficulté de vivre ; aussi je souffrais moins par certaines privations, que je n'éprouvais de satisfaction en reconnaissant combien il est possible et même facile de se priver. Au fait que faut-il à l'homme ? Comme je l'ai déjà dit, peu de chose et pour peu de temps. Cependant je fus dérangé dans mon cours de philosophie pratique par une nécessité qui ne peut guère se classer au rang des fantaisies ; notre provision d'eau s'épuisait, et nous ne trouvions pas à la renou-

veler. On la laissait perdre à plaisir, je la voyais filtrer à travers les coutures de nos outres. Je le faisais remarquer à nos Arabes, je leur prêchais la prévoyance; mais, pour le coup, c'était prêcher dans le désert. Démétrius seul me comprenait, et répondait tranquillement : « Bah ! ce ne sont que des gouttes. » L'influence de l'exemple et du climat le gagnait, et chaque jour, comme je l'ai déjà remarqué, le palicarc se laissait voir de plus en plus à travers l'enveloppe italienne. Prévoir qu'à la longue une outre pouvait se vider goutte à goutte était un calcul qui le fatiguait; il préférerait laisser couler l'eau.

Enfin, à force de zigzags, nos bêtes finirent par nous amener, le dimanche gras, à la vue d'une oasis de dattiers qui, à demi cachés par une berge, et ne laissant de loin apercevoir que leur couronne verte, traçaient à travers les sables une longue courbe, que j'avais prise d'abord pour une rivière; et plutôt à Dieu que c'en eût été une ! la route, le soleil nous avaient épuisés; mon chameau en avait assez, et moi j'en avais trop. Nous mîmes pied à terre devant le campement abandonné d'une tribu d'Arabes semi-nomade, à laquelle j'entendis donner le nom de Romaniéh. Diverses cours, de formes irrégulières, étaient entourées de haies en branches sèches. Au milieu de ces clos, chaque famille avait, selon ses besoins, construit une ou plusieurs huttes; rien n'était plus simple que ces demeures, toutes de forme conique :

le dattier, ses branches et ses feuilles en composaient seuls les matériaux; un trou servait de porte, on ne pouvait se glisser dans l'intérieur qu'à plat ventre et s'y tenir qu'accroupi; l'homme sauvage n'est pas autrement casé dans les solitudes du Nouveau-Monde. Je ne m'aventurai qu'avec précaution dans ce singulier village; mais je le trouvai entièrement désert, et les habitants n'y devaient revenir qu'à la saison des dattes. Nous remarquâmes qu'en leur absence nos Arabes ne se permirent même pas de profiter de l'abri que leur offraient les cabanes restées vides, voulant éviter tout prétexte de querelle de tribu à tribu. Après quelques recherches, Démétrius, ayant rencontré une famille campée dans les environs, fit marché avec un guide, qui s'engagea à nous conduire le lendemain, à travers des gués difficiles, jusqu'au lac Mensaleh, sur lequel son frère était batelier. Un lac! ce mot, quand nous l'entendîmes, nous fit venir l'eau à la bouche; car la soif, ce sentiment intérieur du besoin de boire, comme l'a défini l'auteur de la *Physiologie du goût*, devenait de plus en plus sensible à toute la caravane, et depuis la veille les outres étaient à sec. On nous avait bien annoncé une citerne près du camp de Romaniéh, et nous la trouvâmes en effet, mais l'eau en était infecte, croupie, salée, enfin telle qu'elle ne faisait qu'irriter la soif, bien loin de la satisfaire. Il fallut cependant se résigner à cette boisson. Nous l'es-

sayâmes en limonade, en thé, en punch; car nous avions du sucre, des citrons et du rhum, et dans ce lieu sauvage, comme cela se voit aussi quelquefois en pays civilisé, nous possédions le superflu, il ne nous manquait que le nécessaire. L'eau de riz, sur laquelle nous fondions quelque espoir, ne fut pas plus potable, et nous gâtâmes de bonnes choses sans améliorer la mauvaise, ce qui m'inspira sur le danger des sociétés corrompues des réflexions morales que je communiquai à mes neveux, qui m'auraient volontiers répondu par le refrain de la chanson de Grégoire... Enfin on imagina de tuer un pauvre agneau, on fit du bouillon, qui se trouva salé naturellement, et ce fut le seul liquide que cette eau pestiférée n'empoisonna pas; mais du bouillon pour la soif!... Je souffrais véritablement, quoique je fisse bonne contenance; ma langue était collée à mon palais. Je ne voulais pas manger de peur d'augmenter l'envie de boire, en sorte que je mourais à la fois de soif et de faim. Ainsi se termina mon dimanche gras de l'année 1833, en expiation de ceux que j'avais passés dans ma jeunesse à me divertir au bal de l'Opéra. Je plaignais mes pauvres neveux, qui n'avaient pas de semblables folies à racheter. Leurs joies de carnaval se bornèrent à faire danser Achmet et chanter un de nos chameliers, nègre de Dongola, dont la voix était juste, et qui répétait sur tous les tons : « *Mathelon, mathelon!* » Il ne savait pas d'autres paroles. Je cou-

rus quelque temps dans le sable, cherchant à provoquer le sommeil par la fatigue, puis je m'étendis sur mon matelas soufflé, l'estomac crispé et le gosier desséché, prêchant la tempérance à mes compagnons. Je me réveillais à tout moment, rêvant que j'entendais tomber une cascade ou murmurer une source, et je ne parvins à m'endormir qu'en attachant ma pensée sur le désert à perte de vue et sur les chameaux avançant lentement à travers l'espace, en cadénçant leurs pas et balançant leur col; cette image est éminemment soporative, et dans ces régions sans pluie, elle remplace l'*imbre juvante* de Tibulle.

Au point du jour, je fus tiré de mes songes creux par Démétrius, qui tenait en main un verre de lait. Non, je ne crois pas que l'Aurore aux doigts de rose ait jamais souri plus délicieusement à un poète; cependant, avant de partager paternellement avec mes neveux ce bienfait de la Providence : « Voyez, leur dis-je, il fait frais à cette heure et nous pouvons supporter la soif; ne serait-il pas sage d'attendre, pour la satisfaire, l'heure où elle se fera sentir plus vivement? » Mais à cela mon Grec leva les épaules, et, nous entonnant le verre tour à tour : « *Bevete, bevete, signori*, criait-il, *Dio è grande*. » Ce qui, dans l'espèce, équivalait à dire : Buvez à présent que vous n'en avez que faire, à midi vous mourrez de soif.

Laissant derrière nous les huttes de Romaniéh, nous primes notre direction vers la mer. On nous avait parlé de plusieurs gués difficiles à traverser; en effet, malgré la hauteur de nos chameaux, l'eau nous serrait de très-près. Un grand sauvage tout nu et tout noir nous guidait dans ce chemin périlleux, et ce n'était pas son panache blanc que nous suivions. Enfin, sur les trois heures, il nous déclara qu'on ne pouvait aller plus avant, et qu'il fallait attendre son frère et la barque; mais ce frère et cette barque, où étaient-ils?

CXI.

TRIBULATIONS.

LA langue de sable à l'extrémité de laquelle nous nous arrêtâmes, et que nous nommâmes l'île des Quarante heures, se trouvait presque au niveau de la mer, qui menaçait à chaque instant de l'envahir. En m'orientant de mon mieux, à l'aide de mes cartes et de mes livres, je reconnus que nous devions être à peu de distance de l'emplacement de l'ancienne Péluse. C'était sur ces plages que Cambyse remporta sur Psamméticus la victoire qui lui ouvrit l'entrée de l'Égypte, et qu'Hérodote, se promenant un demi-siècle après sur le champ de bataille, eut occasion de remarquer l'excessive dureté des crânes

des Égyptiens comparés à ceux des Perses. Ce fut aussi sur ce rivage de Péluse que le plus grand des Romains, si sa fortune n'eût cédé à celle de César, reçut la sépulture de la main d'un esclave ; ses restes mutilés ont roulé sur ces sables, et peut-être cette tour ruinée a-t-elle pris la place du tombeau provisoire que lui érigea la fidélité¹. Toute cette côte a changé de face ; la menace d'Ézéchiël est accomplie : « Je répandrai mon indignation sur Péluse, elle « éprouvera les douleurs d'une femme en travail. » La branche du Nil qu'on appelait Pélusiaque est comblée, et les courants qui portent de l'ouest à l'est charrient sans cesse de nouvelles alluvions. Là commença pour nous une série de contrariétés et de misères dont, en m'aidant tant soit peu du privilège des voyageurs, je pourrais faire de grosses infortunes. Nous ne savions à la lettre que devenir, sur une grève humide où le vent nous empêchait de dresser la tente, sans eau et presque sans vivres. De plus, Démétrius tremblait la fièvre ; toute sa résolution semblait l'avoir abandonné ; il était tellement découragé, que je l'entendais invoquer la Panagia. Mais ces oraisons ressemblaient beaucoup à celles de ce matelot dans un naufrage : « Mon Dieu, je ne t'ai jamais impor-
« tuné ; et s'il te plaît de me sauver aujourd'hui, je

¹ L'année précédente, j'avais dessiné à Albano les ruines de la villa de Pompée, où ses cendres furent ensuite rapportées.

« te promets de ne plus te prier de ma vie. » Notre soirée se passa en perplexités de tous genres, et à nous demander l'un à l'autre : « Anne, ma sœur Anne...? » **Menteur comme un Arabe est un proverbe de l'Orient; encore si tous leurs contes avaient le mérite de ceux qui charmèrent le sultan Schahriar; mais, avec plus ou moins d'agrément, tout le monde ment en Arabie. Ainsi le chamelier d'El-Arish, qui avait répondu au docteur Maruchi de nous conduire à Damiette, et qui, d'après ses conventions, avait dû dépêcher un messager en avant pour nous faire trouver des moyens d'embarcation, mentait; le sauvage de Romaniéh, dont le frère devait être notre ressource si les premiers expédients nous manquaient, mentait; enfin le mal me gagnait, et je mentais aussi quand je répétais à mes neveux qu'il n'y avait rien à craindre, alors que j'étais en proie à de véritables inquiétudes. La nuit venait, et avec elle le froid, qui eut ce bon effet de diminuer notre soif. Le lendemain, c'était le mardi gras, pas plus de barque que la veille. « Mon frère va l'amener », nous jure de nouveau le grand sauvage; « il viendra au pied de cette tour »; une grosse tour carrée en briques, à demi ruinée. J'avais voulu, le soir précédent, gagner ce lieu de refuge; mais le guide avait affirmé que le détroit qui nous en séparait n'était pas guéable, et il avait bien fallu l'en croire. Pourtant, aujourd'hui, il le traverse sans difficulté pour**

aller au-devant de son frère : premier message. Au bout d'une heure il revient, il a vu la barque, elle se dirige de notre côté. Deux heures se passent dans l'attente. Second message. Cette fois nous lui adjoignons Achmet, qui, au retour, dit et ment comme lui. Nous perdons encore plusieurs heures. Nos inquiétudes devenaient de plus en plus vives ; car, que faire ? faudra-t-il mourir de soif et de faim dans ce désert ? n'est-ce pas une embûche que nos Arabes nous ont dressée ? ils proposent de nous ramener sur nos pas au campement de Romaniéh ; mais quel chemin prendre ensuite ? Nos yeux se lassent à chercher des voiles à l'horizon, et ce vers d'une délicieuse épître de M^{lle} Gay me revient en mémoire :

Une barque lointaine occupe tout un jour.

Mais hélas ! nous ne sommes pas dans le golfe de Naples.

Enfin Démétrius, secouant sa torpeur, se chargea du troisième message. Nous l'attendîmes jusqu'à minuit ; et c'est ainsi que s'acheva notre triste carnaval ; précisément le jour où les Turcs finissaient leur carême.

CXII.

SUITE DES TRIBULATIONS.

Les mauvais jours ont cette compensation qu'on espère les voir finir, tandis qu'on le craint pour les bons; j'espérais donc, et c'était le bon côté de ma situation; mais aussi en espérant j'avais peur. Enfin, comme je commençais à m'assoupir, nous entendîmes retentir au loin la voix de Démétrius qui criait victoire! Il avait trouvé trois bateaux remplis de charbon¹; il en avait fait vider un, et nous l'amenait. Je voulais de suite en profiter sans attendre le jour, et j'avais raison; mais on m'objecta la difficulté de charger les bagages à la seule clarté des étoiles. Je cédaï; ce n'était que peu d'heures à attendre, et à la première aube nous congédiâmes nos chameaux, persuadés que nous touchions au port et nous croyant déjà dans celui de Damiette. Le chamelier qui s'était joué de nous n'en prétendait pas moins à une gratification, et demandait effrontément pour-boire à des gens qui mouraient de soif; la conversation entre Démétrius et lui roula

¹ Ce charbon se fait avec de grandes herbes sèches coupées dans ces lagunes, qui ne produisent aucune espèce de bois : il se débite à Damiette.

longtemps sur ces deux mots : *baksis* et *menfiche*. Enfin les paquets sont faits et chargés, nous partons. Nous avons vent en poupe, et, après quatre mois de voyage de terre, nous nous séparons sans regret des mules et même des chameaux, quoique je n'aie pas à me plaindre de ces derniers. Ce qui mettait le comble à notre félicité, c'était une cruche remplie jusqu'aux bords dont notre barque était munie. Il me semblait que je n'avais plus rien à désirer, possédant de l'eau fraîche, et dans la soif qui me dévorait j'aurais répondu affirmativement à cette interpellation que Jérémie met dans la bouche du Seigneur : « Et maintenant qu'allez-vous chercher dans la voie de l'Égypte ? est-ce pour y boire « de l'eau bourbeuse du Nil ? » Mais pendant que nous nous en abreuvions à pleines tasses, comme ce nectar, tout délectable qu'il nous paraissait, ne troublait pas notre raison, nous ne fûmes pas longtemps sans nous apercevoir que notre bateau était engagé dans la vase, et au lieu de s'employer à le démarrer, les quatre charbonniers sur lesquels reposait toute notre espérance déclarèrent en fumant leur pipe qu'il était inutile de songer à bouger de place, le lac étant rempli de bas-fonds qui en rendaient la navigation impraticable. Leur demander pourquoi alors ils avaient entrepris de nous conduire, c'était temps perdu, le Mahométan qui fume ne veut pas être interrompu. Ces hommes, hâves de misère et

de faim , ressemblaient à de véritables bêtes brutes ; ils se jetaient avec une dégoûtante avidité sur les écorces de citrons et de pastèques que nous laissions tomber. Nous nous trouvions à leur merci au milieu de ces lagunes , sans guides , sans renseignements , ignorant les moyens de lever la difficulté dont ils nous parlaient , et n'ayant pu la prévoir ni nous précautionner contre elle , puisque personne , ni à la quarantaine , ni sur la route , ne nous en avait dit un mot. Démétrius feignait d'être en colère , et peut-être y était-il véritablement ; il accusait volontiers les autres des embarras dont il était la principale cause , comme ce gros homme qui , dans une cohue , se plaignait de la foule : « Eh ! monsieur , lui disait-on , c'est vous qui la faites ! »

La journée tout entière du 20 se passa à stimuler nos stupides charbonniers , tantôt par les promesses , tantôt par les menaces ; quelquefois leur intérêt semblait l'emporter sur leur inertie , ils faisaient un effort , la barque remuait , gagnait quelques brasses , puis échouait de nouveau , et la résolution de nos rameurs échouait avec elle. Nous étions destinés , dans ce pénible voyage , à souffrir toujours de la privation d'eau , et quand la Providence venait de nous en accorder pour la soif , elle nous en refusait pour la navigation. Enfin ces hommes nous dirent que le mal venait de ne point être partis plus tôt , que pendant la nuit les eaux montaient , et que le lac se

remplissant, les barques se trouvaient naturellement mises à flot ; alors , ajoutaient-ils , il devient possible d'atteindre le boghaz voisin , de le passer et de suivre la côte , et si la mer devient mauvaise , on rentre dans le lac par une autre bouche , qu'on rencontre plus bas. Rien ne nous garantissait la vérité de ces dires , et d'ailleurs le mauvais état de la barque et la maladresse de ses conducteurs n'étaient pas de nature à nous rassurer contre les dangers d'une navigation en mer , surtout avec la probabilité d'un orage , qui déjà s'annonçait par de fréquents éclairs. Je ne me souciais pas d'être ramené par les vents contraires à Caïffa , et il pouvait encore nous arriver pis. Une première tentative acheva de me dégoûter. Après être restés embourbés toute la nuit , nuit pire s'il était possible que les deux précédentes , l'impatience nous prit ; elle était assez naturelle. Un de nous la manifesta par quelques coups de plat de sabre , un autre en armant son fusil ; alors nos quatre charbonniers , devenus braves par peur , se décidèrent à tenter le passage du boghaz ; mais la première vague qu'ils rencontrèrent en essayant de faire franchir la barre à notre nacelle la remplit tellement d'eau , qu'elle fut au moment de couler. Nous étions perdus si nous avions persisté. Heureusement cette subite inondation me rappela à l'idée du péril auquel nous allions nous trouver exposés au milieu de la mer , n'ayant même pas de gouvernail , et j'or-

donnai la retraite malgré les représentations de Démétrius, qui ne cessait de crier qu'il n'avait de provisions que pour la journée, et qu'ensuite il faudrait mourir de faim au milieu de ces marécages. Je tins bon, et à force de coups d'aviron on parvint à nous ramener précisément sur le même bas-fond où nous avions touché la veille, et où nous reprîmes place. Ce fut en ce moment critique et quand, ne pouvant ni avancer ni reculer, notre position se gâtait de plus en plus, que nous aperçûmes une petite voile blanche qui se dirigeait vers nous, et qui nous parut la colombe de l'arche : « *Ia rabbi! ia Allah!* ô Providence, ô Dieu! » m'écriai-je, c'était la barque si longtemps attendue; elle s'arrêta à quelque distance, et nous parvinmes à gagner son bord en nous aidant des épaules des bateliers.

CXIII.

LAC MENSALEH.

L'ARRIVÉE de cette dernière embarcation prouvait sans doute la possibilité du passage; il est vrai qu'elle venait à vide; du reste, elle n'était pas mieux équipée que la nôtre. Nous prîmes le parti de diviser la charge, malgré l'inconvénient de nous séparer de nos bagages, et nos charbonniers, excités par la concurrence, parvinrent alors à suivre et même

à devancer les nouveaux arrivés. Nous commençâmes donc à cheminer tout de bon au travers de ces eaux dormantes, où tous nos efforts depuis vingt-quatre heures n'avaient pu réussir à nous faire avancer plus de quatre cents pas. Nous côtoyâmes des marais couverts d'algues et de joncs, et ce ne fut pas sans inquiétude que nous en vîmes sortir quatre hommes bien armés qui, traversant d'îlots en îlots, semblaient manoeuvrer sur nos flancs avec l'intention de nous aborder ; ils avaient rarement de l'eau jusqu'aux reins, bien que le lac parût couvert de vagues, à cause du vent qui s'était élevé. Ils finirent par parlementer et demander la permission de monter dans notre barque, seulement pour y passer la nuit. Nous les accueillîmes de la façon la plus inhospitalière en les couchant en joue, et comme ils nous virent résolus ils n'insistèrent pas. A la nuit, il fallut bien accorder quelque répit à nos rameurs épuisés, qui, ce jour-là et les deux suivants, montrèrent autant d'activité qu'ils avaient témoigné la veille d'apathie et de mauvaise volonté ; ils ne cessaient des'encourager mutuellement par le cri répété d'*eleisah!* dont ils accompagnaient chaque coup de leurs avirons. Tout est matière à remarque, et sert à l'instruction du voyageur ; ainsi parmi ces roseaux où nous amarrâmes nos barques, nous aurions pu reconnaître en abondance celui dont les anciens Égyptiens fabriquaient leur papier, et cet autre, le

calamus, dont les modernes font leurs plumes ; l'un et l'autre sont indigènes en ces contrées, et Savary parle des forêts de papyrus qu'il a vues dans les environs de Damiette.

La journée du 22 nous dédommagea des précédentes. Le lac s'élargissait à vue d'œil, et au lieu des marécages qui jusque-là nous barraient la voie, nous naviguions en pleine eau à travers des troupes innombrables de cygnes, de pélicans et d'autres grands oiseaux de différentes espèces, aussi variés dans leur forme que dans leur plumage ; beaucoup avaient le dessous des ailes du plus bel incarnat, et le dessus d'un noir velouté. Lorsqu'ils se tenaient immobiles et groupés, on aurait cru voir de loin comme des îles à fleur d'eau. Puis, à notre approche, la masse s'ébranlait spontanément, et ces milliers d'oiseaux, partant du même vol, comme des soldats du même pied, se déployaient en bon ordre, planant sur le lac et la mer, et formant des évolutions régulières. On nous dit qu'ils reconnaissent des chefs, et que s'ils venaient à les perdre par quelque accident, la confusion se mettait dans leurs rangs ; les chasseurs en ont alors bon marché. Le curieux spectacle des grandes manœuvres de cette armée aquatique nous offrit, durant toute cette journée, la plus agréable distraction.

Le soir, un minaret et des palmiers nous firent reconnaître la principale des îles Matariéh, celle

où le gouverneur fait sa résidence; il y a deux îles de ce nom, et ce sont les seules du lac qui soient habitées. Le 23, au point du jour, nous remîmes à la voile; peu après nous laissâmes à main droite quelques huttes et le tombeau d'un santou, et enfin nous atteignîmes la côte de Damiette. C'était le terme de nos tribulations. Arrêtons-nous-y, et jetons un coup d'œil en arrière; un court examen nous fera reconnaître l'état ancien de ces lieux que nous venons de parcourir et les révolutions qu'ils ont subies.

Le lac Mensaleh est bordé du côté de la mer par une langue de terre qui forme comme une chaussée à laquelle on donne la longueur d'environ vingt lieues. Cette continuité n'a que quatre solutions dont deux sont certainement les anciennes bouches tanitique et mendésiène, encore praticables aujourd'hui sous les noms de *Dybch* et d'*Omm-Faregh*. Tout me porte à croire que le premier boghaz, dont nous voulûmes tenter le passage, n'est autre que l'embouchure en grande partie comblée de la branche pélasiaque; du reste le lac diffère beaucoup de sa forme ancienne. D'Anville, dans sa carte de l'*Ægiptus Antiqua*, lui donne celle d'un long arc presque détendu. Aujourd'hui il représente assez fidèlement un B dont la saillie interne légèrement tronquée serait la péninsule de Mensaleh, près de la pointe de laquelle se rencontrent les îles Matariéh.

Péluse occupait l'extrémité du lac vers l'est-sud, et Tamiathis celle opposée ; sur ses bords, entre ces deux villes et à peu près à égale distance, fleurissait le Tanis des Pharaons, souvent nommé dans l'Écriture. Plusieurs autres cités, telles que Tounah, Temnys et Samnah, ne sont plus que des buttes formées de décombres. Les eaux qui les environnent, et généralement celles qui remplissent ce vaste étang, sont salées et peu profondes, excepté lorsqu'on vient à rencontrer le lit des deux branches du Nil qui traversaient jadis le territoire dont la mer a pris la place ; quand nous arrivâmes à ces passages, les bateliers, puisant de l'eau, nous firent remarquer qu'elle était devenue douce, et crièrent : Nil ! Nil ! Il est probable qu'on réussirait à dessécher le lac Mensaleh ou du moins à le resserrer dans ses anciennes limites, si l'on restituait à ses trois affluents les branches pélusiaque, tanitique et mendesiène, leur profondeur et leur cours primitif. Je n'entrerai pas dans de plus longs développements, il me tarde de me livrer à la joie que me fait éprouver la vue d'un rivage fertile et cultivé. J'ai soif de végétation comme naguère d'eau douce ; ici le sable paraît à peine sous la verdure qui le recouvre, et après vingt journées passées dans ces déserts depuis notre départ de Jaffa, je salue avec un plaisir indicible une terre productive et une mer de printemps.

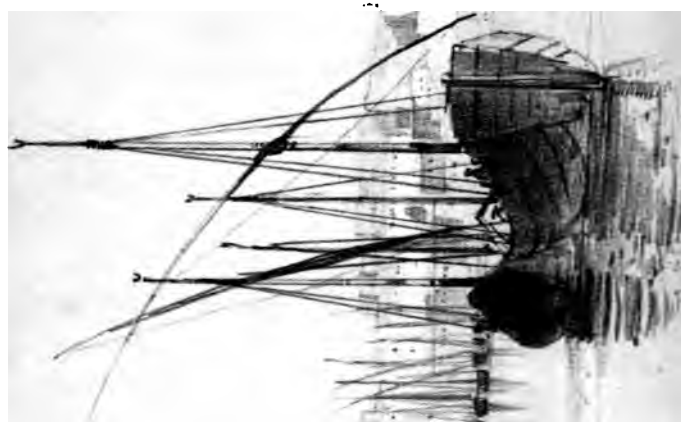
Nous étions abordés près d'un bâtiment en brique

à se perçoivent les droits de douane. On osa bien encore là nous parler de quarantaine ; l'intendant de la santé et ses agents étaient entourés de marchandise qu'ils avaient entrepris de purifier, de caisses de savon et de barils d'huile qu'ils passaient au vinaigre. On nous tint à distance et on nous somma d'exhiber nos patentes ; cela paraissait sérieux, mais le rire me prit en apercevant côte à côte de l'intendant notre Achmet et les mariniers de la petite barque que Démétrius avait dépêchés en avant. On les avait laissés descendre sans difficulté, et sur l'observation que nous en fîmes, on nous répondit que c'étaient des domestiques. Cette idée de croire qu'il n'y a que les maîtres qui puissent communiquer la peste est un préjugé anti-aristocratique que j'ai trouvé singulièrement enraciné dans ces contrées.

En nous rendant à pied de la rive du lac à la ville, nous ne tarissions pas sur tous les sujets de surprise et de satisfaction qui se présentaient à chaque pas. Quel contraste avec les rochers nus de la Judée et les sables arides du désert ! Ici nous pouvions nous croire en Hollande, nous retrouvions ses pâturages, ses canaux, ses digues, plus les champs de riz et les bosquets de palmiers ; l'air était tiède et parfumé. Je revoyais des fleurs dans les prés, j'entendais les chants des oiseaux. Je jouissais vivement de me trouver encore jeune à l'aspect des beautés de la campagne. Sous ce ciel de l'Égypte, le plus

pur du monde, je sentais mon cœur se dilater comme à quinze ans en assistant à la fête que la nature donne à ses enfants à l'avènement du printemps, où tous sont conviés, où le pauvre comme le riche, le misérable comme l'heureux reçoivent part entière, et où le roi du festin est celui qui y apporte le plus de gaité et d'appétit. Au milieu de cette scène animée, nous ne tardâmes pas à découvrir Damiette et ses maisons à plusieurs étages, percées de fenêtres garnies de jolis treillages en bois artistement découpés. De hauts minarets en briques d'une gracieuse architecture donnent un aspect monumental aux plus simples mosquées. Nulle part ces tours effilées ne m'ont paru plus sveltes et plus élégantes. En entrant dans la ville nous traversâmes une place, c'est-à-dire un grand espace vide; car une place nivelée et régulièrement bordée d'habitations, comme on les comprend en Europe, est chose inconnue en Orient. Celle-ci est consacrée au dépôt des récoltes des champs d'alentour. Le cultivateur est tenu d'y apporter le riz, le doura et les autres grains qu'il a moissonnés, et cela sans qu'il lui soit permis d'en retenir pour lui la moindre part. Voilà qui gâte un peu ce beau ciel et cette terre opulente. Le pacha est seul propriétaire foncier en Égypte; seul il recueille le fruit des sueurs de son peuple, et quand tout est accaparé il le lui vend au prix qu'il fixe : c'est ce que Méhémet-Ali appelle

administrer comme Joseph, ainsi qu'il le disait à M. Prokesch. La vue du Nil, dont la ville borde la rive orientale (N° 129), me frappa vivement. Nous nous récriâmes tous : l'un se rappelait l'arrivée de Bordeaux, l'autre Venise; nous parlions comme point de comparaison du port de Ripetta à Rome et des quais de Paris; mais le Nil dépasse ici de beaucoup en largeur et le Tibre et la Seine. Enfin je trouvais un fleuve véritable. En Grèce on prodigue ce nom à tous les torrents desséchés; le moindre ruisseau est potamos, comme tous les palicars sont capitaines. Le Jourdain lui-même ne serait chez nous qu'une humble rivière du troisième ordre; et combien d'autres fleuves fameux j'ai traversés à pied sec; mais le grand nom du Nil n'a point survécu à ses ondes. Il est resté ce qu'il était, le premier fleuve de l'ancien monde, et son cours s'étend depuis le dixième degré de latitude nord jusqu'au trente et unième, sur une longueur de cinq cent vingt-cinq lieues, sans compter ses détours.



www.libtool.com.cn

CXIV.

GOUVERNEMENT DES MAMELUCKS.

LE voyageur enfoncé depuis El-Arish dans les sables et dans les marais ne se croit réellement en Égypte qu'à son arrivée à Damiette. C'est donc ici que je me propose de placer un court exposé historique des gouvernements divers qui s'y sont succédé, et notamment de celui des Mamelucks qui a duré près de six siècles.

Perse sous Cambyse, Grecque sous les Ptolémées et Romaine sous les Césars, l'Égypte après Constantin fit partie de l'empire d'Orient jusqu'aux premières années de l'Hégire. La domination des califes s'étendit alors sur cette contrée et s'y maintint jusqu'au milieu du XIII^e siècle. Durant cette période de sept cents ans, les califes arabes gouvernèrent d'abord par leurs visirs; puis, sous la dynastie des Fatimites, l'Égypte redevint après mille ans d'interruption la résidence de ses souverains, qui, depuis Cléopâtre jusqu'à Moez avaient eu successivement pour siège de leur empire, Rome, Constantinople et Bagdad. Deux siècles après, Saladin commence la courte et glorieuse dynastie des Aïoubites qui s'éteint tragiquement en 1250, par le meurtre de Touran-Schah, égorgé par les Mamelucks-Baharites, en pré-

sence de Saint-Louis, son prisonnier. Le mot mame-luck signifie homme acquis ou possédé, ce qui dénote leur origine. Les premiers étaient de jeunes esclaves que les Tartares avaient enlevés lors d'une terrible invasion qu'ils firent l'an 1227 vers les rivages de la Caspienne. Le sultan, père de Touran-Schah, en avait acheté jusqu'à douze mille, et ayant été bravement secondé au siège de Naplouse par cette milice aussi intrépide qu'indisciplinée il avait choisi parmi elle ses plus chers favoris. Peu d'années après ils égorgèrent le fils de leur bienfaiteur, et devenus ses héritiers par le droit du meurtre ils ne démentirent pas de si farouches prémices. Les deux premiers qui régnèrent furent assassinés, et on peut juger de combien de périls le pouvoir souverain se trouvait alors environné en Égypte, puisque dans une période de cent trente-six ans on compte jusqu'à vingt-sept règnes. Le gouvernement était devenu électif; les principaux mamelucks nommaient le sultan et l'obligeaient à leur faire bonne part de la puissance qu'il tenait d'eux¹. Plus tard d'autres mamelucks,

¹ « Il est à savoir, dit le sire de Villerval, que iceux esclaves sont
« d'estranges nations, comme de Tartarie, de Turquie, de Bourge-
« rie, de Hongrie, de Sclavonie, de Valasquie, de Russie et de
« Grèce, tant de pays chretiens que d'autres; et ne sont point
« appelez esclaves du soudan s'il ne les a achetez de son argent, ou
« si ne lui sont envoyez en présents d'estranges terres. Et en ces
« esclaves cil se confie dutout pour le garder de son corps, et leur

Circassiens d'origine , prirent la place des Baharites, et la conquête que le sultan Sélim fit de l'Égypte , en 1517, changea peu de chose à leur autorité. On peut juger jusqu'où elle s'étendait par le passage suivant de la convention qu'il passa avec eux : « Si le gouverneur, nommé par nous, se rendait désagréable aux beys et attentait à leurs droits, nous leur reconnaissons celui de le suspendre de ses fonctions. » Ainsi par le fait les mamelucks ont été les maîtres dans l'Égypte depuis Saint-Louis jusqu'à nos jours ; tout le monde connaît leur singulière organisation et le mode de recrutement adopté pour cette milice. Quelque surprenantes que puissent nous paraître les mœurs de l'Orient, comparées aux nôtres, cette anomalie sociale passe certainement tout ce qu'on peut imaginer d'étrange et de bizarre. En effet, quoi de plus conforme aux lois de la nature que de transmettre aux héritiers de son nom et de son sang l'éclat des dignités dont on a été revêtu et le rang qu'on a

« donne femmes et casals, chevaux et robes, et les met sus de
« jonesse, petit à petit, en leur montrant la manière de faire la
« guerre. Et selon ce que chacun s'apprend, il fait l'un amiral de
« dix lances, l'autre de vingt, l'autre de cinquante, l'autre de cent,
« et ains en montant deviennent l'un amiral de Hierusalem, l'autre
« roi et amiral de Damasq, l'autre grand-amiral du Kaire, et ainsi
« des autres officiers du pays. »

Nous avons emprunté aux Sarrasins cette dénomination d'*amiral* en l'appliquant seulement à la marine. *Émir* en est un diminutif.

occupé? Ce besoin aussi impérieux que celui de la reproduction physique ne constitue-t-il pas la différence de la paternité de l'homme avec celle de la bête? Cependant, en Égypte, l'élévation d'un individu fermait à sa race la porte de la fortune et des honneurs auxquels lui-même était parvenu. Un mameluck, devenu bey (il y en avait vingt-quatre qui gouvernaient le pays), seul de sa famille, sans père, il en ignorait l'existence; sans fils, il ne pouvait lui transmettre la sienne, exerçait une autorité despotique, mais viagère, et sa grandeur s'élevait comme ces colonnes isolées qu'on rencontre dans ces déserts et qui proviennent de monuments dont l'origine est inconnue et qui n'ont point laissé d'autres traces. Il est du reste à remarquer que, dans un pays où les grands sont tout, cette exhérédation rétablissait une sorte d'égalité entre les classes, l'enfant enlevé à ses parents, vendu, fait esclave, se trouvant bien plus sur le chemin de la fortune que les fils légitimes d'un bey. On assure aussi que les mamelucks avaient rarement des enfants, et il paraîtrait que la nature refusait à ces étrangers transplantés en Égypte la faculté de s'y reproduire, ce qui les contraignait de recourir à l'adoption. Quoi qu'il en soit, après avoir reçu, dans la maison de son patron, une éducation toute militaire, le jeune mameluck devait à la faveur et quelquefois à son mérite l'avancement progressif qui le conduisait jusqu'à la dignité de bey; mais

alors devenu l'égal de son maître il se regardait encore comme son client. Le divan formé de la réunion des vingt-quatre beys ou sangiaks, pourvoyait aux vacances et choisissait dans son sein un président appelé scheik El-Balad dont les pouvoirs avaient quelques rapports avec ceux du *justitia* d'Aragon. Il exerçait même plus que le droit de *veto*, car il suspendait le pacha de ses fonctions. Malheur donc au représentant du Grand-Seigneur, s'il ne se maintenait pas en bonne intelligence avec celui du divan égyptien. Une espèce d'huissier venait bientôt officiellement lui signifier l'ordre de *descendre*, c'était l'expression. On m'a décrit l'étiquette usitée en pareil cas : l'envoyé, après avoir salué le pacha, secouait le coussin du sofa sur lequel il était monté en lui disant textuellement : « Descends » ; il n'ajoutait pas un mot à cette injonction cavalière, à laquelle le pacha déférait provisoirement et se retirait à Boulak, près du Kaire, en attendant l'*ultimatum* de la Porte qui ne manquait jamais de confirmer la sentence des beys et d'envoyer un remplaçant. On comprend que le gouvernement pouvait paraître difficile à Méhémet-Ali à de telles conditions, et que les mamelucks étaient encore moins faits pour la commodité des pachas que les députés pour celle de nos ministres.

CXV.

DAMIETTE.

Le jour de notre arrivée à Damiette, M. Georges Surur avait reçu ses patentes de vice-consul, et nous fêtâmes sa promotion en buvant du vin de France, qui nous fit agréablement oublier l'eau croupie du désert; c'est un riche négociant dont la famille gère ici la plupart des consulats. Il nous fit dîner avec le clergé catholique qui se composait de deux prêtres grecs et d'un maronite. Avant, nous fûmes au bain; nous en avons besoin après quatre jours de contact avec nos charbonniers. Ces thermes, les plus soignés que j'eusse encore rencontrés, n'en présentaient pas moins de choquantes disparates, et des guenilles pendaient sur nos têtes, tandis que nous marchions sur des pavés de porphyre, de vert antique et d'autres précieux matériaux formant d'agréables mosaïques, où le rouge, le plus rare des marbres des anciens, était remplacé par des morceaux de brique polie. Je trouvai là des gens qui se faisaient masser; en les voyant étendus nus sur les bords d'une cuve d'eau bouillante au milieu d'une atmosphère de vapeurs étouffantes, entourés de réchauds et de brasiers et des hommes noirs courbés sur leur omoplate, qui leur faisaient craquer les os, on pouvait se figurer

des damnés tourmentés par des diables ; et cependant l'imagination brillante de Savary s'exalte sur ces bains qui, au total, m'ont toujours paru un passe-temps assez maussade. « On sent, dit-il, un « bien-être universel, on est comme régénéré, un « sentiment vif de l'existence se répand jusqu'aux « extrémités du corps. Tandis qu'il est livré aux « plus flatteuses sensations, l'âme qui en a la conscience, jouit des plus agréables pensées ; l'imagination se promenant sur l'univers qu'elle embellit, « voit partout de rians tableaux, partout l'image « du bonheur. » Je suis malheureux de n'avoir pas vu tout cela. Je ne crois pas pourtant qu'on m'ait savonné autrement qu'on a fait Savary, et j'en conclus que les émotions variant selon les organisations on peut raconter les mêmes choses sans se répéter, ce qui m'encourage à continuer mon récit.

Je passai à Damiette la journée du dimanche ; j'en employai la matinée à descendre le fleuve jusqu'au village d'Ishbé, où je m'informai vainement des ruines du château dont on attribuait, au temps de Pockocke, la construction à Saint-Louis. On pense que ce fut vers ce lieu que sa flotte débarqua et qu'il paya si hardiment de sa personne, au rapport de Joinville : « Et quand le bon roy Loys sceut que l'en- « seigne saint Denis fust arrivée à terre, il sortit de « son vessel qui estoit prez de la rive, et n'eut pas « loisir que le vesseau où il estoit fut à terre ; ams se

« getta , oultre le gré du légat qui estoit avec lui , en
« la mer et fust en eau jusqu'aux épaules , et s'en alla
« à eulx l'escu au coul , son heaume en la teste et son
« glaive au poing. » Il parait que le village d'Ishbé
occupe l'emplacement de l'ancienne Damiette que
les Égyptiens auraient rasée dans le XIII^e siècle pour
la reporter plus haut. La ville actuelle est à plus de
deux lieues de la bouche du Nil , appelée par les an-
ciens Phanitique , et les dépôts que laissent les eaux
tendent continuellement à accroître cette distance.
Le territoire resserré entre le fleuve et le lac Men-
saleh et composé d'alluvions , est , ainsi que je l'ai dit ,
d'une fertilité extraordinaire , et son riz est le plus
réputé de l'Égypte.

L'après-dinée nous visitâmes la principale mos-
quée. On nous y laissa pénétrer sans difficulté en
ôtant nos souliers. C'est un grand bâtiment à ciel
ouvert sans aucune décoration intérieure. Nous mon-
tâmes dans un des deux minarets , dont l'escalier dé-
gradé ne nous permit qu'avec peine de parvenir
jusqu'à la troisième galerie. Ces élégantes construc-
tions ressemblent à nos phares , mais je n'en ai pas vu ,
même au Kaire , qui approchassent pour la hauteur
de celui dont j'ai posé la première pierre il y a quatre
ans près de Barfleur. Je crois pouvoir affirmer que
c'est la plus haute colonne du monde : elle dépasse
de plus de cent pieds celle érigée dans la place Ven-
dôme , à Paris. Il a fallu lui donner cette élévation

afin de faire croiser ses feux avec ceux du Havre et parce que on a été obligé d'asseoir ses fondations sur un rocher à fleur d'eau. Pour revenir au minaret de Damiette, qui m'a fait songer à mon phare de Barfleur, nous jouîmes, quand nous fûmes arrivés à son étage supérieur, d'une belle vue sur le cours du Nil, le lac, la mer et les riches campagnes du Delta. On nous conduisit ensuite, à l'extrémité de la ville, à une mosquée abandonnée entourée de tombes et qui primitivement, nous dit-on, avait servi de sanctuaire aux chrétiens. Les voûtes, la plupart de forme ogive, sont supportées par des colonnes parmi lesquelles j'en distinguai quatre en vert antique et deux en albâtre oriental. J'ai de la peine à croire que cette mosquée n'ait pas appartenu à l'ancienne Damiette, et cette opinion peut se concilier avec le récit des historiens arabes qui rapportent que la ville fut rasée excepté la grande mosquée. Ne serait-ce pas alors : « le moustier en la mahomerie des Turcs et Sarasins », comme le désigne Joinville, et la même où les Croisés s'étaient précédemment réunis, en 1220, pour rendre grâce à Dieu du succès de leurs armes et disposer de leur conquête qui fut laissée au roi de Jérusalem ? La ville avait alors été en proie aux fléaux réunis de la guerre, de la famine et de la peste, et une population de soixante mille âmes fut réduite à trois mille. Vingt-huit ans après, Damiette, qui était retombée au pouvoir des Musulmans, de-

vient de nouveau la conquête d'une armée chrétienne, et Saint-Louis entre en vainqueur dans la cité qui bientôt devait être le prix de sa rançon : « Et le
« Roy promist qu'il payeroit volontiers la ranzon et
« delivrance de sa gent, cinq cent mille livres, et
« pour son corps qu'il rendroit Damiette au soul-
« dan, et qu'il n'estoit point tel qu'il se voulust redi-
« mer ne avoir pour aucune finance de deniers la
« delivrance de son corps. »

Nous terminâmes notre soirée par une visite au consul d'Angleterre : sa maison de campagne serait agréable en tout pays. Je remarquai que la disposition en était semblable à celle de M. Zini, à Janina, la première de ce genre dans laquelle nous eussions été admis. L'Orient commence de fait sur la côte albanaise de l'Adriatique. Une villa de Rome ne ressemble point aux palais fortifiés de Florence et encore moins aux hôtels de Paris et aux maisons de Londres, mais l'habitation d'un Levantin un peu aisé m'a paru la même à Janina comme à Athènes, à Damas comme au Kaire. Le frère du consul nous ramena en ville en nous entretenant des abus de tout genre sous lesquels le peuple gémit en Égypte : « Mais, lui dis-je, pensez-vous que le moins dangereux soit celui dont, en ce moment, nous donnons l'exemple? » En effet, un domestique chargé de nous éclairer portait devant nous, en guise de torche, un réchaud emmanché au bout d'un long bâton et

rempli de copeaux embrasés, qu'il secouait chemin faisant sur les paillassons du bazar et les habits des passants. Ce mode d'éclairage, dans un pays où l'on ne manque pas d'autre luminaire, semble avoir été adopté de préférence pour mettre le feu. J'en parlai en rentrant à notre hôte en lui témoignant mes inquiétudes; il était accroupi sur un sofa, tenant sa pipe d'une main et sa tasse de moka de l'autre; et en m'envoyant une grande bouffée de tabac: « Monsieur, me répondit ce digne consul, les Arabes ne sont pas comme nous, rien ne les émeut, ils ne s'occupent d'autres soins que de fumer et de prendre leur café; allez, ce sont des gens bien apathiques. »

En soupant je recueillis quelques renseignements curieux sur l'organisation de l'armée. Ce fut, nous dit-on, en 1815, que l'idée vint au pacha d'y introduire le système européen; il était vivement préoccupé de la renommée militaire de Napoléon. Qui peut prévoir ce qui serait résulté de l'accord de deux hommes de ce caractère, et du point d'appui que le premier eût offert au second pour la réalisation de ses arrière-pensées sur l'Inde. Ils étaient du même âge; il n'a manqué à Méhémet-Ali qu'une croissance un peu plus précoce. Ce fut quelques jours après Waterloo qu'il proclama le *Nizam Guedite*, la nouvelle organisation. Une école militaire établie d'abord à Esnée, puis à Assouan, fut enfin fixée près du Kaire; et en 1824 on vit paraître dans les rangs

égyptiens les six régiments du *Nizam*. Un d'eux fut envoyé au Kordefan, un autre par la mer Rouge à Djeda et à la Mecque, contre les Vahabites, et à peine quelques années s'étaient écoulées que Méhémet-Ali avait déjà essayé ses nouvelles forces dans les trois parties de l'ancien monde : en Arabie, au Sennaar et en Grèce; lors de cette dernière guerre on eut besoin d'un supplément de douze mille hommes. Ces levées sont pénibles pour un pays qui ne compte pas trois millions d'habitants, et le mode de recrutement jusqu'alors en usage compliquait encore la difficulté; on faisait venir des villages entiers, vieillards, femmes, enfants; la culture des champs était abandonnée, et à peine sur vingt individus, ainsi amenés de force, s'en trouvait-il un valide. Voilà comme on comprenait notre conscription; au lieu d'aller dans les différentes localités trier parmi la population, on la mandait en masse, et comme on ne conservait aucun contrôle, on a vu des impotents, appelés de plus de cent lieues, subir plusieurs fois une visite dont le résultat ne pouvait varier. La première amélioration fut de prescrire à chaque kachef, ou gouverneur de village, de faire un choix parmi les habitants; mais alors, s'il avait dix hommes à fournir, il en faisait bâtonner trente, puis les vingt qui lui payaient la meilleure rançon étaient jugés par lui les moins propres au service. Ces pauvres rayas passant de l'autorité des kachefs sous celle de leurs

officiers ne faisaient, à proprement dire, que changer de bâton; mais, nous dit-on, c'est ainsi qu'ils veulent être menés; ils ont toujours mieux compris les coups que le point d'honneur, et Hérodote raconte que l'armée des Perses, qui traînait après elle tant de nations de l'Orient et qui mit sept jours et sept nuits à passer d'Asie en Europe sur le pont que Xerxès avait fait construire sur le Bosphore, ne marchait qu'à coups de canne. C'est avec les mêmes procédés que nous verrons, au premier jour, Ibrahim faire traverser le même détroit à son armée, ce qui prouve combien la bastonnade est de tradition en ces contrées. Il y a en Égypte d'assez bons soldats et de médiocres officiers; c'est le contraire en Grèce. Le pacha a attiré à son service un certain nombre d'instructeurs européens, mais ils n'ont pas de grades dans l'armée. On suit encore ici en beaucoup de choses le système turc, qui serait mieux appelé l'absence de tout système; et quand un officier se distingue dans la marine, on lui donne de l'avancement dans la cavalerie. Voilà ce que je recueillis dans notre entretien du soir avec divers agents consulaires, et que je notai sur mon Journal avant de prendre congé de notre hôte dont nous nous séparâmes le lendemain matin.

La canche que nous louâmes pour nous porter au Kaire sortait du chantier, et nous en eûmes l'étrenne; ses deux voiles triangulaires, mi-partie

blanche et bleue , me parurent d'une hauteur excessive ; le bâtiment avait quarante pieds de long ; la cabine en occupait dix , et de dessus son toit plat le pilote dirigeait le gouvernail qui passait à travers un grand trou rond , percé dans le plancher de la poupe. Nos deux petites chambres à la suite l'une de l'autre , dans lesquelles on ne pouvait entrer que courbé et se tenir qu'assis , avaient plusieurs fenêtres à coulisses avec des anneaux pour pendre des moustiquaires ; la menuiserie n'en était pas mal travaillée ; enfin je trouvais que rien n'aurait manqué à l'agrément et à la sûreté de notre établissement sur le Nil avec un plafond un peu moins bas et des voiles un peu moins hautes. Nous commençâmes ainsi , le 25 février , une navigation que j'avais le dessein de pousser jusqu'en Nubie.

CXVI.

FARESCOUR. — MANSOURAH.

Nous nous arrêtaâmes devant Farescour, premier campement de Saint-Louis en quittant Damiette. Soixante mille cavaliers et fantassins couvraient alors le bord du fleuve opposé au Delta, tandis qu'une flotte formidable remontait son cours. Cependant, par un triste retour de la fortune, trois mois s'étaient à peine écoulés qu'en ce même lieu, le roi, ses frères, ses barons et les débris d'une si belle armée devenaient la proie des Sarrasins. Il faut lire cette catastrophe dans Joinville. Il faut voir quelle grandeur d'âme déploya le saint roi avec le soudan, et par quel noble silence il répondit peu après aux assassins de ce même Touran-Schah qui venaient à lui se vanter du sang dont ils étaient couverts et lui en demander récompense. Ce fut aussi vers ces rivages que fut pris Joinville, qui, tout blessé, cherchait à regagner Damiette par le Nil. « Mais ne tarda gueres que tan-
« toust veez-ci venir vers nous quatre des gallées du
« souldan, esquelles avoient dix mille hommes ; lors
« je appelé mes chevaliers et requis qu'ilz me con-
« seillassent de ce que estoit de faire, ou de nous
« rendre aux gallées du souldan qui venoient, ou de
« nous aller rendre à ceux qui estoient à terre, et

« fusmes tous d'ung accord, qu'il valloit mieux se
« rendre à ceux des gallées qui venoient parce qu'ils
« nous tiendroient tous ensemble, que de nous ren-
« dre aux autres qui estoient en terre, qui nous
« eüssent tous séparéz les ungs d'avecque les autres
« et nous eüssent par adventure vendus aux Bedoins
« dont je vous ai parlé devant. A ce conseil ne se
« voulut mie consentir ung mien clerc que j'avois,
« mais disoit que tous nous devons laisser tuer afin
« d'aller en paradis, ce que ne voulusmes croire,
« car la pæur de la mort nous pressoit trop fort. »
On peut croire que cette peur que le bon chevalier
avoue franchement grossit à ses yeux le nombre des
assaillants, car il semble difficile que quatre bâti-
ments de dimension à remonter le Nil pussent con-
tenir dix mille hommes.

Le nom de Farescour a une consonnance toute
française ; pour lui conserver la physionomie arabe,
les modernes l'écrivent Fareskour ou Farezqour, de
même que Turc, Turk, Ascalon, Azqâlon, etc.
J'avoue que je ne me rends pas bien compte de ce
qu'un *z* à la place d'une *s*, un *q* ou un *k* à la place
d'un *c* ajoutent à la couleur locale, puisque le mot
s'articule absolument de même. Je me rappelle
d'avoir eu sur les bords du Rhin un domestique qui
en prononçant mal le français s'imaginait parler
allemand. Farescour, par un *k* ou par un *c*, est
un gros bourg avec six minarets. Sur cette branche

www.libtool.com.cn



At the end of the river

130

Borde au Nil - Mansourah

ing. 1890. 10

du Nil, et malgré ses sinuosités, il n'arrive pas de laisser en arrière un village sans en découvrir en même temps quelque autre devant soi; ils sont construits partie en brique, partie en terre, et ne semblent pas plus misérables que ceux de nos provinces les plus aisées; car, sauf les toits plats, j'aurais cru voir des chaumières de Beauce; mais ce qui les fait bien valoir, ce sont toutes ces quilles blanches dont le haut présente le plus souvent la forme d'une amphore renversée; elles s'élèvent de soixante à quatre-vingts pieds au-dessus des maisons; on peut dire que cette branche du Nil en est bordée, et souvent un simple village a plusieurs minarets. Nous rencontrons aussi très-fréquemment de grandes roues à godets ou à jantes creuses qui puisent dans le fleuve et distribuent ses eaux dans une multitude de petits canaux d'arrosage.

Notre canche s'arrête le soir à Kiribin.

28 *Février*. Le vent a été si violent toute la journée d'hier que nous avons été contraints de stationner et d'attendre la nuit pour gagner Mansourah (N° 130). Ce lieu réveille de pénibles souvenirs; il fut pour nos ancêtres un écueil aussi funeste que Crécy, Poitiers et Azincourt. L'impétuosité française perdit tout quand la prudence et le sang-froid pouvaient tout gagner. Deux batailles se livrèrent dans ces champs que nous avons à notre gauche. Nos vieux Français firent des prodiges de valeur.

Ce qui frappe surtout, c'est leur constance dans les revers. On voit que l'ardeur de vaincre causait seule leur indiscipline; mais quand viennent les jours de l'adversité, ils ne songent plus qu'à leur roi, et, prêts à se sacrifier pour lui, ils obéissent et marchent à sa voix comme un seul homme. Au milieu de ces preux, l'histoire nous montre et tous les yeux se portent sur cette grande figure de Saint-Louis, si noble, si résigné, si roi. Je défie tout lecteur qui n'est pas aveuglé par le fanatisme anti-religieux, de ne point partager, pour un aussi beau caractère, l'admiration des contemporains et le respect et l'affection de tous ceux qui l'approchaient, sentiments si fidèlement décrits par son naïf historien. En lisant Joinville, on vit avec Saint-Louis. On connaît le chrétien, le monarque, l'héroïque chevalier, le sage justicier, et surtout l'excellent homme. Il faut le voir dans ces deux journées de la Massoure : « Tantoust je vis venir le roy et
« toute sa gent... et vous promets que onques si bel
« homme armé ne veis, car il paroissoit par-dessus
« tous depuis les espauls en amont... et soyez cer-
« tain que le bon roy fit cette journée de plus grands
« faits d'armes que james j'aie vu faire en toutes les
« batailles où je fus onques. Et, dist-on, que si
« n'eust été sa personne en cette journée, nous eûs-
« sions été tous perdus et détruits; mais je crois que
« la vertu et puissance qu'il avoit luy doubla lors de

« moitié par la puissance de Dieu , car il se bouttoit
« au meillieu là où véoit ses gens en détresse, et
« donnoit de masse et d'épée de grands coups à mer-
« veille. Et me contèrent le sire de Cortenay et mes-
« sire Jehan de Salency, que six Turcs vinrent au
« roy cetuy jour et le prindrent par le frein de son
« cheval et l'emmenèrent à force , mais le vertueux
« prince s'évertue de tout son pouvoir, et de si grand
« courage frappoit sur ces six Turcs que luy seul se
« délivra. » Il apparait ensuite sous un autre jour,
lorsque le grand prieur, en le félicitant de ses
exploits de la journée, cherche à distraire en lui la
douleur de la mort de son frère le comte d'Artois.
« Et le bon roy respondit que Dieu fut adoré de tout
« ce qu'il luy donnoit, et lors luy commencèrent à
« cheoir grosses larmes des yeux à force, dont
« maints grands personnages qui virent ce, furent
« moult oppressés d'angoisses et de compassion de la
« pitié qu'ils avoient de le voir ainsi plourer, en
« louant le nom de Dieu de ce qu'il lui fesoit en-
« durer. »

La fondation de la ville de Mansourah a une date certaine. Après la première conquête de Damiette, en 1220, le sultan du Kaire s'était retiré en ce lieu et y avait établi son camp. La situation était favorable; là, le Nil se divise et le canal d'Achmoun en déverse une partie dans le lac Mensaleh. Bientôt les tentes se changèrent en habitations fixes et se grou-

pèrent autour d'un palais que le sultan fit construire. Nous parcourûmes la ville, qui n'a d'édifices remarquables que ses treize minarets. Les rues tortueuses de Mansourah, ont été arrosées du plus pur sang de France. Qui pourrait m'indiquer la place où le comte d'Artois et Raoul de Coucy ' expirèrent sur un monceau de morts? J'ai une lettre de recommandation pour le gouverneur, mais je m'abstendrai de la lui porter; je sais d'avance quels renseignements historiques on peut puiser dans la conversation de ces messieurs, et que du tabac et du café sont tout ce que je dois en attendre.

· C'est à ce même Coucy que son départ pour la croisade inspira un lai plein de sentiments héroïques et touchants. Je le chantais souvent sur le Nil lorsque au Kaire je me fus procuré une guitare. Je ne connais rien de plus ingénieux que cette dernière stance.

Tout le clergier, tout homme de vieil âge ,
En oraisons et présents aidera ;
On associe à ce pèlerinage
Toute beauté qui fidèle sera ,
Et l'on en doit prévenir celle-là ,
Qui penseroit à devenir volage
Pour quelque lâche elle le deviendra ,
Car les vaillants seront tous du voyage.

CXVII.

DE MANSOURAH AU KAIRE.

UNE heure plus loin, les villages changent d'aspect. La plupart des maisons prennent la forme de ruches dont la partie supérieure sert à loger des pigeons. Dans cette journée nous avons fait peu de chemin, mais le soir l'onde étant devenue « moult plate et courtoise », nous voguons toute la nuit. La petite ville de Miniéh borde la côte occidentale; derrière, nous apercevons quelques monts qui me paraissent assez élevés et que je ne m'attendais pas à trouver dans le Delta. C'est dans cette direction que doivent se rencontrer les ruines de l'ancienne Busiris. Le 1^{er} mars, au lever du soleil, nous dépassons Matoureh, et peu après je découvre deux grands villages qui occupent les rives opposées du fleuve; je demande leurs noms : Ziphté et Mitram. Je les écris comme on me les prononce. Ils sont à mi-chemin de Damiette au Kaire, et remarquables par deux vastes fabriques de toiles de coton, construites à l'européenne avec des toits légèrement inclinés et de grandes croisées vitrées. Quand je m'enquiers quels en sont les propriétaires, on me regarde avec surprise, comme si quelque chose pouvait appartenir à un autre qu'à Méhémet-Ali. Ici, la

liste civile se compose du sol et de tous ses produits. Cette belle contrée est exploitée au profit d'un seul homme, mais enfin elle est exploitée, et ce monopole vaut mieux qu'une friche. Les Bédouins sont libres dans leurs solitudes ; elles n'en sont pas mieux cultivées , et , toujours errants, ils sont restés les mêmes qu'au temps de leur père Ismaël ; car il est vrai de dire qu'au moral rien n'est stationnaire comme un peuple nomade. En Égypte , le pacha est l'unique propriétaire ; ses sujets sont esclaves, et pourtant ces esclaves sont plus sur le chemin de la civilisation que les Bédouins avec leur indépendance. Voilà une conclusion que je n'ai pas la prétention de faire accepter à nos libéraux, et je conviens qu'elle est contraire à toutes les théories. Aussi je ne la donne que comme un fait. Une grande activité régnait au bord du Nil ; quelle différence avec les coteaux brûlés de l'Attique et la plaine inculte d'Esdremon ! Ici , pas un pouce de terre ne repose. Les rizières, les céréales , les champs de coton , les trèfles, les luzernes se succèdent continuellement. Ces roues hydrauliques dont j'ai parlé élèvent les eaux du fleuve à la hauteur des champs et y versent l'abondance et la fertilité ; un long manche fixé à l'axe de la roue se termine en fourche ; un enfant s'y asseoit et dirige circulairement une couple de buffles dont on a bandé les yeux et qui servent de moteurs à la machine ; ces animaux sont ici de la plus grande espèce et n'ont point l'as-

pect hideux et féroce de ceux que j'ai vus à l'embouchure du Tibre et dans les Marais-Pontins. En ces nombreux villages (tout à l'heure j'en découvrerais cinq à la fois dans un horizon borné), nous trouvons abondamment les vivres nécessaires ; le beurre est bon et blanc , ce qui chez nous serait contradictoire. Il faut connaître ce qu'on appelle du beurre en Grèce et en Turquie pour se rendre compte de mon agréable surprise en retrouvant dans celui d'Égypte la saveur de nos beurres de Normandie.

Le 2 mars nous nous éveillons devant Mit-Bira. La veille et la nuit le vent a été presque constamment contraire ; maintenant nous l'avons en poupe. Nous passons entre Bahna et Butah ; Bahna est sur la rive orientale, et plusieurs barques y déposent leur chargement à une belle fabrique, pareille à celles que j'ai remarquées hier. Ces constructions sont récentes. Les villages se succèdent toujours rapidement ; mais les minarets diminuent. Ramleh n'est qu'un amas de grandes ruches accouplées. Démétrius achète, pour six sous de France, un poisson d'une espèce commune, appelé armouht, d'un pied et demi de long, que nous trouvons fort bon. « Nous nous souvenons, disent les « Israélites, au Livre des Nombres, des poissons que « nous mangions pour rien en Égypte ; les con- « combres, les melons, les poireaux et l'ail nous « reviennent dans l'esprit. » Nous voyons les marins

de notre canche se nourrir précisément des mêmes aliments. Le soleil à son coucher nageait dans des flots de lumière ; la nuit fut presque aussi brillante. J'étais assis près du timonier, sur le toit de la barque, et mon cœur se gonflait pendant que je considérais les étoiles. « Sont-ce bien, me disais-je, ces mêmes feux que j'ai si souvent regardés de ma fenêtre dans le manoir de mes pères, sous le ciel de mon pays ? » L'aspect du firmament me semblait changé, mes étoiles n'étaient plus à leur place ; deux plus éclatantes, je crois Jupiter et Saturne, se tenaient en présence, puis la plus faible s'éloignait comme si elle eût reculé devant l'autre, et nos Arabes s'écriaient : « Mahmoud fuit devant Méhémet-Ali. » Cette superstition était alors répandue parmi le peuple en Égypte. Demain, pour notre lever, on nous promet la vue des pyramides ; la curiosité me tient éveillé de bon matin ; mais, ô désappointement ! nous nous trouvons en plein brouillard ; la canche est amarrée au-dessus du village de Bersames. Le vent est contraire, nous nous décidons à mettre pied à terre. La rive droite est garnie de pépinières de grenadiers, d'orangers et de citronniers. Nous passons devant un bâtiment construit à l'européenne, et servant de dépôt pour les blés. Un grand nombre d'ouvriers sont occupés à creuser un canal dans le Delta. Sur le côté opposé, je remarque un télégraphe, et en face de nous, perçant au travers de la

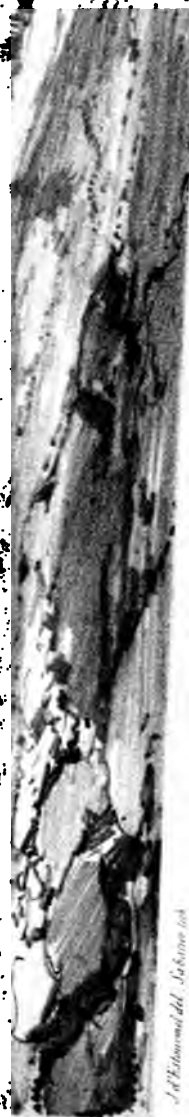
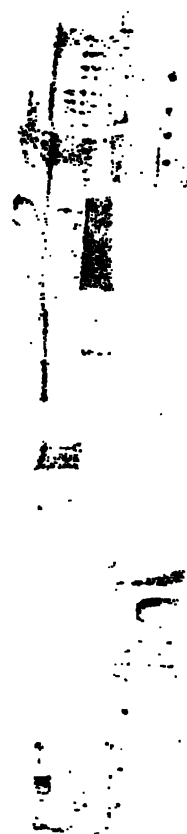
vapeur dorée, un rayon de soleil nous fait enfin distinguer à l'horizon le sommet de deux pyramides. Les rivages deviennent plus sablonneux, les villages et les plantations plus rares. Un bateau nous précède, chargé de feuillages; il transporte de jeunes plants pour les jardins d'Ibrahim. Peu à peu la base des pyramides s'élargit; de cette distance, dix lieues environ, elles représentent bien deux tentes dressées au milieu du désert; nous commençons à en apercevoir une troisième. La nuit vient, un vent violent s'élève derrière nous, et comme il donne en plein dans nos voiles, nous arrivons bientôt au lieu appelé Fouhmel-Bahr, point de jonction des deux grands bras du Nil, entre lesquels est encaissé le Delta; c'est vers ce lieu que le fleuve a dû originellement déboucher dans la mer. Alors le Delta était un vaste golfe, qui s'est rempli successivement par les atterrissements. Hérodote en savait autant là-dessus que nos géologues, et il a dit le premier que cette terre était un don du fleuve. A l'appui de cette opinion, je viens de relire, dans le quatrième chant de l'Odyssée, un passage curieux et souvent cité: Ménélas raconte à Télémaque qu'étant descendu sur l'île de Pharos, et d'après la volonté des dieux, dont Protée fut l'interprète, ayant été contraint de revenir sur ses pas et de rentrer dans les eaux du Nil pour faire un sacrifice, il dut employer tout un jour pour regagner l'embouchure du fleuve; or l'île du Phare est aujourd-

d'hui attenante à Alexandrie. Le Nil, issu de Jupiter ainsi qu'Homère le qualifie, est certainement le fleuve le plus extraordinaire du monde, et par les prodiges de tous genres dont ses bords furent les témoins, et par l'obscurité dont son origine se voile encore; il est exact de dire que sans lui il n'y aurait pas d'Égypte. La Providence a voulu que ce sol fût d'abord formé, puis fécondé par des alluvions apportées de plus de cinq cents lieues, et que les pluies qui lavent les montagnes d'un royaume éloigné et presque inconnu vinssent périodiquement au secours de l'Égypte périssant de sécheresse, pour la rendre la plus fertile contrée du globe. Ici, la terre comme l'eau vient de l'intérieur de l'Afrique, et c'est sur du limon de l'Abyssinie que nous marchons en Égypte¹. Il est à remarquer que les deux rivages du Nil se réuniraient en dos d'âne, si le lit du fleuve ne les séparait pas par une échancrure; il en résulte que lorsque les eaux, en montant, dépassent ses bords, elles retombent des deux côtés dans la vallée, et c'est alors que celle-ci est fécondée.

¹ La véritable cause des bienfaisantes inondations du Nil se trouve si clairement rapportée dans un ancien historien, Agathangides, cité par Diodore, qu'on peut s'étonner que depuis cette explication il ait pu s'élever encore des doutes : « Il pleut, dit-il, continuellement sur les montagnes d'Éthiopie, depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne : ainsi le fleuve qui dans l'hiver ne tire ses eaux que de ses sources, doit augmenter considérablement, l'été et l'automne, par le concours des torrents. »

Le 4 au matin, le vent, devenu furieux, nous empêche de continuer notre navigation jusqu'au port de Boulak. Nous débarquons à Sohbra, maison de campagne du pacha, d'où une belle avenue de figuiers de Pharaon et d'acacias nous conduit au Kaire. Tandis que nous nous extasions à la vue d'une route régulièrement tracée, nos yeux sont frappés d'un spectacle inattendu : quatre chevaux viennent vers nous, un cocher les mène à grandes guides, et un carrosse!... J'allais en donner la description, tant la chose me parut nouvelle; c'était le premier que nous retrouvions depuis Corfou. Le cocher était vêtu à la turque, portait de larges lunettes à verres bombés, et tenait un grand fouet de poste dont il ne se servait pas. Un postillon français nous en aurait tous assourdis; mais un Arabe ne s'agite pas pour rien. Le naturel et les penchants d'un peuple se dénotent par des habitudes indifférentes en apparence. Faire claquer son fouet est chez nous une expression proverbiale, c'est le bonheur de nos postillons, il font du bruit; en Allemagne, ils soufflent dans un cornet, et font de la musique; ici ils ne font rien. Tous les passants s'arrêtaient, dans une admiration muette, devant ce carrosse du pacha, qui leur paraissait plus surprenant que les pyramides. On voit que nous n'étions guère moins badauds, et Volney, qui décrivait naguère le harnais pesant dont les mamelucks chargeaient leurs chevaux, serait sûre-

ment aussi étonné lui-même de rencontrer une voiture aux portes du Kaire et de n'y plus voir un seul mameluck. Peu après nous traversâmes une grande place, nommée Esbekieh, cultivée comme un champ, et qui se change en un lac à l'époque de l'inondation; elle est environnée de maisons. Je dessinai celle où mourut Kléber (N° 131), et qui appartient aujourd'hui au defterdar ou chef des finances, gendre du pacha. Ce seigneur a de singulières habitudes; on le trouve d'ordinaire établi sur son divan entre un tigre et un lion, ce qui a dégoûté les visiteurs, d'autant plus qu'il a dressé le lion à s'avancer au-devant d'eux les bras ouverts, et le tigre à les reconduire jusqu'à l'escalier. Voilà des civilités bien turques. Malgré son humeur farouche, on nous dit que ce haut fonctionnaire dépensait beaucoup à son harem, et que ses femmes, évaluées à tant par tête, l'une dans l'autre, manière d'estimer ce qu'on aime en ces pays, lui représentaient un capital de je ne sais plus combien de milliers de sequins. En face de la maison de Kléber on voit, de l'autre côté de la place, celle qu'occupait Bonaparte; elle a subi beaucoup de changements, mais on a conservé le pavillon du jardin, dont souvent il faisait son salon. Nous descendîmes à l'unique auberge qui soit tenue à l'européenne; chez le sieur Zucchi, Piémontais, où nous nous trouvâmes bien, même indépendamment des comparaisons que nous pou-



Plaza del Hestekien en Kane. La maison de Kitcher

J. H. Kitcher del. La Kitcher del.

www.libtool.com.cn

vions établir avec nos gîtes précédents. Le quartier franc est fort vivant. Des gens de toute espèce viennent ici de chez nous chercher fortune, quelques-uns la trouvent et s'en montrent dignes; mais dans cette colonie, composée de toutes les nations de l'Europe, et qui n'en est pas l'élite, on rencontre bon nombre de médecins assassins et d'industriels chevaliers d'industrie. La France n'a point en ce moment de consul au Kaire; M. Piozen, négociant, est gérant, et M. Petit-Pierre chancelier. Je trouvai dans leur obligeance toutes les ressources que je pouvais désirer.

CXVIII.

LE KAIRE. — VISITE AU CHATEAU.

LA fondation du Kaire remonte au califat de Moez, vers l'an 970; ce prince fatimite avait conquis l'Égypte sur les Abassides. La ville s'agrandit successivement durant l'espace de deux siècles, jusqu'à ce que Saladin, le chef de la dynastie aïoubite, y mit la dernière main en construisant la citadelle. Aujourd'hui, l'enceinte du Kaire est à peu de chose près ce qu'elle était alors. Je m'y perdis souvent, c'est ma manière d'apprendre à connaître une ville; je me plais à errer seul et au hasard, je n'aime point qu'on m'accompagne et encore moins qu'on me

conduise En procédant ainsi, je mets plus de temps à voir les choses, parce qu'il faut d'abord que je les trouve; mais je crois que je les vois mieux, et à coup sûr j'en jouis davantage. Mes pas se tournèrent d'abord vers les quartiers chrétiens et juifs, souvent barrés par des chaines. On ne pénètre point à travers les passages tortueux et étroits qu'on appelle ici des rues, dans les maisons à triple et quadruple étage, sous ces portails en pierres où sont gravées des arabesques, sans reconnaître sur-le-champ à cette ville une physionomie prononcée et particulière. Pour la première fois, en pays mahométan, je m'aperçus de l'existence d'une police; je vis des corps-de-garde, et le soir je rencontrai des patrouilles. Dans quelques rues, deux personnes ont peine à passer de front, et cette difficulté est prodigieusement accrue quand un âne vient en troisième; or, les ânes composent une part notable de la population du Kaire, on en trouve des files à tous les coins, comme chez nous des cabriolets de place; on les prend à l'heure ou à la course, et pour la somme de 20 à 25 sous on les garde la journée; l'ânier vous accompagne en courant et en criant pour faire ranger la foule. Il est impossible de trouver des montures plus commodes; vous ne vous sentez pas aller, tant leur allure est douce et en même temps rapide. Les ruelles du quartier juif sont tout ce qu'on peut voir de plus obscur et de plus étranglé; les toits, les

auvents se rencontrent, se touchent, et forment le berceau au-dessus de la voie publique; le soleil n'y perce point, et à peine le jour. Dans les longs bazars bordés d'okels ou d'hôtelleries servant de magasins aux marchands étrangers, fourmille une immense population¹; on coudoie des gens de toutes robes, on en coudoie qui n'en ont point. J'ai vu des grands garçons, noirs et blancs, se promenant tout nus, ou à bien peu de chose près. Les femmes (on n'en rencontre guère) sont enveloppées de la tête aux pieds d'une espèce de sac; on n'aperçoit que leurs yeux, et souvent elles n'en ont qu'un.

Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort,

a dit notre grand Corneille; j'aime mieux pourtant qu'on en ait deux, quoique je fasse en général peu de cas de la symétrie; mais nulle part on ne voit tant de borgnes qu'en Égypte. Le costume du sexe est aussi disgracieux que celui des hommes est pittoresque. On peut en juger par les femmes que j'ai représentées sur la place de l'Esbekieh.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous fûmes rendre visite au gouverneur; nous formions une cavalcade d'ânes précédés par un janissaire du con-

¹ M. Jomard l'estime à 260 000 âmes. Son livre que j'ai eu trop tard à ma disposition renferme des notions très-curieuses, et c'est le meilleur guide d'un étranger au Kaire.

sulat, qui se servait de sa longue canne comme un sapeur de sa hache pour nous frayer le passage. Nous ne cédions le pas qu'aux chameaux, avec lesquels il est prudent d'éviter toute question de préséance; chaque fois que nous en rencontrions, force était de nous serrer contre les murailles et de nous garer de notre mieux du contact dangereux de ces animaux dont la charge, débordant de droite et de gauche, barrait presque entièrement la voie publique. Le château, fort éloigné de notre auberge, est situé à l'extrémité de la ville sur une hauteur. On y aboutit par une place très-vaste où le peuple prend ses divertissements comme sur les nôtres. Je remarquai un grand cercle accroupi écoutant avec une sérieuse attention un conteur qui tenait à la main une espèce de guimbarde dont il faisait résonner la corde unique, accompagnant et soutenant ainsi son récit. Cette scène me rappelait les improvisateurs du môle de Naples, sauf le jeu si différent des physionomies. Plus loin, des charlatans débitaient leurs mensonges et leurs drogues. Un d'eux, avec une couronne sur la tête et le sceptre en main, avait l'air de s'ennuyer souverainement pendant qu'un musicien basané chantait devant lui les douceurs de l'amour, celles du repos et le sommeil *image de la mort*. Cette comparaison se retrouve de toute antiquité dans la poésie de toutes les langues. Si l'un et l'autre de ces deux sommeils n'impliquait pas égale-

ment l'idée du réveil, aurait-on imaginé pour la mort d'autre terme de comparaison que le néant ? Je vis aussi passer une noce populaire, puis un enfant, hissé sur un chameau, que ses parents menaient circconcire. Nous montâmes la pente assez rapide qui conduit jusqu'au haut du château, dont la première entrée, la porte Bal-el-Azab, est flanquée de grosses tours peintes de larges bandes rouges et blanches qui imitent à l'œil nos anciennes constructions mi-partie briques et pierres. Sur les portes de nos manoirs on voyait cloués des oiseaux de proie ; ici c'est la dépouille empaillée d'un hippopotame. Nous passâmes sous de belles colonnes, restes de l'ancien palais des califes, et devant une fontaine moderne en marbre blanc. Puis, traversant une dernière cour, nous fûmes mettre pied à terre au seuil du palais du gouverneur, qui donnait audience. Le vestibule, l'escalier et la grande antichambre étaient pleins de gens allant et venant. D'autres, assis sur leurs talons, écrivaient avec beaucoup d'adresse sur des feuilles de papier qu'ils tenaient en l'air ; car un Turc ne sait point se servir d'une table, et je n'en ai pas vu d'autres en Orient que ces petits guéridons sur lesquels on pose le dîner. Ces écrivains sont chargés de la correspondance avec les diverses provinces. Cela ne ressemblait pas sans doute aux établissements bureaucratiques de nos grandes administrations, mais bien moins encore à ce que j'avais

vu dans les autres pays musulmans. Ici, tout le monde paraissait occupé. Dans le salon d'audience, le gouverneur, qu'on appelle Habib-Effendi, assis sur des carreaux de soie, dictait à un jeune secrétaire, et le fond de la pièce était rempli par les pétitionnaires. Ce n'était pas ainsi que nous avions reçus et le fils du grand visir à Janina, et tous les beys que j'avais eu occasion de visiter. M. Petit-Pierre nous ayant présentés, Habib-Effendi nous fit beaucoup d'offres de service et commanda à un des cava de nous faire voir l'intérieur du château. Nous nous trouvions sur le lieu du massacre des mamelucks. Cette puissance, qui de fait gouvernait l'Égypte et son pacha, fut anéantie en un jour. Méhémet-Ali avait préparé de longue main cette sanglante tragédie. Des grâces avaient été accordées aux chefs, et leur confiance était telle que, lorsqu'ils furent convoqués au nombre d'environ deux mille, un seul, dit-on, s'abstint de paraître. Le ministre de la guerre passa la revue où les mamelucks furent environnés d'Albanais; d'autres meurtriers se tenaient cachés, prêts à occuper au premier signal les fenêtres et les terrasses. Quand les mamelucks, après avoir défilé, arrivèrent à la porte de la citadelle, ils la trouvèrent fermée, et aussitôt le feu commença; quelques-uns des principaux, se faisant jour, revinrent sur leurs pas pour demander des explications. Le ministre les assura que c'était une méprise, qu'il allait

se faire rendre compte. On apporta les fint-janes et les chibouks, et pendant que ses hôtes avaient les mains occupées, on se jeta sur eux et leurs têtes furent tranchées dans cette salle même où nous sommes assis. Les autres proscrits erraient bride abattue dans les cours et les passages, cherchant vainement une issue. Tous périrent. Voilà l'action que j'ai entendu excuser, approuver même parce qu'elle a réussi. Tant il est vrai, comme l'a dit spirituellement M^{me} de Staël, que la plupart des hommes sont au service de l'événement et n'ont pas la force de penser plus haut qu'un fait. Un seul mame-luck (on assure qu'il est encore vivant et retiré à Constantinople) osa lancer son cheval de dessus la plate-forme d'une terrasse haute de plus de soixante pieds et donnant sur la grande place ; le cheval tomba sur ses jambes, s'en cassa une. Emin-Bey¹ changea lestement de monture, et un dromadaire le transporta à Gaza sans débrider.

Le cavas nous conduisit d'abord au fond du puits de Joseph, construit comme le reste de la citadelle par le grand Saladin, Yousef-Salâh-el-Din. On y descend par une rampe à sept étages, taillée dans le

¹ En me le nommant, on ajouta à son nom : mame-luck d'Elfy-Bey ; on distinguait ainsi les mame-lucks par le nom de leur premier maître, qui continuait à exercer sur eux une espèce de patronage, même quand ils étaient devenus ses égaux.

roc et aboutissant à une citerne profonde de cinquante pieds. L'eau y monte au moyen d'une machine, et des bœufs viennent l'y chercher. De là, nous entrâmes dans le palais de Méhémet-Ali. Par un double escalier d'une roideur excessive nous parvînmes à un très-grand vestibule autour duquel ouvrent plusieurs salons. La hauteur des appartements leur donne une certaine majesté, et la quantité de croisées une certaine gaité. Du reste, rien n'est en proportion; pas une ligne n'est droite, pas un mur n'est d'aplomb, et la menuiserie et la peinture sont d'une exécution au-dessous du médiocre. Certes les modèles ne manquaient pas sur place au pacha; il pouvait imiter à son gré les pharaons ou les califes; choisir entre l'élégance moresque et le grandiose égyptien; il a préféré le style turc. Les arts sont ici en pleine barbarie. On commence à y construire des vaisseaux et des machines; on parviendra peut être à former des ingénieurs et des mécaniciens. Mais l'architecte, le peintre, le sculpteur, n'ont encore rien à faire avec Méhémet-Ali. Il est à remarquer que c'est le contraire de la marche qu'a suivie le perfectionnement dans nos contrées, où les arts et les lettres ont fleuri avant les sciences. L'ordre naturel et progressif se trouvant ainsi interverti, il est curieux d'observer ce qu'il en adviendra dans l'intérêt de la civilisation égyptienne.

La vue qui s'offre à nous des fenêtres du palais

est sans doute une des plus étonnantes du monde : sous nos yeux , le Kaire avec tous ses dômes et ses minarets ; au second plan, le fleuve et ses rivages cultivés ; puis après, le désert et ses pyramides. Nous découvrons à la fois celles de Djizé et de Sakara ; les premières nous font face à une distance de trois lieues. Nous en comptons quatre, et quatorze à Sakara, dont la plupart, ruinées ou à demi démolies, s'élèvent derrière les bois de palmiers qui ont pris la place de Memphis. En quittant le palais, nous passons devant le harem ; à sa porte, une autruche se promène gravement.

Ce qui rend surtout remarquable cette citadelle, demeure d'un pacha, officier de fortune sorti des rangs des Albanais, ce sont les divers ateliers de mécanique, fonderie, serrurerie, etc., dont il l'a entourée. Là se fabriquent des armes de toute espèce. La plupart des contre-maitres sont du pays ; d'habiles ouvriers du nôtre les ont formés. Pour avoir créé de semblables établissements et donné ce degré d'impulsion aux travaux qui s'y exécutent, il fallait sans doute la volonté tenace de l'individu qui, ainsi qu'il me l'a dit à moi-même, a commencé à plus de cinquante ans son éducation élémentaire en apprenant à lire ; mais tout cela tient à lui seul, et jamais l'expression d'Isaïe n'a mieux reçu son application : « L'Égypte est un homme. »

CXIX.

EMPLACEMENT DE MEMPHIS. — SAKARA.

Le 7 mars, nous partîmes par une belle matinée. Nos ânes nous portèrent, je pourrais dire nous emportèrent, à travers la foule qui remplissait les rues. Nous passâmes au galop devant la mosquée d'Isehna, en nous dirigeant vers le vieux Kaire. Nous longeâmes le canal, maintenant à sec, qui, lors de l'inondation, sert d'introducteur aux eaux du Nil ; dans l'intérieur de la ville, à peine si on peut soupçonner l'existence de ce canal, malgré tous les ponts qu'on traverse, tant leurs parapets sont élevés, ce qui empêche de les distinguer des murs qui bordent les rues. L'eau arrive par cette voie dans les différents réservoirs ; et plusieurs places publiques se trouvent alors transformées en étangs. Nous laissâmes à gauche une longue ligne d'aqueducs à arcs inégaux qui communique avec la citadelle. Fostat, que nous appelons le vieux Kaire, n'est maintenant qu'un faubourg de la ville nouvelle ; c'est son port pour la haute Égypte comme Boulak pour le Delta. Les maisons se succèdent le long du fleuve, divisé en cet endroit par une île nommée Raouda. Elle servit de refuge aux Grecs lorsque les Arabes les chassèrent

de la ville qu'ils occupaient sur la rive droite du Nil et qu'on croit avoir été la Babylone de Cambyse. Deux ponts de bateaux joignaient jadis l'île à la terre ferme, et c'est à sa pointe méridionale que se trouve le Nilomètre antique; mais nous ne nous y arrêtons pas aujourd'hui, des monuments plus fameux nous appellent. Nous allons aux Pyramides.

Après avoir traversé le fleuve, je me détournai pour entrer à l'école de cavalerie; je voulais voir son commandant, ancien aide-de-camp du maréchal Saint-Cyr. Je retrouvai avec plaisir cet officier recommandable; ce n'est pas ce qu'on appelle un faiseur. Il nous dit que Napoléon avait proclamé les mamelucks les premiers cavaliers du monde, et que d'après une telle autorité il lui eût paru plus conséquent d'améliorer ce qui existait sous ce rapport en Égypte, que de tout innover comme on l'a fait; mais on voulait exclusivement de l'européen, et on a réussi. L'ancien palais de Mourad-Bey, où l'école est établie, ressemble parfaitement aujourd'hui à une de nos casernes, et n'en est pas plus beau. Le commandant paraissait content de ses jeunes cavaliers qu'il m'assura être sages et parfaitement disciplinés. « Non pas, ajouta-t-il, que je prétende vous dire qu'ils comprennent aussi strictement que nous les devoirs d'un militaire, mais pourtant je vois des choses d'eux qui me satisfont; ainsi, pas plus tard qu'hier, ils étaient chez des Almées; il survint des

officiers : aussitôt , sans broncher , sans un moment d'hésitation , chacun de mes jeunes gens céda la sienne à son supérieur avec tous les égards dus au grade. » Ce trait de discipline me fit sourire. « Allez , me dit M. V. , cela n'est pas mal pour des Arabes. » En quittant l'école et son commandant , je m'acheminai vers Sakara. A peu de distance , nous rencontrâmes le mahmour de Djizé avec une suite nombreuse. J'ai peut-être déjà dit qu'on appelait mahmour les préfets en Égypte. Je saluai celui-ci avec la considération que je professe pour les préfets de tous les pays. Une bonne femme qui lui avait fait la même politesse y ajouta , dès qu'il eut le dos tourné , une exclamation qui fit rire notre drogman. Je lui en demandai la traduction ; il me dit que la vieille , quand elle avait cru ne plus être entendue , avait envoyé son préfet à tous les diables , ce qui me fit faire un retour modeste sur les révérences que me faisaient jadis les conscrits. Le village de Djizé est éloigné de deux heures des Pyramides , qui ont pris son nom comme elles ont donné le leur à la bataille gagnée par Napoléon , qui s'est livrée à plus de trois lieues de distance. Nous suivions les rivages du Nil et la fertile plaine qui les borde , traversant souvent des bosquets de dattiers dont l'ombre n'empêchait pas une moisson de blé ou de doura de mûrir à leurs pieds. De temps en temps , une brise s'élevait qui semblait sortir du fleuve , et alors tous ces panaches

www.libtool.com.cn



verts se balançaient au-dessus de nos têtes. Nous mimes trois heures à nous rendre aux buttes de Mit-Raheni, où quelques fondations, des débris de granit, mais surtout un admirable colosse exhumé récemment, dénoncent l'emplacement de Memphis (N° 432). Les monuments funéraires de Sakara décoraient sa nécropole, et ceux de Djizé, d'après Diodore, en étaient distants de cent vingt stades. Le colosse qui représente Ramsès (Sésostris) est resté couché la face contre terre dans la fosse qu'on a creusée à l'entour de sa masse pour la déblayer. Nous lui avons trouvé une longueur de trente-cinq pieds. Il est en pierre d'un grain très-fin et d'un blanc de lait qui m'a rappelé le Palombino dont je ramassai des débris à Rome. La tête et la poitrine sont d'une étonnante conservation; on y reconnaît le grandiose qui caractérise les belles statues grecques, et cependant c'est évidemment un autre type; et il est curieux de retrouver dans cette tête royale, rendue au jour après tant de siècles, le caractère de la physionomie arabe telle que nous la remarquons encore aujourd'hui dans les indigènes. Les yeux sont taillés en amande; le nez décrit dans toute sa longueur une légère courbe qui ne rappelle ni la ligne droite et pure du nez grec, ni la bosse du nez romain; il y a de la puissance et de la douceur dans l'expression de cette figure. Elle est noble, elle est belle, et pourtant cela ne ressemble pas précisément

à la noblesse et à la beauté telles que nos yeux sont habitués à les comprendre. Me permettrai-je une réflexion? Nous naturalisons chez nous, à grands frais, les obélisques de l'Égypte, et nous imitons en ce genre de luxe les magnificences de l'ancienne Rome, mais, pour l'histoire de l'art, une statue comme celle de Sésostris n'aurait-elle pas enrichi plus curieusement nos musées qu'une aiguille de granit?

Nous apercevions à peu de distance le village de Sakara et ses pyramides plantées comme des bornes sur la limite du désert. Nous y trouvâmes un hôte qui nous reçut avec la cordialité militaire, et dont la maison est ouverte à tous les étrangers. Toscan de naissance, il citait avec exactitude le Tasse et l'abbé Casti; soldat, il parlait de la gloire française en témoin oculaire; il était resté sous nos drapeaux jusqu'au licenciement de 1815. Alors, fatigué de l'Europe, comme il nous le disait, il avait suivi le vieux penchant qui l'attirait vers l'Égypte : « Il y a longtemps que je me sentais né pour être Égyptien », ajoutait naïvement le bon M. Tadéo, qui en parlait comme d'une vocation. Depuis seize ans il avait échangé l'épée contre la bêche, et ce soldat laboureur aux pieds des pyramides me retraçait le vétéran d'une de nos chansons populaires.

En mettant pied à terre nous fûmes environnés de tous les antiquaires du lieu, qui s'empressaient de

nous offrir les dépouilles de leur nécropole. Je me jetai d'abord sur les figurines en terre cuite, recouvertes d'un émail vert ou bleu ; leur parfaite conservation nous les faisait considérer comme précieuses ; mais leur abondance et le peu de prix qu'y mettaient leurs possesseurs ne tardèrent pas à nous en dégoûter. Il en est ainsi de bien d'autres choses. On n'ose dire quel est ici le prix marchand de ces petits objets, dont les revendeurs d'Europe ne sont pas honteux de demander un talari pièce.

Le lendemain de bonne heure j'étais au pied de la pyramide à degrés, appelée ainsi à cause de ses six étages. Un loup m'y avait devancé. Le dieu Macedon¹ dut être fort scandalisé de la chasse que nous lui donnâmes au grand galop de nos ânes. Je comptai autour de moi quatorze pyramides. Il aurait fallu plusieurs jours pour les examiner toutes en détail. Je préfèrai me réserver pour celles de Djizé ; mais avant d'en prendre le chemin, je me fis conduire à une catacombe dont l'entrée est située à mi-côte du banc de roche calcaire dans lequel cette portion du cimetière de Memphis a été creusée. Ici, quelque extraordinaires que soient par leurs proportions les monuments qui s'élèvent sur le sol, ceux qui se

¹ Macedon, fils d'Osiris, combattait couvert d'une peau de loup comme Anubis d'une peau de chien, ce qui explique, selon Diodore, la vénération des Égyptiens pour ces deux animaux.

cachent au-dessous, moins imposants à l'œil, sont peut-être aussi curieux sous le rapport de l'art. Je trouvai des salles dont les murs étaient couverts de peintures du haut en bas, et jusqu'au plafond. C'étaient les premiers hiéroglyphes qui s'offraient à moi sur place. La connaissance de cette langue sacrée avait disparu avec ses prêtres et ses dieux ; mais que ne peut la patience dirigée par l'intelligence ? de grandes découvertes ont été faites de nos jours. C'est à la pierre trouvée à Rosette en 1799, par un de nos officiers du génie, nommé Boussard, qu'on doit d'avoir été mis sur la voie ; elle restera la première page du dictionnaire hiéroglyphique. Ce monument lapidaire, que les Anglais nous prirent et portèrent à Londres, présentait des traductions grecques et coptes en regard de la version énigmatique. Pour en revenir à l'hypogée où je venais de pénétrer, les figures les plus étranges s'y trouvent prodiguées ; elles se succèdent sur une infinité de lignes. J'y remarquai des personnages, des animaux, des instruments, enfin des signes de toute espèce, jusqu'à celui de la croix, qui, d'après ce que m'a dit le savant M. Wilkinson, signifiait *protecteur*. Ne croirait-on pas voir, dans le hasard du choix de ce signe, un témoignage de la clairvoyance des prêtres égyptiens ? Leurs devins n'ont pas toujours prédit si juste. Nous n'osâmes, sans échelles, nous hasarder dans les profondeurs de plusieurs puits

que nous rencontrâmes sous nos pieds. Des momies figuraient sans doute dans ces grandes niches carrées, maintenant vides. Les murs sont fort dégradés, et évidemment par la main des curieux, dont chacun veut emporter un débris de ces peintures; la terre en est jonchée. Je ramassai, mais je ne me serais pas permis d'arracher. En vérité les arts n'ont souvent pas de plus grands ennemis que leurs prétendus amateurs. Un d'eux ne fut-il pas pris sur le fait, à Rome, enlevant à la pointe de son couteau des morceaux d'une fresque de Raphaël! Je me souviens qu'à Nîmes, en 1816, une espèce de jardinier, s'apercevant de la curiosité avec laquelle j'examinais un pavé de mosaïque auprès du temple de Diane, en cassa un morceau qu'il me tendit, et comme je lui demandai avec surprise à qui j'avais affaire, « Je suis, me répondit-il, *le conservateur.* »

CXX.

PYRAMIDES DE DJIZÉ.

Nous nous dirigeâmes vers les Pyramides de Djizé en nous tenant sur la lisière de la plaine et du désert. J'admirais cette transition subite de la stérilité complète à l'extrême fécondité; nulle part je ne l'avais vue marquée en si grands traits. C'est bien là la vie et la mort se touchant, et le contraste ne

pouvait être plus frappant entre l'ancienne Memphis toute retentissante du bruit de son immense population et sa silencieuse nécropole. Les champs de doura que nous venons de traverser ont été des rues et des places ; tout a disparu, même les débris ; tous les ans la marée du Nil les ensevelit sous une nouvelle alluvion, cette bienfaisante marée qui, tout à l'opposé de celles de la mer, change le sable en terre et fertilise ce qu'elle couvre. Je m'arrêtai à quelque distance de la première pyramide ; la seconde l'égale presque en hauteur ; la troisième et la quatrième vont en décroissant. J'avais devant moi la seule des sept merveilles de l'ancien monde qu'il ait été donné aux hommes de nos jours de contempler, car les six autres ont disparu, et la place même des trois que je suis allé chercher à Rhodes, à Halicarnasse et à Éphèse est ignorée. Un de mes Arabes se baissa pour ramasser quelque chose qui luisait à ses pieds ; c'était une cornaline de la grandeur d'une lentille sur laquelle est gravée une tête antique ; il me la laissa pour quelques paras ; je l'ai précieusement conservée. Cette gravure si fine, ce frêle joyau était resté intact aux pieds des pyramides, et je rencontrais l'un auprès de l'autre, dans cette solitude, ce que les arts des anciens ont produit de plus grand et de plus petit avec une égale perfection. Je ne m'étendrai point sur l'historique des pyramides. Ici tout est doute et mystère. Ce qu'Hérodote et, après lui, Diodore re-

www.libtool.com.cn

/



Pyramides de Gizeh

Les Pyramides et le Sphinx

3

gardent comme le plus probable, c'est que, environ mille ans avant notre ère, le roi Chéops ou Chemnis, puis son frère, puis son fils, élevèrent ces monuments immenses. Manethon les attribue aux rois de la quatrième dynastie, cinquante et un siècles avant Jésus-Christ. Depuis, chaque savant a eu son système; les uns voient dans la grande pyramide la sépulture d'Osiris; les autres un observatoire astronomique. Enfin, ce que remarque Diodore que, de son temps, ni les historiens, ni les Égyptiens eux-mêmes n'étaient d'accord sur leur origine et leur but, est également vrai aujourd'hui, et dix-huit siècles de plus n'ont rien éclairci. Je ne répéterai donc point ce que tout le monde a lu, pas même l'anecdote scandaleuse de la fille de Chéops. Je m'assis sur les débris de la chaussée, en gros blocs, qui jadis servait d'avenue à la nécropole, et je contemplai en silence ce prodigieux spectacle (N° 133). Je croyais toucher à la grande pyramide quand j'en étais encore à un quart d'heure de marche. A ma droite, le sphynx à demi ensablé, déployant sa longue croupe, élevait de trente pieds sa tête mutilée avec une grâce et une majesté dont les efforts du temps et du vandalisme n'ont pu effacer le sentiment. Le rocher calcaire dans lequel il a été taillé est le même qui sert de fondation et probablement de noyau aux pyramides. La pierre, tout usée qu'elle est, laisse encore deviner les contours que la main

de l'artiste lui avait imprimés, et la couche de couleur imitant le porphyre dont elle était revêtue. Quelques doctes ont cru que ce sphynx était l'œuvre et peut-être le portrait d'un Tothmosis, pharaon de la dix-huitième dynastie, le même dont Joseph fut ministre. Quoi qu'il en soit, ce colosse symbolique, énigme personnifiée, sentinelle avancée des tombeaux, semble placé là pour exprimer le mystère dont le trépas enveloppe ses secrets et le doute qui s'élève dans l'âme du mourant à l'approche de son heure suprême ; car tout a sa signification dans les monuments allégoriques de la vieille Égypte.

Bientôt je fus environné d'Arabes qui m'offraient leurs services. Ces cicerone du désert exploitent les pyramides comme les lazzaroni le Vésuve. Ainsi qu'eux, ils sont importuns et nécessaires. Presque porté par deux d'entre eux qui me levaient par-dessous les bras, j'entrepris l'ascension de la grande pyramide, mais, au bout de quelques assises, l'assistance même qu'on me prodiguait sans que je pusse m'en défendre, me dégoûta de ma tentative. Je craignais que mes acolytes ne me lâchassent, et la roideur des marches, si l'on peut appeler ainsi des blocs de deux à trois pieds de hauteur, m'effrayait ; à mes côtés, Démétrius, pour m'encourager, me racontait je ne sais quelle histoire ridicule d'un tonneau que des Anglais avaient hissé dernièrement au haut de la pyramide, pour se donner le plaisir de

l'en faire descendre en roulant. Il admirait beaucoup cette invention. « Remarquez bien , seigneur comte, répétait-il, un tonneau vide ! Les milords avaient commencé par le boire sur la plate-forme. » Je revins sur mes pas, réservant ma curiosité pour l'intérieur du monument. Après les préparatifs nécessaires, nous nous élevâmes par une rampe formée de débris accumulés, jusqu'à l'entrée placée vers le milieu de la face septentrionale. Là, nous nous enfonçâmes en nous courbant dans les entrailles de la pyramide par un couloir de trois pieds en carré, revêtu de marbre blanc. Nous descendîmes d'abord une pente assez rapide; puis nous grimpâmes sur des blocs très-glissants et nous passâmes par une ouverture qui me parut pratiquée à coups de pioche; ensuite je continuai à monter peu à peu et moins péniblement, la voie étant devenue plus spacieuse. Vers le milieu du trajet un pas difficile m'arrêta. Il fallut écarter les jambes et placer alternativement les pieds dans des trous entaillés dans l'épaisseur des deux murs parallèles; enfin, en nous aidant des genoux, des pieds et des mains, et à la sueur de nos fronts, nous parvinmes à une salle de seize pas de long sur huit de large¹. Les murs très-enfumés demandent à être

¹ C'est ici que je pus reconnaître la justesse de la remarque de Volney, lorsqu'il parle « de la difficulté d'observer, et du peu d'accord qui règne dans les mesures prises des mêmes objets par des

examinés de près pour reconnaître la beauté du granit rose dont ils sont entièrement revêtus ainsi que le plafond. Vers le bout de la salle, un sépulcre vide atteste le néant de l'orgueil du pharaon qui, pendant vingt années, au dire d'Hérodote, fatigua tant de milliers d'hommes à lui préparer une sépulture; il paraît qu'il trouvait encore des courtisans pour habiter avec lui dans ce palais de la mort, et un canal étroit, dont on nous fit remarquer l'orifice, servait, dit-on, à introduire les vivres qu'on leur faisait passer du dehors. Le savant Maillet, qui a écrit sur les pyramides un Mémoire auquel il ne reste rien à ajouter, et que Savary a inséré en entier dans ses Lettres, pense que ces malheureux avaient emporté leur bière avec eux, et qu'ils se rendirent successivement les devoirs funéraires. Diodore affirme au contraire que cette tombe, que Chemnis s'était préparée à si grands frais, ne reçut point sa momie. Le fait est, ainsi que je l'ai dit en commençant, qu'on ignore également et l'historique de ces

voyageurs également exacts et consciencieux », puisqu'il donne à cette chambre sépulcrale une longueur de 13 pas sur une largeur de 11. Le pas peut varier, mais il reste à m'expliquer comment j'ai trouvé la forme du parallélogramme rectangle à un emplacement que Volney a jugé presque carré. Ayant lu depuis l'intéressante dissertation de Maillet, j'ai reconnu avec satisfaction que nos mesures s'accordaient parfaitement; il donne à la Salle du Roi 32 pieds de long sur 16 de large, et 19 de hauteur.

monuments lors de leur origine, et l'époque où les califes en violèrent l'entrée. Quelque vive que fût ma curiosité, il m'eût été impossible de prolonger mes recherches, car la chaleur était suffocante et l'absence d'air extérieur la rendait tellement intolérable que nous fûmes bientôt forcés à la retraite. Telle est la salle dont quelques érudits ont voulu faire un cabinet d'étude, un laboratoire scientifique, sans s'inquiéter seulement s'il était possible d'y respirer et d'y vivre; en nous en retournant, nous vîmes la pièce, moins grande que l'autre, à laquelle on donne le nom de Chambre de la Reine. Démétrius à chaque moment nous régalaît de quelques traits d'érudition. Il ne cessait de se récrier sur les rapports surprenants qu'il trouvait entre les pyramides et les catacombes de Rome, où, remarquait-il, il faut également allumer des torches en plein jour pour se diriger. En sortant de ces épaisses ténèbres, mes mauvais yeux craignaient de rencontrer un soleil ardent; je fus surpris de le trouver pâle et voilé. Le *kamsin*, ce terrible vent de Barbarie, commençait à souffler, et j'en éprouvai le même malaise que me causait le siroco en Italie : ma tête s'appesantit et mes genoux fléchirent. Ce ciel menaçant hâta notre départ. D'ailleurs il fallait être de retour à la ville avant l'heure de la clôture des portes. Nos ânes, infatigables et bien supérieurs à leurs frères d'Europe, ne nous laissèrent

pas dans l'embarras. Je dois avouer qu'à cette première visite les pyramides ne remplirent pas toute mon attente. Cette merveille du monde me semblait basse et écrasée quand je la comparais aux clochers dentelés et à jour dont le moyen âge a couvert l'Europe. Je pensais, avec un sentiment d'orgueil pour nos ancêtres, que la puissance architecturale des Égyptiens et des Romains n'avait pas été jusqu'à concevoir la cathédrale gothique perçant les nuages de ses flèches et Michel-Ange posant dans les airs le plus magnifique des dômes.

CXXI.

PALAIS D'IBRAHIM.

MOSQUÉES.

ENTRE le port du vieux Kaire et celui de Boulak, Ibrahim a fait construire, sur le bord du Nil et en face de l'île de Raouda, une maison de campagne ; on y arrive par de grandes avenues, et les alentours sont couverts de plantations. On m'a dit que le pacha, après la dernière guerre, ayant quelques remords d'avoir tant coupé d'oliviers en Morée et dans l'Attique, a résolu par expiation d'en planter un nombre égal en Égypte, ce qui dédommagera bien les Grecs. Le palais, dont la distri-

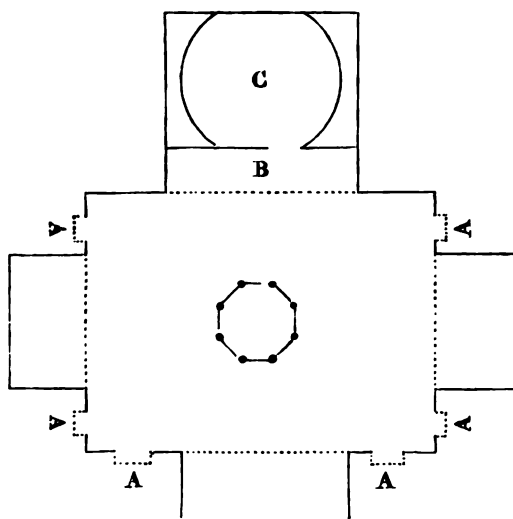
bution est à peu près la même que dans celui de Méhémet-Ali, mais dont l'architecture et l'ameublement sont plus soignés, nous fut montré par un Français, intendant du prince et digne de sa confiance, dont il jouit pleinement. Nous nous reposâmes dans un salon presque entièrement à jour, tant les fenêtres y sont multipliées; elles sont drapées en jolies étoffes, et, sur les panneaux étroits qui les séparent, des paysages sont peints qui, quoique bien médiocres d'exécution, forment, avec le reste du décor de l'appartement et le large divan qui en fait le tour, un ensemble agréable. M. Bonfort nous conduisit de là dans un jardin voisin du harem; nous y rencontrâmes, au milieu des kiosques, des fontaines et des bosquets d'orangers, le petit prince héréditaire qui se promenait avec sa suite, et dont la douce physionomie me parut d'un augure favorable pour son règne futur; la vue de son père causa une impression toute différente à M. de Châteaubriand, et mes pronostics pourraient bien n'être pas plus sûrs. A l'extrémité des jardins, deux pavillons surmontés de coupoles renferment, l'un le corps de l'ancien ministre de la guerre, le même, je crois, qui présida au massacre des Mamelucks; et l'autre une fontaine où l'on présente à boire aux passants altérés, en leur demandant une prière pour le défunt. Ce genre de fondation est commun dans les pays musulmans; l'idée en est simple et touchante. C'est ainsi

que Méhémet-Ali a fait construire récemment , en mémoire de sa sœur, la belle fontaine qu'on voit près des bazars.

M. Petit-Pierre, qui nous avait obligeamment accompagnés dans notre promenade, fut obligé de rentrer à sa chancellerie pour examiner les passe-ports de plusieurs voyageurs qui venaient d'arriver de Morée; il m'en fit voir un, délivré en français au nom du gouvernement grec, qui portait ce singulier signalement : « Peu de bouche, et les yeux à jour. »

Le 10 mars, je profitai de la politesse du gouverneur, qui m'avait offert de mettre un de ses cavas à ma disposition pour visiter les mosquées, en ajoutant qu'avec une barbe comme la mienne on ne pouvait manquer d'être bien venu partout. De même que le plan de nos églises se réduit, à peu d'exceptions près, aux deux croix, grecque et latine, de même la construction des temples mahométans n'admet guère que deux formes : dans l'une, on reconnaît la distribution commune à toutes les maisons, une cour carrée et des salles à l'entour; dans l'autre, une cour plus longue est environnée de plusieurs rangs d'arcades. Les mosquées El-Hakim, Touloun et d'Amrou ont été construites sur ce dernier modèle. Je parlerai plus en détail de la mosquée de Sultan-Hassan, fondée dans le XIV^e siècle sur la place de Roumeyleh, en face du château : l'extérieur en est majestueux ;

ses hautes murailles, peintes, selon l'usage, de bandes rouges et blanches, et couronnées d'une large corniche, sont percées, sur une de ses faces, de huit rangs de croisées. Le portail, orné de grecques du meilleur goût, est d'un bel effet; on y monte par un perron élevé, on traverse après un élégant péristyle carré, et, par un passage obscur, on arrive à une cour intérieure conforme au trait suivant :



Elle est environnée de chapelles ouvrant sur la cour par une haute et large arcade en ogive, figurée par les quatre lignes pointées. Un rang de trèfles forme balustrade sur la crête des murs; six belles portes, marquées par la lettre A, sont pratiquées dans des

retraits d'un pied de profondeur ; au-dessus il y a des inscriptions et des espèces de fenêtres. J'aurais voulu pouvoir prendre des mesures parfaitement exactes ; mais cela n'eût été ni séant , ni prudent au milieu des curieux qui nous observaient. Une fontaine avec une colonnade disposée en octogone et recouverte d'une jolie coupole occupe le milieu de la cour ; à droite , au fond de la chapelle B , une porte conduit dans le sanctuaire C , où l'on trouve la tombe du saint patron. Cette arrière-salle, carrée et fort élevée, finit par s'arrondir en dôme ; elle est environnée d'une large frise où se lit une inscription arabe. Toute cette architecture est noble et imposante. Ajoutez-y les plus agréables accessoires , des vitraux colorés , des boiseries découpées à jour , des plafonds peints et dorés dans le goût mauresque , des lambris de marbres précieux , des pavés en marqueterie pouvant presque rivaliser pour le choix des dessins et la vivacité des couleurs avec ceux des belles églises de Rome , et vous aurez une idée de la mosquée d'Hassan. Je m'étonne que Savary, si disposé à l'enthousiasme , n'ait vu dans ce temple magnifique « qu'un grand édifice dont la corniche , grotesquement sculptée , a une saillie considérable , et est surmontée d'un vaste dôme. » La mosquée de Sultan-Touloun , la plus ancienne du Kaire (elle remonte au ix^e siècle), est aussi une des plus belles ; mais la plus extraordinaire , celle qui rappelle le mieux les

descriptions des contes orientaux , c'est sans contre-dit la grande mosquée El-Ahzar, ou des Fleurs. Elle ressemble au moins autant à un bazar qu'à un temple, et je ne me serais pas cru dans un lieu saint si le cava ne m'eût donné l'exemple de quitter mes souliers. Dans une très-longue et vaste cour, une foule de gens s'occupaient de leurs affaires : pour beaucoup, c'était de dormir ; d'autres causaient accroupis en cercle, ou lisaient et écrivaient. La cour est ceinte de trois côtés par des arcades fermées, au-dessus desquelles s'élèvent plusieurs minarets. El-Ahzar est aussi une espèce de caravansérail ; les différentes nations musulmanes y ont leurs quartiers séparés. Ce fut là que logea Soleyman-el-Halegy, l'assassin de Kléber, en arrivant de Syrie ; il y réchauffa son fanatisme à celui des docteurs de la loi qui professent dans cette singulière mosquée, et font à certaines heures des cours de théologie et de législation. Lors de la révolte du Kaire, les insurgés cherchèrent un refuge à El-Ahzar. Un côté de ce grand cloître est ouvert et soutenu par des colonnes, presque toutes en marbre blanc ; nous en comptâmes cent vingt-huit, sous lesquelles beaucoup de gens se livraient aux mêmes travaux ou aux mêmes loisirs que dans la cour. Nous retrouvâmes là le décor ordinaire des mosquées, les lambris de marbre, les niches tapissées d'incrustations en pierres de couleurs, les versets du Coran inscrits sur les murs, et la chaire

des ulémas, dont la boiserie offre un assemblage confus de dessins bizarres, semblables à ceux qui couvrent les châles turcs; quelquefois ces chaires ont conservé la forme des *ambones* de nos églises des premiers siècles. Dans toutes les mosquées, il y a un sanctuaire séparé, où le tombeau du saint est ordinairement placé sous une grande cage en cuivre. Quelquefois des cadres contenant des sentences écrites en beaux caractères sont suspendus aux gril-lages. Nous trouvâmes, dans une mosquée appelée Hassanein, des brodeurs occupés à terminer un tapis destiné au tombeau du Prophète.

CXXII.

LE VIEUX KAIRE. — BAZAR DES ESCLAVES.

LE lendemain, nous fûmes explorer le vieux Kaire. Nous y cherchâmes longtemps le lieu qui servit, dit-on, de retraite à la sainte Famille pendant son séjour en Égypte. Nous finîmes par découvrir une petite chapelle souterraine ornée de quelques colonnes, au fond de laquelle est un autel, et qui me rappela par sa disposition les grottes de ce genre qui m'avaient été montrées en Palestine. L'église n'a du reste rien de remarquable.

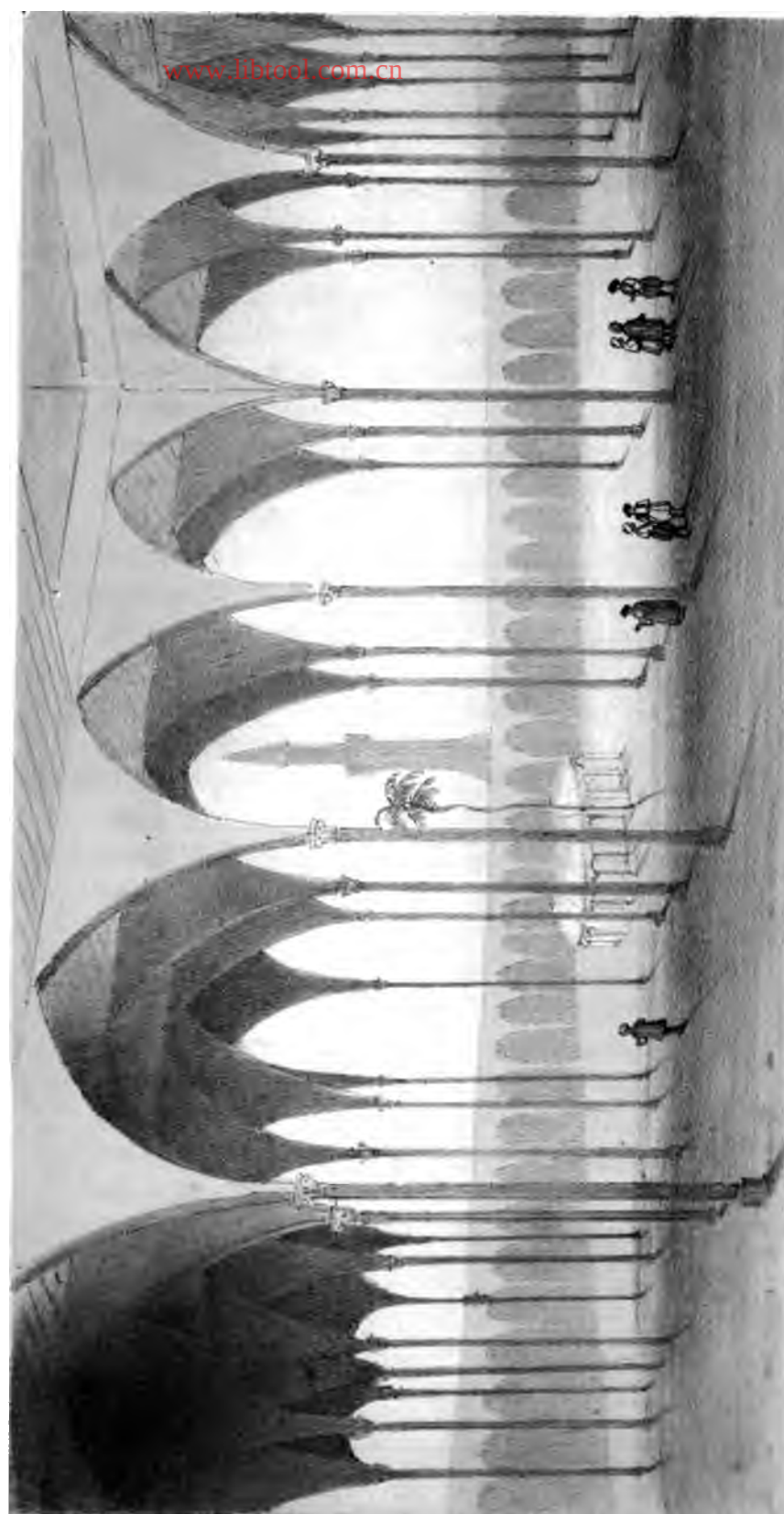
Nous vîmes aussi le Nilomètre antique ou Mekyas, qui depuis tant de siècles sert à mesurer les eaux du

Nil. Cette colonne est debout au milieu d'un puits carré où l'on descend par quelques marches, et où l'eau du fleuve s'introduit par un grillage. Les parois sont décorées de niches, des inscriptions y sont gravées; mais je n'ai pas aperçu celle en langue française qui y fut placée en l'an ix. Je crois que les dernières réparations faites au Mekyas datent de cette époque; elles furent dirigées par M. de Chabrol, alors ingénieur des ponts et chaussées, et qui depuis a si dignement administré la préfecture de Paris. Le Nilomètre est attenant à la poudrière et occupe la pointe de l'île de Raouda. On n'a point su me dire quel fut le calife qui l'y transféra et qui fit construire le puits actuel; mais on affirme que cette même colonne était antérieurement placée quelques milles plus haut, en face de Memphis. Suivant la mesure qui en fut prise en l'an ix, elle a seize coudées de vingt-quatre doigts chaque. Les cicerone du quartier franc font de l'île de Raouda le théâtre des amours de Cléopâtre et d'Antoine. Une tradition religieuse veut aussi que ce soit à cette même pointe que vint échouer le berceau de Moïse, quand il fut recueilli par la fille de Pharaon.

Nous terminâmes notre tournée de ce jour par l'ancienne et curieuse mosquée d'Amrou, qui remonte aux premières années de l'ère mahométane, si même elle ne fut originairement un temple chrétien; elle est maintenant à peu près abandonnée,

aussi j'y dessinai librement, faculté qui m'avait été interdite dans les autres monuments de ce genre (N° 134). Nous n'y trouvâmes point de portier et à peine de porte. La cour intérieure, dont une fontaine ombragée d'un palmier occupe le centre, est environnée de sept rangs de portiques soutenus par une véritable forêt de colonnes; nous en comptâmes trois cent soixante-dix, toutes de marbre ou de granit.

En revenant le long des jardins d'Ibrahim, nous rencontrâmes cinq femmes qui sortaient du harem, montées sur leurs ânes; chacune avait à son côté un eunuque noir, deux autres les précédaient, et un officier du sérail ouvrait la marche. Ces dames étaient couvertes d'une première enveloppe en toile blanche, puis d'une seconde en soie noire, qui bouffait autour d'elles et les environnait de la tête aux pieds. Impossible, à travers cette double enceinte, de distinguer, je ne dis pas la laideur de la beauté, mais la première jeunesse de la vieillesse décrépite. On ne voit que des yeux, et encore sont-ils déguisés comme le reste par la couche de peinture bleue qui les borde. Je défie qu'on devine de quelle année de l'Hégire peut dater une femme ainsi voilée et fardée. Du reste, plus sa taille est épaisse, plus elle acquiert de charmes aux yeux des Orientaux; ils n'estiment que le gros sexe, pour eux c'est le beau, et ils ne se figurent point une houri au-dessous du poids de



Mosquée d'Amrou, au vieux Kairouan

www.libtool.com.cn

deux cents ; ainsi seront faites les sylphides du paradis de Mahomet. J'entrai au bazar où l'on vendait des Abyssiniennes ; celles-ci avaient le visage découvert, et elles n'y gagnaient rien , elles me parurent toutes franchement laides. Une entre autres se signalait par son étrange carrure , elle était énorme. Un gros Turc , charmé d'avoir trouvé sa pareille , se tenait en contemplation devant elle ; tandis que le marchand , souriant comme lui , et couvant aussi des yeux *la belle esclave* , se promettait bien de la lui vendre au poids. Du reste , si la curiosité vous attire dans une des chambres basses et sales où se fait cette exposition , le dégoût vous en chasse bientôt. Rien n'est flétrissant pour l'âme comme un pareil spectacle , et je n'ose dire que peut-être serait-il moins triste si ces pauvres créatures paraissaient sentir leur malheur ; mais je ne surpris pas une larme dans leurs yeux. Tant hommes que femmes , leur attitude ne dénotait que la plus complète indifférence , et en fait d'insensibilité les vendus pouvaient le disputer aux vendeurs. Un noir se paie de 500 à 1 000 piastres. Les Turcs seuls savent s'en faire servir , sans cruauté , mais sans douceur , et surtout sans familiarité ; ils ne leur parlent que pour commander ou réprimander , comme l'officier au soldat sous les armes. Si vous témoignez quelque satisfaction , quelque pitié même à vos esclaves , ils vous respecteront moins. Je n'ai pas entendu varier sur ce

point un seul des Européens que j'en ai entretenus. Un d'eux me disait qu'ayant châtié un petit noir, sur lequel les bons procédés ne faisaient rien, il avait cherché ensuite à le raisonner et à lui faire sentir qu'il valait mieux pour lui se rendre digne d'être traité avec humanité que de s'exposer à souffrir par sa faute : « Est-ce qu'un esclave souffre ? » répliqua froidement cet enfant ; il n'en put tirer d'autre réponse. Ce mot fait mal. En finissant de parcourir les salles d'encan, j'entrai dans une où il n'y avait que des hommes ; tous fumaient nonchalamment. Je demandai le prix du plus laid ; Démétrius se mit à rire, et me dit que c'était le propriétaire. J'avais pris le marchand pour la marchandise : c'est le seul commerce qui puisse comporter ce genre de méprise !

Les okels, construits en général sur un plan uniforme, deux étages avec des balcons autour d'une cour carrée, sont commodément et sûrement distribués pour servir de magasins ; mais l'on ne parvient pas facilement à se les faire ouvrir. Le commerce ici a d'autres allures que chez nous ; on n'étaie point, on ignore l'art de faire valoir sa denrée. J'ai vu des exemples extraordinaires d'indifférence et d'apathie. Je restai, montre en main, une demi-heure assis dans une cour à attendre inutilement qu'on voulût me déployer un châle ; un autre marchand mit bien le double à chercher des clefs et

à ouvrir et fermer des portes pour m'exhiber une pièce de soierie, que je trouvais admirable, la croyant de la Perse ou des Indes. Comme je tirais ma bourse, cet homme rompit enfin son imperturbable silence, il est vrai qu'il aurait mieux fait de ne rien dire; car le seul mot qu'il se décida à articuler pour m'engager à conclure le marché, fut précisément ce qui me le fit rompre. « Que dit-il? demandai-je à mon interprète. — Il dit que c'est de la plus belle étoffe de Lyon, en France. — Alors qu'il la garde. » Des marchands vous répondent fort bien, pour justifier leur immobilité : « Vous demandez cela, mais vous ne l'achèterez pas. » On ne dit point, comme dans nos boutiques : la vue n'en coûte rien ; ici la vue en coûte au vendeur. C'est une chose curieuse que d'observer en chaque pays les différentes façons d'agir des marchands, surtout quand leur intérêt se trouve aux prises avec leur paresse, et je dois dire que cette dernière l'emporte souvent, ce qui la rend presque estimable. A Rome, sur la place Navone, un revendeur entra en discussion avec moi pour me prouver qu'un objet que je lui montrais du doigt sur une planche hors de ma portée ne me convenait pas, et qu'il était inutile que je le visse de plus près : il ne voulait pas se lever pour l'atteindre. A Vienne, j'ai voulu changer un bijou que j'avais acheté la veille dans une boutique, contre un autre du double de valeur, en payant la différence. « L'objet a été

vendu, me dit-on, cela a été enregistré, on ne peut pas le reprendre; mais nous vous vendrons l'autre aussi si vous voulez. » Je crois bien! Rien n'égale l'esprit méthodique des Allemands. A Munich, je n'ai pu obtenir dans la voiture publique la seconde place, que je préférais à la première, parce que celle-ci n'était point prise; le choix n'était pas facultatif, cela aurait dérangé l'ordre. « Vous êtes le premier, me disait-on, celui qui viendra après sera le second, puis le troisième, puis... » Mais nous voilà bien loin du Kaire.

CXXIII.

LA VILLE DES TOMBEAUX.

LE 11 mars nous fûmes au port de Boulak; nous y parcourûmes la demeure d'un petit-fils du pacha. Rien n'est déraisonnable, en Égypte, comme cette architecture bâtarde importée de Constantinople, et ces baraques en planches peintes, toutes percées à jour par une multitude de fenêtres, dans un climat où l'épaisseur des murs et l'obscurité peuvent seules offrir quelque refuge contre l'excessive chaleur.

Les rues du Kaire sont très-propres. Chaque matin on les balaie, à midi elles sont arrosées. Il n'y a pas de pavé, la sécheresse le rend inutile; mais aussi lorsque par hasard il pleut abondamment, ce que

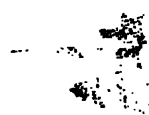
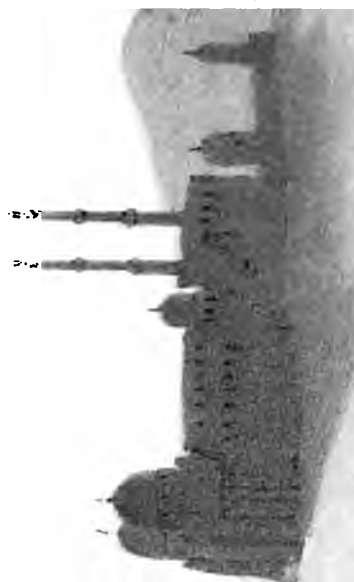
j'ai vu arriver une seule fois, on éprouve, pour tenir pied au milieu de cette boue glissante et tenace, les mêmes difficultés que chez nous les jours de verglas.

Le 12, je m'arrêtai longtemps devant les portes Bab-el-Fotouh et Bab-el-Nasr, porte de la Victoire et porte du Secours; elles sont belles, et témoignent de ce qu'on pourrait faire aujourd'hui en associant sur le sol qui les a vues naître les deux architectures égyptienne et arabe. Cette porte de la Victoire, construite par Saladin, remplit un but utile, en même temps qu'elle consacre le souvenir d'un événement mémorable; voilà comme je comprends un arc de triomphe. Ce n'est pas comme chez nous une voûte sans objet, sous laquelle aucun vainqueur ne passe; une grande porte isolée et béante, qui ne ferme rien, ne tient à rien, ne signifie rien, et me rappelle, toutes les fois que je la regarde, ce vers de Voltaire

Thomas pour ne rien dire ouvre une bouche immense.

Les Romains, me dit-on, les ont faites ainsi; nous ne sommes point Romains, nos mœurs diffèrent autant que les époques, et surtout nous triomphons moins. A peine hors de la ville, je trouvai les sables, et dans ces sables des mosquées éparses et isolées de toute habitation. Cette ville des Tombeaux (c'est le nom qu'on lui donne) s'étend le long du Mokatan,

au nord de la citadelle (N° 135); c'est le champ de sépulture des califes; il fait face à celui des Pharaons, à la grande plaine des momies, qu'en nous retournant nous apercevons à l'horizon de l'autre côté du fleuve. Je ne connais rien de pompeux et de mélancolique à la fois comme le Kaire entre ces deux nécropoles, occupant chacune leur désert; l'antiquité et le moyen âge ont déployé là à l'envi leur magnificence. Voilà ce qui ne se rencontre qu'en Orient et en Italie, sous l'empire du soleil, deux époques successives où les arts ont fleuri au même lieu, et si diversement et à tant de siècles d'intervalle! Et encore aujourd'hui, peut-être, l'Égypte touche-t-elle à une nouvelle renaissance; car ce n'est que dans les climats du nord, chez les peuples venus en serre-chaude, que la sève s'épuise pour un jet; peuples sans passé, sans histoire. Que sont leurs annales d'hier, leur virilité sans jeunesse, auprès de cet Orient, si vieux et pourtant si vivace?... J'entrai dans les mosquées de sultan Barbou, des enfants de sultan Sélim et de l'émir Kabir; la cour de la première est entourée d'arcades avec deux dômes et deux minarets. De belles portes, dont le cintre est bordé de moulures en zigzag, me rappelaient le dessin des portails de nos églises normandes. Ces édifices ont retenu les noms des princes dont ils renferment les restes, qui reposent dans des sanctuaires plus ou moins vastes, mais tous uniformes.



www.libtool.com.cn

En rentrant en ville, je trouvai un groupe d'Albanais qui tiraient à la cible en travers de la rue. Quand je me présentai ils ne relevèrent même pas le bout de leurs mousquets, et à peine étais-je passé que j'entendais les balles siffler derrière moi, et presque à mon oreille. Voilà un échantillon de cette férocité soldatesque, que la vigueur du Pacha n'a pu encore totalement réprimer; redevable de son affermissement à cette milice, il est forcé de compter avec elle. Le temps n'est pas tellement éloigné, où un de ces barbares, sans être provoqué, déchargeait ses pistolets, dans un bazar du Kaire, sur la jeune fille du consul de Suède. Souvent des séditions furieuses ont éclaté; une fois Méhémet-Ali n'eut que le temps de se réfugier dans la citadelle, et, voyant que les révoltés arrivaient en foule pour l'investir, il recourut à un singulier expédient : il fit publier qu'il donnait au pillage les bazars de la ville. Tous les soldats, assiégeants et assiégés, y coururent, et le pacha, débloqué, eut le temps de s'aboucher avec les chefs les plus influents, et ressaisit bientôt son autorité. On ne m'a pas dit s'il fit indemniser le commerce du Kaire. Voilà une recette pour les émeutes, dont nos marchands du Palais-Royal pourraient bien ne pas s'arranger.

Le cavas du gouverneur nous procura l'entrée de la mosquée El-Zenab; naguère un Franc n'aurait pas osé s'aventurer à passer le long de ses murailles,

on l'aurait obligé à faire un détour; cette mosquée est fort riche, toutes les maisons voisines en dépendent, et elle nourrit un grand nombre de pauvres. Continuant notre promenade, nous fûmes jusqu'à Sohbra, maison de campagne du Pacha, où nous étions débarqués en arrivant de Damiette, et où nous vîmes un assez beau jardin français.

CXXIV.

DÉPART DU TAPIS.

Le 14 mars, de bon matin, nous nous étions rendus à la citadelle et je m'y promenais au milieu des ruines de l'ancienne résidence des califes; bientôt elles achèveront de disparaître; on scie, on taille ces belles colonnes roses qui ont soutenu d'abord les temples égyptiens, puis les palais moresques; elles ornèrent les demeures des dieux et des rois, et voilà qu'on les exploite comme une carrière, sous les yeux du Pacha, par son ordre, et il a préféré bâtir à côté sa maison turque en bois et en vitres, plutôt que de restaurer l'œuvre de Saladin.

Cet édifice qu'on appelait le Divan de Joseph avait pris son nom du fameux calife Jousef Salah-el-din, et probablement le puits de Joseph, bien qu'il paraisse antérieur, doit aussi sa construction au même sultan.

J'ai déjà parlé de l'admirable perspective qu'on découvre de cette hauteur. Quatre grandes bandes transversales se déroulent successivement sous vos yeux : la ville, le fleuve, la plaine, le désert. Aujourd'hui le premier plan du tableau est animé par une foule de personnages. Le tapis sacré va partir. Chaque année la caravane de Damas porte à Médine celui dont Stamboul fait hommage au Prophète, et le tribut de l'Égypte est offert par l'émir Hadgi, ou pèlerin qui dirige la caravane du Kaire ; déjà la garnison est rangée en carré sur la place de Roumehleh, et, tandis que le cortège se prépare à défilér, des troupes de derviches se dandinent en cadence à l'entour d'une grande tente verte qui renferme de riches présents. Les autorités arrivent ; de brillants cavaliers les escortent ; le gouverneur prend place, et la marche commence. Les uns agitent dans les airs des étendards de diverses couleurs ; d'autres guident des chameaux couverts de pièces de brocard. Le roi de la fête, le chameau sacré, vient après, balançant sur son dos un large pavillon destiné à abriter le tapis et à le dérober aux yeux des profanes. Un santou l'accompagne et doit rapporter le tapis de l'an dernier en échange du nouveau ; un jeune garçon se place en croupe derrière lui. Ce saint à barbe longue et sale est nu jusqu'à la ceinture et hoche continuellement la tête à droite et à gauche comme les magots de nos cheminées. Après

cette espèce de fou, vient une espèce de singe qui répète tous ses mouvements, un apprenti saint qui probablement aspire à la survivance; à côté d'eux marche un paillasse qui s'évertue à divertir la foule par des gambades et des grimaces : et voilà ce qu'on appelle ici une cérémonie religieuse ! Ce bizarre cortège, après avoir tourné deux fois dans l'intérieur du carré formé par les soldats, a reçu en dépôt le tapis des mains d'Habib-Effendi, puis il a pris son cours lentement à travers la ville; et nous, remon-
tant sur nos ânes, nous l'avons devancé sur la place El-Goury, où trois rues aboutissent et où notre cavas nous a établis très-commodément sur le toit d'une boutique adossée à la mosquée; la petite place que nous dominons est la plus pittoresque du Kaire. Sa forme est à peu près triangulaire; à une grande hauteur elle se trouve couverte par un plafond mobile accroché aux toits des bâtiments dont elle est bordée¹, et cette espèce de dais composé de planches, de toiles et de nattes suffit, malgré quelques lacunes, pour fermer l'accès aux rayons du soleil sans dérober entièrement la vue du ciel; ainsi, un jour très-doux éclaire ce carrefour et la population

¹ La mosquée et ses dépendances occupent deux côtés de la place. Le sultan qui la fonda au commencement du xvi^e siècle est le vingt-troisième et avant-dernier de la dynastie circassienne; il périt en combattant contre Sélim.

qui s'y presse ; des échoppes garnissent le pied des maisons et il y règne une grande activité, tandis qu'aux étages supérieurs tout reste silencieux ; on n'y voit que d'étroites croisées soigneusement barriquadées, ou des balcons saillants fermés par des jalousies fixes, en bois artistement découpé, qui laissent à peine pénétrer quelque clarté dans l'intérieur des chambres. Chez nous, la maison est animée de la cave au grenier ; les femmes, les enfants, se montrent aux fenêtres. On y respire, on y travaille ; tout, jusqu'aux colonnes de fumée qui s'élèvent des cheminées, manifeste la présence de l'habitant. Dans la ville orientale, au contraire, la rue et le devant de la boutique semblent seuls du domaine des vivants. Dans tout le reste de sa hauteur, la maison, à partir de six pieds du sol, est muette et on la croirait vide. Ce contraste donnait pour moi aux maisons du Kaire, en général très-élevées, une physionomie particulière. Nous étions donc accroupis sur ce petit toit attenant aux murs de la mosquée El-Goury, et précisément au niveau de ses grandes fenêtres restées ouvertes, en sorte que j'eus tout le loisir de considérer les arabesques peintes et dorées de l'intérieur du sanctuaire, son riche pavé et ses lambris de marbre avec leurs douze niches revêtues en mosaïque. Un goût exquis règne dans tout ce décor dont les dessins de l'Alhambra peuvent donner l'idée. Cependant la caravane arrivait à pas lents,

et, placé ainsi en l'air entre l'église et la procession, jamais encore, durant mon voyage, je ne m'étais trouvé à un point de vue si favorable pour contempler à la fois ce que l'islamisme peut offrir de plus curieux dans les monuments de ses arts et dans les pompes de son culte. Tandis que je jouissais ainsi avec un égal plaisir et du spectacle animé que me présentait la place, et de la vue tranquille de l'intérieur de la mosquée, tous les toits autour de nous se garnissaient de spectateurs. Les fenêtres restaient closes, mais, à travers leurs grillages, je croyais voir et je voyais en effet étinceler des yeux de femmes. En ce moment, deux hommes musculeux firent le tour de la place; leurs membres nus et huilés indiquaient des lutteurs, et ils portaient pour unique vêtement un caleçon de cuir qui n'atteignait pas au genou. Ils s'arrêtèrent pour demander le baksis à un jeune enfant qui occupait avec sa suite l'échoppe en face de nous, et devant laquelle un cavas se tenait en sentinelle. Un iman, enveloppé dans la toison d'un mouton, s'y présenta en même temps, mais il fut éconduit assez rudement. Enfin l'arrivée de la caravane nous fut signalée par un piaillage de dévotes qui la précédaient; le cri qu'elles poussaient en chœur imitait le gloussement des dindons. Nous revîmes les drapeaux et les chameaux, auxquels de nombreux renforts s'étaient adjoints. Deux jongleurs tenaient en main de longs et gros serpents vivants.

Le gouverneur passa et posa sa main sur son cœur et sur son front en apercevant le jeune enfant dont j'ai parlé, qu'on nous dit appartenir à la famille royale. L'émir Hadgi chevauchait à côté d'Habib-Effendi. Leurs uniformes rouges taillés à l'européenne étaient chamarrés de brandebourgs d'or, ainsi que les portent aujourd'hui tous les officiers égyptiens dont les grades se distinguent par les croissants en or et en argent appliqués sur leur poitrine et par le nombre d'étoiles qui y sont jointes. Le *vénérable* santou, toujours nu, parut ensuite avec son Sosie; la sueur ruisselait le long de leurs brunes épaules. Ces deux pauvres saints se confondaient et se fondaient en révérences. Leur perpétuel branlement de tête n'était pas près de finir, car on me dit qu'ils devaient aller ainsi toujours en saluant jusqu'à la Mecque. Ce sont certainement les hommes les plus polis que j'aie rencontrés en Afrique. On m'avait recommandé de prendre un extérieur dévot; j'avais peine pourtant à ne point rire dans ma barbe, et je remarquai que mon cava ne s'en gênait pas, tout en fumant sa pipe. C'était un esprit fort. Enfin la pompe et la foule qu'elle entraînait après elle s'écoulèrent; tout cela me semblait si nouveau et si étrange que je me mis en tête de suivre la caravane. Je supposais que rien ne pourrait m'en empêcher et que le désert était libre, mais Démétrius m'assura que j'étais un homme perdu si je faisais un pas avec

ces gens-là, et que lui-même n'y serait pas en sûreté, étant encore, disait-il, trop chrétien pour eux.

CXXV.

VOYAGE A SUEZ.

Le 15 mars, je me mis en route pour Suez avec Roger et Creton. Louis resta à se reposer au Kaire. Après sept mois d'attente, le courrier d'Alexandrie venait enfin de nous apporter des lettres de France, et nous partions contents. Nous nous rendîmes d'abord à Héliopolis dont l'aiguille de granit est restée debout et intacte sur l'emplacement de l'ancienne ville du Soleil. Ici florissait ce collège de prêtres si fameux par leurs connaissances astronomiques. Je crois me rappeler que ce furent eux qui les premiers fixèrent le nombre de jours qui devaient composer l'année. Orphée, Pythagore, Solon, Homère, puis Hérodote et Platon, vinrent chercher les lumières de la science et de la philosophie parmi ces pontifes auxquels, treize siècles auparavant, Joseph, le sage des Hébreux, s'unissait par des liens plus intimes. On voit dans la Genèse que le pharaon passa son anneau au doigt de Joseph, le revêtit d'une robe de lin et lui mit un collier d'or, puis qu'il lui fit épouser Azaneth, fille de Putiphar, prêtre d'Héliopolis.

C'est à Héliopolis même que je relis ce récit , et je possède , dans mon petit trésor égyptien , un collier d'or , des tissus de lin , et , ce qui est encore plus beau , un anneau avec le cartouche du pharaon sous lequel naquit Joseph , mille sept cent quarante-neuf ans avant Jésus-Christ '. Le territoire d'Héliopolis , appelé dans l'Écriture la terre de Gessen , fut assigné aux enfants de Jacob pour leur résidence , ainsi que l'atteste Josèphe. Plus tard , du vivant de Moïse , un fils de Sésostris fit , selon Hérodote , élever deux obélisques à Héliopolis. C'était en exécution d'un vœu pour sa guérison , car ce prince était devenu aveugle pour avoir eu l'impiété de tirer des flèches contre le Nil ; le singulier bain d'yeux qui lui fut indiqué par les prêtres coûta la vie à la reine et à un grand nombre de femmes. Peut-être un jour découvrira-t-on quelque mention de ce fait dans les hiéroglyphes d'Héliopolis. En ce moment , les doctes paraissent d'accord pour attribuer l'érection de son obélisque à Ossortasen , de la seizième dynastie , contemporain d'Abraham , le cartouche de ce prince se retrouvant sur ce monument.

Dans un village voisin appelé Mataré , on me fit

' Il est nommé Tothmosis III sur les monuments ; c'est le même que Mœris. Son règne dura douze ans , et il est le cinquième de la dixième dynastie , la plus glorieuse de toutes , qui , suivant l'opinion actuelle , dura trois cent quarante-huit ans , et compte dix-sept rois dont le grand Sésostris serait le quinzième.

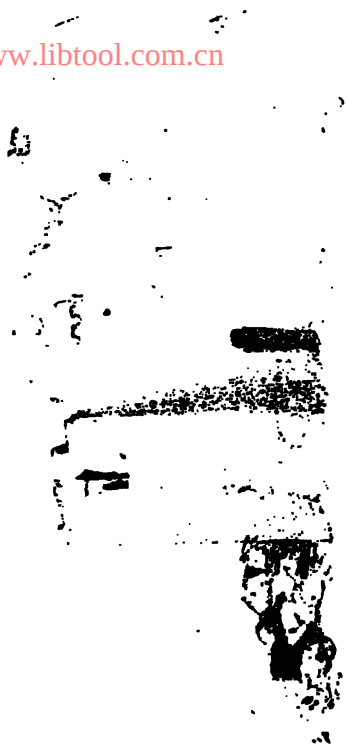
remarquer, au bord d'une source abondante, un très-gros arbre de l'espèce de ceux que l'on nomme figuiers de Pharaon, et dans le creux duquel les cophtes assurent que la sainte Famille, lors de sa fuite, trouva un refuge contre des voleurs.

En nous éloignant de la ville du Soleil, de cette terre où le peuple de Dieu résida pendant deux cent quinze ans, nous primes la route de la mer Rouge. Une plaine de sable s'ouvrait devant nous à perte de vue; cette partie du désert diffère de celle que nous avions traversée depuis Gaza jusqu'au lac Mensaleh; ici le sable est mêlé de cailloux de formes et de couleurs très-variées. La végétation est rare et se réduit à quelques herbes jaunes éparses çà et là. Nos chameaux marchaient de front à travers cette solitude, et suivaient des sentiers étroits et parallèles, si également piétinés et battus qu'ils semblent tracés avec un rouleau. Leur nombre suffit pour faire connaître combien ce passage est fréquenté; c'est en effet le grand chemin des Indes et le seul trajet de terre que les marchandises aient à franchir pour se rendre des ports de l'Europe dans ceux de l'Asie, en abrégant tout le circuit de l'Afrique. Nous marchâmes jusqu'au soir. Les os des chameaux morts d'épuisement sous leur charge jalonnaient le chemin. Nous rencontrions aussi des morceaux de bois pétrifiés, en si grand nombre et si semblables à la pierre, que je me serais refusé à ajouter foi à leur

origine, si les naturalistes n'avaient décidé la question. Une forêt aurait-elle donc jadis ombragé ce désert, ou les eaux y auraient-elles roulé ces débris? L'opinion de quelques savants, de Dolomieu entre autres, est que des marées extraordinaires ayant amené la submersion du globe, la rencontre des eaux venues de l'Océan par la Méditerranée d'une part, et de l'autre par la mer Rouge, s'effectua en ces lieux où nous nous trouvons, et que la rapidité des deux courants s'étant naturellement amortie par leur choc, il s'établit entre eux une sorte d'équilibre. Le dépôt des matières charriées se serait ensuite opéré et aurait formé l'isthme de Suez qui ne serait qu'une immense alluvion à laquelle son long séjour sous la mer aurait enlevé tous les germes de fertilité, et où le sel marin se retrouve encore cristallisé à la surface des sables.

16 *Mars*. Pour la première fois, mes yeux sont frappés des prodigieux effets du mirage. De lointains rivages se déploient devant moi et se reflètent dans des eaux transparentes; tantôt ces lacs semblent unis comme un miroir, tantôt on dirait que le vent en ride la surface; mais à mesure que nous avançons le prestige recule et fuit. On ne saurait se figurer à quel point le sentiment de la soif est irrité par cette image fantastique. Le soleil en paraît plus dévorant, les sables plus embrasés. Combien de fois, dans le désert de la vie, nos sens ne nous ont-ils pas

ment délabré qui occupait le milieu du chemin (N° 136) ; il avait senti l'eau dont il était privé depuis Héliopolis. A une heure de distance de cette citerne , nous vîmes sortir du tombeau d'un santón appelé Scheik-Arbin un marabout , une lampe à la main , à l'entretien de laquelle il chercha à intéresser ma dévotion. Quelques minutes encore , et nous touchions aux murs de Suez bâtis par nos Français , ainsi qu'une redoute dont une dune voisine a conservé quelques fondations. « Coupez-moi la tête (façon de parler orientale) , ne cessait de me répéter depuis le matin notre chamelier en chef , si vous n'arrivez pas ce soir. » La ville , dont les alentours sont absolument privés d'arbres et de verdure , n'est pourtant pas d'un effet désagréable. Sa longue enceinte crénelée , au-dessus de laquelle pointaient les mâts des navires et les flèches des minarets , nous apparaissait entre des sables d'un jaune ardent et des eaux du plus vif azur. A droite , la mer était bordée par les montagnes d'Ataka , vaporeuses et violettes. A gauche , sur l'autre rive , une grève plate s'étendait à l'horizon ; c'était l'entrée de ces solitudes dans lesquelles , durant quarante années , erra le peuple de Dieu.



Le pont de Suez

1869

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



CX XVI.

SÉJOUR A SUEZ.

Nous campâmes *intra muros* au milieu d'un grand terrain vague qui précède le port (N° 137), et où nous fûmes infectés de l'odeur de l'urine croupie des chameaux ; leurs conducteurs ne manquent jamais de s'arrêter précisément aux mêmes places , comme chez nous les charretiers dans les mêmes bouchons, et il en résulte des inconvénients pareils ; nous fûmes dévorés d'insectes. Les nuits suivantes, je fus obligé d'insister pour contraindre mes chameliers à renoncer à leurs bivouacs habituels ; l'espace ne nous manquait certes point, et je trouvais déplaisant, en couchant dans le sable, d'y gagner des puces comme dans un lit d'auberge : ce n'était pas avoir les avantages du désert. Nous fûmes visiter le sieur Nicolas Manouli , consul anglais , et , je crois , le seul représentant qu'aient à Suez les nations européennes. Il insista fort pour que nous acceptassions l'hospitalité chez lui , et il nous fournit sur le pays les notions que nous pouvions souhaiter. Ce bon consul était surtout au fait des nouvelles de l'Arabie. Il me demanda où Bonaparte était mort et s'il avait laissé des enfants. Un consul anglais qui demande où Bonaparte est mort ! Il me pria de lui

donner quelques détails sur cet événement comme s'il se fût passé la veille, et avec la même curiosité que je témoignais jadis à M. de M..., commissaire de notre gouvernement, lorsqu'il revint de Sainte-Hélène. Je me souviens du vif désir que j'avais de le rencontrer. J'eus enfin cette satisfaction un soir à l'hôtel de Luynes. Nous étions tout oreilles, formant le cercle, et lui nous entretenant, avec un aplomb imperturbable, de la prodigieuse quantité de souris dont l'île était infectée. Il ne sortait pas de là; c'était son thème. Si le fil d'un discours si intéressant se trouvait rompu par quelque question relative à Napoléon et que l'interlocuteur insistât, M. de M... se décidait à grand' peine à répondre par monosyllabes, puis il revenait aussitôt à ses souris. Quand je vis qu'on ne l'en tirerait pas, « Monsieur, lui dis-je, dans des pays renommés comme Sainte-Hélène pour la prodigieuse multiplication des souris, j'ai vu employer avec succès des espèces de pièges qu'on appelait souricière. — Effectivement, répondit-il en se tournant vers moi de l'air satisfait de quelqu'un qui trouve enfin à qui parler, on se sert de ces pièges; j'en avais chez moi; je m'étais même procuré un chat, mais il avait beau faire main basse sur les souris, il s'en présentait toujours de nouvelles. — Alors, lui dis-je, saisissant l'occasion de rentrer dans mon sujet, c'était comme à la campagne de France, lorsque Napoléon... » M. de M..., pris dans ma souri-

cière , regarda la pendule : « Messieurs , dit-il , voici l'heure où Napoléon se couchait tous les soirs. Je vous souhaite une bien bonne nuit. » Comme cette histoire m'a paru drôle, je la raconte ici au risque que le lecteur n'en pense pas de même. Du reste , je m'en tirai à peu près comme M. de M... avec l'honnête M. Manouli, qui, depuis une douzaine d'années, ayant pris son parti d'ignorer les détails de la mort de l'Empereur, ne me paraissait pas devoir être bien pressé de les connaître aujourd'hui. On manque à Suez d'eau potable, et l'on est obligé d'en aller chercher sur la rive d'Asie , à un puits assez distant ; mais en revanche on nous sert de très-bonne eau-de-vie de France, et Démétrius trouva de quoi se ravitailler au bazar. Nous vîmes sur le chantier six grandes barques en construction, et nous en comptâmes quinze autres dans le port, dont la plupart étaient chargées de pèlerins partant pour la Mecque. La marée basse met presque entièrement à découvert le fond du golfe qui se prolonge un peu plus haut que la ville, et dans les grandes eaux le flux s'élève à huit pieds. C'est peu comparativement à la hauteur que je lui ai vu atteindre sur les rivages de la Manche où l'Océan croît jusqu'à quarante pieds. Il est vrai que les marées de la baie de Cancale sont les plus hautes du monde. Quelques lieues plus loin, à Cherbourg, le flux ne s'élève plus qu'à vingt pieds, et à Amsterdam, au fond du Zui-

derzée, je l'ai trouvé de quatorze pouces seulement. Pendant que j'attendais sur la grève de Suez l'heure favorable pour m'embarquer, un pénible souvenir s'offrit à mon esprit : la dernière fois que j'avais ainsi attendu la marée, c'était à Cherbourg, le 16 août 1830, sur le navire qui allait emmener en exil le roi Charles X. J'étais loin de prévoir alors que mes yeux ne rencontreraient plus qu'au bord de la mer Rouge le phénomène du flux et du reflux qu'on chercherait vainement dans la Méditerranée. Nous eûmes bientôt abordé sur la côte d'Asie. Je voulais examiner les lieux où la plupart des voyageurs ont placé le passage des Israélites. Décidément il ne faut pas être esprit fort à demi, et il est plus expédient de nier à la manière de Voltaire l'authenticité des livres saints, que de prétendre en expliquer certains miracles par des causes naturelles. Ainsi, d'après l'opinion qu'on veut accréditer aujourd'hui, la submersion de Pharaon et de son armée serait un tour d'adresse de Moïse qui aurait attiré traitreusement son ennemi dans la mer Rouge à l'heure de la marée montante. Encore récemment, au Kaire, un savant anglais me certifiait que la chose s'était ainsi passée, et que les deux armées avaient dû suivre la même direction que les barques qui vont aujourd'hui de Suez chercher l'eau douce sur le rivage opposé, trajet qu'on peut effectuer à mer basse en un quart d'heure au plus, en ayant de l'eau jusqu'aux épaules.

Cela ne peut pas s'appeler précisément traverser à pied sec ; mais enfin si cette opinion ne cadre pas littéralement avec la Bible, elle n'a rien du moins qui choque le bon sens. Admettons donc que les Israélites ont passé le bras de mer en cet endroit ou un peu plus haut, vers Adjeroud, et voyons s'il est logique de faire suivre le même chemin à l'armée ennemie, et de supposer que la marée, qui met plusieurs heures à monter, ait pu engloutir deux cent mille hommes de pied, cinquante mille chevaux et six cents chariots, durant un aussi court trajet. Il me semble que si les Égyptiens ont été surpris à moitié chemin, il leur était facile de presser le pas ou de rétrograder, les deux rives se trouvant également à peu de distance ; mais les personnes obstinées à nier toute intervention divine n'ont-elles pas imaginé d'objecter que les Égyptiens perdirent la tête en voyant ainsi les flots s'élever de plusieurs pieds, parce que les prodigieux effets de la marée leur étaient inconnus, n'ayant jamais assisté à rien de pareil sur les bords de la Méditerranée ? Sans doute Moïse savait bien des choses que le vulgaire devait ignorer ; mais pourtant le moyen d'admettre avec quelque apparence de raison que le flux et le reflux fussent restés jusqu'alors étrangers à tout un peuple qui habitait le voisinage de la mer Rouge, éloignée au plus de trois journées de Memphis et de quatre de Thèbes, et cela peu d'années après la

grande expédition de Sésostris sur cette même mer ? Si une armée entière a péri de cette sorte , victime de son ignorance , alors c'est cette ignorance qui devient le miracle , et je demande comment il ne se serait pas trouvé , parmi deux cent cinquante mille hommes , un seul mieux informé pour avertir les autres qu'ils allaient se noyer. Je le répète , il me semble plus rationnel de nier le fait que de prétendre lui donner une telle explication ; et quiconque aura examiné les lieux et cherché candidement la vérité , devra convenir que , dans l'hypothèse adoptée par les incrédules , une telle catastrophe , causée par un incident si simple à prévoir , serait un fait non moins étrange que le prodige qu'ils se sont résolus à nier et qui est également reconnu par les Juifs , les chrétiens et les mahométans ¹.

Du reste , il s'en faut qu'on soit d'accord sur le lieu du passage des Israélites ; je n'ai répondu qu'à l'opinion de ceux qui le placent à Suez. Les rameurs de notre barque parlaient d'une grève située beaucoup plus bas , à un jour et une nuit de distance. Ils nous nommèrent la montagne d'Aboudarak où doit se trouver un couvent cophte. Ils appelaient Zaphorannah l'endroit où durent se rencontrer

¹ On lit dans le Coran : « Nous ouvrimes pour vous les eaux de la mer , nous vous sauvâmes des abîmes , et vous y vîtes la famille de Pharaon engloutie. »

Moïse et Pharaon ; ils prononçaient aussi le nom de Toureh. Pockocke confronte consciencieusement les lieux et les faits, et, en acceptant le récit de l'Exode dans toute son intégrité, il se décide à placer le passage trois ou quatre heures plus bas que Suez. Il pense que le château fort d'Adjeroud occupe l'ancienne station de Magdol, et Suez l'emplacement de Baal-Zéphon ; qu'en face, plus près des montagnes, était situé Philahiot, où campèrent les Israélites et après eux les Égyptiens ; que les premiers, se voyant serrés de près, descendirent le long de la rive africaine et traversèrent la mer en face des fontaines appelées Sources de Moïse, qui se rencontrent sur la route de Suez au mont Sinaï. Ces conjectures sont d'accord avec le récit de l'historien Josèphe, qui dit expressément que les Hébreux se trouvèrent sans moyen de faire retraite, étant enfermés d'un côté par la mer et de l'autre par une montagne inaccessible et des rochers qui s'étendaient jusqu'au rivage.

La dénomination de mer Rouge a donné lieu à diverses opinions. On l'a attribuée à la couleur de ses sables, de ses coquilles, de son corail ; d'autres ont pris la chose au pied de la lettre, et j'en ai vu à Rome un exemple assez piquant dans un tableau du passage des Israélites que peignit Raphaël étant enfant et qui appartient au cardinal Fesch ; les flots sont du vermillon le plus pur. L'étymologie sui-

vante me paraît la plus satisfaisante. On sait que les Édomites, descendants d'Ésaü, prirent leur nom du sobriquet d'Édom qui lui avait été donné à cause de sa rousseur, ou peut-être, comme le rapporte Josèphe, à cause de la couleur des lentilles dont son frère lui vendit si chèrement un plat. Le pays, ajoute le même historien, a toujours conservé depuis le nom d'Édom que les Grecs ont adouci selon leur usage. Mer Rouge a donc la même signification que mer d'Idumée ou d'Édom, et c'est ainsi que la plupart des origines dans le vieil Orient se rapportent aux livres saints qui en sont les premières annales. J'avais plaisir à naviguer sur cette mer que je ne devais plus revoir, à admirer les tons vaporeux des montagnes d'Ataka qui, au soleil couchant, couvrent Suez de leur ombre. Un vent frais enflait la voile, et je me laissais nonchalamment aller au gré des flots entre l'Afrique et l'Asie (N° 138). J'aurais voulu descendre ainsi jusqu'à Thor qui n'est qu'à une journée du Sinaï, visiter ce mont si fameux, puis me rembarquer pour Cosseïr d'où j'aurais gagné Thèbes par le désert. Je crois encore que ce plan était bon, que l'exécution en était praticable; mais au Kaire, quand j'en avais parlé, on m'avait épouventé des difficultés. Il est sûr que le golfe étroit de l'ancienne Héroopolis offre de fréquents écueils. On pare à ce danger en ne naviguant que de jour, et M. Manouli m'apprit trop tard qu'il



La mer rouge, Suez, les monts d'Ataka

1910

3

1910

www.libtool.com.cn

y avait à Suez quelques pilotes passablement exercés auxquels j'aurais pu me confier sans trop d'imprudence.

CXXVII.

RETOUR AU KAIRE.

Nous quittâmes ces rivages le 19 mars. Quelques coquilles communes furent les seuls souvenirs que j'emportai. C'est plus bas qu'il faut chercher les belles, et notamment sur la côte d'Iambo, où l'on trouve ces grandes écailles de nacre qu'on grave à Bethléem, et dont j'avais fait provision à Jérusalem.

En laissant Suez derrière nous pour retourner au Kaire, je crus reconnaître dans le chemin, légèrement creux et en forme de cuvette, que nous suivîmes jusqu'à la hauteur d'Adjeroud, le lit de l'ancien canal qui joignait les deux mers; nous nous trouvions en effet sur sa direction, telle qu'elle est indiquée par d'Anville. Voilà la communication que Méhémet-Ali devrait rouvrir et qui immortaliserait son règne. Elle fut primitivement l'œuvre des Pharaons et débouchait près de Bubaste, dans la branche pélusiaque. Si elle existait encore sous les Ptolémées, elle ne permettait sans doute le passage qu'à des barques de petite dimension, puisqu'on voit Cléopâtre, fuyant devant Octave, entreprendre de

faire traverser par terre à ses navires l'isthme de Suez pour chercher une retraite dans l'Inde. Si cette fuite eût réussi, la civilisation égyptienne se serait trouvée reportée des bords du Nil à ceux du Gange dont on la croit originaire. Plus tard, on ouvrit un nouvel embranchement qui aboutissait à Fostat, l'ancien Kaire. Les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Arabes ont tour à tour fouillé ces sables, et on peut dire que le désert de Suez, non moins que la terre fertile du Delta, porte dans son sein le germe de la prospérité du pays. Nous quittâmes le frayé que nous avions suivi en venant, et nous marchâmes droit à l'occident. Nous découvrions devant nous comme une mer de sable dont de légers monticules figuraient les flots, et à travers lesquels des dromadaires épars se balançaient comme des barques. C'étaient des traîneurs de la grande caravane. Nos conducteurs mirent beaucoup de soin à les éviter; il paraît que ces bons pèlerins se croient tout permis quand ils sont en état de grâce; ils font main basse sans scrupule sur les chameaux du prochain, et regardent comme une œuvre pie de mettre à pied un giaour pour grossir l'escorte du chameau sacré. J'aurais fort regretté ma monture; elle cheminait d'un pas sûr et presque lesté, et semblait prendre sa part de la gaité de nos Arabes, qui nous assurèrent que ces animaux ne marchent jamais de meilleur cœur que lorsqu'ils entendent chanter les chameliers.

Je me trouvais à mon aise sur ma petite sellette. Je m'étais exercé à m'y placer dans tous les sens, en avant, de côté et à rebours. Cette facilité de changer de position prévenait la fatigue, et quand j'avais suffisamment contemplé le mirage, je lisais la Bible, abrité commodément sous mon parapluie, qui jamais en Égypte ne m'a servi que de parasol; j'étais déjà habitué au désert, et toute ma petite caravane semblait s'en accommoder assez bien, excepté Georges qui prétendait que la vie n'y était pas réglée, parce que le vin lui manquait et qu'il ne pouvait plus s'enivrer aux mêmes heures. Nos quatre chameliers, dont un nègre (les trois autres n'étaient guère plus blancs), vivaient avec leurs bêtes dans une étroite intimité. On peut dire que, de leur part, elle était fondée sur l'estime. Quels services en effet ne leur rendent pas ces précieux chameaux ? C'est la providence du désert ; on boit leur lait, on les monte, on les mange, on en fait des habits, des chaussures ; ils fournissent jusqu'au combustible : tout à l'heure, pendant que j'errais autour du campement, je vis une flamme s'élever dans l'ombre ; quel pouvait en être l'aliment au milieu des sables, où pas une branche sèche, pas une plante ne se rencontraient sous nos pas ? Je me rapprochai en jetant sur le foyer un regard curieux ; je n'aurais jamais imaginé qu'un amas de crottin pût ainsi s'allumer et jeter l'éclat d'un feu de pommes de pin ou de coques de noix,

et sans odeur désagréable. C'est sous ces singuliers charbons que le Bédouin fait cuire les galettes de pâte dont il fait sa nourriture que cette circonstance ne rend pas plus ragoûtante ; mais il ne faut pas être délicat dans le désert et s'attendre aujourd'hui à y rencontrer la manne. Je m'amusai de la joie de nos quatre chameliers autour de leur brillant foyer. Le nègre dansait et bouffonnait. Le vin ne leur aurait pas plus épanoui le cœur, et pourtant l'eau même leur manquait, et je viens de dire en quoi consistait leur régal ; mais n'importe, ils riaient, chantaient, mangeaient sans boire ; ces bonnes gens avaient le pain gai. En me chauffant à leur feu, je m'expliquai pourquoi les caravanes s'arrêtent volontiers aux mêmes haltes. Chacune laisse ainsi sur place le combustible à celle qui la suit ; mais ceci me donna l'occasion de faire une autre remarque. On lit dans Ézéchiel ces paroles que l'Esprit lui adresse : « Vous « boirez de l'eau par mesure. Ce que vous mangerez « sera comme un pain cuit sous la cendre ; vous le « couvrirez d'excréments. » Et plus loin : « Vous « ferez cuire votre pain sous cette fiente. » Ce passage a fort égayé Voltaire aux dépens de la chère que faisait le prophète, et la gaité cynique qu'en témoigne le philosophe prouve qu'il est plus aisé de faire de sales plaisanteries que de s'informer des habitudes d'un peuple et de se livrer à l'examen d'un fait. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce que la voix

annonce à Ézéchiél, nous le voyons précisément se pratiquer en ce moment sous nos yeux ; l'Arabe, dans le désert, couvre son pain d'excréments, car il le fait cuire sous une couche de fiente, et la nécessité qui fait loi le force à conserver ce dégoûtant usage.

Le lendemain la journée fut chaude. Les oranges me furent d'une grande ressource contre le besoin le plus impérieux, la soif. Quelques quartiers sucés de temps en temps suppléent agréablement à la mauvaise qualité de l'eau. Tout voyageur avisé fera bien de s'en munir; une trentaine d'oranges n'ajoutent guère à la charge d'un chameau, et vous en avez pour huit jours.

Un nuage de poudre s'éleva à l'horizon et nous en vîmes sortir une caravane de plus de cent chameaux qui venait droit à nous. Nous nous rangeâmes pour la laisser défilér. Je trouvais singulier que la foule m'empêchât de passer mon chemin dans le désert comme dans les rues de Paris. Plusieurs de ces chameaux transportaient des femmes, les unes renfermées dans des cages de bois, d'autres assises face à face dans deux boîtes liées ensemble comme les paniers que nous mettons sur nos ânes. Cette manière de voyager n'est pas incommode. Elle rappelle la litière; seulement le couple doit s'entendre pour maintenir l'équilibre, car l'un des deux poids n'aurait qu'à se lever à l'improviste, l'autre serait inévitablement la bascule sous le ventre du chameau.

Plus tard , nous rencontrâmes des gazelles qui bondirent devant nous ; nous vîmes aussi un animal de la grosseur d'un chat, mais qui me parut tenir de l'espèce du lézard ; il avait une queue très-épaisse , et sa couleur était fauve comme celle du sable dont on le distinguait à peine. *Waran ! waran !* crièrent nos chameliers en l'apercevant. A notre approche il se sauva dans un terrier. Nous suivîmes longtemps une plaine de trois lieues de large environ , bordée des deux côtés par une file de monts. Ce jour (c'était le 20 mars), le printemps s'ouvrait en France , mais , pour nous , en Arabie , il ne fut fêté par le chant d'aucun oiseau. J'avais jadis , à pareille date , passé des moments plus difficiles , et , en 1814 et 1815 , combien j'aurais béni la main qui m'aurait transporté , comme Habacuc , par les cheveux dans la solitude où je me trouve aujourd'hui ! A chaque pas nous ramassions des petits cailloux de toutes couleurs et des débris de bois pétrifié. Le nègre s'éloigna pour aller sur une hauteur chercher du sel. Le désert en est imprégné. La sécheresse du sol explique comment ce sel diluvien a dû s'y conserver.

Le soir , quand Georges déploya la tente , un vent impétueux commença à s'élever. « Qu'allons-nous faire , demandai-je à Démétrius , si cet ouragan dure toute la nuit ? — Le vent ou la tente tomberont , me répondit-il avec toute la résignation turque. » Au

point du jour j'aperçus le moricaud qui faisait ses prières et force ablutions. Comme on n'avait point d'eau à lui sacrifier pour ce pieux usage, conformément à la prescription qu'en fait le Coran, il se nettoyait avec du sable comme on récuré une casserole. Je ris de bon cœur de cette singulière purification. Le vent continuait et m'incommoda fort malgré mes lunettes bombées. Les yeux ont trois ennemis acharnés en Égypte, le soleil, le vent, et surtout le sable qui s'introduit partout; les lieux les plus hermétiquement clos n'en sont point à l'abri. Qu'on juge de ce que les yeux doivent en absorber! Et ce n'est pas une poussière molle comme dans nos climats; celle-ci est aiguë et brûlante. Le tarbouch, cette épaisse calotte que portent, avec ou sans turban à l'entour, tous les Orientaux, est encore un véritable fléau pour des yeux délicats. Comment s'expliquer le choix d'une coiffure sans visière avec le soleil le plus rayonnant? C'est pourtant la seule pièce de leur ancienne toilette que les Turcs modernisés tiennent encore à conserver. S'ils se décident à la quitter, ils adopteront probablement pour plus de commodité nos bonnets de grenadier.

Vers midi l'horizon se voila et le soleil devint tellement blême, que mes mauvais yeux purent fixer son disque, qui ne paraissait plus que comme une lampe à travers un globe de verre dépoli; il tomba quelques larges gouttes d'eau, puis bientôt, comme

fatiguées de cet effort, les nuées se divisèrent et s'évanouirent. La route devenait montueuse, le fond de gravier résistait sous le pied des chameaux et il était sillonné, sur une grande étendue, par des sentiers battus et légèrement creusés, comme l'ornièrre que laisse après elle une roue à la Marlborough. Je cueillis quelques petites plantes, dont la feuille parfumée me rappela le basilic. Nous nous rapprochions du fleuve et de l'emplacement que les géographes assignent à l'ancienne cité de Lété, et il me semble, autant qu'on peut s'orienter dans ces solitudes, que nous avions suivi en revenant des bords de la mer Rouge la même direction que les Hébreux ont dû prendre pour s'y rendre. « Les Israélites, dit leur « historien Josèphe, passèrent par la ville de Lété, « qui était alors déserte, et où Cambyse, lorsqu'il « ravagea l'Égypte, bâtit depuis sa Babylone, et ils « arrivèrent le troisième jour à Baal-Zéphon, depuis « Arsinoé, et maintenant Suez. » Nous longions le revers du Mokatan. Je rencontrai à sa base, comme autour des pyramides de Djizé, beaucoup de coquilles blanches, rondes et plates, semblables à des moules de bouton. Bientôt je découvris les minarets de la ville des Tombeaux, et derrière eux ceux du Kaire. Ainsi se termina mon pèlerinage au désert. Je prenais mes notes au crayon, du haut de mon chameau et en présence des objets mêmes, les décrivant d'après nature, comme je les aurais dessinés. Dans une

excursion de ce genre, où tout vous frappe vivement, il ne faut pas remettre son récit au lendemain; si vous n'écrivez pas sous l'empire des émotions, elles ne tardent pas à se refroidir, et le style s'en ressent, vous perdez l'impression et l'expression, le soleil de l'Orient vous retire ses rayons. D'ailleurs, comme les vagues sur le rivage de la mer, où celle que vous regardiez venir a déjà disparu sous une autre qui la suit, les surprises se succèdent rapidement dans cette merveilleuse Égypte : le désert, et ses mirages et son symoun; ces hautes marées d'une mer, insensibles dans la mer voisine; ce Nil, inconnu dans son origine, prodigieux dans son cours, qui continue périodiquement à couvrir et à féconder cette terre qu'il a faite. Que de mystères et que de systèmes différents pour les expliquer! que d'efforts pour soulever les voiles dont se cachent les grands secrets de la nature! Orgueil de l'homme, vanité du savoir, qui ne peut souffrir de bornes! Et après tout, les savants y voient-ils beaucoup plus clair que nous autres ignorants? n'en est-il pas de notre intelligence à tous comme de la terre végétale, si rare au milieu de cette chaîne des monts d'Arabie que je viens de traverser, et après une couche plus ou moins légère, ne faut-il pas finir toujours par arriver au tuf, quand il ne se rencontre pas dès la surface? Oui, tout est incompréhensible en ces lieux. On parviendra à lire les hiéroglyphes,

mais le grand livre de la nature, la véritable écriture sacrée, restera fermé; c'est que la science a des trésors scellés; c'est qu'un plus savant que nous s'en est réservé la clef. Adorons donc la main du Tout-Puissant dans ses œuvres. Je ne sais, mais il m'a semblé sentir plus vivement sa présence au milieu de ces solitudes immuables comme lui, où rien ne change, où le désert d'aujourd'hui est toujours celui de l'Exode, où je viens de marcher dans le frayé des Hébreux, et où la voix de Jéhova retentit encore comme aux anciens jours.

C X X V I I I .

VISITE A ABDALA-PACHA. — M. DE GÉRAMB.

EN descendant de mon chameau, je rencontrai des gens qui me demandèrent, comme lorsqu'on arrive d'une promenade à la campagne, si je savais la nouvelle de la ville. Les politiques du quartier franc ne parlaient que de la destitution récente du ministre de la guerre. « D'où venez-vous donc, me disait-on, pour n'être pas mieux informé? » Jugez comme il m'importait à moi, dans la disposition d'esprit où m'avait laissé ma course dans le désert et la lecture du Pentateuque, que Mahmoud-Bey ne fût plus ministre, et que Achmet-Pacha l'eût remplacé. J'appris à cette occasion que la retraite à laquelle ce

fonctionnaire disgracié allait se trouver réduit s'élevait encore à deux cent cinquante bourses, qui, à 500 piastres l'une, donnent 31,250 de nos francs. L'énormité de certains traitements est une des plaies actuelles de l'Égypte; il en est tels qui se sont élevés jusqu'à près d'un million.

Abdala, naguère pacha d'Acre, m'avait envoyé complimenter; il savait que j'avais parcouru naguère son ancien gouvernement, et il cherchait à attirer les étrangers auxquels il supposait quelque influence. Je fus lui rendre visite à l'île de Raoudah, où il est confiné avec ses sœurs et leurs époux. On lui permet l'entrée du Kaire; mais il use avec réserve de cette tolérance. La nuit précédente, il avait été brusquement réveillé par plusieurs coups de fusil tirés contre la porte de son habitation; étaient-ce des voleurs, ou pis encore? cherchait-on à l'effrayer? avait-on la pensée de s'en défaire? Il me fut facile de remarquer, par quelques mots qui échappèrent au pacha prisonnier, qu'il n'était pas sans inquiétude. Du reste, j'en fus reçu avec politesse, et même avec coquetterie. C'est un homme de trente à trente-cinq ans, dont les manières ne manquent pas d'élégance. Lorsque j'entrai il tenait à sa main des fleurs qu'il me pria d'accepter, et son regard me disait clairement : Je n'ai plus que de ces cadeaux-là à offrir. Il me demanda ce qu'on pensait chez nous des affaires de Turquie, et si j'avais entendu dire que Méhémet-Ali s'obstinât à

décliner toute intervention diplomatique dans sa querelle avec le sultan, déclarant que son fils savait ce qu'il avait à faire, et qu'il faudrait que l'épée reprit ce qu'Ibrahim avait acquis par l'épée. Je répondis que je croyais à la paix, et qu'il ne me semblait pas probable qu'un homme aussi prudent que le vice-roi risquât de compromettre sa position en se plaçant en hostilité avec les grandes puissances européennes. « Oh ! sans doute, repartit Abdala, ni à Stamboul, ni ici, on ne voudra se brouiller avec les Francs ; les Turcs ne savent plus combattre. » Je lui fis observer poliment qu'il était la preuve du contraire, et j'ajoutai : « Je ne crois pas que les Turcs se battent plus mal que du temps de Mahomet II ; mais c'est nous qui nous battons mieux. L'art de détruire a suivi en Europe les progrès de la civilisation, et ce n'est pas ce qu'il faut le plus lui envier. »

Je fis ce même jour connaissance avec le père Marie-Joseph, religieux trappiste, connu dans le monde sous le nom du baron de Géraumb ; il arrivait du mont Sinaï, et il voulut bien consentir à venir avec moi dans la Haute-Égypte ; un tel compagnon était précieux à rencontrer pour un tel voyage. Je trouvais beaucoup à observer et à apprendre dans la société de M. de Géraumb. La religion avait fini par triompher chez lui des passions les plus vives ; mais la robe du trappiste n'enveloppait pas tellement l'homme

du monde et l'ancien officier, qu'on ne les vit souvent reparaitre. Entre autres récits piquants qu'il me fit à ma première visite, je notai l'histoire de sa sortie du château de Vincennes : Il y était au secret depuis trois ans, lorsqu'une nuit on vint le réveiller en sursaut, en le pressant de déménager. C'était au mois de mars, peu de jours avant les grands événements de 1814, et le bruit de la levée en masse de l'Europe réagissant contre la France n'avait pas pénétré au fond du silencieux donjon. En fait de nouvelles, M. de Géramb en était resté au mariage de Napoléon. « Comme on me faisait descendre l'escalier, me dit-il, un autre prisonnier nous rejoignit; il était revêtu d'une douillette violette. Cet inconnu, en me saluant, me glissa le plus bas et le plus rapidement possible ces singulières paroles : Les Russes et les Prussiens sont aux portes de Paris! — Bon! dis-je, en lui rendant sa révérence et ce que je croyais être sa plaisanterie, et les Autrichiens? — Les Autrichiens aussi. Me voilà convaincu que j'ai affaire à un fou. Cependant on nous fait monter dans une voiture, et j'entends qu'on dit au cocher : A la Force! maison de fous, pensai-je encore. Durant la route, la société des gendarmes nous empêcha d'échanger aucune parole; mais parvenus à notre nouvelle destination, et le concierge nous demandant nos noms : De Boulogne, évêque de Troyes, répondit mon compagnon. — Ah! monseigneur, m'écriai-je,

qui s'en serait douté? vous n'êtes donc pas un fou? L'explication s'ensuivit, et j'appris les événements. Quelques jours après j'étais libre, quelques mois plus tard j'étais trappiste. »

CXXIX.

DÉPART POUR LA HAUTE ÉGYPTÉ.

LE 25 mars, nos préparatifs étant terminés, je convins avec mes compagnons qu'ils me rejoindraient le lendemain avec la barque, et, prenant par terre les devants, je fus revoir Sakara et rendre une seconde visite à M. Thadéo. Je passai ma soirée à explorer la plaine des Momies, où, à l'aide du Voyage de Pockocke, et grâce à son exactitude, je réussis à m'orienter à travers les sables, et à retrouver la catacombe des Ibis, dont il donne la description. Je m'y fis descendre au moyen d'une corde qu'on me passa sous les aisselles, et je pénétrai dans plusieurs allées souterraines pleines de vases de forme conique, pareils à ceux dans lesquels nous moulons les pains de sucre, et bouchés avec du plâtre. On rencontre fréquemment, dans cette partie du désert, des caveaux où les animaux recevaient, comme les hommes, les honneurs de la sépulture; car en Égypte un oiseau mort était embaumé, enveloppé de bandelettes et scellé dans un pot avec les

mêmes soins qu'un pharaon dans son cercueil ; et , par un motif ou par un autre , aucun peuple n'a choyé la mort comme les anciens Égyptiens. Les explications qu'a données à cet égard le docteur Pariset me paraissent les plus satisfaisantes , et la question sanitaire dominait certainement dans cet usage général de l'embaumement appliqué à tous les animaux. On descend dans les sépultures par des puits que les sables ont comblés et mis de niveau avec le sol. Les fellahs du canton les connaissent ; mais l'intérêt leur en commande le secret vis-à-vis des étrangers , avec lesquels ils trafiquent des dépouilles de la tombe. Assis sur un tertre , au milieu de cet étonnant cimetière qui domine la vallée du Nil , et au pied duquel l'inondation s'arrête et la végétation vient mourir , je contemplais d'un côté la plaine fertile et peuplée , et de l'autre le désert stérile. Dans le lointain je découvrais le Kaire , étendu au pied du Mokatan ; mais je n'y songeais pas , j'avais mieux sous mes yeux. Je voyais Memphis , ou du moins je me figurais la voir , non plus ensevelie dans le limon du fleuve ; mais telle qu'elle était dans ses plus beaux jours , quand sa grandeur et ses pompes égalaient celles de nos capitales. Je la reconstruisais en idée. Ses débris se levaient et s'assemblaient comme les ossements humains à la voix d'Ézéchiël , les pierres se remplaçaient par assises , les portes rentraient dans leurs gonds , et les sphinx et les obélisques

reprenaient leurs rangs; le colosse de Sésostris présidait à ces merveilles; enfin, grâce à l'imagination, cette grande architecte, j'avais refait le passé, quand la voix de M. Thadéo me réveilla en sursaut. Il venait me chercher, car la nuit approchait et les pyramides projetaient déjà leurs ombres jusque sur les misérables huttes du village de Sakara. Non content d'avoir ainsi soufflé sur mon château de cartes, mon hôte, faisant rouler du pied un des vases que j'avais rapportés du puits des Ibis : « Vous n'aviez pas besoin, dit-il, de vous faire descendre dans la cave aux oiseaux, je vous aurais fourni de cette marchandise-là tant que vous auriez voulu. J'ai cassé plus de trois mille de ces pots, et il m'en reste encore à la maison. Vous voyez les bandes de toile qui emmaillottent le pigeon? l'été dernier j'avais eu la bonne idée d'en envoyer quelques ballots en Hollande pour faire du papier; mais ces poltrons de Hollandais ont peur de la peste; ils ont été se figurer qu'elle pouvait être dans ces vieilles loques, et ils les ont brûlées; ma spéculation a manqué. » Ce récit de M. Thadéo, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, me fit tout juste l'impression que produit un sceau d'eau froide qu'on jette sur un homme en sueur. Je ne sais si ce fut le dépit que j'en éprouvai, mais le lendemain je me réveillai avec un grand mal de tête. Je voulus le surmonter, et, me hissant sur mon âne, je me dirigeai vers la pyramide inachevée

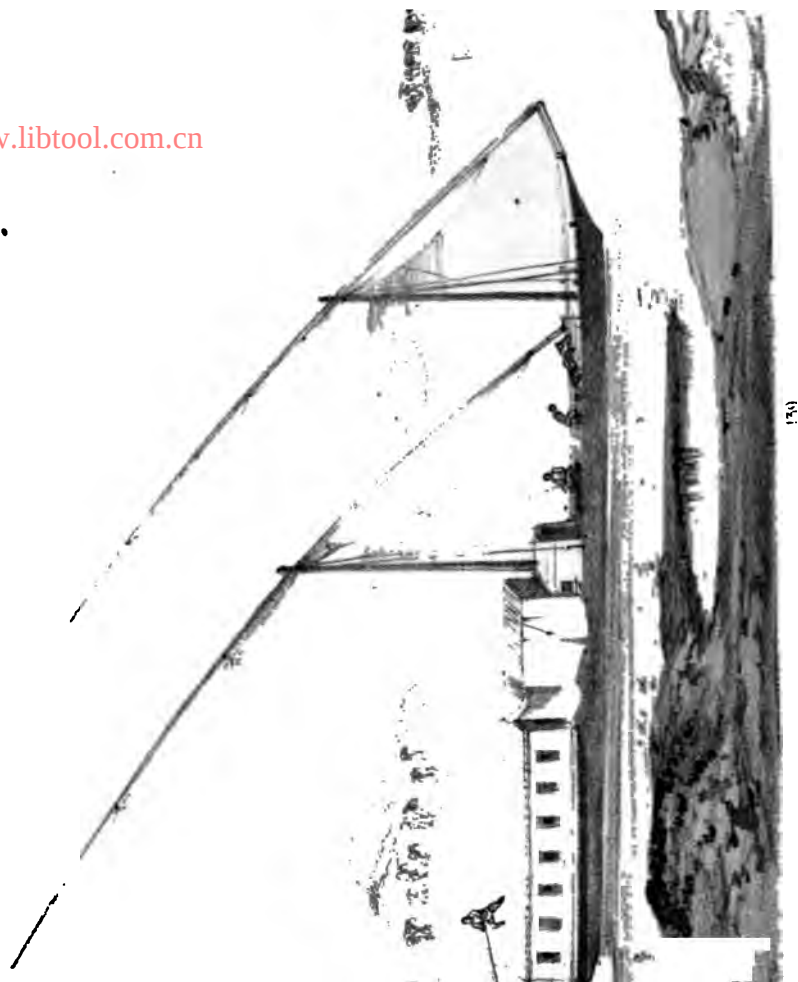
qu'on appelle la Chaire de Pharaon ; elle ne présente rien de remarquable , si ce n'est son imperfection même et sa large plate-forme, au milieu des sommets aigus des autres pyramides. Cependant mon malaise augmentait, mon poulx battait avec violence. L'année d'avant, la fièvre m'avait pris sur les marches du Parthénon, aujourd'hui j'en ressentais les atteintes au milieu de la nécropole de Memphis. Cet accès périodique ne me manque guère chaque printemps, et je pense que c'est la nature qui, en mère prudente, me l'envoie, et me sauve quelque grave maladie en m'administrant ainsi elle-même la fièvre à petite dose, conformément au principe homœopathique. Toujours est-il que ce léger tribut d'un jour ou deux de souffrance, la première année en Grèce et la seconde en Égypte, me racheta de toute autre incommodité durant le reste de mon long voyage.

Je passai la journée dans un état de somnolence très-pénible ; les mouches me dévoraient au dehors et la fièvre au dedans. Dans mon accablement, je n'éprouvais qu'une envie, celle de boire de l'eau à ma soif ; la raison m'interdisait de la satisfaire. Je me bornai à quelques gorgées de limonade, et le lendemain, pensant que je serais plus à mon aise et mieux soigné dans ma canche, je me trainai jusqu'au rivage du Nil où mes compagnons, qui commençaient à s'inquiéter de mon retard, m'attendaient depuis la veille dans le petit havre de Bedraschein. Ma

tête était vide et brûlante comme une lanterne. Je fis diète absolue et je mis mon esprit au même ordinaire que mon corps. Cette phrase que M^{me} de La Fayette convalescente adressait à Ménage dans une lettre autographe que je possède d'elle, me revenait en mémoire : « Indiquez-moi
« quelque livre ; il faut qu'il soit de narration ; un
« livre de raisonnement emporterait mon pauvre
« esprit dès la première période. » Je laissai les lectures sérieuses et je me mis au régime des contes de fées. Les Mille et une Nuits me procurèrent la plus agréable distraction. C'est ici qu'il faut les lire et qu'après plus de dix siècles on leur trouve encore la teinte locale. La description du Nil dans le conte du bossu de Casgar me charma. Je contemplais autour de moi « Cette terre d'or et ces îles d'émeraude en-
« chassées dans l'argent. » Je buvais l'eau douce et légère du Nil, et je redisais avec l'oncle du jeune marchand de Moussoul : « Qui n'a pas vu l'Égypte n'a
« pas vu ce qu'il y a de plus singulier au monde. »

Notre embarcation était grande et commode. La cabine se divisait en trois pièces. La première, ouvrant sur la poupe, avait été disposée pour les ablutions dont les mahométans font un si fréquent usage. Le lambris était revêtu d'une feuille de plomb et l'eau du bain s'écoulait par un tuyau qui traversait la cale. Nous changeâmes la destination de ce cabinet qui devint la chambre à coucher de M. de Géramb. J'occupai la

www.libtool.com.cn



pièce contiguë qui se trouvait précisément de la grandeur de mon matelas , et la troisième , plus spacieuse , et où l'on descendait par deux marches , ce qui lui donnait la hauteur nécessaire pour s'y tenir debout , servait de salon de compagnie et aussi de dortoir au reste de la société. Nous mangions sous un hangar en natte qui était adossé à la cabine , et où Démétrius dormait à couvert , environné de ce qu'il appelait sa *servitù* , composée de Georges , du bon You-souf , domestique cophte qu'il avait pris au Kaire , et d'un petit noir de Nubie dont il prétendait faire l'éducation. La cuisine venait ensuite , consistant en un fourneau de brique construit au pied du premier mât. Le reste du pont était dévolu au Raiss ou patron de la barque et à ses dix rameurs (N° 139).

Une autre canche voguait de conserve avec la nôtre. Elle portait à son bord un de nos compatriotes qui était venu de France en Afrique par l'Écosse et la Norwège. La société de M. de La Boullaye ajoutait à l'agrément de nos soirées , et le récit de ses voyages alimentait la conversation. Chacun de nous avait sa petite table en toute propriété , et une caisse de livres que j'avais découverte dans le fond d'un grenier chez notre agent consulaire au Kaire , et dont il avait bien voulu se priver en ma faveur , fournissait abondamment à la lecture. Je retrouvais là mes vieux auteurs , mes poètes favoris ; je les relisais , les récitais et rapprenais par cœur ce que j'avais su vingt fois. En

outre des voyages de Pockocke et de Denon, j'étais muni d'un itinéraire manuscrit que je devais à l'obligeance du savant M. Wilkinson, le Champollion anglais, avec lequel j'avais eu l'avantage de faire connaissance pendant mon séjour au Kaire ¹. Ainsi organisée,

¹ Je le joins ici. Il ne peut manquer d'être utile à d'autres voyageurs.

ITINÉRAIRE DU KAIRE A PHILÆ.

Rive gauche. — Pyramides de Djizé, le Sphinx. — Chaussées anciennes. Tombeaux; un entre autres où des scènes concernant les arts et métiers sont représentées.

Sakara. Pyramides, tombeaux. Dans l'intérieur de la principale pyramide on trouve une petite chambre au delà de la grande salle, avec des hiéroglyphes à la porte. — A Mit Raheni. — Colosse de Ramsès. — Buttes de Memphis. — Quelques restes de maisons, des statues brisées, etc.

Rive droite. — Carrières de Mahsara, 3 lieues au sud du Kaire, dont on a tiré les pierres du dehors des pyramides de Djizé. Quelques inscriptions et tableaux hiéroglyphiques. On y voit l'ancienne chaussée au sud-est du village de Mahsara.

12 lieues au sud de Mahsara (rive droite), Atfieh, buttes de la ville d'Aphroditopolis. Point de ruines. — Pyramide dite Haram el Kedab, sur la rive opposée. — Gebel el Teyr. — Grotte au delà de Salahieh appelée el Babain. — Trois lieues en deçà de Miniéh les ruines d'Acoris. — Auprès du village moderne de Tehneh, tombeaux, carrières, etc.

A Koum Ahmar, grottes et restes d'une petite ville, 3 lieues au delà de Miniéh. — Encore 3 lieues et demie, même rive (droite), Beni-Hassan. — Belles grottes, très-anciennes. — A une demi-lieue au sud des grottes de Beni-Hassan se trouve le Speos-Artemidos,

notre navigation sur le Nil, pendant les mois d'avril et de mai, fut une véritable partie de plaisir. Ma santé, au bout de vingt-quatre heures, était redevenue parfaite. Je m'abreuvais de limonade et me sevrerais

un petit temple de Bubastis (déesse à tête de lion), momies de chats.

Sheck-Abadeh (Antinoé.)—Quelques restes de maison. Théâtre. Les anciennes rues et dehors de l'enceinte à l'est. L'hippodrome. Quelques grottes peu intéressantes. — El-Bersheh, grottes; on y voit représentée une statue placée sur un traîneau, et tirée par plusieurs hommes. (Rive droite.)

Vis-à-vis d'Antinoé (rive gauche), se trouve Hermopolis (Ashmounnecyn), dont le portique fut détruit, il y a peu de temps, par les Turcs; il ne reste plus rien. — A Sbeyda (rive droite), un peu au delà de Bersheh, quelques grottes et restes d'une petite ville. — Un peu plus loin (même rive), se trouve le village de Tel-el-Amarna, grottes intéressantes taillées dans le roc, à trois quarts de lieue du fleuve. L'ancienne ville se trouve au sud du village moderne. Je crois que cette ville peut indiquer l'emplacement d'Alabastronpolis. Effectivement, on y voit une carrière d'albâtre sur le sommet de la montagne (rive droite). A la hauteur de Manfalout, près de Maabdeh, chercher assez loin dans les terres les catacombes des Crocodiles. — Deux lieues en deçà de Manfalout, el-Hareib, restes d'une petite ville, quelques grottes sans sculptures. — Des momies de chiens et de chats peu intéressantes. (Rive droite.)

A Siout (Lycopolis), quelques grottes. — On y trouve les momies de loups. — A Gow, quelques pierres sur les bords du fleuve, restes du temple d'Antœus, grottes peu intéressantes à l'angle de la montagne, au nord avant d'arriver à Gow.

A Sheck-Haridi, plusieurs grottes. — Serpent.

A l'ouest de Souhag, loin du fleuve, le couvent blanc de Saint-Sennoude et restes de la ville d'Atrib.

de vin et le plus possible de viande. La diète et un régime rafraîchissant sont indispensables dans ce climat brûlant pour combattre les affections inflammatoires et prévenir l'apoplexie, cette terrible ma-

Ekhmin (Panopolis), inscription du temple de Pan, et quelques débris. — Menshieh, quai de pierres de taille, trois lieues au delà d'Ekhmin. — Trois heures de Girgeh, Arabat-el-Matfoun, (Abydos), deux temples ruinés, tombeaux, etc.

Hou (Diospolis-Parva). Peu de restes de l'ancienne ville. Tombeaux aux bords du désert.

Dendérah (Tentyris), vis-à-vis de Qeneh. Temples.

Qoft (Coptos), restes de la ville, et débris de pierre. Petit temple au village d'el-Qala, tout près de Qoft (rive droite). — Qoos (Apollinopolis-Parva), plus de restes. — Pierre sculptée, au nord de la ville, où l'on verse l'eau d'un puits. (Rive droite).

Thèbes, temples de Karnak — de Luxor — de Qourna. Tombeaux, etc.

Ermont (Hermonthis), temple et restes d'une église. (Rive gauche.)

Tuot (rive droite), débris d'un temple; peu intéressant.

Sebeleyn, restes d'une petite ville, et grotte; peu intéressant.

Tofnès et Asfoon, buttes, point de ruines. — È Dego, une lieue au nord d'Esneh, restes d'un petit temple. — Esneh (Lotopolis), beau portique. Quai de pierre. — Cinq lieues d'Esneh, restes d'un quai auprès d'el-Qenan (rive gauche), et un quart de lieue au delà (même rive), petite pyramide. — El-Kab (Eilethyas) (rive droite), grottes sculptées. — Trois petits temples, emplacement de l'ancienne ville. — Dans le lit du torrent, des petits onyx incrustés de natron. — Edfoo (rive gauche), temples (Apollinopolis-Magna). Silsisis, Carrières. Grottes sculptées.

Kom ombo (Ombos). Temples.

Assouan (Syène). Débris d'un petit temple, enceinte arabe. —

www.libtool.com.cn



signes de croix. Ils emportèrent entre leurs dents les pièces de monnaie que nous leur tendimes. Démétrius les appelait des moines blancs, et certes il ne les jugeait pas à la peau. Nous passâmes le 3, à Miniéh, devant une fabrique à l'européenne et un jardin en terrasses qui borde la rive ; cette file de bâtiments, ces murs badigeonnés et percés régulièrement de fenêtres vitrées contrastent avec les huttes basses et sombres qui les entourent, et où les fellhas font leur demeure. Peu après, nous reconnûmes à son drapeau une canche française qui nous croisa ; elle ramenait de la Haute-Égypte M. de Caraman que nous avions laissé à Ancône l'année d'avant. Je regrettai de ne pas le trouver à son bord. Il venait de le quitter pour se rendre par terre à Miniéh. Ce même jour M. de La Boulaye avait aperçu le premier crocodile et tué un oiseau-mouche d'un brillant plumage. La chasse était le principal passe-temps de Roger et de Démétrius, qui ne faisaient guère autre chose toutes les fois que la canche était arrêtée. « Eh quoi ! leur disais-je, n'avez-vous point assez, pour vous distraire, de tant d'objets intéressants et nouveaux que vous êtes venus chercher de si loin et que vous ne reverrez jamais ; et croyez-vous que vos journées ne seraient pas suffisamment remplies sans le plaisir de tuer d'innocentes tourterelles ? — On ne les tue pas toujours, monsieur le comte, répondait Démétrius qui ne se rendait pas bien compte du sens

de mon observation ; nous en manquons au moins la moitié. Ce serait bien plus amusant si tous les coups portaient. »

CXXX.

SIOUT.

Nous laissâmes à notre gauche les curieuses grottes de Beni-Hassan, que je ne visitai qu'à mon retour, et nous passâmes pareillement sans nous arrêter entre Hermopolis et Antinoé, aujourd'hui Ahsmouneyn et Scheik-Abadeh. Le Vendredi-Saint, nous rencontrâmes une barque chargée de noirs d'Abysinie qu'on menait vendre au Kaire. « Hélas, mon Dieu ! dit le père Géramb en interrompant sa lecture, vous êtes mort pour nous racheter et nous nous vendons les uns les autres ! » Il nous lisait en ce moment la Passion de saint Jean, cet admirable récit où le témoin oculaire se reconnaît si évidemment. Nous étions pleins des souvenirs de Jérusalem que nous venions d'habiter. Tous les lieux nous étaient présents ; nous suivions les pas du Sauveur depuis le mont Sion où il institua le sacrifice non sanglant, jusqu'au Golgotha où le sacrifice sanglant s'accomplit. Si l'Évangile parle toujours si puissamment au cœur de tout homme de bonne foi, qu'on juge combien les nôtres devaient être émus à cette

lecture faite par un religieux comme M. de Géramb, à la vue des déserts de la Thébaïde.

Les falaises d'Abou-Fedeh bordaient à notre gauche le cours du Nil. Elles sont voisines de Manfalout où nous touchâmes l'après-dîner. Le lendemain nous séjournâmes à Siout, où j'eus le plaisir de faire connaissance avec M. Linant, compagnon de voyage de M. de Forbin, et plus récemment de M. de Laborde. M. Linant, chargé par le vice-roi de la direction du cadastre et d'autres travaux importants, habite l'Égypte depuis quatorze ans. Considéré des Arabes comme un de leurs scheiks, il a souvent voyagé de tribu en tribu, en paix avec toutes, et a pu se livrer à des explorations dont se glorifieraient les plus intrépides voyageurs. Il a dessiné les ruines des anciennes villes de l'Arabie-Pétrée. Il a fait le tour périlleux de la mer Morte, et le trajet de la mer Rouge à Damas, en traversant le pays d'Ammon et la terre de Hus qui vit les épreuves et la constance de Job. M. Linant voulut bien nous conduire sur l'emplacement de l'ancienne Lycopolis, et aux grottes dont la chaîne libyque est percée en cet endroit (N° 141). Ces tombeaux, où l'on trouve des momies de chiens, de chats et de loups, sont couverts d'hiéroglyphes. Les voûtes conservent encore des fragments de peintures dont la fraîcheur ne déparerait point les plafonds de nos salons; mais la contrée que nous allons parcourir est si riche en



www.libtool.com.cn

·

monuments de ce genre, qu'à peine si l'on fait attention à ceux-ci. Je me demandai, en les examinant, si ces lignes de figures humaines et d'animaux entremêlées de feuillages, de plantes et de signes divers, n'auraient pas inspiré plus tard l'idée des gracieux ornements que nous appelons arabesques. De l'entrée des grottes, la vue embrasse la ville de Siout et ses minarets, ses champs fertiles et ses bosquets de palmiers. La chaîne des monts d'Arabie ferme l'horizon. Ici le Nil n'est plus resserré entre ses deux marges de sable, comme depuis Memphis jusqu'à Miniéh. Une plaine cultivée s'étend derrière Siout, à plusieurs lieues de distance, et cette ville, qu'on nous dit être peuplée de quinze mille habitants, porte le titre de capitale, et sert de résidence au gouverneur de la province. On y vit à bon marché; trois maisons occupées par M. Linant et ses agents sont louées quinze francs par mois; une canche comode et montée de onze rameurs coûte cinq francs par jour. Nous achetâmes, pour neuf sous, cinq poissons dont un avait deux pieds de long, et je payai douze sous une lance de Nubie exposée en vente dans le bazar.

La civilisation de l'Égypte moderne complètera la ruine de ce qui reste de ses arts, de son culte et de son histoire. A mesure qu'on construit des casernes et des manufactures, on renverse les monuments antiques pour en utiliser les matériaux. M. Linant

nous raconta qu'il avait vainement obtenu du pacha trois firmans consécutifs pour s'opposer à l'anéantissement des ruines magnifiques de la ville d'Antinoé, bâtie par Adrien. « *Taïp, taïp!* bon, bon! » lui répondirent les démolisseurs. C'est la réponse ordinaire, mais à peine fut-il éloigné qu'on se remit à l'œuvre de destruction. Un voyage dans ces contrées se publie; il indique un temple resté debout; vous accourez pour le visiter, et vous arrivez pour en voir emporter les dernières pierres. M. Wilkinson ignorait au Kaire les dévastations récemment commises, quand il m'entretenait des antiquités d'Antinoé et de Gaw; c'était dans ce dernier lieu que Pockocke dit avoir vu un superbe portique dont les dix-huit colonnes étaient ornées d'hiéroglyphes, « plus, remarque-t-il, qu'aucune qu'il eût encore rencontrée. » Aujourd'hui tout a disparu. Au moment où l'on touche enfin à la découverte de l'écriture sacrée des anciens Égyptiens, quels regrets ne doivent pas exciter de tels actes de vandalisme! C'est anéantir d'un même coup des édifices et des livres; c'est recommencer à la fois Érostrate et Omar.

Il n'était bruit dans toutes ces contrées que de la misère des habitants et des rigueurs exercées contre eux. Tandis que le nom d'Ibrahim est glorifié sur le Bosphore, il est maudit sur le Nil, où l'on recrute à la turque pour lui envoyer des renforts. Des conscrits s'arrachent un œil afin d'être dispensés du service

militaire, comme du temps des Romains ils se coupaient le pouce, genre de mutilation d'où nous est venu le mot de poltron, *pollex truncatus*. Comme dans le principe on n'a pas sévi contre les réfractaires, le nombre s'en est fort accru; nous en vîmes embarquer qu'on menait aux galères à Alexandrie. On repoussait inhumainement leurs femmes et leurs petits enfants qui pleuraient sur le rivage. On nous rapporta qu'à l'armée d'Ibrahim, des soldats, retenus de force sous les drapeaux, s'étaient donné la mort, et que des mesures sévères avaient été prises à ce sujet. Je ne sais plus quel est le général qui, en pareil cas, mit à l'ordre du camp qu'il ferait enterrer vifs les premiers qui se suicideraient. Cela est bien turc! Je crois pourtant me rappeler que le général était russe.

La sainte Semaine finissait ce soir même. Nous nous rendîmes, pour faire nos pâques, à un bourg, voisin du fleuve, appelé Thata, où réside un prêtre latin, seul successeur, dans la Thébaïde, de tant de pieux cénobites dont son zèle n'a point répudié le laborieux héritage. Le monastère et la chapelle rappellent bien la simplicité de la primitive Église. Il y a à Thata quatre à cinq cents cophtes catholiques, et une fabrique de toile emploie un assez grand nombre d'ouvriers qui gagnent cinq piastres par mois, un peu moins de deux sous par jour.

CXXXI.

LE SERPENT HARIDI. — GIRGÉ.

LASSÉS de lutter contre le vent, nous venons d'amarrer la canche et de mettre pied à terre sur la rive droite. Nous sommes montés à des carrières d'où la vue s'étend sur les longs replis du fleuve, et sur la plaine qui environne Thata. La chaîne libyque, qui nous fait face, recule en cet endroit de plusieurs lieues à l'ouest, tandis que la chaîne arabique s'avance sur le Nil et le borde presque à pic. Dans le creux d'un ravin, nous trouvons deux tombeaux de santon dont l'un porte le nom de Scheik-Haridi. C'est là qu'on honore le serpent de ce nom dont tous les voyageurs ont parlé. Il y a des gens qui prétendent sérieusement que ce reptile n'est autre que le démon Asmodée, exilé et enchaîné par l'ange dans les déserts de la Haute-Égypte, ainsi qu'il est rapporté au livre de Tobie. D'autres varient sur son origine, mais ils s'accordent sur les prodiges opérés par lui. Il faut bien compter sur la foi des vrais croyants pour leur faire de pareilles histoires. On nous montre un trou dans le rocher, qui communique au sanctuaire du Scheik-Haridi, par lequel Asmodée fait encore quelquefois des apparitions. Le pauvre diable n'est guère logé là plus à l'aise que dans la

fiole où notre romancier Lesage l'a enfermé. Une circonstance assez comique, c'est que, lors de l'expédition d'Égypte, la commission des sciences et arts, étant en tournée dans le Saïd, acheta le serpent, et ce furent les prêtres mêmes qui vendirent leur dieu. Il fut constaté qu'il appartenait à une espèce particulière, mais commune en cette contrée. On le conserva dans un bocal d'esprit de vin, et voilà le Diable Boiteux remis en bouteille; depuis, il a trouvé des successeurs, car le serpent sacré ne saurait mourir. Un défilé étroit nous conduit à Rayané. Ce village semble plutôt destiné à loger des pigeons que des hommes. Ils nichent dans des pots de terre dont les murs et les toits des maisons sont tellement bardés à l'extérieur, que de loin elles paraissent crénelées. Nous remarquons un arbre nouveau pour nous. On le nomme palmier-doum; il porte des espèces de gousses brunes et luisantes dont l'intérieur contient un noyau; les tourneurs en font des chapelets. Au pied d'une roche isolée je reconnais le torse d'une statue drapée, plus grande que nature; elle est d'un travail grossier. La disposition des plis indique un personnage assis et vêtu de la toge.

Nous nous embarquons et nous rencontrons deux longs pieux plantés au milieu du lit du fleuve; notre pilote s'en détourne avec soin. En les examinant de plus près, je reconnais que ce sont les pointes des mâts d'une grande djerme qui a sombré en cet en-

droit. La hauteur démesurée des voiles rend ces naufrages fréquents ; elle se combine mal avec les coups de vent subits auxquels on est exposé sur le Nil. Cependant il serait facile de parer à cet inconvénient ; mais notre patron n'admet pas les termes moyens, et, tétu comme un fataliste, il ne sait que tenir ses voiles toutes grandes ouvertes ou entièrement fermées. J'ai lieu d'être peu satisfait du zèle et de l'adresse de notre équipage ; M. de La Boulaye tire un bien meilleur parti du sien composé de Nubiens ; et un domestique qu'il a pris à Alexandrie, et qui parle passablement français, lui rend plus de service qu'à nous Démétrius et sa *servitù*, sans se faire autant valoir, et surtout autant payer. Abdala est un fort beau Noir des environs de la Mecque. Je m'étais imaginé bien à tort que tous les hommes de couleur participaient du type nègre. Je ne me figurais pas, avant d'avoir vu celui-ci, la réunion d'un teint d'ébène avec des traits parfaitement réguliers.

Pour imposer à notre raïss, j'ordonnai que la canche s'arrêtât devant Girgé, et nous nous présentâmes à l'audience du mahmour. Je lui demandai sa protection et un de ses cavas pour m'accompagner pendant le reste du voyage et tenir mes marins en respect. Ma barbe ne manqua pas son effet accoutumé ; les premiers compliments du mahmour furent pour elle. « Tu me la ferais bien couper, me disais-je à part moi, et la tête avec, si je n'avais pas mon

firman » ; et cependant je lui faisais les mines les plus gracieuses pendant que Démétrius lui expliquait que j'étais un mahmour français. Le préfet turc , après m'avoir offert la pipe, envoya chercher le raïss, l'interrogea, écouta ses raisons, et lui donna tort en lui démontrant, son contrat en main , qu'il n'en remplissait pas les conditions. Je ne sais si celui-ci se tint pour convaincu , mais il allait être atteint et atteint rudement , car déjà l'on faisait les apprêts de la bastonnade, quand j'obtins pour lui grâce des coups. La joie qui succéda alors à l'inquiétude sur le front du pauvre patron me mettant en gaité, je dis à Roger qu'il était bien d'essayer de tout en voyage , et qu'à sa place , dans l'intérêt de mon éducation , je serais tenté d'utiliser à mon profit la bonne volonté du mahmour, ce que Démétrius se crut obligé de traduire à ce dernier qui , entrant dans la plaisanterie , me dit agréablement : « Pour se faire obéir, l'œil et la langue suffisent aux Francs ; chez nous, on doit y ajouter la main. » Je me retirai très-satisfait des façons de mon collègue de Girgé, et comparant sa sagesse et son équité à celles des anciens tribunaux de ce pays, dont je venais d'étudier l'organisation dans Diodore. Et, à ce propos, il est curieux de voir comment procédaient alors les cours de justice. Trente et un membres les composaient , y compris le président. L'accusateur exposait par écrit la nature du délit ;

l'accusé répondait de même en niant ou en cherchant à s'excuser. Le premier soutenait l'accusation ; le second ajoutait ce que la réflexion lui fournissait de nouveau à alléguer pour sa défense. Les trente juges, après avoir pris connaissance de ces quatre plaidoyers écrits, se communiquaient leurs avis ; puis le président prononçait, en touchant avec une figure de la Vérité qu'il portait suspendue à son col celle des deux parties à laquelle on donnait gain de cause. Diodore ajoute : « C'est ainsi que se rendaient leurs jugements, parce qu'ils étaient convaincus que les discours des avocats ne servaient qu'à obscurcir le vrai. » Je connais des gens qui, s'ils l'osaient, seraient de l'avis des Égyptiens, et, pour mon compte, je sais bien ce que j'en pense. Mais, quoi qu'il en soit, voilà comment les choses se passaient chez ce peuple, et ce n'est pas la moindre preuve qu'il nous ait laissée de sa sagesse.

CXXXII.

DENDÉRAH.

Le janissaire que le mahmour de Girgé avait mis à ma disposition fut bientôt prêt à nous suivre ; une pipe , un fusil , une canne et un tapis de prière composaient tout son bagage. Dans les premiers jours , sa présence stimula nos paresseux , mais l'indolence ne tarda pas à le gagner comme les autres , et nous n'eûmes à bord qu'un inutile de plus.

Le 12 avril , nous vîmes des crocodiles en assez grand nombre. Je les avais pris de loin pour des troncs d'arbres. Ils se tenaient immobiles sur des grèves basses , inabordables pour les barques , et quelques-uns dormaient assez profondément pour n'être pas réveillés par nos cris. Des oiseaux les entouraient , attirés peut-être par le même appât qui fixe le congre dans le voisinage du homard. Paul Lucas prétend avoir vu de ces oiseaux qui curaient les dents des crocodiles , et qui s'introduisaient même dans l'intérieur de leur gueule ; si la porte se refermait sur le hardi visiteur , il frappait en dedans avec son bec pour se faire ouvrir , et finissait par sortir sain et sauf. D'aussi loin que Démétrius apercevait les crocodiles , il leur lâchait force mousquetades dont aucune ne portait. L'animal rentrait tranquil-

lement dans le fleuve , et notre palicarc de s'écrier :
ha fugito! è ferito!

Le 14 avril, nous rencontrâmes quatre mille cruches flottantes. Elles étaient liées ensemble et formaient un radeau que huit hommes dirigeaient avec des avirons. Cette manière de faire arriver dans la Basse-Égypte les produits de la Haute, est simple et économique. C'est à Keneh, où nous sommes près d'aborder, que se trouve la grande fabrique des bardaques, c'est le nom qu'on donne à ces vases destinés à faire rafraîchir l'eau, et que j'ai vus partout en usage dans le Levant. Pour obtenir le genre de pâte dont on les pétrit, on mêle à l'argile du sel, qui, en se fondant, ouvre une multitude de pores imperceptibles par lesquels une bonne partie du liquide s'échappe; celui qui reste dans la bardaque contracte alors une fraîcheur telle, qu'on le croirait frappé de glace. C'est une ressource inappréciable dans ces climats brûlants.

Le 15, en nous réveillant, nous nous trouvâmes à la vue de Keneh. Je me fis aussitôt descendre sur la rive opposée et je courus à Dendérah, ¶ éloigné d'une petite lieue du Nil. Après avoir laissé à notre gauche une grande porte isolée, nous passâmes sous une autre qui nous conduisit, à travers quelques mesures, au pied du grand temple dont on ne s' imagine point l'effet avant d'être tout à fait contre. Des dessins seuls peuvent en donner l'idée. Tout m'y

parut nouveau, les chapiteaux, les frises, les corniches, et jusqu'à la forme extérieure des murailles dont la construction verticale participe de la pyramide et de l'obélisque. Les hiéroglyphes sont prodigués sur chaque pan de mur de l'ancienne Tentyris. Il n'y a pas une seule pierre qui ne soit écrite, et cette écriture est un tableau. Enfin l'art de l'architecte, du sculpteur et du peintre se présentaient ici sous des traits inconnus pour moi jusqu'alors. Il est vrai d'ajouter que le premier brillait de tout son éclat, tandis que les deux autres accusaient une époque de décadence; mais, malgré leur médiocrité, l'ensemble offrait un coup d'œil vraiment magique. Ce n'étaient plus les Grecs, les Romains, le moyen âge. Je suis loin de dire que ce fût mieux, mais c'était autre chose. J'éprouvais avec plus de plénitude la même impression qu'à Pestum, quand, pour la première fois, je vis du dorique grec et que j'échappai au corinthien. Le grand temple de Dendérah se compose de plusieurs nefs qui se succèdent en enfilade, et dont les colonnes sont quelquefois enterrées jusqu'aux chapiteaux. Au fond, dans un obscur sanctuaire, des figures assises ou debout, reçoivent ou portent des offrandes. Isis y est représentée tenant dans ses bras et sur ses genoux son inséparable Horus. C'est la pose des madones, et ce type des mères, le plus ancien que nous ait transmis la sculpture, pourrait bien n'avoir pas

dont on voit que l'improvisation n'impliquait pas de grands efforts de verve, le chœur répétait : *eleisah!* ce cri que j'avais entendu pour la première fois sur le lac Mensaleh, et qui est commun à tous les mariniers de l'Égypte. Je m'enquis vainement de sa signification. Je l'aurais volontiers fait dériver d'*eleison* ; il me semblait naturel que ce refrain si souvent ramené fût une exclamation religieuse.

CX XXIII.

THÈBES.

Le 16 avril, je saluai la fameuse Thèbes (N° 142), la ville d'Ammon, la grande Diospolis, l'Hécatompile d'Homère, avec ses temples, ses colosses et ses tombeaux de rois. Son ancien emplacement est aujourd'hui divisé en quatre villages. Pour s'en faire une idée, on peut se figurer la Seine partageant Paris ruiné et disparu de la surface du sol, sauf Sainte-Genève et les Invalides sur une rive, et sur l'autre la Madeleine et les sépultures du Père-Lachaise, Montmartre derrière, tenant la place de la chaîne Libyque ; voilà à peu près Thèbes telle qu'elle se présente aujourd'hui ; il faut inscrire seulement au lieu des édifices que je viens d'indiquer, et dans le même ordre : Karnac, Luxor, Medinet-Abou et Qournah. Suivant Diodore, il y avait ici quatre temples prin-



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



L'Entrée de l'Égypte

11

Plaque de l'Égypte - Monnaie - Échelle - Mètre

cipaux, dont le plus ancien était une merveille, en grandeur et en beauté. Nous retrouvons ces quatre temples, servant de noyaux à autant de petits villages qui se sont formés à l'entour, et Karnac se distingue encore entre les autres par ses proportions gigantesques.

Nous amarrâmes nos canches à la rive gauche, vers Qouruah. Des âniers nous guettaient pour nous offrir leurs services à 20 paras par jour, 3 sous et demi de France. A peine fus-je monté sur la berge qui borde le fleuve en cet endroit, que mes regards, comme par instinct, rencontrèrent d'abord l'objet dont ma pensée était le plus préoccupée. Dans la direction du couchant, à environ deux milles de distance, j'aperçus, au milieu de la plaine, deux grandes statues assises (N° 143); la première était Memnon. Ma curiosité lutta quelques instants contre 40 degrés de chaleur; mais elle fut contrainte de céder. Je revins sur mes pas. Il était midi, et le soleil dar-
dait à plomb sur nos têtes ses rayons les plus dé-
vorants.

Un peu plus tard, nous fûmes à la recherche de M. Goury, jeune architecte français d'un esprit agréable et d'un talent distingué. Nous nous étions déjà rencontrés à Rome et à Athènes, et je le retrouvai avec plaisir au milieu des ruines de Thèbes, qu'il habitait depuis plusieurs mois; lui et M. Jones, un Anglais que nous avions connu en Grèce, s'étaient

logés sous une grande voûte en briques crues, peut-être aussi ancienne que le temple dont elle est voisine ; car, sous ce ciel conservateur, de l'argile séchée au soleil se défend mieux contre les outrages du temps que chez nous la pierre et le métal. Cet usage des briques crues remonte en Égypte à la plus haute antiquité ; on les employait comme matériaux dans les murailles des villes et les demeures des particuliers. C'étaient là « ces travaux de mortier, de « briques et de toutes sortes d'ouvrages de terre », dont il est dit textuellement au chapitre I^{er} de l'Exode, que les Égyptiens accablaient les Hébreux ; ils en avaient fait leurs tuiliers et leurs maçons. M. Goury nous conduisit à l'Amenophium ou Ramséium, appelé par les Grecs Memnonium, et où quelques-uns ont cru aussi reconnaître le tombeau d'Oximandias, décrit si magnifiquement dans Diodore. Ces divers noms, sauf le dernier, appartiennent à la dix-huitième dynastie des rois égyptiens, la plus glorieuse de toutes et qui a duré depuis le xix^e siècle jusqu'au commencement du xv^e. Sous cette dynastie, l'expulsion totale des hyksos (pasteurs), qui avaient conquis l'Égypte, fut consommée, et elle compte au nombre de ses dix-sept Pharaons le grand Ramsès, auquel se rapporte la construction de presque tous les monuments de Thèbes, durant son long règne de plus de soixante ans. Habituellement, chaque grand siècle se résume dans

un homme et dans une ville : Versailles nous représente Louis XIV ; le siècle d'Auguste brille encore à nos yeux dans les monuments de Rome ; ce que la barbarie ancienne et moderne n'a pu parvenir à effacer tout à fait du sol de l'Acropolis nous révèle à Athènes le génie de Périclès ; et c'est ainsi que j'ai trouvé Thèbes toute pleine de Sésostris. C'est le Louis XIV, l'Auguste, le Périclès de l'Égypte. Le Ramseium est un long temple avec plusieurs cours et portiques, dont quelques parties sont encore bien conservées. On voit représentés sur les murs différents sujets, et originairement tous ces reliefs avaient été peints ; car les Égyptiens considéraient la peinture comme un complément obligé de l'architecture et de la sculpture ; les colonnes et les statues étaient mises en couleur ; le granit même, ce magnifique granit rose oriental, après avoir reçu le poli si difficile à lui imprimer, était condamné à perdre son lustre et son incarnat sous un enduit vert, bleu, jaune, selon la teinte de convention dont l'objet qu'il représentait devait être revêtu. Rien n'arrêtait les Égyptiens en fait d'enluminure ; ils auraient peint en rouge du lapis-lazuli. C'est devant ces peintures sans perspective et sans ombres, et qui me paraissaient à moi, je l'avoue, assez grossièrement exécutées, que j'ai vu en admiration des artistes, gens de goût et de talent, mais qui en étaient venus à ne plus aimer l'Italie, à force de s'exalter sur l'Égypte ;

à peine si Raphaël trouvait encore grâce devant eux. M. Goury nous raconta, en m'en faisant remarquer les images, divers exploits de Ramsès. Ces mêmes batailles, où le roi est toujours représenté deux fois plus grand que ses sujets et ses ennemis, se trouvent répétées sur la plupart des temples de l'Égypte. La pose du Pharaon respire la force et la majesté; il est sur son char, l'arc tendu comme l'Apollon grec, venu bien des siècles après, et il épuise les flèches de son carquois sur des bataillons de Pygmées; un lion court à ses côtés, les chevaux bondissent et semblent hennir, ces animaux sont pleins de vie et de mouvement. Nous nous arrêtâmes devant les débris d'un colosse de granit tombé la face contre terre, comme le Ramsès de Memphis dont j'ai parlé; mais il s'en faut qu'il soit reconnaissable comme lui, et à peine si l'œil peut retrouver quelques formes à travers tant de mutilations.

Le village de Qournah se compose de chétives cabanes et de tombeaux creusés dans la face de la montagne qui regarde l'orient. La colonie européenne se borne en ce moment à deux Français et à quelques Anglais, dont le plus notable, M. Hay, pour lequel j'avais des lettres, venait de partir pour la cataracte. Cet honorable gentleman s'est donné pour tâche de recueillir tous les hiéroglyphes de l'Égypte; il les copie, on peut dire littéralement, avec la plus scrupuleuse exactitude. J'ai vu des gens

s'étonner et presque se moquer de la persévérance qu'il met depuis plusieurs années à transcrire ainsi les caractères d'une langue qui lui est restée inconnue, et qu'il écrit sans la lire. Pour moi, je rends grâce à cette patience infatigable, on lui devra un jour la connaissance de précieux manuscrits, qui probablement nous auraient été ravis sans le laborieux travail auquel se livre M. Hay; car, ainsi que je l'ai dit déjà, chaque année voit disparaître du sol de l'Égypte quelques-uns de ses antiques monuments avec l'écriture sacrée dont ils étaient revêtus, et malgré les pas rapides que notre Champollion a fait faire à la science, il est à craindre que la destruction ne la gagne encore de vitesse.

CXXXIV.

MEDINET-ABOU. — TOMBEAUX DES ROIS.

MEDINET-ABOU est situé vers le midi, et à une demi-heure de Qournah; ses temples offrent un mélange confus des époques égyptienne, grecque et romaine; il y a des parties admirables. Ce qui m'intéressa surtout, ce fut le palais qu'on désigne sous le nom de Pavillon, et qui est l'unique de ce genre dans un pays où les rois habitaient ordinairement quelque partie des temples. Diodore remarque que

les Égyptiens attachaient peu d'importance à leur logement, et traitaient sagement d'hôtelleries les demeures des vivants, les considérant comme des lieux de passage. En cela ils étaient dans le vrai ; mais se montraient-ils également avisés quand ils donnaient le nom de *demeures éternelles* aux pyramides de Memphis et aux catacombes de Thèbes, et qu'ils épuisaient leurs trésors à construire des sépulcres ? Est-ce quand l'âme vient de cesser d'habiter le corps et que ce dernier a perdu un pareil hôte, qu'il vaut lui-même la peine d'être logé à si grands frais ? Pour en revenir au Pavillon, je dirai qu'il est à trois étages, et composé d'un corps de logis et de deux ailes ; les chambres ne sont pas plus spacieuses que celles de Pompéi. Des hiéroglyphes couvrent les murs en dedans et en dehors ; mais on chercherait vainement ici de ces précieux pavés qui décoraient les maisons grecques et romaines. Je n'ai pas rencontré en Égypte un seul débris de mosaïque. La plupart des reliefs du *Pavillon* ont perdu les teintes qui les coloraient ; le plus curieux est celui qui représente une partie d'échecs. Un mauvais village couvre le plateau de Medinet-Abou, et entoure les ruines de pierres de ses ruines d'argile.

Le soir, nous nous dirigeâmes vers la nécropole des Rois. Le chemin se rétrécissait à mesure que nous avançons dans ce défilé, appelé en arabe Biban-el-Molock. Nous n'apercevions autour de

www.libtool.com.cn



nous que de hauts rochers nus et blancs ; nous ne marchions que sur des pierres ; pas un buisson, pas une plante ne perçaient à travers cette affreuse aridité (N° 144). Bientôt nos guides s'arrêtèrent devant l'entrée d'une grotte ; ils allumèrent des torches et nous introduisirent par une assez longue allée dans une chambre au milieu de laquelle s'élevait un grand sarcophage de granit rose. Les cendres royales d'un des Ramsès, dernier Pharaon de la dix-neuvième dynastie, n'avaient pu y trouver un refuge contre les fureurs de Cambyse, le dévastateur de Thèbes. Champollion a habité plusieurs mois cet hypogée, où nous passâmes la nuit. On s'habitue si naturellement aux choses extraordinaires quand on parcourt l'antique Égypte, le merveilleux devient tellement l'état normal, qu'il paraît tout simple de dire : J'ai dormi dans le sépulcre d'un Pharaon. La journée du lendemain fut consacrée à visiter ces palais de la mort, où trois dynasties reposent. Les rangs des rois n'y sont pas pressés, et leur orgueil s'y trouvait au large. Les prêtres, au rapport de Diodore, disaient que leurs livres faisaient mention de quarante-sept de ces tombeaux ; mais, ajoute-t-il, « A « l'époque des Ptolémées, il n'en restait que dix-
« sept, dont plusieurs même étaient déjà ruinés
« quand je les visitai. » On a reconnu que quelques-uns d'entre eux avaient reçu successivement plusieurs corps. Un Pharaon prenait la place d'un autre, et

cette dernière royauté de la tombe devait aussi trouver ses usurpateurs.

Le premier tombeau où nous pénétrâmes était, d'après ce que nous dit M. Goury, celui de Ramsès Meiamoun (aimant Amon). Je remarquai, à l'entrée, quatre colonnes engagées, avec des têtes de bœuf pour chapiteaux; puis après, sous la porte, des figures de divinités qui se retrouvent à tous les péristyles des autres sépultures. A droite et à gauche de l'allée, des cellules se succèdent, qui sont comme autant de petits musées. Sur les murs de la première, tout l'appareil d'une cuisine est représenté à fresque : on prépare des mets, on pétrit du pain, des plats sont suspendus au-dessus des buffets; dans une autre chambre (elles sont toutes très-petites), on reconnaît un arsenal, des casques, des glaives, des cuirasses; dans une troisième, ce sont divers meubles, tels que des tabourets, des fauteuils, ces derniers d'une rare élégance. La forme en est pure, les détails en sont soignés; les dossiers sont hauts et cambrés, principales conditions pour la commodité d'un siège; ceux-ci sont garnis d'une étoffe qui, pour le dessin et la variété des couleurs, rappelle les châles de Cachemire. Rien de nouveau sous le soleil, et je devais retrouver dans les hypogées de Thèbes le même meuble que je fis faire il y a dix ans à Mulhausen, pour le salon des bains de Plombières. Je vis aussi ces instruments de musique qui frappèrent

si vivement le voyageur Bruce, et les deux fameuses harpes dont une à trois octaves. Parvenus à l'extrémité de ce curieux corridor, nous fîmes un coude à gauche avant de descendre, et il est évident que ce léger détour, qui rompt la régularité du plan, a été nécessité par la mitoyenneté du rocher, peu épais en cet endroit, qui sépare ce tombeau si curieux d'un autre qui lui est contigu, et qui porte inscrit à son entrée le N° 10. C'est notre Champollion qui a ainsi numéroté les sépultures des Pharaons. Celles que nous visitâmes ensuite nous offrirent, à peu de chose près, la même distribution. C'est toujours une longue allée, qui quelquefois va en descendant et aboutit à la chambre du sarcophage. Quand, revenant sur mes pas, je sortais d'un de ces sombres souterrains pour pénétrer dans un autre, car aucun ne se communique, et que je ramenaï mes regards sur les objets extérieurs, je restais de plus en plus frappé du spectacle que m'offrait un si étrange cimetière, au milieu de cette nature désolée. Tout était muet et désert, les morts même sont sortis de leurs sépulcres violés. Point d'air, un ciel de plomb, et à l'entour rien de vivant, pas un oiseau, pas un brin d'herbe. Je me sentais l'âme en proie à une profonde tristesse; mais je ne tardais pas à rencontrer l'ouverture d'une tombe nouvelle, et ma curiosité reprenait toute son activité.

Le N° 10 est inachevé. Un peu plus loin, la

gorge est fermée par un rocher à pic, où débouchent les deux tombeaux 14 et 15; le premier, très-dégradé, a cent soixante-huit pas de long; au fond du deuxième je n'ai pas trouvé de sarcophage, mais une statue renversée et brisée.

Le N° 9 est particulièrement remarquable par l'éclat des couleurs de son plafond bleu et jaune. Après avoir traversé la première salle, on aboutit à une seconde plus vaste où git le sarcophage renversé. Les murailles sont couvertes de peintures. Des figures semblables à celles que nous donnons aux diables, semblent danser au milieu des eaux; des barques glissent sur le fleuve, des hommes les tirent à la corde; d'autres, en attitude suppliante, montent des degrés et viennent successivement se placer dans une balance, où on les pèse devant une divinité assise sur son trône. Nous avons souvent vu le même sujet représenté sur le portail de nos églises du moyen âge, et on y pèse ainsi les âmes. La théogonie égyptienne a attribué à Osiris quarante-deux assesseurs. Chacun d'eux était chargé particulièrement de la recherche et de la punition d'un péché, conformément au principe de la spécialité si généralement admis dans les coutumes du pays. Ce tribunal prononçait sur les allégations du Pharaon, présentées dans la forme suivante : Le Roi n'a point fait ceci, n'a point fait cela; ce que Champollion appelait spirituellement une confession négative. Pendant

trop fidèlement. Parmi tant de peintures, j'en remarquai de non terminées, et dont l'esquisse était à peine tracée. Ce premier jet est curieux à examiner : un trait au crayon rouge est quelquefois réformé par un autre à la pierre noire ; il y a des bras et des jambes très-purement dessinés. Cette simple esquisse, privée du secours des couleurs, me plaisait peut-être plus dans sa nudité que tous ces reliefs grossièrement peints, dont le papillotage fatiguait mes yeux ; « ils s'y feront, me répétait M. Goury ; il faut un peu de temps ; n'en faut-il pas en Italie pour se familiariser avec les fresques ? » J'en conviens ; nos yeux routiniers sont disposés à se choquer d'abord de ce qui les étonne ; et dans les arts, surtout dans ceux des anciens, il y a des choses qu'il ne faut pas juger à la première vue. En général nous sommes trop prompts et surtout trop absolus dans le blâme comme dans l'éloge. Ainsi, pour ces peintures mêmes que j'ai sous mes yeux, ne doit-on pas, pour être juste, adopter un terme moyen entre le jugement de Bruce qui les compare à des enseignes, et celui de M. de Forbin qui parle de leur admirable fini ?

En parcourant ces divers tombeaux, je ne rencontrai aucun des dangers, ni même des inconvénients dont parlent quelques relations ; en général l'accès est facile, nos lumières ne *s'éteignaient point* ; aucune odeur *n'embaumait* ni *n'infestait* l'air, et

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

.

.

quelque pesante que fût la chaleur, elle n'était pas comparable à celle du dehors.

Le soir, nous retournâmes au bateau en passant par Qournah; il fallut franchir la montagne qui sépare ce village de la nécropole; l'escalade est assez pénible, mais, une fois parvenu au sommet, la vue me dédommagea bien de la fatigue (N° 145). J'avais sous mes pieds la plaine de Thèbes avec ses temples, et ses deux grandes statues jumelles; plus loin, le fleuve et ses îles de sable; par delà le Nil, Karnac, Luxor, et la chaîne arabe derrière laquelle je cherchais et croyais presque apercevoir les rivages de Cosseïr, et la mer Rouge. A ma droite s'étendait la Libye et ses déserts sur lesquels le soleil mourant jetait un dernier regard, tandis que la nuit couvrait déjà de son linceul le fond de la vallée de Biban-el-Molok et ses royales catacombes.

CX X X V.

LA STATUE DE MEMNON.

Le 19 avril, longtemps avant l'aube, j'entendis la voix du père Géramb qui me rappelait l'engagement que nous avions pris la veille. Nous nous étions promis de devancer l'aurore au pied de la statue de son fils. Nous laissâmes dormir les paresseux et nous nous dirigeâmes vers les deux colosses. Le Nil, en se retirant après l'inondation, avait laissé la plaine toute sillonnée de profondes et étroites crevasses. Il fallait l'étonnante adresse de nos ânes et leur expérience du terrain, pour ne pas s'y briser les jambes; mais ce que nous craignions le plus, c'était d'arriver trop tard et de manquer la musique. Le soleil sera levé, disions-nous, et Memnon aura chanté. Arrivés devant la statue, nous escaladâmes son piédestal à l'aide des épaules de Georges et de Yousouf. Cependant le père Géramb s'était mis en oraison; il lui tardait de prier à une place où le vrai Dieu avait été si souvent méconnu.

Le colosse de Memnon fut, selon la tradition, renversé soit lors de l'invasion des Perses, soit postérieurement par un tremblement de terre; la partie inférieure resta sur sa base et les débris du buste furent dispersés à l'entour; plus tard, on recomposa la

statue qui peut avoir soixante pieds de haut, et on rebâtit le dos et les épaules avec plusieurs assises de grosses pierres. Le second géant, assis près du premier à une distance de trente pas, est d'un seul bloc et beaucoup mieux conservé ; mais je n'avais d'yeux que pour Memnon. J'examinais curieusement son pied et les pans de son vêtement, où de nombreux visiteurs ont gravé leurs noms qui sont eux-mêmes devenus des antiquités. Presque toutes ces inscriptions remontent au règne d'Adrien ; la plus ancienne à celui de Néron, et, quoi qu'en aient dit quelques voyageurs, on n'y voit point figurer le grand nom de Germanicus, dont toutefois la visite au colosse est attestée par Tacite : « *Memnonis saxea effigies ubi radiis solis icta est vocalem sonum reddens.* » Un de nos compatriotes gaulois affirme avoir entendu jusqu'à quatorze fois chanter la statue, et il précise chacune des dates. Il était de Vienne ; je le remarque afin qu'on n'aille point dire qu'il était de Bordeaux. J'avais laissé à Athènes Adrien et Sabine sculptés sur le fronton du Parthénon ; je les retrouve inscrits ici, l'empereur en latin et l'impératrice en grec. Tous les caractères tracés sur la statue appartiennent à ces deux langues. Cette formule antique est plusieurs fois employée : « Moi (un tel), j'ai entendu Memnon (la date), m'étant souvenu d'un tel. » C'était un affectueux retour de la pensée vers des amis absents. En lisant ces lignes, mon

cœur se reporta naturellement vers l'ami de ma jeunesse, *my untravelled heart*, selon la touchante expression du voyageur de Goldsmith, et je regrettai que la place me manquât pour consigner aussi, à la suite de ces noms anciens, l'expression de mon souvenir. Je ne perdais pas de vue cependant ma principale affaire, et, tourné vers l'orient, le dos appuyé entre les jambes de la statue, les yeux fixés à l'horizon sur la bande de pourpre qui m'annonçait l'aurore, l'oreille tendue, j'écoutais... mais, il faut bien que j'en convienne, les oiseaux seuls chantèrent quand l'astre du jour, de son premier rayon, frappa le front de l'impassible Memnon. D'autres, si on les en croit, ont été plus favorisés. Indépendamment du Dauphinois dont j'ai parlé, une dame poète, nommée Balbilla, qui probablement accompagnait Sabine, atteste que Memnon a résonné trois fois pour l'empereur. Dans une autre inscription, elle dit que Memnon n'a pas voulu d'abord se faire entendre, mais qu'enfin, vaincu par la persistance impériale, il a chanté et a témoigné ainsi qu'il savait se plaire dans la société des dieux. On remarque ces vers du poète Asclépiodore :

« Apprends, ô Thétis, toi qui habites dans la
« mer, que Memnon respire. Réchauffé par le flam-
« beau maternel, il élève encore une voix sonore
« au pied des montagnes libyques de l'Égypte, là
« où le Nil, dans son cours, divise Thèbes aux

« belles portes. Cependant ton Achille, jadis insatiable de combats, reste aujourd'hui muet dans la plaine de Troie comme dans la Thessalie. »

M. Letronne attribue à un tremblement de terre arrivé vingt-sept ans avant Jésus-Christ, la ruine du colosse, ainsi que l'événement en fut raconté à Strabon, et il croit que sa restauration appartient au règne de Septime-Sévère, lorsque cet empereur visita la Haute-Égypte. Enfin il estime que les chants de la statue et son nom même sont des inventions grecques et romaines du premier siècle de notre ère. On eût dit qu'alors le paganisme sentait le besoin de prodiges à opposer à ceux de la vraie religion, et au plus grand de tous, son établissement. Je ne dois pas omettre que quelques voyageurs prétendent que le véritable Memnon est le colosse renversé dont j'ai vu les débris de granit épars dans le Ramseium ou Memnonium, et qu'enfin, il y a quatre ans, dans ces mêmes lieux, Champollion affirmait, d'après la connaissance qu'il avait acquise des hiéroglyphes, que ceux gravés sur le dossier du siège du soi-disant Memnon devaient le faire reconnaître pour Aménophis III de la dix-huitième dynastie, dont le règne concorde avec l'époque de l'établissement en Égypte de Jacob et de ses fils : ainsi, malgré une possession de dix-huit siècles et tant de témoignages écrits qui, consignés sur la statue même, semblaient déposer victorieusement en faveur de son authenticité, on

voit qu'elle lui a été contestée. Invoquez donc la prescription après un pareil exemple ! Pour moi, je déclare que j'ai foi en Memnon, et je ne me serai pas levé si matin pour grossir les rangs des incrédules. Des gens encore plus curieux que moi ont creusé assez profondément sous le piédestal, sans doute pour vérifier s'il n'avait pas existé quelque conduit souterrain propre à favoriser une fourberie. On n'a rien découvert ; mais cette fouille que personne ne songe à recombler pourrait bien être un jour, pour Memnon, l'occasion d'une rechute, et le sujet d'une nouvelle querelle qu'on ne manquera pas de chercher à Cambyse.

Nous n'étions pas les seuls amateurs que le lever du soleil avait attirés dans ces lieux. Deux de nos compatriotes y arrivèrent peu après, le savant M. Fresnel et le docteur Rivière. Le premier venait relever une des inscriptions du colosse, la seule qui ait échappé à M. Letronne ; il portait sur sa tête un jeune aiglon que M. Goury avait élevé à se poser ainsi en déployant ses ailes ; et moi, le voyant de loin traverser la plaine avec son oiseau en équilibre, je ne comprenais rien à cette singulière coiffure, et je me demandais quel était le casque que surmontait un pareil cimier. Ces deux messieurs étaient arrivés de la veille, et j'appris avec regret qu'ils suivaient la direction opposée à la nôtre.

Je continuai ma promenade vers Qournah, où

l'on me fit voir, sur la crête d'un mur, un crocodile tué de la veille et qu'on venait de saler. Il avait de cinq à six pieds de long. Un bâton passé en travers de sa gueule la maintenait toute grande ouverte. Ces monstres attaquent rarement les hommes, et il faut bien qu'il en soit ainsi pour que ces derniers s'aventurent à traverser le fleuve, comme je le leur ai vu faire, à l'aide d'une bûche ou d'une petite botte de joncs sur laquelle ils appuient légèrement la poitrine en nageant. Cet appareil des plus simples reste déposé sur la rive, à la disposition des passants. Ce sont les bacs de la Haute-Égypte.

CXXXVI.

LUXOR ET KARNAC.

Le 20 avril, au point du jour, je fis conduire ma canche devant le village de Luxor. Son temple avec les obélisques et les géants qui en gardaient l'entrée était certainement une des merveilles de l'Égypte. Le mieux conservé des deux obélisques vient d'être embarqué pour la France. Quelle a dû être la stupéfaction des fellahs qui nous entourent quand ils ont vu une pareille masse se mouvoir à un signal donné, descendre vers le fleuve et s'aller placer sur le navire chargé de la faire aborder directement de Thèbes à Paris. Certes il n'en faut pas tant pour

croire à la magie ; et le moyen pour des Arabes , après un tel coup de baguette , de douter du pouvoir des génies et des fées ? La seconde aiguille de Luxor attend le sort de sa compagne ; en la voyant seule et dépareillée , je me demandais s'il convient de ravir à leur terre natale des monuments de cette espèce. Qu'on déplace des tableaux , des statues , soit , mais je n'aime pas à voir de l'architecture s'expatrier. Ces nobles obélisques à Karnac et à Luxor font partie des temples ; ils en sont le frontispice ; ils en portent écrits la date et l'historique Est-il bien fait de séparer ainsi le livre de sa préface ? Voilà ce que je me disais aujourd'hui à Thèbes ; peut-être changerai-je d'avis à Paris.

On nous raconta que , dans le principe , le pacha , par bon procédé , avait eu l'intention de nous livrer l'obélisque franc de port à Alexandrie. Il s'agissait de l'y transporter. Un Grec , voyant de l'argent à gagner , s'était hardiment proposé pour cette opération. Muni d'une corde , il se rendit à Thèbes et s'enquit en arrivant où gisait *la pierre des Français* : il ne lui connaissait pas d'autre nom. Les fellahs crurent bien deviner en lui indiquant un sphinx qu'un voyageur avait récemment dessiné , et le Grec se fit fort d'en venir à son honneur et de conduire cette figure au pacha. Cependant des renseignements plus exacts dissipèrent bientôt son erreur , et l'on mena cet ingénieur de nouvelle fabrique devant la

véritable pierre des Français. Il toisa de l'œil l'obélisque assez longtemps de la base au sommet et du sommet à la base, et, après avoir aussi regardé sa corde, il dit qu'elle n'était pas assez longue et qu'il en allait chercher une autre ; et on ne le revit plus. Vers le même temps, deux magnifiques sphinx qui se trouvaient entre le Ramseium et la statue de Memnon, car je veux toujours l'appeler ainsi, ont été enlevés pour la Russie.

Quatre colosses ornaient la façade du temple, un peu en arrière des obélisques. Le premier a disparu. Les deux suivants sont enterrés jusqu'au buste et le quatrième jusqu'au front. L'intérieur du bâtiment est défiguré par les cloisons et les planchers que nos marins de l'équipage du Luxor y ont pratiqués dernièrement pour le rendre logeable. A l'extrémité du village on retrouve quelques pans d'un quai, qui m'a paru de construction romaine. De Luxor à Karnac je fus une petite demi-heure en route, et j'en mis autant pour faire le tour des ruines. Elles sont vraiment gigantesques. Je reconnus cinq entrées principales. C'est un reste des cent portes qui avaient valu à Thèbes le nom d'Hécatompyle. On y aboutissait par des avenues de sphinx dont j'ai principalement remarqué les vestiges du côté du nord et du couchant. Nulle part en Égypte ces figures symboliques n'ont été plus prodiguées. Le débordement du Nil, d'où dépend la vie du pays, a lieu sous les

signes du Lion et de la Vierge; le sphinx demi-femme, demi-lion, pouvait en être l'emblème. Cette opinion ingénieuse a été accréditée par plusieurs érudits.

Les ruines de Karnac se présentent d'abord sous un aspect confus : on croit être au milieu d'une immense carrière en exploitation ; mais en approchant de l'intérieur du grand temple, on reste frappé de la magnificence de ces cent quarante-huit colonnes restées sur pied, ainsi que des deux obélisques qui égalent, s'ils ne surpassent en beauté, ceux de Luxor. Ils appartiennent à l'Angleterre. Quand quelque roi de l'Europe demande au pacha ses obélisques, il répond comme les Spartiates pour leurs armes : « Viens les prendre » ; puis il les laisse emporter, ce qui est moins héroïque. La seule condition qu'il mette aux cadeaux de ce genre, c'est l'obligation de se charger du transport. Que diraient les pharaons s'ils voyaient leurs successeurs laisser ainsi ravir à l'Égypte ses plus nobles dépouilles ? Que diraient les pontifes en apprenant que les caractères mystérieux dont ils ont couvert ces aiguilles seront lus par nous et chez nous ?

Parmi tant de sujets gravés sur ces pierres, je me plus surtout à examiner une offrande faite aux dieux par Sésostris. On y reconnaît divers meubles, des coffres, des commodes, de la vaisselle, des amphores, des cruches, des coupes montées, des petits

verres. Ces dessins sont d'autant plus curieux à retrouver à Karnac, que nous voyons certainement en eux la représentation fidèle du mobilier et des divers ustensiles de table le plus anciennement en usage parmi les hommes. Ceux du même genre, qu'on m'avait fait remarquer à Dendérah, pouvaient n'être qu'une imitation des Grecs, mais ceux-ci ont évidemment servi de modèle aux Grecs mêmes, puisqu'ils sont de beaucoup antérieurs à leur civilisation, et qu'il est reconnu que la construction de Karnac précède de quinze siècles au moins celle de Dendérah.

Nous vîmes des colosses de granit rose et d'autres en pierre, notamment en celle qu'on est convenu d'appeler basalte, et qui n'a de rapport que la couleur avec le produit volcanique de ce nom. Quelques-unes de ces figures, dont les formes s'écartent du type égyptien, doivent appartenir à une époque moins ancienne que l'ensemble du temple. « C'est un travail moderne, me disait M. Goury; style des Ptolémées; cela a au plus deux mille ans. » Voilà ce qu'on appelle moderne en Égypte. Cependant, n'en déplaise aux annales des pharaons et à Manethon, leur éditeur, il faut bien reconnaître que par tout pays, même ici, vingt siècles sont quelque chose dans la vie du genre humain. Je retrouve, notée sur mon journal, une conversation que j'eus à ce sujet avec M. Goury, et, malgré sa longueur, je

vais la rapporter parce qu'elle s'engagea au milieu des ruines même de Karnac, et qu'il me semble que cette circonstance lui donne quelque intérêt. Nous étions assis sur un débris, en face des cent quarante-huit colonnes contemporaines de Moïse (N° 146).

MOI. — Vous vous occupez de l'histoire de l'ancienne Égypte. Pour moi, j'ai un peu oublié ce qu'on en savait de mon temps, et je sais mal ce qu'on en a appris du vôtre. Faites-moi donc le plaisir de me mettre au courant des nouvelles découvertes chronologiques.

M. GOURY. — Je vais vous communiquer à cet égard toute ma science, et pour être clair je tâcherai d'être court : Manethon, prêtre égyptien, qui vivait au III^e siècle avant l'ère chrétienne, sous Ptolémée-Philadelphe, avait écrit trois tomes sur l'histoire de son pays; il reconnaissait trente et une dynasties, formées de plusieurs centaines de rois, dont Jules Africain et Eusèbe ont conservé les listes; car l'œuvre de Manethon est perdue. En additionnant d'après ces listes la durée des règnes des différents rois, on trouve cinq mille ans entre Menès, le premier d'entre eux, et Alexandre-le-Grand, le premier roi grec de l'Égypte. Or il est à remarquer que, lorsqu'on vient à comparer ce qui nous est connu des annales juives, perses et grecques avec l'historique des faits et l'ordre des dynasties tels que Manethon les a rap-



Ruins de Karnak

www.libtool.com.cn

portés, on trouve une exacte concordance, et il paraît juste d'en inférer que, lorsqu'en remontant plus haut dans les annales égyptiennes les faits manquent dans celles des autres peuples comme moyen de vérification, Manethon, ayant fait ses preuves d'exactitude pour tout ce qui peut être contrôlé, doit encore inspirer confiance pour le récit des événements dont il se trouve être l'unique historien.

MOI. — Mais je crois me rappeler que Manethon admet, avant d'en venir à Menès, d'autres dynasties de dieux et de héros?

M. GOURY. — Oui. Ces premières séries comprennent dix-huit mille ans; mais c'est la partie fabuleuse qu'on rejette.

MOI. — Voilà déjà que vous ébranlez ma foi dans Manethon. Si vous convenez qu'il a menti sur dix-huit mille ans, j'aurai quelque peine à ne pas vous marchander sur les cinq mille autres années que vous me demandez de confiance à dater de Menès. Mais à quelle époque Manethon commence-t-il à se trouver confirmé par les témoignages des autres histoires?

M. GOURY. — Rigoureusement c'est vers le **xxiii^e** siècle avant l'ère chrétienne, quand la quinzième dynastie régnait en Égypte et que le pays avait été envahi par les Pasteurs, qui s'y établirent durant cinq cent onze ans. L'historien Josèphe affirme que

cette peuplade étrangère n'était autre que les Hébreux ; Newton a écrit que c'étaient les Chananéens chassés de leur terre par Josué ; mais cet événement est bien postérieur à la venue des Pasteurs en Égypte. On paraît d'accord aujourd'hui pour les considérer comme une horde partie de la Scythie. Le fait est qu'on ne sait pas encore bien ni d'où ils venaient, ni où ils s'en furent après leur expulsion du Delta, où ils avaient fini par être refoulés.

MOI. — Revenons à Manethon. Vous m'avez dit l'époque où les annales des peuples contemporains commencent à marcher de front avec les siennes ; voyons maintenant sa concordance avec les monuments. Quel est le plus ancien temple de l'Égypte ?

M. GOURY. — Le plus ancien connu jusqu'à ce jour est, je crois, celui d'Amada, en Nubie, qu'on est d'accord pour attribuer au pharaon Moëris ou Thotmosis III, un des prédécesseurs de Sésostris et de la même dynastie. Le plus ancien papyrus connu, celui du Musée de Turin, appartient à ce règne, et Champollion croyait aussi reconnaître à Karnac même de vastes portions construites par Moëris.

MOI. — Aucun monument en Égypte ne serait donc antérieur au XVIII^e siècle avant l'ère chrétienne ?

M. GOURY. — Entendons-nous. Aucun monument d'architecture ; mais les hiéroglyphes sont aussi des monuments, on en trouve sur d'anciens

débris réemployés dans des constructions plus récentes. Je vous en ferai remarquer à Luxor; on en voit aussi sur des rochers.

Moi. — Et qu'est-on venu à bout de déchiffrer en fait d'hieroglyphes?

M. GOURY. — Les cartouches où sont inscrits les noms des rois, qui servent à en établir la chronologie, et qui sont les témoins de leur existence.

Moi. — Ces témoins vous semblent-ils irrécusables? et quand on découvrirait sur des murs en Égypte des cartouches antédiluviens et même préadamites, cela prouverait-il autre chose, sinon que les peuples cherchent à se vieillir? Dans notre propre histoire, nous avons longtemps donné des prédécesseurs à Clovis; aujourd'hui on fait commencer à lui la liste de nos rois. Quand on retranche Pharamond comme fabuleux, faudra-t-il que je croie à Menès?

M. GOURY. — Il le faudra, si l'on vous donne des preuves, et les cartouches établissent déjà de fortes présomptions.

Moi. — Si des faits et des faits probables ne viennent point à l'appui de ces noms propres, pourrât-on présumer autre chose, sinon que les prêtres les ont inventés, comme déjà beaucoup de bons esprits le croyaient dans l'antiquité? Est-ce d'aujourd'hui qu'on fabrique des généalogies; et en fait de prétentions à l'ancienne naissance, les na-

tions ne montrent-elles pas la même vanité que les familles?

M. GOURY. — Il y a longtemps du moins que ces prétentions existent pour l'Égypte. Lisez Diodore, vous y verrez que les prêtres donnaient une durée de dix-huit mille ans au règne des dieux et des héros, et de quinze mille autres à celui des rois.

MOI. — Lisez Hérodote, vous y trouverez qu'Hésiode et Homère sont ceux qui chez les Grecs ont donné des noms et distribué des fonctions aux différents dieux, et il n'estime pas que ces deux poètes aient vécu plus de quatre cents ans avant lui. D'après ce compte, il faudrait reconnaître trente-deux mille ans de priorité aux dieux de l'Égypte sur ceux de la Grèce. Je vous demande si vous le croyez?

M. GOURY. — Laissons là les dieux, et bornons-nous aux temples. Vous voyez celui où nous sommes, c'est ce qu'il y a de plus admirable en Égypte, sans excepter les pyramides; on en attribue la principale construction à Moëris, dans le xviii^e siècle avant Jésus-Christ. Croyez-vous possible, si nous faisons le monde si nouveau, que les arts aient eu le temps suffisant pour arriver à ce degré de perfection? des merveilles comme celles que nous avons sous les yeux peuvent-elles dater de l'enfance du monde?

MOI. — Permettez. L'enfance du monde, au xviii^e siècle avant Jésus-Christ, était déjà une jeunesse assez verte, puisque deux mille quatre cents ans

s'étaient écoulés depuis sa naissance. Il me semble qu'en vingt-quatre siècles on peut apprendre bien des choses, et qu'il y a le temps nécessaire pour former des architectes. Nous parlons souvent ensemble de nos édifices du moyen âge, et je sais combien vous les admirez ; or, vous ne niez point l'état complet de barbarie dans lequel était retombé l'Europe il y a neuf cents ans. Cependant, peu après, au *xi^e* siècle, vous la voyez se couvrir de merveilleux édifices, et en cent cinquante ans le gothique acquiert toute sa perfection. Moins de deux siècles auraient donc suffi à des hommes qui naguère logeaient sous des huttes, ignoraient les arts et n'excellaient qu'à détruire, pour se rendre capables de bâtir nos cathédrales. Sont-elles moins surprenantes dans leur genre que le temple de Karnac, et n'en sommes-nous pas à demander encore aujourd'hui où les Normands ont pu apprendre l'architecture ? Mais, pour en revenir aux Égyptiens et à leurs hiéroglyphes, veuillez me dire quels sont les plus anciens cartouches retrouvés jusqu'à ce jour.

M. GOURY. — Je crois pouvoir vous assurer qu'ils appartiennent à la seizième dynastie, celle d'Osor-tassen, qui reconquit presque entièrement l'Égypte sur les Pasteurs, deux mille cinquante ou deux mille soixante ans avant notre ère, et dont le nom est gravé sur les obélisques du Fayoum et d'Héliopolis. Aussi, tout à l'heure, quand je vous ai cité Amada

et Karnac comme les plus anciens monuments de l'Égypte, j'aurais dû nommer d'abord ces deux obélisques.

Moi. — Entre Ossortasen et Menès il resterait donc à placer, suivant Manethon, quinze dynasties pour compléter les trente et une?

M. GOURY. — Justement, et c'est cette lacune à remplir par quinze dynasties qui faisait dire gaiement à Champollion : « Nous parviendrons à les y faire entrer, quoiqu'il y ait quelques rois qui résistent. »

Moi. — Mais, puisque les seize dernières dynasties n'occupent qu'une durée de vingt siècles environ, qui vous empêche de prendre pour vos quinze premières le même nombre d'années? cela ne fera en tout que quatre mille ans, et nous n'arriverons pas encore à Adam, dont vous pouvez faire, si bon vous semble, le premier roi de l'Égypte.

M. GOURY. — Non. Je tiens aux cinq mille ans de Manethon; donnez-les-moi, et nous pourrions peut-être nous entendre.

Moi. — Eh bien! nous en recauserons quand vous me produirez les quinze dynasties qui vous manquent, avec les noms des rois et des pièces à l'appui.

M. GOURY. — Sérieusement, je reste convaincu que tout se retrouvera, et chaque jour on en vient à reconnaître de plus en plus l'exactitude de Manethon.

MOI. — Est-ce parce que c'était un prêtre que vous y croyez?

M. GOURY. — Non, mais j'y crois malgré cela. Vous riez?

MOI. — Allons, avouez que nonobstant les préventions qu'inspire en général aux philosophes le témoignage des prêtres, ils sont disposés à faire une exception en faveur des prêtres égyptiens.

M. GOURY. — Pourquoi Manethon n'aurait-il pas dit la vérité?

MOI. — Et pourquoi Moïse mentirait-il?

Nous nous quittâmes ainsi qu'il est d'usage à la suite de toute discussion, en conservant chacun notre opinion. M. Goury est de ces hommes avec lesquels j'ai de la peine à m'entendre et du plaisir à disputer, parce qu'il est spirituel et de bonne compagnie. Il revint sur ses pas pour me demander si je ne croyais point que l'homme eût été créé dans l'état sauvage. « Non, certainement, lui répondis-je, et je maintiens qu'il a été fait à l'image de Dieu. Tout ce que je puis vous accorder, c'est que le portrait n'est pas flatté. »

CXXXVII.

CONTINUATION DU VOYAGE JUSQU'A LA PREMIÈRE CATARACTE.

Je quittai ces lieux, les plus intéressants de l'Égypte et peut-être du monde, bien décidé à m'y arrêter plus longtemps au retour. Nous continuâmes à remonter le Nil. Il était temps pour mes yeux que j'e leur donnasse quelque repos ; j'éprouvais une vive cuisson, premier indice de l'ophthalmie, et je sentais rouler comme des grains de sable brûlants dans l'intérieur de mes paupières. Je fus forcé de cesser toute occupation. Je me fis lire l'histoire de Méhémet-Ali, par M. Mengin ; c'est une gazette exacte de ce qui s'est passé en Égypte depuis quelques années, et notamment de la guerre que le pacha a soutenue contre les Vahabites, ces sectaires fanatiques et guerriers qui sont les calvinistes de l'islamisme. Chaque soir, M. de La Boullaye passait à notre bord. Alors nous tenions salon, nous faisions des contes comme les Arabes. Le patelinage de notre Grec rappela à M. de Géraumb l'histoire de la confession d'un voleur :

« De quoi vous accusez-vous ?

— Mon père, je vole. Et en disant cela le pé-

nitent prosterné enlevait la montre de son confesseur.

— Vous avez volé ?

— Oui, mon père ; j'ai volé une montre.

— Il faut la restituer.

— Mon père, je vais vous la rendre.

— Elle n'est pas à moi.

— Mon père, j'ai voulu la remettre à celui à qui je l'avais prise.

— Eh bien ?

— Il m'a dit qu'elle n'était pas à lui.

— Il a refusé de la prendre ?

— Oui, mon père.

— Alors, gardez-la.

— Mon père, il m'a dit de la garder. » Et le pependard vola à la fois la montre et l'absolution. Après les histoires venait la musique. J'avais fait au Kaire l'acquisition d'une guitare ; nous formions de joyeux concerts, assis sur des tapis à la clarté des étoiles. Autour de moi d'aimables flatteurs semblaient prendre plaisir à entendre ma voix cassée et mes vieilles romances. Une surtout avait charmé Démétrius ; il la répétait sans cesse, estropiant également l'air et les paroles. Le refrain était : *Adviennne que pourra* ; il en avait fait : *Adieu mon caporal*, et il trouvait cela très-touchant. Parfois notre musique se prolongeait dans la nuit, dont nous respirions doucement la fraîcheur ; puis nous passions

paisiblement d'Orphée à Morphée. Nous nous quittons comme après une veillée de château, et quand il était question de retourner chacun chez soi on appelait les gens et la voiture de M. de La Boullaye : c'étaient ses Nubiens et sa barque.

Cependant nous avons dépassé Hermontis, qui naguère offrait d'assez vastes ruines, aujourd'hui fort réduites. Il ne reste plus qu'un pan de mur de l'église des premiers âges chrétiens, que Pockocke a vue presque entière dans le siècle dernier, et dont il donne la description. Le lendemain je mis pied à terre à Esneh (Latopolis), le long d'un quai antique, et je fus visiter le temple près du bazar ; il rappelle Dendérah par sa forme et l'abondance de ses hiéroglyphes, et il appartient comme lui à l'époque romaine. Ses vingt-quatre colonnes se terminent par un rouleau cannelé d'où sortent, sculptées, tantôt les feuilles du palmier, tantôt celles du lotus ou d'autres plantes et végétaux variés ; car ici le chapiteau corinthien a plus d'un rival pour la richesse et l'élégance.

Le 24 avril, le vent tourna tout à coup au midi ; les sables soulevés remplirent l'air et le chargèrent, c'était comme un brouillard épais et brûlant, un voile rougeâtre qui enveloppait également tous les objets. Je n'exagère pas en disant que les bouffées de vent nous arrivaient aussi chaudes que si elles sortaient de traverser le foyer d'un incendie. On

pouvait se croire à la bouche d'un cratère, au bord de ces fleuves de lave que j'ai vus couler du Vésuve et du Stromboli. En ce moment, des volées de hérons blancs vinrent se réfugier près de nous; M. de La Boullaye en abattit quatre d'un coup; ils n'étaient que blessés, et se défendaient avec leurs larges becs de manière à intimider nos bateliers qui voulaient les saisir. Cependant le vent persévérait dans sa violence; une de nos voiles vola dans les airs, déchirée dans toute sa longueur. Force fut de nous abriter comme nous pûmes le long d'une berge, contre laquelle nous courions risque de nous briser; les flots étaient si élevés, que nous aurions pu nous croire en mer. Ce sont ces rafales qui rendent périlleuse la navigation du Nil. Au milieu du calme le plus plat, le vent de Libye sort subitement du désert comme un ennemi embusqué, et fait ployer les vergues jusqu'à craindre que leur bec n'aille fendre la vague. J'ai dit que nous avions plusieurs fois aperçu des pointes de mâts surgissant du fleuve, et qui sont des témoins irrécusables de naufrages. Je ne puis m'expliquer ce que rapporte Hérodote, d'ailleurs si exact, de l'absence de vent sur le Nil : les choses auraient donc bien changé depuis lui? Fleuve étrange, issu de Jupiter, prétendaient les anciens, c'est à dire descendu du ciel, tombé des nues, formé par la pluie sans le secours d'autres affluents; je n'ai pas vu, sur un cours de deux cents

lieues, un seul ruisseau s'y réunir. Et c'est si loin de son embouchure, dans la saison des plus basses eaux, qu'il s'enfle tout à coup autour de nous, orageux comme l'Océan, et tout couvert de vagues menaçantes.

Tandis qu'on recousait notre voile à Edfou (Apollinopolis), nous visitâmes son temple. C'est toujours à peu près la même disposition. On rencontre d'abord la chapelle isolée, puis deux pylônes très-élevés, une cour intérieure bordée de colonnes, et au fond le portique qui communiquait avec plusieurs salles, aujourd'hui entièrement encombrées. C'est encore un monument des Ptolémées, comme la plupart de ceux que nous avons rencontrés dans la Haute-Égypte, excepté à Thèbes. Denon dit que la grandeur, la noblesse, la magnificence et la conservation de cet édifice surpassent tout ce qu'il avait vu jusqu'alors, et qu'il lui fit une impression gigantesque comme sa dimension. Quelle que soit la grandeur et la magnificence des ruines d'Edfou, pour en parler ainsi il fallait que Denon eût mal vu ou tout à fait oublié Karnac.

La plupart des figures représentées sur les murs sont couvertes de boue. Quelquefois les premiers chrétiens, en s'appropriant les anciens temples, se contentaient de masquer ainsi les traits des divinités païennes, et il est regrettable qu'on n'ait pas uniquement employé ce moyen, au lieu de recourir au

marteau ; les sculptures se retrouvent intactes sous cette fange durcie , dans laquelle de grosses mouches se sont pratiqué des cellules comme celles des abeilles dans la cire. Avant de quitter le temple d'Edfou , je voulus monter sur ses deux pylones ; j'y trouvai inscrits des noms plus ou moins connus. J'ai souvent rencontré celui de Belliard , pas une fois celui de Desaix ; mais l'homme qui s'est sans contredit le plus *signé* en Égypte , c'est un certain M. de Vidua , je l'ai lu partout sur les monuments ; le front d'Osiris n'en a pas été plus à l'abri que la jambe de Memnon. Si c'est le même dont parle Champollion et qui a publié un recueil d'inscriptions , il a laissé en ces contrées de quoi y faire suite ¹.

Le 25 avril , nous laissâmes à droite les rochers taillés de Silsilis , et plus loin , à gauche , la dune sur laquelle se dresse le temple de Koum-Ombos. On nous fit d'effrayants récits de la voracité d'un crocodile qui désolait ces parages : il avait dévoré un cheval près d'Hermontis et un

¹ J'ai lu depuis dans le voyage de Jacquemont que le comte de Vidua , voyageur piémontais , après avoir couru , pendant deux ans , l'Inde en palanquin , puis la Chine et les Moluques , s'était laissé tomber dans un borbier brûlant d'où sortent , à Java , des sources minérales d'eau chaude , et qu'il avait péri misérablement des suites de ses blessures.

homme à Edfou. Ce dernier fait ne me parut pas bien prouvé ; rarement le crocodile s'acharne sur sa victime, et il emporte le membre qu'il a coupé ; on en a vu s'élancer tout à coup du fond de l'eau, et trancher les mamelles de malheureuses femmes qui lavaient le linge au bord du fleuve. Un peu après, nous nous croisâmes avec des enfants qui naviguaient étendus sur un bout de planche, et se servant de leurs mains comme de rames. Les parents les laisseraient-ils s'exposer ainsi à être saisis au passage par les crocodiles, s'il n'y avait pas un peu d'exagération dans les histoires qu'ils racontent aux voyageurs. J'ajouterai que les parages fréquentés par ces terribles amphibiens sont connus, et que très-rarement ils s'en écartent. Il est à remarquer que les anciens Égyptiens vénéraient à Koum-Ombos ces monstres qu'ils proscrivaient à Edfou. Chaque localité avait ainsi ses préférences : ici le loup, là le chien ou le chat ; après leur mort ils les pleuraient, et prenaient pour toutes ces bêtes le deuil de grands parents ; Hérodote en fait foi. A propos de bêtes, nous venons de voir passer la plus gracieuse de toutes, une délicieuse girafe sur un bateau, tout entourée d'hommes noirs ; ce sont des marchands du Sennaar qui la conduisent à Alexandrie, pour l'offrir au pacha ; elle paraît timide et inquiète comme la biche, ses yeux ont le velours de ceux de la gazelle, et elle est diaprée comme le léopard. Ce soir-là les marins de

nos canches se réunirent sur la grève et formèrent le cercle ; ils s'amusaient à des jeux d'enfants, celui entre autres que nous appelons : *Faites comme le muphti*, et que probablement nous leur avons emprunté. Quelquefois le principal acteur, se voilant le visage avec son burnous, commençait des phrases rapides de chant qui me rappelaient les séguidilles espagnoles, et qui, comme elles, se terminaient brièvement ; pendant qu'il chantait toute la troupe, courbée et hochant la tête de droite et de gauche comme les derviches, grognait en chœur, imitant les chiens de mauvaise humeur.

CXXXVIII.

LA CATARACTE. — PHILÆ.

DANS l'après-dinée du 26 avril, les roches granitiques commencèrent à percer le sable du rivage, et bientôt, croissant en nombre et en hauteur, elles nous dérobèrent la chaîne blanche des monts libyens qui nous bordait depuis le Kaire. Nous avions sur notre gauche l'île verdoyante d'Éléphantine et le grand village d'Assouan, l'antique Sienne, limite de l'empire romain, des terres duquel je n'étais point sorti depuis que j'avais quitté la Gaule en 1830. Ici le lit du fleuve semblait se fermer devant nous ; de grosses pierres l'obstruaient et nous bouchaient le

beaux , ils s'abattirent sur les roches , gambadant d'écueil en écueil , puis tout à coup plongeant et se laissant descendre et emporter au cours du rapide ; car c'en était un plutôt qu'une chute , ils repa-rurent au loin au milieu des bouillons d'écume , où ils se débattaient comme des mouches dans du lait. Il faut avouer que je trouvai beaucoup à dé-compter sur ces fameuses cataractes dont le retentis-sement , si nous en croyons Cicéron dans le songe de Scipion , rendait les gens sourds. Elles ont bien baissé de ton , et la chute de deux cents pieds que Paul Lucas vit descendre à deux barbarins avec leurs radeaux , s'est prodigieusement aplanie.

Je retournai m'habiller à ma barque , et je pas-sai de là à celle de M. Hay où le thé me parut fort bon ainsi que les tartines ; et cette soirée à l'an-glaise , que j'aurais probablement trouvée assez insi-gnifiante en France , fut pour moi très-piquante à rencontrer en Éthiopie.

Le 27 , des ânes nous portèrent au village de Tar-mensia. La grande voie qui y conduit a été ouverte par les légions romaines stationnées à cette frontière de l'empire. En moins de deux heures , nous retrou-vâmes le fleuve qui se divise en deux larges bras bordés de rochers pittoresques ; le ciel , d'un bleu foncé , s'y reflétait dans les eaux jaunes , et au milieu s'élevait une île de granit où des palmiers formaient une voûte de verdure au-dessus des temples écrou-

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

pieds, masquées jusqu'aux dents et ne laissant voir que leurs yeux. Je puis dire exactement que celles d'aujourd'hui n'en cachaient guère plus que les autres n'en montraient. Mais il est vrai d'ajouter que toutes décolletées qu'elles étaient, pour me servir de l'expression de Démétrius, ces jeunes filles semblaient parfaitement décentes, et toutes les personnes que j'ai interrogées m'ont certifié que les mœurs sont pures en ces contrées, et que, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, la population nubienne est infiniment préférable aux fellahs de l'Égypte.

J'entrai en conversation avec une de ces demoiselles de Philæ, très-bien faite, couleur chocolat, et qui n'avait pas plus l'air de s'apercevoir de sa beauté que de sa nudité. Elle tenait à la main des petits paniers en écorce de dattier dont elle cherchait le débit, et que j'achetai de confiance le prix qu'elle me fixa, n'ayant garde de penser que cette jolie marchande, dans le costume de la vérité, voulût recourir au mensonge et tromper ses chalands. Nous avons laissé en arrière tous les brisants; un nouveau Nil se présentait devant moi, libre et dégagé d'écueils. J'étais vivement tenté de continuer ma navigation, au moins jusqu'à la deuxième cataracte; la première n'était pas un obstacle que notre canche ne pût franchir. Démétrius en répondait, quand son transport devrait, ajoutait-il d'un air

désintéressé, lui coûter un millier de piastres. Notez que du premier mot on n'en avait demandé que quatre-vingts à M. de La Boullaye pour pareille opération. Mais la saison s'avancait; la chaleur augmentait. Enfin le plus jeune de mes neveux était malade depuis quelques jours, et dépérissait à vue d'œil. Sous ce ciel dévorant, privés comme nous l'étions de toute ressource médicale, l'étendue de la responsabilité que j'avais prise, en consentant à emmener dans un pareil voyage un enfant de dix-sept ans, m'apparut tout entière, et pour la première fois j'en frissonnai. La vue de ce pauvre garçon, pâle, amaigri et tremblant la fièvre, sans force, sans courage, lui qui s'était soutenu si gai jusqu'alors, l'idée d'une affreuse nouvelle à annoncer à ses parents, d'un cercueil à leur rapporter... Mon parti fut pris : je renonçai aux temples d'Amada et d'Ipsamboul, à la cataracte de Houadi-Alfah. Les rochers de Philæ seront mes colonnes d'Hercule, mon *nec plus ultra*. Je donnai le signal de la retraite. On peut reculer là où les Romains s'arrêtèrent.

Nous revînmes devant Assouan où la canche nous attendait. Le lendemain, pendant que Démétrius faisait les préparatifs du retour, nous nous livrâmes à un négoce fort actif avec les naturels du pays; ils vinrent à l'envi nous offrir d'acheter des lances, des assommoirs, des couteaux qu'on fixe au poignet au moyen d'un bracelet de cuir, et des boucliers en

peau de crocodile ou d'hippopotame, assez semblables à un chapeau pointu à grands bords. Ils apportèrent aussi des corbeilles tressées comme celle que j'avais achetée la veille, et des instruments de musique à deux cordes, qui dénotent l'enfance de l'art ou plutôt sa décadence; il y a loin de là aux harpes à trois octaves dont j'ai vu la peinture dans les hypogées de Thèbes. Nous laissâmes quelques centaines de piastres entre les mains des brocanteurs d'Assouan, mais si les Nubiens nous dépouillèrent nous le rendîmes aux Nubiennes dont nous achetâmes les ceintures. Un grave derviche qui faisait passer et repasser entre ses doigts les quatre-vingt-dix-neuf grains d'un chapelet de Salama, bois dont on fait ici les ~~mastaba~~, ne résista pas à trois piastres que je lui offris en échange. Les marchés terminés, nous mîmes pied à terre dans l'île d'Éléphantine où nous nous promenâmes au milieu de ruines récentes et faites à main d'homme. A la vue de ces deux chaînes de montagnes qui longent le Nil, quand les carrières se présentent partout à la portée des maçons, on s'irrite de voir employer comme matériaux les précieux restes de l'antiquité, mais l'Arabe paresseux trouve qu'un monument s'exploite plus facilement qu'un rocher, et démolit volontiers les temples et les palais pour en faire, comme dit Johnson, des étables de granit et des chaumières de porphyre.

CXXXIX.

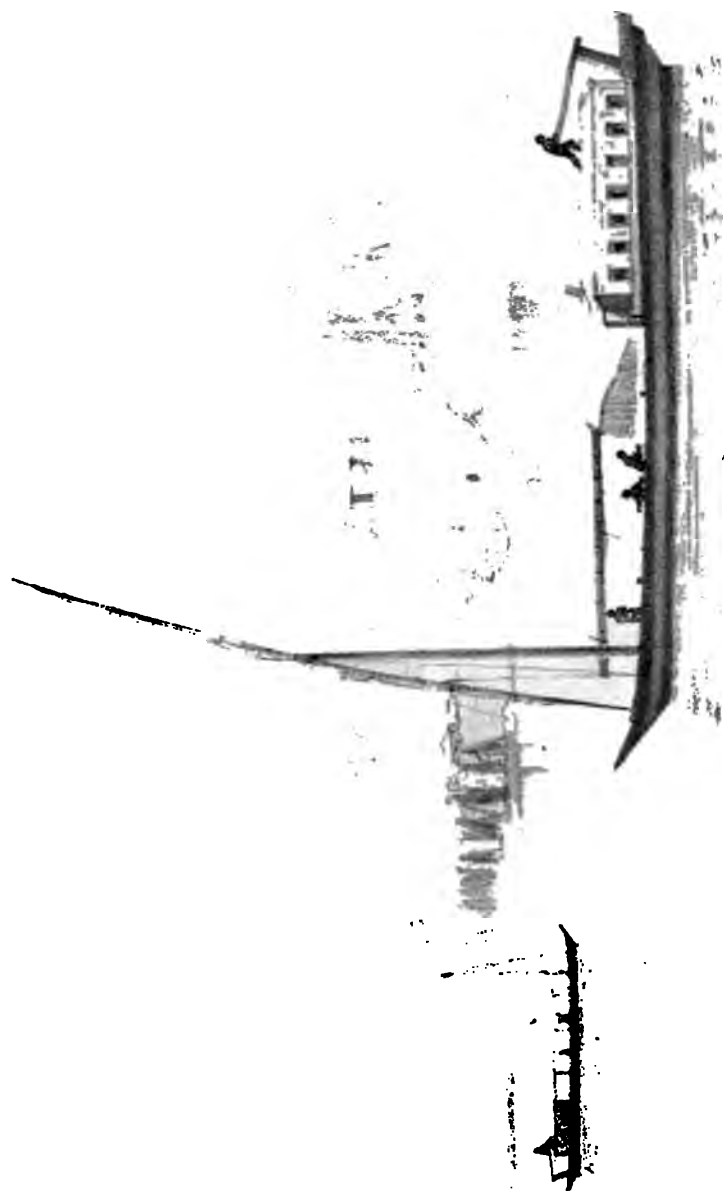
KOUM-OMBOS. — SILSILIS. — ÉLEITHYAS.

MON Grec voyait à regret notre voyage tirer à sa fin. L'abonnement que j'avais fait pour nous quatre en quittant l'Italie lui rapportait par jour, au taux de l'argent en Égypte, cinquante-six francs de France, et cette petite rente l'arrangeait d'autant mieux que notre dépense mensuelle, y compris le loyer de la canche, ne s'élevait pas sur le Nil à plus de quinze cents piastres, ce qui lui en laissait environ quatre mille cinq cents de bénéfice. Il mettait donc tous ses soins à nous faire avancer le plus lentement possible; des rameurs indolents, une barque à radoub, ne lui paraissaient pas un inconvénient. La nôtre exigeait de grandes réparations. A l'en croire, il venait de s'en occuper; on va voir comment elles avaient été faites.

Nous avions quitté Assouan la veille au soir, et nous suivions le cours du fleuve, quand, vers le milieu de la nuit, je fus réveillé par ce cri d'alarme que tous nos marins poussaient à la fois : *Moya ketir! moya ketir!* beaucoup d'eau! beaucoup d'eau! En même temps, je sentis que mon matelas commençait à nager sous moi; heureusement la canche était engravée dans le sable; plus heureusement encore

les efforts maladroits de nos marins furent vains pour la dégager ; s'ils avaient réussi en ce moment à nous remettre à flot , nous étions infailliblement submergés , car nous vérifiâmes au jour que le sable dans lequel la quille s'était enfoncée avait seul empêché l'eau d'entrer en plus grande abondance. Cependant nous hélâmes M. de La Boullaye qui heureusement était à portée. Il accourut à notre aide, et nous nous occupâmes aussitôt de sauver nos effets qui furent déménagés en trois voyages , et transportés sur un ilot , à la rive occidentale du fleuve , fort large en cet endroit. Roger s'y établit en sentinelle, promettant de faire bonne garde. Cinq minutes après , nous le trouvâmes dormant à plat ventre , le bagage sous lui ; il appelait cela avoir l'œil dessus. Je le blâmai d'avoir manqué à la consigne , et au milieu de ma remontrance , je m'endormis aussi , et si bien que je perdis le souvenir du voyage , du naufrage et du bagage. Je dormais donc comme à quinze ans , quand je fus réveillé en sursaut par les soupirs de Démétrius qui , debout à mes côtés , se frappait la poitrine en demandant à la Panagia ce que nous allions devenir. Quand il eut bien crié , « Vous serait-il possible , lui dis-je , de prêter l'oreille à une autre voix qu'à la vôtre ? » Il crut que j'allais parler , mais je me rendormis , et , quand il me tira par la manche en me disant : « *Ma signor conte , che volete? che far adesso?* » je faillis lui

www.libtool.com.cn



140

Haute Égypte, rive droite du Nil, Koum Ombos.

Album des Voyageurs

répondre comme le marquis de Moncade à son intendant : « Pour Dieu ! volez-moi , mais laissez-moi en paix. » Il se lamentait sur son riz mouillé et sur son sucre fondu , infortunes que je contemplais d'un œil sec ; mais l'attendrissement me gagna quand j'appris qu'une momie que j'avais achetée à Thèbes, où pendant trois mille ans peut-être elle s'était conservée intacte dans les profondeurs de la terre , venait, par une singulière fatalité, de périr sous les eaux. Il fallut penser à réparer la barque ; Georges se vantait d'y réussir ; c'était me disait-il, son premier état ; mais nous reconnûmes bientôt que s'il était aujourd'hui mauvais cuisinier, il n'en avait pas été pour cela meilleur charpentier. M. F... voulut bien se charger d'aller par terre à Assouan chercher du renfort, et, durant son absence, chacun s'occupa de mettre ordre à ses affaires ; on repêcha ma momie , et tout se retrouva , jusqu'à une petite gourde que j'avais achetée à ma jolie Nubienne de Philæ. C'était son nécessaire de toilette, et Démétrius, auquel je demandais pourquoi ce bijou ne sentait pas la rose, me répondit que c'était parce qu'on y mettait du beurre ; les femmes, en ce pays, s'en frottent le corps et les cheveux, *per odorare*, ajoutait Démétrius.

Nous avions échoué à peu de distance du temple de Koum-Ombos, bâti sous les Ptolémées Épiphanes et Philometor (N° 149) ; je m'y fis conduire, et j'eus

tout le temps de l'examiner en détail. Le péristyle, bien que plus d'à moitié enseveli sous les sables que le kamsin apporte du désert, est d'un très-bel effet; mais l'intérieur ne présente plus qu'un amas confus de ruines. Ce temple était double et consacré à deux triades, je vais en dire les noms pour l'instruction du lecteur, ou plutôt pour lui prouver que si je voulais faire de la science je pourrais être aussi ennuyeux qu'un autre :

1^{re} Triade. — Seveck-ra, Kronos et Khous-hor.

2^e Triade. — Aroéris, Tzomnoufsré et Puertho.

Le système religieux de l'antique Égypte se composait d'un assez bon nombre de dieux, qui se subdivisaient ainsi en triades. La grande trinité de Thèbes, image et révélation confuse d'un de nos saints mystères, était formée d'Amon-ra, Mouth et Chous, manifestés sur la terre par Osiris, Isis et Horus. Amon-ra était le Modérateur, le grand Être, enfin le Jupiter égyptien. Chaque temple avait ses divinités; mais Amon-ra régnait partout. Je promets maintenant de n'en plus dire un mot. Quand je parlais à Démétrius de tous ces dieux, il n'en trouvait jamais trop, ne souhaitant pas mieux que d'y croire s'ils lui faisaient gagner de l'argent, et demandant à chacun d'eux *cento mille dobloni*, sa prière habituelle. Dans le temple de Koum-Ombos, quelques peintures brillent encore d'un vif éclat, et les teintes bleues et vertes se sont particulièrement bien con-

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

100-100000

servées. Mes yeux commençaient à se familiariser avec la sculpture peinte, et je me plaisais à considérer tous ces hiéroglyphes taillés en relief et se détachant en couleur sur le fond blanc des murs et des colonnes. Je remarquai des figures esquissées dans un damier très-régulièrement tracé au crayon rouge; on voit que ce procédé est absolument le même auquel nous recourons encore aujourd'hui quand nous voulons copier quelque objet en réduisant ses proportions. Je pris sous le péristyle la vue ci-jointe (N° 150). Il me serait facile de donner un beaucoup plus grand nombre de planches de ce genre, les croquis ne me manquent point; mais les hiéroglyphes y sont seulement indiqués, et quelquefois même, au lieu de les copier dans leur ordre, j'ai fait comme l'imprimeur qui, pour former une ligne, prendrait au hasard ses caractères dans les différentes cases. Quand il s'agit de publier un manuscrit, et les murs ici sont des manuscrits, il faut la religieuse ponctualité de M. Hay, et qu'on puisse en conscience mettre au bas du dessin : *Pour copie conforme*. Au milieu de toutes ces pierres écrites, le dessinateur qui entreprend de les reproduire ne doit pas oublier qu'il n'est qu'un calligraphe; la moindre omission peut produire un non-sens et pis encore, un contre-sens; un faux trait est une faute d'orthographe. Or, si je n'approuve point que dans une vue ordinaire on se permette de rien changer,

quand il s'agit d'hiéroglyphes la plus légère atteinte portée à l'exactitude du *fac-simile* devient bien autrement grave ; il ne s'agit de rien moins alors que d'un faux en écriture sacrée. Je n'en veux pas porter la responsabilité, et d'un autre côté le temps et les yeux me manquent pour être exact. Cette digression expliquera l'absence de vues monumentales dont j'aurais pu enrichir cette fin de mon Journal, et qu'il ne me convenait ni de publier infidèlement, ni de rendre fidèles (ce à quoi même je n'aurais peut-être pas encore réussi), en les prenant toutes faites dans d'autres publications.

Occupé à dessiner mon portique du temple d'Om-bos, j'avais laissé partir mes compagnons, et comme je me levais pour les rejoindre, j'aperçus derrière moi un grand Sauvage au maintien sinistre, qui me rappela les dangers que j'avais courus à Saphet et à Rama. Comme je n'avais que mon porte-crayon à opposer à sa longue lance, et que j'avais oublié ma tabatière¹, je m'empressai de lui tourner le dos et d'effectuer une retraite qui ne fut pas troublée.

En revenant à la barque, je la trouvai environnée

¹ Je m'étais souvenu un peu tard d'avoir recours à cette arme défensive qui, à Saphet et à Rama, aurait pu m'aider à sortir d'embarras. La duchesse de Luynes m'avait jadis indiqué cet expédient : « Quand je crains une mauvaise rencontre, me disait-elle, je tire ma tabatière comme un autre son épée, et je me tiens prête à la jeter dans les yeux de mon assaillant. »

de Noirs accroupis comme des singes ; j'espérais qu'ils étaient venus pour nous assister , mais c'était seulement pour nous regarder , et ils paraissaient y prendre beaucoup de plaisir. Ils dirent à Démétrius qu'il était juste qu'on les laissât s'amuser , parce que c'était le dernier jour du Courban-Baïram , espèce de carnaval pour les musulmans. Les Nubiens de la barque de M. de La Boullaye nous amusèrent à notre tour par un simulacre de combat impromptu. Ma tente était dressée sur le rivage , et devant l'entrée on avait disposé en faisceau toutes les armes dont nous avions fait l'acquisition à Assouan ; nos braves marins , de même qu'Achille , ne tinrent point à la vue des lances et des glaives , et leur naturel se trahit. Chacun choisit son adversaire ; le bouclier au poing , ils montraient une égale adresse à se défendre et à attaquer. Les grands coups de lance retentissaient sur les écailles de crocodiles , et le cri de guerre accompagnait chaque choc. La nuit mit fin à ces jeux guerriers. Le lendemain les Noirs reparurent plus nombreux et tous armés ; le chef qui les conduisait me promit son assistance , mais d'abord il réclama la mienne : il se plaignait d'avoir la vue basse , et il voulait que je le guérisse. En Orient , tout Européen est médecin , et cette fois je fus oculiste ; car je pensai qu'il était inutile d'entrer en explication , et que je ne gagnerais rien à faire le modeste. Je me prêtai donc à la circonstance de meilleure grâce que Sga-

narelle, et je donnai pour rien à mon myope une carafe d'eau fraîche, en lui recommandant de baigner ses yeux et ceux de tous ses camarades. Je savais que ce qu'on donne à l'un les autres le veulent, et qu'il y aurait du danger à faire des jaloux; je me souvenais d'avoir lu dans Paul Lucas que, par suite de cette exigence, il s'était trouvé dans l'obligation de purger un village entier, à cause qu'il avait fait prendre médecine à un de ses habitants et que tous en voulaient leur part. Le bain d'yeux que je prescrivis fut donc général à toute la tribu, qui comptait plusieurs aveugles.

Enfin, le 1^{er} mai au soir, nos avaries furent réparées, et le 2 au matin nous étions arrêtés devant les rochers coupés à pic de Silsilis. A cet endroit le fleuve, encaissé, se resserre et forme un détroit, jadis fermé par une chaîne qui barrait le passage aux barques éthiopiennes et leur interdisait l'accès de l'Égypte. Je vis ces rochers avec d'autres yeux que Bruce; car ils me parurent pittoresques, et surtout curieux. Dans ceux de la rive libyque on a pratiqué des espèces de chapelles, au fond desquelles des triades sont assises; quelquefois des colonnes soutiennent les plafonds, qui conservent des restes de peintures. Une de ces grottes, percée de cinq ouvertures, est toute couverte de figures et d'hiéroglyphes. J'ai su depuis que Champollion y avait reconnu la représentation des faits et gestes de plu-

sieurs Pharaons, à dater de la dix-huitième dynastie. Bientôt nous revîmes Edfou. Le vent nous poussait vivement; nous faisions quatre lieues à l'heure. Malheureusement la bonace ne tarda pas à succéder. Nous nous en accommodions encore, parce qu'alors la rame ou la corde suppléaient à la voile; mais quand le vent devenait tout à fait contraire, il fallait forcément s'arrêter, et je reconnus que, malgré ce qu'on m'avait annoncé de la rapidité du fleuve, on n'était pas toujours maître de le descendre à volonté. La chaleur devenait de plus en plus étouffante, le bain seul y pouvait remédier; nous en prenions de délicieux dans une onde à la fois tiède et courante. Quand je voulais m'en donner le plaisir on arrêtait la barque, en un moment l'équipage sautait dans le Nil. Armés de leurs rames, nos marins formaient le cercle et battaient l'eau à l'entour de nous pour écarter les crocodiles. Démétrius nous exaltait alors ses prouesses à la nage, qui pourtant ne furent jamais jusqu'à traverser d'un bord à l'autre. Ses vanteries me rappelaient celles d'un de ses compatriotes, cité dans l'antiquité comme ayant fait quatre-vingts stades d'une traite pour passer de la flotte perse à celle des Grecs. Hérodote, après avoir raconté ce tour de force, le rend plus probable en ajoutant qu'il croit que le nageur était dans un bateau.

La bourrasque nous avait heureusement arrêtés

près d'Eleithyas; je fus visiter ses grottes creusées à mi-côte dans la chaîne arabique. On y voit peintes diverses scènes de la vie agricole, telles que des moissons et des vendanges. J'y remarquai deux charrues semblables à celles encore en usage aujourd'hui, l'une trainée à bras, l'autre par des bœufs; ici l'on sème, là on récolte en coupant le blé avec des faucilles. Immédiatement après, un homme est représenté tenant en main un éventail en plumes, comme ceux qu'on vend dans le bazar du Kaire; devant lui sont deux vases posés sur des guéridons; la liqueur contenue dans ces vases était-elle un produit fermenté des grains qu'on venait de recueillir? Hérodote, qui rapporte que les Égyptiens ne récoltaient point de vin, aurait probablement décidé affirmativement la question; mais la scène suivante dément cette assertion du père de l'histoire, car elle représente une vendange dans les formes. On cueille le raisin à de grands ceps qui s'élèvent au-dessus de la tête des vendangeurs; plus loin on le foule avec les pieds, puis l'on verse la liqueur dans les brocs. Plusieurs autres scènes ont trait à la navigation; les canches, sauf la mâtire, sont semblables à celles qu'on construit aujourd'hui; la cabine se divise en deux chambres, celle du fond est plus élevée; quelquefois les voiles posent sur des roues à l'aide desquelles on pouvait commodément les manœuvrer. Peut-être un de ces jours nous nous aviserons de

quelque chose de pareil ; il se trouvera un mécanicien qui imaginera les voiles à roulettes, et il obtiendra un brevet d'invention dans la date duquel il ne se sera glissé qu'une petite erreur de trois à quatre mille ans. Je remarquai aussi une figure debout qui pince une harpe à dix cordes. Dans une autre grotte on a peint des funérailles, et notamment toute l'opération de l'embaumement d'une momie.

Des sépulcres nous passâmes aux temples. Il en reste trois : le premier n'est à vrai dire qu'une très-petite chapelle carrée ; mais celui qu'on rencontre après est remarquable par sa forme ; au lieu de la cour intérieure qui précède d'ordinaire les édifices de ce genre, on monte à un portique par un long et étroit escalier. Cette partie du monument est en pierres, et adossée à un rocher dans lequel le sanctuaire est taillé. Le troisième temple, assez distant des autres, n'est guère plus grand que le premier ; mais il renferme des peintures très-bien conservées. Ces édifices dépendaient de la nécropole, qui occupe une vallée sablonneuse entourée de montagnes. Laissant à gauche le village d'Elahl, je me rapprochai de l'enceinte déserte de l'antique cité ; j'en voulais examiner à loisir la construction. De longues briques crues, semblables pour la couleur et la forme aux tourbes qu'on exploite dans nos marais, sont régulièrement superposées par assises. Les sables amoncelés au pied de ces noirs remparts empêchent

de se rendre exactement compte de leur élévation ; mais leur mesure en largeur est de seize pas, que j'évalue à trente-deux pieds. Trois baies marquent la place des anciennes portes, et de chaque côté, en dedans, on avait appuyé à la muraille des escaliers en rampes de douze à quinze pieds, ce qui, ajouté aux trente-deux, donne en cet endroit à l'enceinte une épaisseur de cinquante pieds. On n'y trouve point d'habitations, et seulement quelques débris de pierres et de colonnes, du milieu desquels notre approche fit fuir une famille de lièvres.

Le 5, nous découvrîmes dans le lointain un singulier phénomène : c'était comme de hautes colonnes, assez semblables à la fumée qui sort verticalement du tuyau d'une machine à vapeur ; elles erraient lentement dans le désert de Libye, et finirent par s'approcher du rivage : nous reconnûmes alors que c'étaient des trombes de sable. Je n'avais jamais vu que des trombes d'eau. Les unes et les autres sont dangereuses à rencontrer pour le voyageur. Sur mer, on leur tire des coups de canon, ici on n'a que la ressource de se coucher à plat ventre et de laisser passer. Tandis que poussés par un vent favorable nous nous éloignons de ces trombes gigantesques, les montagnes blanches de Thèbes nous apparurent à l'horizon, et bientôt nous revîmes Luxor et son obélisque solitaire.

CXL.

SECOND SÉJOUR A THÈBES.

Le mahmour de Keneh venait d'aborder avec une petite flotte, et s'était établi dans ce qu'on appelle la maison des Français. Je trouvai un gros homme fort honnête, qui me montra sa langue et me consulta sur ses infirmités ; je lui dis qu'il me paraissait avoir la poitrine faible, et il me répondit qu'il n'en avait pas du tout. Aujourd'hui, ainsi que je l'ai déjà remarqué, tout étranger est médecin en Égypte, de même que dans l'antiquité tout Égyptien voyageur était censé posséder l'art de guérir. Le préfet avait au nombre de ses officiers un bouffon en titre, qui échangea quelques traits d'esprit avec Démétrius. Nous apprimes que la paix était conclue entre le sultan du Kaire et celui de Stamboul, et que le premier conservait la Syrie. A Alexandrie, cette nouvelle m'aurait paru bien autrement importante ; mais à Thèbes j'étais surtout préoccupé des dernières conquêtes de Sésostris.

Nous dormîmes à Luxor, et le lendemain je fus revoir Qournah et M. Goury. Je le trouvai en discussion avec un de ses domestiques nubiens, qui, depuis son entrée chez lui, le servait pour l'honneur, et qui demandait de l'augmentation :

« Maître, disait-il, tu as de l'argent et je n'en ai pas, tu as **un habit et je n'en ai pas** ; donne-moi de l'argent et un habit, ou je vais m'en aller. — Va-t'en », lui répondait notre architecte, infidèle en ce moment aux doctrines saint simoniennes, « j'en trouverai d'autres. » En effet, les domestiques ne sont pas rares à Thèbes, et pour vingt sous par mois on en a à choisir. « Vous verrez, dis-je à M. Goury, que, revenu en France, n'en déplaie au libéralisme, vous aurez peine à vous passer d'esclaves, et que vous battrez vos gens. » Il m'avoua qu'il lui en coûterait de se défaire de si bonnes habitudes. Nous fûmes ensemble examiner des ruines que j'avais mal vues à mon premier passage; elles se trouvent au pied des rochers qui séparent Qournah de la vallée de Biban-el-Moloch. Nous nous arrêtâmes devant deux portes isolées, chacune formée de trois morceaux de granit couverts d'hiéroglyphes sculptés et peints en vert : du granit rose peint en vert!..... Je me rappelle de m'être indigné dans ma jeunesse contre un marguillier de la cathédrale d'Anvers qui avait fait peindre en couleur de chair une statue d'albâtre : le voilà bien justifié. A travers les nombreuses fouilles dont le terrain est sillonné et les restes de construction en briques crues qui nous environnaient, un œil exercé pouvait encore démêler l'ancien tracé des rues, leur direction, et leur largeur.

Je m'étais promis d'aller visiter mistress Hay et de lui porter des nouvelles de son mari, que j'avais laissé à la cataracte; elle logeait à Qournah, dans un tombeau à mi-côte, qui avait précédemment servi d'habitation à M. Wilkinson. Le soir nous nous y acheminâmes.

Au fond d'une grotte ornée de peintures antiques, bien éclairée et où l'on respirait un parfum de pastilles du sérail, je trouvai, assise devant une table à thé, une femme qui pouvait passer pour belle, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse, et dont la toilette et le maintien me rappelèrent les dames grecques des îles de l'Archipel; c'était en effet la patrie de M^{me} Hay. Elle me dit qu'elle avait été emmenée captive et vendue comme telle par les Égyptiens à M. Hay. Et je lui répondis qu'en la regardant je n'étais pas surpris que les rôles eussent changé et que le maître fût devenu l'esclave. La conversation s'engagea et je lui adressai encore quelques madrigaux, non sans appréhender que Démétrius, en les traduisant, n'en fît des épigrammes. Tandis que, assis sur un divan en face de M^{me} Hay, je la courtais ainsi de mon mieux par trucheman en savourant le thé qu'elle me versait d'une main parfaitement blanche, mon neveu, qui aurait pu converser directement en lui parlant l'anglais qu'elle savait comme le grec, fumait nonchalamment, sans faire grande attention à cette jolie femme. J'étais

étonné et, et le dirai-je, presque blessé de son indifférence ; il me semblait qu'à son âge la tête m'aurait tourné de me trouver au milieu des ruines de la grande Thèbes d'Égypte, prenant du thé dans un tombeau avec une belle Grecque. Il y avait certainement de la poésie dans la réunion de toutes ces circonstances, et plus qu'il n'en fallait, selon moi, pour exalter l'imagination d'un jeune homme ; et pourtant celui-ci, froidement, prosaïquement, paraissait ne songer à rien autre chose qu'à enfumer la grotte et à me dérober la vue de notre agréable hôtesse, en mêlant l'odeur nauséabonde du tabac au parfum d'essence de rose que j'avais respiré en entrant. Décidément, pensais-je à part moi, cette génération-ci n'est pas romanesque ; le désir de plaire fait place à des passions moins délicates ; l'amourabrique, et les femmes s'en vont comme jadis les dieux. Si j'avais fait part de ces réflexions à Démétrius, il les aurait probablement fort mal interprétées, et, matériel comme je le connaissais, mistress Hay aurait bien pu entendre quelques sottises. Je me bornai donc à prendre congé d'elle, en échangeant l'adieu français contre le *polata etises* grec, qui fut prononcé le plus mignardement du monde ; mais une fois dehors, mon dépit éclata et, oubliant ma position officielle d'oncle et de Mentor, je cherchai querelle à mon neveu Télémaque de sortir impassible et la pipe à la bouche de la grotte de cette Calypso, sans avoir imaginé un

mot de galanterie à lui dire. Ainsi les rôles se trouvaient intervertis, et peut-être pensera-t-on que j'étais un peu trop disposé à faire bon marché de celui de Minerve.

CXLI.

LES MOMIES. — KARNAC.

Je voulais profiter de mon second séjour à Thèbes pour y faire faire quelque fouille, quand j'appris que le pacha s'en était réservé le droit exclusif. Peut-être s'est-il avisé un peu tard de ce nouveau monopole. *Tarlè venientibus ossa*. Du reste le proverbe est mal appliqué puisque ce sont précisément des os qu'on cherche ici. Le trafic des momies ne s'y fait plus qu'en cachette. Ce qui m'étonne, c'est que la nécropole ne soit pas encore épuisée depuis le temps qu'on spéculé sur ces pauvres morts. Ils étaient déjà devenus rares dès le seizième siècle, où l'en en faisait un fréquent usage dans la pharmacie, et notamment pour la composition de la thériaque. Ce fut alors que les Juifs mirent en circulation beaucoup de fausses momies, encore aujourd'hui connues dans le commerce. J'en achetai trois bien authentiques : une cent dix piastres, l'autre cent, la troisième dix, et je dois dire que cette dernière momie de cinquante-cinq sous était la mieux conservée ; mais, en cela comme

en tant d'autres choses, on regarde surtout à l'extérieur. On paye cher le coffre. C'est le luxe des peintures dont il est revêtu qui fait juger de la qualité du squelette. En Égypte, la petite propriété avait ses momies comme la grande, mais elle se contentait d'une simple bière sans hiéroglyphes, sans peintures, enfin privée de tout accessoire. C'est aux prêtres qu'étaient réservés les colliers, les bagues, les amulettes, les rouleaux de papyrus qui se rencontrent dans l'intérieur des caisses, et habituellement sur la poitrine et sous les bras du défunt. Souvent l'Arabe qui fait une de ces trouvailles, par un calcul tout à fait à la hauteur de son intelligence, au lieu de chercher à négocier intégralement sa momie, la dépèce et s'en défait en détail; ainsi, il vendra par petits morceaux et le coffre, et la toile qui servait à l'emballage du corps et dont je possède plusieurs coupons d'une finesse égale à celle de nos batistes. J'ai vu aussi diviser par lanières un long papyrus et le débiter piastre à piastre. On me demandera comment, le vice-roi s'étant fait l'entrepreneur des fouilles, on peut encore trouver à glaner après lui; mais la fidélité n'est pas toujours l'apanage de ses agents. Il arrive qu'un inspecteur vient trouver le nazir, déclarant que c'est temps perdu de continuer à chercher à tel endroit, et qu'il vaut mieux porter les travaux sur un point opposé. Le nazir, auquel la chose est au fond très-indiffé-

rente , laisse faire les ouvriers , et bientôt la fouille abandonnée se trouve reprise incognito pendant la nuit. Puis le bruit se répand qu'il y a des momies à vendre , et l'on vient vous proposer à l'oreille d'en faire l'acquisition.

Mon marché étant conclu et les trois caisses apportées à mon bord , je proposai à M. de Géramb , pour terminer agréablement notre soirée , de venir à Karnac voir les ruines au clair de lune , ainsi que nous en avions déjà plusieurs fois formé le projet. Il était onze heures quand nous arrivâmes au grand temple. Le silence n'était interrompu que par le jappement des chacals qui erraient timidement autour de nous. Bientôt l'astre se leva comme un feu allumé sur les monts d'Arabie , et en même temps les colonnes , les sphinx , les obélisques projetèrent leurs ombres sur le pavé brisé. Je n'avais jamais assisté à un plus imposant spectacle , pas même à Rome , quand je me promenais les nuits dans l'enceinte du Forum et sous les arcades du Colysée. Rien n'est favorable à l'effet général des grandes ruines comme cette lumière voilée de la lune , ce demi-jour de la nuit ; alors les détails se fondent et s'effacent , et leur suppression tourne toute au profit des masses ; mes yeux n'étant plus distraits et éblouis par la multitude de figures et d'hiéroglyphes , je me rendis mieux compte de l'ensemble du plus grand monument du monde ; j'en compris le plan , ce que je

n'avais pu faire au jour. Quant à l'effet poétique , je me tairai. Il faudrait la plume de M. de Châteaubriand ; je craindrais de rapetisser des proportions si colossales , de faire un nain du géant. Je n'ai pas vu Palmyre , mais Baalbeck , édifice des mêmes temps , a pu m'en donner l'idée. J'en ai le souvenir encore bien récent , et je dois dire que , quel que soit leur grandiose , ces ruines romaines , d'une époque de décadence , le cèdent de beaucoup à ces magnifiques restes de la grandeur égyptienne , dont l'origine s'enfonce de deux mille ans plus avant dans la nuit des âges '.

' J'extrais les strophes suivantes d'une Ode que cette course à Karnac inspira à notre compagnon de voyage , M. de La Boullaye :

Nous irons à Karnac ; il est nuit voici l'heure ;
Sur les débris du temps voici l'astre qui pleure ,
Le jour a trop de flamme , et rit sur les cercueils ,
Mais la lune à l'œil triste , au doux regard d'opale ,
Semble un soleil éteint , dont le visage pâle
Sait compatir à tous les deuils.

Tout repose , tout dort ; et l'astre aux clartés sombres
Verse languissamment des flots de jour et d'ombres
Sur ces piliers massifs qu'on ne saurait compter :
Dans le champ funéraire ils poussent comme l'herbe ;
Et de leur base immense à leur tête superbe ,
Le regard se lasse à monter.

Là le sphinx est couché sur le secret qu'il garde ;
Pourtant notre œil le voit , quand notre âme regarde ;
Aigle , femme et lion , trinité des vieux jours ;
Puissance , amour , esprit sont cachés sous cette ombre ;
Car Dieu n'est point absent , quand son visage est sombre ;
Et son rayon perce toujours . . .

Ma barque était amarrée au rivage voisin. J'y fus dormir quelques heures, puis le matin je revins à Karnac. Je retrouvai mes pâles ruines de la nuit maintenant toutes rayonnantes des feux du soleil. Un fellah m'avait suivi. Tandis que je m'égarais dans cette forêt de colonnes, lui, arrêté à quelque distance et penché vers la terre, m'appelait comme s'il eût fait une importante découverte; trouvant que je ne me hâtais pas assez au gré de son impatience, il me tira par mon habit. Il voulait me faire remarquer, quoi? une petite fleur blanche qui avait fini par s'enraciner et se faire jour au travers du sable; à peine si l'œil pouvait la distinguer, mais, par cela même peut-être, avait-elle plus éveillé l'attention de mon Arabe. Elle était devenue l'objet exclusif de son admiration. Au fait, elle était seule ici, tandis que les colonnes et les sphinx s'y rencontraient à chaque pas. Aussi, au milieu de toutes les pompes des pharaons, il ne voulait pas me laisser regarder autre chose, comme ces gondoliers qui à Venise conduisaient devant un arbre un curieux qui leur demandait de lui faire voir ce qu'il y avait de plus rare. Il me semble qu'on ferait de la jolie poésie sur cette préférence d'un pauvre fellah pour une simple fleur de la nature en présence des créations les plus gigantesques de l'art, de celles qui firent battre des mains à notre armée émerveillée.

Je m'étais engagé dans l'allée de sphinx qui joi-

gnait jadis Karnac à Luxor ; je toisai un de ces symboles de granit ; je lui trouvai onze pieds de la tête à la croupe , et trois pieds et demi vu de face ; la même mesure , trois pieds et demi , avait été laissée entre chacun des sphinx . Qu'on juge du nombre qu'il en avait fallu pour border une avenue de près d'une demi-lieue , et j'ai dit que j'avais reconnu les vestiges de quatre autres allées pareilles . En faisant cent soixante-quinze pas , je comptai cent sphinx , cinquante de chaque côté . Mais je répète à regret qu'il m'a été impossible , quelque recherche que j'aie faite , d'en rencontrer un seul entier . Quatre seulement ont conservé leur tête , et l'acharnement avec lequel tant de mutilations ont été consommées porte évidemment le caractère du fanatisme . Une armée d'iconoclastes a passé par là . Du reste , on peut juger du luxe prodigieux d'un édifice où de tels accessoires étaient à ce point prodigués . Dans cette enceinte d'une demi-lieue de tour , et sur les avenues qui y aboutissent , le pied heurte à chaque pas des débris de colonnes , d'obélisques , de colosses , de sphinx , et un seul de ces sphinx en basalte ou en granit rose , qu'on avait rassemblés ici par milliers , suffirait pour décorer dignement une de nos places publiques .

Entre autres sujets curieux , je vis représenté des chefs de nations qu'un pharaon amenait prisonniers devant les trois divinités de Thèbes , et parmi eux

un Juif, dont le type est aussi reconnaissable que sur le fameux bas-relief de l'arc de Titus à Rome. On me dit que les caractères gravés sur son bouclier signifiaient royaume de Judas, et que le cartouche du pharaon portait le nom de Scheschouk, le Sésac de l'Écriture, qui régnait sur l'Égypte mille ans avant Jésus-Christ. Que de faits importants perdus pour l'histoire, et souvent que d'incertitudes dans ceux qu'elle nous a transmis ! Voilà certainement un grand événement, il ne s'agit pas moins que de la conquête et du pillage de Jérusalem sous le fils de Salomon ; mais la Bible seule parlait de cette invasion et mentionnait le nom de Sésac ; et ce récit, qui ne contient que trois lignes dans le Livre des Rois ¹, voilà qu'il se trouve confirmé par une découverte faite seulement de nos jours sur les murs d'un temple d'Égypte !

¹ « La cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, vint à Jérusalem ; il enleva les trésors de la maison du Seigneur et les trésors du Roi, et pillait tout ; il prit aussi les boucliers d'or, que Salomon avait faits. » La chose est racontée plus au long dans les Paralipomènes.

derrière Medinet-Abou, au pied de la chaîne libyque, au fond d'une gorge qui semble avoir été ravinée par des eaux pluviales. J'avais fait la même remarque dans la vallée de Biban-el-Molock ; cependant le ciel est d'airain dans la Thébàide, la pluie peut presque y passer pour un phénomène, et Hérodote cite comme un fait extraordinaire qu'il y tomba quelques gouttes d'eau sous le règne de Psamméticus. Ces sépulcres des Reines sont peu de chose, surtout quand on a vu ceux de leurs époux. Je ne trouvai que quelques chambres dégradées et des peintures qu'on distingue à peine. Sur la face d'un rocher, je remarquai l'ébauche d'une porte dont les jambages sont d'une sculpture très-soignée ; ce travail a été interrompu, soit que la dureté de la pierre ait rebuté l'ouvrier, soit qu'il ait été surpris par l'invasion qui ruina Thèbes. Je ramassai des cailloux de forme bizarre, et aussi des fragments de figurines et des os colorés et réduits presque à l'état de turquoise. La crainte d'un retour d'ophthalmie m'obligea seule à cesser mes recherches. Les yeux ont peine à résister ici au service qu'on exige d'eux ; ils sont constamment en quête : ce soleil du tropique, ces montagnes blanches, ces murs éblouissants, ces innombrables hiéroglyphes suffiraient pour vous rendre aveugle, sans y ajouter la préoccupation continuelle où vous tient l'espoir de faire quelque curieuse trouvaille dans le sable. La petite cor-

naline gravée que le hasard fit rencontrer sous mes pieds, en face de la grande pyramide, m'a mis en goût; je ramasse tout, je suis sans cesse courbé, examinant, scrutant le terrain. Cette habitude a commencé pour moi parmi les cendres de Pompéi, et à Rome au milieu des marbres épars sur les sept collines; nous appelions cela *marboriser*. Aujourd'hui le pli est pris, et je prévois que de retour en France je me baisserai machinalement pour ramasser les pots cassés. Ici je suis le chiffonnier du désert, et j'y crève mes lanternes. Je revins le soir les yeux hors de la tête et les poches pleines, pliant sous le poids de mes pierres. J'avais aussi acheté à des Arabes fureteurs des colliers antiques, deux lampes, et une multitude de petites figures. Depuis j'ai fait tailler et polir au Kaire plusieurs de mes cailloux de Thèbes au prix d'une piastre (5 à 6 sous) l'un dans l'autre, bon marché que je ne puis m'expliquer; car ils égalaient au moins en dureté le porphyre, le serpentín et tout ce qu'on appelle pierres dures à Florence.

En rentrant à la barque, je vis des Almées qui dansaient sur le rivage (N° 151). Il est de convention de représenter ces créatures comme des espèces de sylphides; c'est ainsi que Savary et d'autres voyageurs nous les dépeignent, et Goëthe n'a pas prêté plus de charmes à sa bayadère. Celles qui foulaient en ce moment les grèves de Luxor étaient, n'en



非 7 1 2

151

Luxor

Fig. 151

Fig. 151

www.libtool.com.cn

déplaise aux fictions orientales, de grosses dons laides et sales, dont les pieds *légers* enfonçaient à chaque bond dans le sable jusqu'à la cheville, et je dois dire que je n'ai rencontré que des Almées de cette sorte dans les villages le long du fleuve. Leurs figures m'ont en général paru aussi repoussantes que leurs manières le sont peu ; et elles ont beau se mettre en frais, je ne puis rien trouver d'attrayant dans des teints cuivrés, des mentons passés à l'indigo et des nez troués à la vrille où pendent de grands anneaux de rideaux. Elles dégoûteraient de la débauche, comme le disait naïvement un vieux pêcheur de ma connaissance. Elles ne savent exprimer qu'un cynisme brutal, ce qui n'est pas difficile. Enfin rien dans toute leur pantomime ne ressemble à cet amour pour lequel une honnête femme m'avouait un jour qu'elle s'était toujours senti de l'amitié.

CXLIII.

DENDÉRAH. — ABYDOS.

CHACQUE jour nos relations avec ces contrées vont devenir plus faciles, et je me demande s'il est possible de mieux employer ses loisirs qu'en se laissant aller comme je le fais en ce moment au gré du vent et au cours de l'eau à travers cette curieuse Égypte. Décidément la route de Paris à Thèbes n'est pénible que jusqu'à Châlons. Avec la Saône, le Rhône, les bateaux à vapeur, on se trouvera transporté ici sans s'en douter, et je promets trois mois de délices aux promeneurs qui voudront venir remonter le fleuve jusqu'à ses secondes cataractes. Un tel plaisir est de tous les âges; il s'accommode à toutes les sautes par la salubrité du climat, à toutes les fortunes par son économie; et comment ne serait-il pas de tous les goûts? Au lieu de traîner chez nous un long hiver à grelotter et à tousser au milieu des brouillards et des frimas, qui empêche de le changer contre un printemps en venant chercher dans le berceau du soleil la chaleur et la lumière? Chaque heure de trajet sur le Nil fournirait quelque halte intéressante. On mettrait pied à terre sur un sable bien sec; on irait se promener sous les palmiers et visiter les ruines qui sont rangées le long des rivages, comme pour

vous présenter du plaisir sans fatigue. J'aime à rêver ainsi une navigation en famille, en caravane d'amis, dans de bonnes cabines commodément meublées, avec des livres, des pinceaux, des instruments de musique, enfin en grand et plus abondamment tout ce que j'ai aujourd'hui à bord de ma canche, moins ses crevasses. Muni d'un firman, on peut requérir dans chaque village aide et protection ; aucune des nécessités de la vie ne vous manquent, et les gourmands trouveraient à faire excellente chère. Pour donner une idée du prix des denrées, nous venons d'acheter tout à l'heure un cent d'œufs 5 sous de France, et un mouton 3 francs ; une barque avec un équipage de onze hommes revient à 5 francs de loyer par jour. Ainsi vous voilà à la fois logé et voituré pour le prix que coûteraient deux heures de fiacre à Paris. Il est donc vrai que nous pourrions voyager en Égypte par pauvreté ou au moins par épargne, ainsi que les Anglais le font en France. Ensuite, je n'ignore pas qu'il y a manière de rendre ruineux tous les voyages, même celui autour de sa chambre ; telle personne de ma connaissance met des écus dans un sac percé, puis elle dit : « Comme l'argent va vite ! il est impossible de vivre en Orient à moins de dix mille francs par mois. » Je réponds à ce chiffre par les prix du pays, et j'affirme qu'il n'y a pas ici de dépenses qui équivalent journellement à celles de la poste et des auberges en Europe. Toute escorte est

superflue, même celle de notre janissaire de Girgê, et ceci m'amène à payer la dette de reconnaissance que doivent au gouvernement de Méhémet-Ali tous les voyageurs chrétiens ; la sécurité dont ils jouissent, c'est lui qui la leur a faite. Quel contraste avec les récits de Denon, quand je l'entendais nous raconter ses tribulations de tous genres. Sans cesse à cheval, faisant le coup de fusil, et forcé par les mouvements de l'armée de s'arrêter dans des lieux sans souvenirs et sans intérêt, tandis qu'il lui fallait passer au galop devant les monuments de Thèbes.

Étendu sur le pont de ma barque et respirant l'air frais du soir qui faisait bomber nos deux voiles, j'énumérais ainsi les douceurs et les facilités de mon futur retour en Égypte, quand mon esprit un peu porté à la contradiction, même avec lui-même, eut la fantaisie de retourner la médaille, et d'en considérer le revers. Un inconvénient du voyage rendu si facile ne sera-ce pas alors cette trop grande facilité ? de commode, ne deviendrait-il pas commun ? échapperons-nous aux commis-voyageurs, la peste endémique de l'Occident, et l'Orient ne va-t-il pas se peupler de familles anglaises qui chercheront des restaurateurs au pied des pyramides, et demanderont dans le désert où est le *custode* ? Puis, jouira-t-on autant d'un voyage où rien ne vous manquera ? en profitera-t-on de même, et n'en sera-t-il pas comme de ces méthodes nouvelles et aisées, au moyen

desquelles en apprenant sans peine on apprend mal ? Pendant que je m'abandonnais ainsi au fil de l'eau et de mes rêveries, le premier m'amena doucement à la hauteur de Dendérah, où je fus rejoindre M. Goury et M. Jones qui, partis de Thèbes la veille, s'acheminaient comme moi vers le Kaire. Je revis avec eux ce beau portique, chef-d'œuvre de l'art sous les Ptolémées et où le luxe de l'architecture gréco-égyptienne brille dans toute son élégance. C'est surtout à l'occasion de ce monument qu'abondent les jugements les plus contradictoires : Denon l'a considéré comme le chef-d'œuvre du style égyptien pur ; il est surtout frappé de son caractère primitif. Jamais (je cite ses expressions) le travail des hommes ne les lui a présentés si *anciens* et si *grands*. A Tintyra, les Égyptiens sont des géants ; il ne pouvait espérer de rencontrer en Égypte rien de plus complet, etc... Pour que cet éloge fût juste, il ne lui manque que de s'appliquer aux monuments de Thèbes. Denon serait peut-être un peu surpris aujourd'hui quand on lui démontrerait, tout en tombant d'accord avec lui sur la richesse de l'architecture de Dendérah, que ce caractère primitif, ce travail qui lui paraissait si ancien, se rapporte aux empereurs romains et au plus tard à Cléopâtre. Forbin, émule de Denon, parle aussi de ce temple comme ayant servi de type et de modèle à tous les monuments égyptiens, et pourtant il avait vu Karnac et Luxor. Quant à Champollion, principale autorité

en cette matière, il l'appelle un chef-d'œuvre d'architecture, convert de sculptures détestables. Je vins reprendre ma barque à Keneh. Cette petite ville est l'entrepôt du commerce du Nil avec la mer Rouge; les bâtimens qui naviguent sur cette mer et qui craignent, à cause des écueils dont elle est semée, de se hasarder jusqu'au fond du golfe, débarquent leurs marchandises à Cosseïr, qui est à la même distance de Keneh que Suez l'est du Kaire. On voulut me conduire à une filature de coton; mais je prends les fabriques en dégoût à mesure que je constate qu'elles sont construites, dans la Haute-Égypte, avec les matériaux des temples, qu'on démolit pour cet usage. N'en déplaise à l'industrie, on peut dire ici, comme chez nous, que le voisinage des manufactures ne profite pas aux églises.

Le 11 mai nous stationnâmes au village de Belehâmi. Il me fallut deux heures pour me rendre à l'ancienne Abydos, maintenant El-Arabat. Le roi Memnon y avait son palais et le dieu Osiris sa sépulture, du moins cette ville la disputait-elle à Philæ. C'est aussi à Abydos qu'une table chronologique contenant une suite de cartouches a été retrouvée en 1818. Cette liste, si intéressante à comparer avec celle de Manethon, et dressée du temps de Sésostris, donne les noms de ses prédécesseurs de la dix-huitième dynastie et des six rois de la dix-septième; elle appartient à notre consul, M. Mimaut, qui obtint

la permission de faire détacher du mur cette précieuse fresque '. Les ruines, surtout celles d'un grand temple près du village d'El-Matfoun, m'ont paru d'un beau caractère; mais on n'y peut pénétrer qu'en rampant, et, les invasions du sable s'accroissant chaque jour, le monument se trouvera bientôt entièrement caché. Je ne m'en plains pas, ce sera son salut. Le sable est en Égypte un dépositaire fidèle, de même que la cendre à Pompéi. Je ne rejoignis ma canche qu'à la nuit. Toute cette journée, le *kamsin* avait été tellement brûlant, que je craignais à la lettre d'ouvrir ma bouche et de donner passage à cet air embrasé, et, quand je l'aspirais par mes narines, je croyais les avoir pleines de sang; tellement que j'y portai plusieurs fois mon mouchoir. La sensation que produit ce vent du midi sur des poumons du nord est vraiment inimaginable; nous l'appelons *kamsin* sur les bords du Nil; mais il devient le *symoun* à mesure qu'on pénètre dans le désert. Les anciens peuples de ces contrées le prenaient encore plus au sérieux que moi; car ils inventèrent de lui faire la guerre, et pour en finir une bonne fois avec ce terrible ennemi, ils furent le chercher en Libye avec l'idée de s'en emparer; ils

' Dans l'hiver de 1838, lors de la vente faite, à Paris, du cabinet de M. Mimaut, j'ai eu le regret de voir enlever à la France cette antiquité, qui fut acquise pour le Musée britannique, où elle est placée près de la pierre de Rosette.

eurent le dessous, leur armée fut ensevelie dans les sables. Ce que je puis assurer, c'est qu'on me l'a raconté, ajoute l'historien. Du reste, avec des croyances religieuses qui personnifiaient tout, les fléaux comme les passions, une guerre de ce genre n'est pas inexplicable. Au-dessous de Girgé, nous nous arrêtâmes au village de Menshieh sur la rive gauche. Une foire s'y tenait, où l'on trouvait à bon compte des vivres et des vêtements pour le peuple. Une boutique de reliques n'était pas la moins achalandée; le marchand était un vénérable derviche grimacier, à barbe sale, qui vendait à tous venants, même aux incrédules comme moi, un para la pièce, des loques qu'il portait enfilées et pendantes au bout d'un bâton de palmier. Satisfait de ma générosité, il me fit voir en confidence un rouleau de parchemin, qu'il tira de sa ceinture et sur lequel il y avait des figures grossièrement représentées; il semblait y attacher beaucoup de prix. Démétrius nous dit que c'était sa patente de saint, et qu'il appartenait à une secte particulière. Il y en a beaucoup en Égypte, et de fort anciennes; on remplirait un livre du nom de toutes celles que le mahométisme a engendrées dès sa naissance. L'esprit humain arabe n'a reculé devant aucune absurdité : une de ces sectes, celle des djoulakis, affirmait que Dieu était un corps solide, dont la partie supérieure était concave, une espèce de coquetier. Comme c'est probable !

CXLIV.

EKHMIN. — MANFALOUT. — HERMOPOLIS.

Nous ne tardâmes pas à apercevoir Ekhmin, sur la rive droite; cette petite ville est peuplée en grande partie de chrétiens cophtes; elle est nommée Chemnys par Hérodote, et s'est aussi appelée Panopolis, à cause du culte qu'on y rendait au dieu Pan, et qui est relaté dans une inscription en grec qu'on me fit remarquer sur une très-grande pierre, près du cimetière. Je voulus me rendre sur le bord opposé pour y chercher quelques débris, et nous entrâmes dans un canot sans rames. Je me demandais comment allaient s'y prendre deux enfants qui s'étaient offerts pour nous faire traverser le fleuve; je n'attendis pas longtemps. Debout aux deux extrémités de leur nacelle et déployant leurs turbans, ils en étendirent la toile en l'exposant au vent; cette toile gonflée, voile improvisée, suffit pour nous faire aborder à l'autre rive, et je crus voir dans mes petits Égyptiens, décoiffés et à peu près nus, un de ces tableaux de l'Albane où les Amours ont repoussé au noir. Des bouquets de palmiers entourent Ekhmin, beaucoup d'oiseaux s'y étaient rassemblés. Je fus charmé de la variété de leur plumage; quelques-uns portaient dressée sur leur tête une aigrette de feu; d'autres réunissaient

sur leurs ailes et autour de leur gorge toutes les nuances de l'arc-en-ciel ; un d'eux, blanc comme l'ivoire, de la grosseur d'un faisan, avait la forme et les graces du cygne ; je crus reconnaître l'ibis, si souvent représenté dans les hiéroglyphes. Pendant que je l'admirais, deux coups de fusil partis à mes côtés me firent tressaillir. Le bel oiseau en fut moins ému, il ne bougea pas. « Il est mort ! » cria Démétrius, fier de son exploit, et il courut pour s'en emparer ; mais l'ibis, car je maintiens que c'en était un, en admettant qu'il fût sourd n'était pas aveugle, et, à l'approche de l'ennemi, balançant son col et déployant lentement ses ailes, il prit son vol, mais terre à terre et si pesamment, que le cygne élégant ne me parut plus qu'une grosse poule. On m'a dit et j'ai lu que la pharmacie était redevable à l'ibis de l'idée d'un appareil fort en usage chez les apothicaires, et que cet oiseau se servait de son bec et de son long col comme d'un clysoir à lui-même. Beaucoup de gens en doutent, je puis leur déclarer sur mon honneur que je ne le crois pas non plus.

Cependant notre marche allait chaque jour se ralentissant, et le patron et jusqu'au dernier rameur rivalisaient entre eux à qui me fournirait de meilleures raisons pour rester en place ; tantôt c'était le vent, tantôt c'était la voile ; un jour il fallait visiter la cale, un autre aller chercher des vivres

dans un village éloigné; ces braves gens nous faisaient à qui mieux mieux des contes arabes, et depuis Girgé nos étapes semblaient réglées à deux lieues par jour. Nous retrouvâmes devant Manfalout la canche de M. Linant; il faisait sa tournée de directeur des ponts et chaussées. Sa rencontre fut pour nous une providence. Il me présenta au gouverneur dont la résidence ordinaire est à Siout, et qui a cinq mahmours sous son autorité. Celui de Keneh en a trois; ce qui fait en tout huit préfectures pour la Haute-Égypte. Le gouverneur donna des ordres pour qu'on me procurât de nouveaux rameurs et il me recommanda de les battre de temps en temps, parce que sans cela, disait-il, ils se gâteraient comme les premiers. C'eût été de vieux habits qu'il n'en aurait pas parlé en d'autres termes, la pauvre humanité n'est pas ici comptée pour grand' chose. A ce propos je trouvai les hauts fonctionnaires de Manfalout fort préoccupés d'une ordonnance qui venait d'être promulguée. Lors de mon premier passage j'ai parlé des mutilations volontaires auxquelles les conscrits de ces rivages avaient recours pour se soustraire au service militaire. Méhémet-Ali avait ordonné d'expédier en masse à Alexandrie tous les réfractaires; mais le nombre s'élevait si haut que les autorités locales, craignant de faire connaître l'étendue du mal et d'être sévèrement blâmées pour ne pas l'avoir pré-

venu dans le principe, s'étaient bornées à choisir et à faire comparaître une centaine de ces pauvres coupables qui avaient été condamnés aux galères. Aujourd'hui convaincu qu'il avait tout vu et qu'il ne restait plus un seul mutilé dans le saïd, le pacha venait de décider que chaque fois qu'un nouveau cas se présenterait, si le kachef du village n'en donnait pas sur-le-champ connaissance au mahmour, il aurait un oeil crevé, et que cette punition serait infligée au mahmour si c'était lui qui négligeait d'en informer le gouverneur, puis au gouverneur s'il gardait à son tour le même silence envers le vice-roi; le tout conformément aux règles de la hiérarchie administrative. Cette décision, qui n'allait pas à moins qu'à faire éborgner tous les fonctionnaires de la Haute-Égypte à la première inspection de Méhémet-Ali, les mettait en grande perplexité. Soyez donc préfet dans ce bon pays! J'avais demandé des ânes pour aller sur l'autre rive visiter des grottes qui sont remplies de momies de crocodiles. Le gouverneur s'empressa de mettre le cheval qu'il montait à ma disposition. Je l'aurais mécontenté en refusant, mais cet honneur ne m'empêcha pas de regretter mon âne; mes genoux ont peine à se plier à la mode turque et à s'habituer à ces étriers si courts. On m'avait trompé sur les distances, nous ne fûmes pas moins de deux heures à cheval, et nous perdîmes beaucoup de temps à demander de

porte en porte, dans un village, quelques malheureuses chandelles qui nous étaient nécessaires pour guider nos pas dans l'obscurité des caves. Démétrius aimant mieux fumer sa pipe que de faire lui-même cette recherche, s'en était reposé sur sa *servitù*. Voyant que le temps se passait en pas perdus et en pourparlers, dans lesquels les Arabes sont interminables, je me décidai à diriger moi-même l'enquête, et un groupe de gens tout nus s'étant formé autour de moi, je commençai par leur demander s'ils savaient ce que c'était que des chandelles, et s'ils s'en servaient chez eux? Cette question préjudicielle ayant été résolue tout d'une voix et négativement, j'engageai mon Grec à rompre la conférence et à se contenter du mode d'éclairage usité dans la localité, et qui consistait en des espèces de torches formées de débris de cordes enduites de beurre. Nous étions parvenus au pied de la chaîne arabe, il fallut la gravir. Je trouvai le sol semé de grosses pierres rondes, qui avaient la blancheur et la transparence de l'albâtre. Enfin on nous conduisit à l'entrée d'une fosse, dans laquelle nous descendîmes avec peine. Puis un passage s'offrit à nous, mais si étroit, que je tentai vainement de m'y introduire. Démétrius finit par en venir à bout, et quand il reparut après quelques minutes avec sa torche puante et fumante, il me fit une description digne de la lampe merveilleuse; il rapportait des débris de momies humaines

et une poignée de petits crocodiles empaquetés dans des bandelettes. Le kachef d'un village voisin me fit le sacrifice d'un de ces monstres, long de trois pieds, bien conservé, et de deux œufs-momies qu'il avait recueillis dans ce même hypogée. J'en donnai un à Louis, qui n'en jouit pas longtemps. Ces œufs de crocodiles pouvaient avoir le double d'âge et de grosseur de ceux de poule qu'on a trouvés à Pompéi; le jaune s'était desséché et durci, et on l'entendait ballotter dans la coque. C'est de cette coque que sort un monstre qui, quelquefois, parvient jusqu'à une longueur de quarante pieds. J'ai déjà parlé d'un certain *malesch*, qui revient fréquemment dans la conversation des Arabes, et qui n'a pas le mérite du *Dieu est grand* des Turcs, parce qu'il n'exprime que l'insouciance au lieu de la résignation; on le traduit par : qu'importe! ou qu'est-ce que cela fait? Ce *malesch* fut la seule raison que Louis put obtenir du fellah qui marchait près de son cheval, et qui, s'étant chargé de lui porter son œuf-momie, lui en rendit les coquilles enarrivant à Manfalout. J'avais été meilleur gardien du mien, et j'ai conservé jusqu'à Suzanne et déposé dans ma galerie cet œuf de quatre mille ans, après lui avoir fait faire plus de mille lieues.

Le soir, je fus voir et remercier le gouverneur. Je croyais lui devoir le titre de bey, si ce n'était celui de pacha, M. Linant me dit qu'il n'était ni l'un

ni l'autre ; il occupe pourtant un rang considérable. J'appris à cette occasion que la dénomination de bey est plutôt une sorte de titre de noblesse qu'une dignité attachée à des fonctions ; on peut le porter par droit héréditaire, et ce privilège n'empêche pas de mourir de faim, de même que chez nous un comte sans comté et un baron sans baronnie. Le gouverneur me présenta à fumer son propre chibouk, ce qui est le maximum de la politesse turque ; il me répéta que c'était pour sa propre satisfaction, au moins autant que par obéissance aux ordres du vice-roi, qu'il protégeait les Francs ; et moi, ne voulant pas demeurer en reste, je lui dis que ce que je connaissais de plus inutile pour voyager dans son gouvernement, après une escorte, c'était un firman. Il finit par me demander comment je faisais pour soutenir à cheval l'ardeur du soleil en plein midi, ce que lui, habitué au climat, avait grand' peine à faire ? et je lui répondis, comme Matha : Je meurs de chaud !

Le lendemain je me rembarquai et je descendis jusqu'à Melawi, où l'on exploite au compte du pacha une grande fabrique de sucre et de tafia. Je n'étais plus qu'à une heure d'Ahsouneyn, l'ancienne Hermopolis. Je voulais m'assurer si le portique que les voyageurs y admiraient naguère encore avait entièrement disparu ; je m'étais aussi promis de dater d'Hermopolis même une lettre à son évêque,

et de lui donner des nouvelles directes de son diocèse, les premières certainement qu'il en eût jamais reçues. Tandis qu'assis au pied d'un palmier, j'exprimais au vénérable M. Frayssinous tous les sentiments dont mon cœur était plein, je me souvins que dix-sept ans auparavant je lui avais pareillement écrit de son ancien vicariat de Curière; car c'était dans un simple vicariat de village, et quel village! un des plus misérables des montagnes du Rouergue, que tant de vertus et de lumières avaient été d'abord ensevelies¹. Je me rappelais aussi que Louis XVIII, à l'occasion de son avènement à l'épiscopat, lui fit agréablement remarquer qu'Hermopolis était la ville du dieu de l'éloquence. J'aurais voulu trouver dans cette ancienne métropole quelque souvenir à rapporter au prélat; faute de mieux, je me bornai à un

¹ Le curé de Curière, bon ecclésiastique, mais moins spirituel que son vicaire, s'était figuré que celui-ci en voulait à sa cure. Il avait conservé ce singulier soupçon, même quand l'abbé Frayssinous était devenu le premier de nos orateurs chrétiens, et lorsque je lui objectais, pour le rassurer, que son ancien vicaire venait de refuser l'évêché de Nîmes, il répondait naïvement : « De ce que M. l'abbé Frayssinous refuse Nîmes, je ne vois point que cela prouve qu'il ne préfère pas Curière. » Monseigneur d'Hermopolis convenait lui-même gaiement de l'ombrage qu'il n'avait cessé de porter à son ancien supérieur, et j'ai conservé une lettre qu'il m'écrivit quand il fut nommé Ministre des affaires ecclésiastiques, et qui commence ainsi : « J'espère, que le curé de Curière va enfin se rassurer. »

bâton pastoral¹, que je détachai du palmier qui en ce moment me prêtait son ombrage. Un grand tertre noir signale l'emplacement de l'ancienne cité d'Hermopolis, c'est la poussière de ses maisons, la cendre de ses briques crues. Non loin de là, quelques débris de colonnes à demi enterrés, comme des ossements qui apparaîtraient çà et là dans un cimetière, sont tout ce qui reste du fameux portique. Le temps et la barbarie l'avaient respecté jusqu'à nos jours; mais l'Égypte se civilise, on a pensé que ce monument, long de cent pieds, et qui était soutenu par douze colonnes de granit de soixante pieds de hauteur sur vingt-quatre de tour, pouvait être utilisé; en conséquence on l'a démoli et on l'a fait servir aux fondations d'une fabrique de salpêtre. Nouveau genre de ravage réservé ici à ce salpêtre infernal. C'est ainsi que, sur les bords du Nil, la destruction est partout à l'ordre du jour, sous le nom d'utilité. Un bâtiment ne peut s'élever sans qu'un monument disparaisse; ils y passeront tous, jusqu'au dernier; la fabrique envahira tout, l'industrie seule aura ses autels, et Isis et Osiris feront place au dieu Calicot. Je ne m'en plaindrais pas si les temples de celui-ci n'étaient pas faits aux dépens des autres.

¹ Il est devenu le bâton de vieillesse du vénérable évêque entre les mains duquel je l'ai vu depuis à Kirshberg.

CXLV.

PROJET D'EXCURSION DANS LE DÉSERT.

EXTRAIT DU POËME D'ANTAR.

LE vent du nord nous retenait devant Melawi, la canche de M. Linant était amarrée près de la nôtre, et je dus à ce voisinage d'intéressantes conversations. J'ai dit plus haut que notre spirituel compatriote était agrégé à une tribu, qu'il avait vécu parmi les Arabes et qu'une longue résidence l'avait mis parfaitement au fait de l'idiome et des coutumes locales. Si je m'en étais cru, si j'avais été plus jeune, surtout si j'avais été seul, je ne crois pas que j'eusse résisté à la tentation d'essayer pendant quelques semaines de la vie nomade. Un de mes rêves était de suivre la marche des Israélites, d'étudier la géographie du désert depuis Suez jusqu'à Jéricho, points de départ et d'arrivée, qui déjà m'étaient connus l'un et l'autre; enfin de me rendre compte du temps compris entre le chapitre XIII de l'Exode et le 1^{er} du Livre de Josué. Il me semblait qu'avec l'aide de M. Linant je pouvais entreprendre cette campagne hasardeuse. Ma Bible à la main, au milieu de ces vastes solitudes, je me mettais en quête du peuple de Dieu; je décrivais les mêmes circuits, je retrou-

vais tous les campements. Déjà mon thème était fait : avec les Bédouins, pour ne pas éveiller leurs susceptibilités, je me proposais de faire le muet; il me semblait que ce rôle n'était pas difficile à soutenir, et mon ignorance du langage aurait bien aidé à ma condition de sourd. J'étais déjà au fait des principaux usages, quelques études préparatoires devaient me suffire, et au besoin mon conducteur, qui aurait été censé me mener à Damas pour essayer de m'y faire guérir de mon infirmité, aurait expliqué par l'éloignement de la résidence de ma tribu l'étrangeté de mes manières. L'Arabe, si curieux à observer dans ses mœurs, est sans doute le peuple dont l'empreinte s'est le moins usée depuis les premiers jours du monde. Je ne parle point du fellah, de l'habitant des villes, esclave et dégradé, mais de ces fils du désert, qui marchent dans leur force et dans leur liberté, selon l'expression du poète. Aucun mélange avec le sang étranger n'a altéré la pureté du leur, et, sous ce rapport, la noblesse seule du cheval peut le disputer à celle du cavalier. Les usages décrits dans la Genèse sont encore ceux de l'Arabe, les mêmes traits le caractérisent; il vit campé comme Ismaël; il reçoit ses hôtes comme Abraham, comme lui il guerroyait contre les tribus voisines; il parle par figures, et disserte comme Job avec Éliphas, et il explique les songes comme Joseph. En vain les siècles passent et ont emporté après eux les coutumes,

le langage et jusqu'au souvenir des autres anciens peuples, le Bédouin, toujours errant, est de fait resté stationnaire, de même que ce désert qui s'étend devant moi n'a pas changé d'aspect, malgré la mobilité de ses sables. Pendant que mon esprit était préoccupé de cette fantaisie nomade, une traduction anglaise du poème d'Antar me tomba sous la main. Comme cette poésie est peu connue, j'en citerai quelques passages. On n'agit pas différemment aujourd'hui sous la tente de l'Arabe, et Antar, peu d'années avant l'Hégire, parle comme Job, donnant aux mêmes images le même coloris.

RÉCIT DE LA NAISSANCE D'ANTAR.

Esmay a dit que dix d'entre les cavaliers des Beni-Abses s'appauvrirent et diminuèrent leur bien à cause de la quantité d'hôtes avec lesquels ils le partageaient; or ils se décidèrent aux excursions et à recourir au butin, selon la coutume.

Ils enlèvent une esclave noire dont le chef de la tribu a un fils. Antar devient grand et intrépide. Dadji, l'intendant des troupeaux de l'ainé des fils du roi Zéhir, dominait durement sur les esclaves. Il les commandait tous, le proche et l'éloigné. Un jour d'entre les jours malheureux, il empêchait les veuves et les orphelins d'abreuver leurs troupeaux, et une veuve le suppliant, il la renversa du poing, et sa

chute découvrit ce qui devait rester caché. Antar ne put supporter cette action odieuse et le déshonneur d'une femme arabe, et il le tua. Plus tard, il éleva ses regards jusqu'à la fille de Malek, un des premiers de la tribu.

C'était un jour saint ; les Beni-Abses exposèrent leurs idoles. Abia était ornée d'un collier divisé par des pierres fines. Sa figure brillait ; et elle était fleurie et plus brillante que le soleil et la lune. Or, lorsque Antar la vit dans cet éclat, il fut étonné, pencha la tête, pensa et dit ces vers : « Une belle
« vierge a visé le cœur avec la flèche du regard.
« Elle a passé rapidement à travers les filles au beau
« sein, comme la gazelle dont le regard est une pointe
« de lance. Le mal qui était dans mon cœur a paru
« sur moi ; en voulant le cacher, je l'ai fait paraître.
« Elle a marché et j'ai dit : c'est une branche de
« bananier qui a agité ses côtes après le vent du
« midi. J'ai regardé et j'ai dit : c'est une gazelle effa-
« rouchée ; un accident l'a effrayée au milieu des
« sables. Elle s'est dévoilée et j'ai dit : sa figure est
« véritablement le soleil lorsqu'il apparaît avec ses
« rayons aux voyants. Et elle a souri, et les perles
« ont brillé. Elle possède un remède à la maladie de
« l'amour. Elle s'est prosternée devant la majesté
« de son Créateur. »

Le deuxième jour, Antar étant venu avec le lait des troupeaux, il abreuva Abia avant Sennié, épouse

de son père Chedad, et Sennié se mit en colère de son action, et souhaita de n'avoir pas été créée. Chedad, comme Abraham, châtie le fils de l'esclave, et, plus tard, malgré les exploits d'Antar et la réputation qu'il a acquise à la guerre, il le renvoie à sa première condition, celle de garder les troupeaux, irrité qu'il ait osé menacer du glaive un des principaux de la tribu, qui était son rival auprès d'Abla.

Cependant une tribu ennemie profite de l'absence du roi Zéhir pour fondre sur les Beni-Abses. Ils les frappent de la lance et du yatagan. On se bat entre les cordes des tentes, et les jeunes filles sortirent découvertes et sans voiles, les vêtements déchirés, les cheveux épars. Elles crièrent après les cavaliers; elles voulurent les faire retourner au combat, mais eux n'écoutaient pas, et les corbeaux volaient au-dessus des têtes en croassant. Or Malek, père d'Abla, dit à Chedad : « Oh ! mon frère, où est ton esclave Antar, et pourquoi ne paraît-il pas dans ce jour terrible ? » et Chedad se retournant aperçut Antar sur la plus haute des collines ; il faisait paître le troupeau et s'amusait à regarder les combattants. Or, piquant leurs chevaux, ils coururent vers lui et crièrent après Antar : « Esclave de malheur ! est-ce le jour de paître les chameaux et d'abandonner la tribu ? Les femmes et les enfants sont captifs ; les guerriers sont abattus entre les tentes. » Or Antar

répondit : « Puissé-je être votre rançon ! mais esclave confondu au milieu des plus vulgaires, je n'ai ni rang ni prix. On va m'emmener avec le gros du butin. Je servirai mon nouveau maître et sa famille ; je ferai paître ses chameaux ; j'agirai avec fidélité ; je battrai le lait et j'en ferai sortir la crème et le beurre. » Et, poussant devant lui ses troupeaux, Antar laissa debout son père et son oncle ; et Chedad lui cria derechef : « Lâche et avili ! voilà donc les égards que tu as pour nous ! » Antar dit : « O mon maître ! que veux-tu de moi ? Qui as-tu jamais vu demander secours à des esclaves de préférence à des chefs illustres par leur généalogie, et en comparaison desquels les esclaves sont comme des chiens ? O mon maître, va vers ceux qui possèdent des généalogies et qui sont accoutumés à se servir de la lance et du glaive. » Or Chedad lui dit : « Je sais que ton cœur est plein contre moi à cause de ce qui a eu lieu. Lève-toi ; monte ton cheval, afin d'obtenir ce que tu désires. Charge les ennemis, puis fais volte-face, puis charge-les encore et d'aujourd'hui tu es libre. » Et Antar lui dit : « O mon maître, je ne monterai point à cheval ; je ne me présenterai pas au combat. Je resterai derrière les chameaux afin d'être à l'abri des reproches et des paroles piquantes. » Chedad insiste : « Combats maintenant, Antar, mon fils. Je t'associe à ma noblesse. Ton nom entrera dans ma généalogie. —

Qu'est-ce que la noblesse? qu'est-ce que la généalogie? dit Antar. » Et Chedad dit : « Fils d'une maudite, j'attesterai que tu es mon enfant sorti de mes reins. » Malek s'avança aussi portant la parole : « Fils de mon frère, lève-toi; délivre ta tribu. Abia et toutes les femmes des Beni-Abses sont prisonnières. — O mon maître, répond Antar, pourquoi ton âme ne se tourne-t-elle pas vers Amara-Aouan (son rival)? » Et tout cela avait lieu entre Antar, son père et son oncle. Cependant les cavaliers de l'Yemen avaient fait sortir les filles des tentes et tué les hommes courageux. Antar voit battre Abia par un des ravisseurs et le sang jaillir de ses joues. Il fait jurer au père d'Abia, par la vérité du Dieu qui l'a créé, qui a élevé les cieux et élargi la terre, que sa fille sera à lui s'il la sauve, puis, baisant au front l'*abjar* (son cheval) et arrachant sa lance de la terre, il se précipite du vol de l'aigle sur l'ennemi, sur celui qui emmenait Abia gémissante comme une tourterelle de la vallée. Il le frappe au côté droit et le fer de la lance brille en sortant par le côté gauche.

Après la victoire, Malek tend un piège à Antar, et lui demande, pour présent de noces, mille chammelles des chameaux assafyrs. Celui-ci part pour aller à leur conquête. Il traverse de longs espaces dans le désert. Voici la description d'une oasis :

« Il rencontra une vallée belle parmi les vallées. Elle était ornée de la parure du paradis. Il y coulait

des eaux vives, semblables à de l'argent fondu ou à des colliers de perles. Elle avait des arbres élevés, des fruits doux ; les flots de ses ruisseaux se poussaient les uns les autres ; les fleurs s'y souriaient entre elles, et les parfums du musc s'exhalaient de ses bords. Il s'y pressait de nombreux oiseaux tels que le rossignol, le merle, le moineau, la caille, les pigeons et la perdrix d'Égypte ; ils chantaient sur les branches qui leur servaient de chaire ; ils chantaient les louanges de Dieu. Les jeunes mariés des paons y paraissaient dans le luxe de leur vêtement, comme si le Créateur les eût revêtus des merveilles des arts, et versé sur eux les rubis et le corail. Or, Cheiboub, compagnon d'Antar, lui dit : « Mon frère Antar, ces richesses prouvent que leur possesseur est un roi puissant. » Antar dit : « Tu parles vrai, ô fils de l'esclave, mais maintenant que faire si ce n'est de vaincre le sort ? Va donc t'informer des chameaux assafyrs, pendant que je ferai reposer mon cheval Abjar. Tu reviendras avec la certitude de la nouvelle et je verrai ce qui sera devant moi. » Or, Cheiboub dit en partant : « Entendre et obéir ! »

Antar succomba dans son entreprise.

CXLVI.

**BAS-RELIEF DANS LE DÉSERT. — GROTTES DE
BENI-HASSAN.**

Ne pouvant , avec la responsabilité de ma caravane et la santé chancelante de Roger , m'aventurer au loin dans le désert , et y prendre ma course comme le cheval d'Antar , je me réduisis à aller chercher , à quelques lieues dans les sables , au pied de la chaîne libyque , un bas-relief fort extraordinaire dont venait de m'entretenir M. Linant. Le père Géramb qui , malgré ses soixante-deux ans , ne reculait devant aucune fatigue , fut le seul qui se montra disposé à tenter avec moi cette aventure , et un Français , le sieur Baptiste , employé à la fabrique de sucre de Mellawi , nous servit obligeamment de conducteur. Des ânes robustes et agiles nous portèrent rapidement en une heure au canal de Bahr-Joseph , que nous traversâmes facilement à gué en cette saison. Les eaux dérivées du fleuve arrosent , parallèlement à son cours , une longue étendue de territoire en se rapprochant de la chaîne des monts libyens , et , comme le Nil dont elles sortent , elles portent sur leurs rives la végétation et la fécondité. Après avoir passé un village qu'on me dit s'appeler Tauney-Gebel , il nous fallut encore une heure pour

www.libtool.com.cn



atteindre le pied de la montagne. Ce fut là que je trouvai un monument unique en Égypte, et d'un style nouveau pour moi. Le rocher, formé de coquilles et de petits galets agglutinés, présentait un enfoncement légèrement voûté où l'on avait taillé un bas-relief et des statues. Quatre de ces dernières sont encore entières, moins les têtes qui ont été sciées il y a peu de temps par un spéculateur. Ces figures formaient les jambages d'un grand fauteuil dans le genre de celui de Memnon, à Thèbes. Leurs pieds posaient sur des marches. Le rocher porte la trace de beaucoup d'hiéroglyphes, mais rien n'est si curieux que le sacrifice au soleil, qui s'y voit représenté. Je crains que le dessin ci-joint (N° 152) n'en donne qu'une idée imparfaite. Le globe céleste, qui se détache en demi-bosse, darde une multitude de rayons, chacun terminé par une main, et toutes ces mains s'ouvrent pour saisir des victimes offertes sur un bûcher. A l'entour et debout, le roi et la reine, et deux enfants (j'en fais une famille royale sans rien affirmer), tendent leurs bras vers l'astre radieux. On croit que ce monument est l'ouvrage des Perses, et de l'époque de leur invasion. Cependant Hérodote dit expressément que ce peuple regardait comme insensés ceux qui faisaient des temples, des autels et des statues; de sorte que les dévastations qu'ils commirent en Égypte, avaient tenu au même principe qui égara plus tard les chrétiens iconoclastes. Le

même auteur parle aussi d'une table du soleil que, dans une contrée de l'Éthiopie, on trouvait couverte tous les matins de la chair rôtie d'animaux à quatre pieds. Les magistrats les y faisaient placer durant la nuit, et les habitants s'imaginaient que cette offrande était produite par la terre. La sculpture que nous avons sous les yeux doit avoir été destinée à représenter une scène de ce genre. Du reste, qu'elle soit d'origine scythe ou guèbre, qu'elle date de la conquête de Cambyse où qu'elle remonte à celle des pasteurs, l'idolâtrie qu'elle constate touche au berceau du monde, et il faut convenir qu'en fait d'erreur, les Perses adorant le soleil sont plus concevables que les Grecs et les Égyptiens divinisant des vices ou des bêtes. Ce qui est pareillement sûr, c'est que ces figures-ci ne semblent point appartenir au type égyptien, éthiopien ou arabe. Comme éclaircissement, rien ne serait plus curieux à déchiffrer que les seize lignes d'hiéroglyphes tracées sous ce bas-relief, et celles qu'on remarque des deux côtés, alignées perpendiculairement. Un temple existait probablement en cet endroit; des débris l'indiquent, et notamment un long escalier que le sable a presque envahi. Notre guide se rappelait d'y avoir déterré plusieurs objets antiques, mais le véritable trésor lui avait échappé, et il me montra en soupirant une grosse pierre renversée, sous laquelle une somme de dix mille thalaris avait

reposé pendant près de trente ans , et dont le hasard avait procuré naguère la découverte à un pauvre fellah des environs. Chose singulière ! M. Linant ayant fait un voyage en Angleterre , y avait eu connaissance de ce dépôt par un homme qui , lors de notre campagne d'Égypte , était au service des mamelucks comme soldat ou comme domestique , et qui se rappelait très-bien , sans pouvoir marquer précisément l'endroit , d'avoir aidé à enterrer la somme en question lorsque Mourad-Bey se retirait le long du Nil devant l'armée victorieuse de Désaix. M. Linant avait ajouté peu de foi à ce récit , et , par un second hasard , étant retourné en Égypte , il était venu comme moi visiter ces lieux , et , sans plus songer au trésor , il avait diné , sur la pierre même qui le recouvrait , avec notre guide Baptiste. Le fellah qui , pour son malheur , mit plus tard la main sur cette somme d'argent , en perdit d'abord la joie , comme le savetier de la fable , et ensuite la vie ; car sa trouvaille lui tournant la tête et n'ayant pu s'entretenir , les choses s'arrangèrent de manière qu'il fut bientôt accusé et convaincu de je ne sais quel méfait , puis empalé. Je doute que ses enfants en aient hérité.

Quand je revins à la barque , l'exactitude de ce récit me fut confirmée par M. L... Je passai encore à son bord une agréable soirée. Il me présenta ses deux fils qui me parurent un peu basanés , probablement moins que leur mère. Celle-ci , conformé-

ment aux mœurs locales, resta dans l'arrière-cabine. Il faut convenir que nos Français, transplantés sur cette terre d'Égypte, y deviennent de drôles de chrétiens. Ce bon et aimable M. L... appelait un de ses garçons Soliman et l'autre Mahomet, et je souris encore de la surprise qu'il me témoigna quand je lui dis que peut-être un curé en France ferait quelque difficulté de les baptiser sous ces noms.

Je m'en fus le lendemain à Scheik-Abadeh, l'ancienne Antinoé dédiée par Adrien à son favori qui venait de s'y dévouer pour lui. Les plus somptueux édifices y avaient été accumulés, et le plus magnifique des empereurs s'y était surpassé lui-même. D'admirables ruines témoignaient naguère encore de cette ancienne splendeur. Mais depuis, on a eu besoin de matériaux pour construire je ne sais quelle caserne, et les thermes et le théâtre antique se sont trouvés là tout à point.

Le 21 mai, à l'aurore, nous mettions pied à terre devant les grottes de Beni Hassan. Champollion y est resté quinze jours, et ce qu'il en raconte excitait vivement ma curiosité. Elle ne fut point trompée. Je n'ai rien vu de plus extraordinaire en ce genre, sans excepter les tombeaux de Thèbes. Nous comptâmes trente-huit chambres taillées dans le roc, et la plupart originairement décorées de colonnes et de fresques; le vandalisme a trouvé là un vaste champ pour s'exercer, et ne s'y est point épargné. Il ne

reste guère que quatre de ces chambres dont on puisse encore distinguer les peintures. Une surtout m'a paru extrêmement remarquable. On pourrait lui donner le nom de conservatoire des arts et métiers. Son plafond, peint en damier, est divisé en trois caissons, et, dans les quatre piliers cannelés qui le soutiennent, il est impossible de ne pas reconnaître le type du dorique grec ; seulement il est vrai d'ajouter que cet ordre perfectionné offre bien une autre élégance et une autre majesté dans la colonnade du Parthénon. Ma remarque tomberait d'elle-même si ces tombeaux étaient l'œuvre des rois successeurs d'Alexandre en Égypte, mais je vois tous les érudits d'accord pour considérer les hypogées de Beni-Hassan comme plus anciens que ceux de Thèbes même, puisqu'on y a reconnu un cartouche d'Osortasen, pharaon de la dix-septième dynastie, contemporain d'Abraham. J'ai entendu dire à M. Wilkinson qu'on n'avait rien trouvé d'une époque plus reculée, et ceci me ramène à une question que j'ai précédemment touchée, en rapportant mon entretien avec M. Goury au milieu des ruines de Karnac. S'il faut admettre, comme on le voudrait aujourd'hui, l'authenticité des trente-deux dynasties manéthoniennes comprenant cinq mille années, qui pourra expliquer que les arts aient attendu, pour paraître en Égypte, jusqu'à ce règne d'Osortasen ? et, s'ils y dataient de plus loin, comment ne décou-

vre-t-on pas des traces de monuments antérieurs , qui témoigneraient des premiers essais qui auraient été faits ? J'entends les partisans du nouveau système dire qu'il avait fallu des siècles d'études pour arriver au degré de perfection qu'ils nous font remarquer dans ces peintures de Beni-Hassan. Or, n'est-il pas singulier qu'on rencontre encore tant d'antiquités égyptiennes à partir de cette époque ; tandis qu'on n'en connaît pas qui lui soient antérieures. Ce sont les pasteurs , répond-on , qui ont tout anéanti lorsqu'ils conquièrent l'Égypte , deux mille trois cents ans avant Jésus-Christ. C'étaient des Scythes barbares ; ils ont eu le temps de tout renverser pendant leur longue usurpation. Mais c'est précisément cet entier renversement que je ne puis comprendre , car enfin Cambyse est aussi censé avoir détruit Thèbes de fond en comble , et pourtant nous voyons les débris de Karnac couvrir encore aujourd'hui une demi-lieue de terrain. Et qui a mieux su détruire que les Huns et les Vandales , et , plus tard , que les Normands ? Et malgré leurs ravages et ceux de tant d'autres démolisseurs à la suite , n'avons-nous pas conservé des restes nombreux d'architecture et de sculpture romaine qui sont venus jusqu'à nous à travers les barbares de tous genres ? Les monuments les plus parfaits de l'art égyptien (on peut s'en convaincre à Thèbes et ici même) , sont ceux qui remontent à la plus haute antiquité. Depuis , vous voyez l'art dé-

choir, mais avant vous n'apercevez pas sa croissance. Montrez-moi donc, en Égypte, des traces de l'apprentissage du genre humain, de ce long et laborieux enfantement de tous les arts ? On me demandera où je prétends en venir. Eh bien, je veux dire que si, dans l'Orient, ce berceau du monde, l'homme eût paru d'abord dans l'état d'enfance et n'eût point, dès ses premiers pas, prouvé par sa haute intelligence sa haute origine, on verrait partout des marques de ses essais, de ses tâtonnements, tandis qu'à son début même, il témoigne déjà d'où il vient et à l'image de qui il a été fait. On reconnaît qu'il n'a point été créé enfant, qu'il a joui dès le principe de l'usage de ses plus nobles facultés, et qu'enfin la civilisation est sortie toute formée de la pensée divine, comme la Minerve de la Fable, qui en est l'emblème, sort, tout armée, du cerveau de Jupiter. Avec cette opinion, je n'en suis pas moins prêt à humilier mon ignorance devant la science des géologues et leurs nouvelles découvertes. J'admettrai la haute antiquité du monde matériel, de la terre proprement dite, mais quand nous arrivons à l'homme, à l'époque de son apparition sur ce globe, à cette longue enfance préadamite, qu'on voudrait aujourd'hui lui attribuer, j'avoue que je suis toujours disposé à chicaner sur les mois de nourrice, car je vois des gens bien près de dire que l'homme a existé de tout temps, ce qui

leur serait plus commode que de croire à la création. Qu'on me pardonne cette digression, je reviens à l'objet qui l'a causée, à ce singulier conservatoire d'arts et métiers, à ces peintures si remarquables et par leur mérite et par leur conservation. Notez bien qu'elles ont plus que le double d'âge de celles déjà si surprenantes d'Herculanum et de Pompeia. Elles représentent de longues rangées de figures; ce sont des exercices de gymnastique, des couples de lutteurs dont les poses sont pleines de vie et de mouvement, et qui ont évidemment servi de modèles à tous ces athlètes grecs et romains dont nous admirons les statues dans nos musées. On voit aussi des chasseurs, des pêcheurs, des baladins, mais ce qu'il y a surtout d'intéressant, des laboureurs, des vendangeurs, des menuisiers, des armuriers, des verriers qui soufflent le verre, des scieurs de long, des potiers, des magasins percés de fenêtres, où l'on serre le grain récolté. Enfin il faut voir cette curieuse chambre de trente-six pieds en carré, avec les trois divinités assises qui remplissent la grande niche du fond, pour se faire une idée de ce qu'étaient, il y aura bientôt quatre mille ans, les arts et métiers des Égyptiens; on voit que la plupart de ces métiers s'exerçaient comme les nôtres et que les procédés ont peu varié. A chaque tableau, nous nous récréions en reconnaissant les divers instruments usités encore aujourd'hui. Ces peintures sont

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn



comme les planches d'une encyclopédie dont la lecture des hiéroglyphes fournira le texte, et pour faire reparaitre dans leur éclat primitif ces couleurs si anciennes, il suffit qu'elles soient légèrement frottées d'huile, procédé qui produit l'effet du vernis sur un tableau, mais qui, renouvelé trop fréquemment et sans précaution, doit nuire nécessairement à leur durée. Je restai longtemps enchanté devant ces étonnantes peintures. Je suis un vieil enfant; j'aime les contes et les images, et ici les contes et les images ont quarante siècles. En les quittant, nous vinmes à Minieh, et le lendemain à Teneh, l'ancienne Acoris. Ici la chaîne arabique se rapproche du fleuve, et parmi les tombeaux qui y sont taillés, un entre autres est extérieurement décoré de figures en relief avec la toge et l'attitude sénatoriale (N° 153). L'intérieur est aussi revêtu de sculptures où il me semble reconnaître le ciseau romain cherchant à se rapprocher des types égyptiens. En fait d'inscriptions, nos compatriotes pourraient se dispenser d'en laisser du style suivant sur les rochers de l'Égypte : « La mort des rois est la santé des peuples. » Comme cette fière sentence n'était tracée qu'au crayon rouge, je me fis un devoir et un plaisir de l'effacer. Ce ne sont pas des gentilleses de ce genre qui recommanderont beaucoup les voyageurs auprès du Pacha.

CXLVII.

RETOUR AU KAIRE.

Un soir , à Naples , M. de la Féronnais nous contait qu'étant tombé gravement malade en Russie , l'Esculape qui le traitait , agréablement surpris de l'avoir tiré d'affaire , le pria de lui rendre ses ordonnances s'il les avaient conservées , afin d'être à même , lorsque pareil mal se représenterait parmi ses pratiques , de leur appliquer les mêmes remèdes du succès desquels il se montrait fort glorieux. « Cela m'est facile , lui dit M. de la Féronnais , elles sont toutes là dans une armoire. Vous pouvez remporter aussi les potions ; je les ai pareillement mises à part. » Il n'en avait pas pris une seule. Semblable chose nous arriva sur le Nil. Nous rencontrâmes plusieurs médecins de différentes nations. Un d'eux voyant l'accablement de Roger , lui donna quelques poudres en lui en conseillant l'emploi. Je me méfiais du calomel ; je redoutais l'héroïsme des remèdes anglais. Enfin , je pris sur moi d'engager Roger à se dessaisir de ses drogues au profit du fleuve et d'en purger les crocodiles. Cela ne lui réussit pas mal , et le docteur , charmé de le trouver sans fièvre , consigna sur ses tablettes de voyage l'efficacité de ses prescriptions. « Souffrez-vous de là ? demandait-il à Roger

en lui tâtant le cœur. — Pas précisément, répondait celui-ci. — Et de là ? continuait-il en palpant plus vivement l'estomac. — J'en souffre davantage, disait Roger en faisant la grimace. — Et d'ici ? ajoutait l'infatigable explorateur en appuyant de toute sa force sur le ventre. — J'en souffre beaucoup, criait Roger en tâchant de dérober sa rate à la grosse main du docteur. » Alors ce dernier m'appelant : « Monsieur, me disait-il, nul doute que votre neveu n'éprouve de la douleur et que j'ai mis le doigt sur le mal. » « Il appelle cela le doigt ! murmurait Roger. » Cette scène recommença plusieurs fois, et elle épanouissait notre rate aux dépens de celle du pauvre patient.

Le vent du nord continuait à nous contrarier, et nous appelions vainement le kamsin que nous avions tant maudit naguère. Notre pilote malencontreux semblait mettre son application à ne pas éviter un écueil, et Démétrius, tout en jouant le zélé, riait dans sa barbe de ces retards, qui chaque jour enflaient sa bourse. Le plus souvent j'en prenais de l'humeur ; mais quelquefois il m'était impossible de ne pas rire, bien que ce fût à mes propres dépens, de l'aplomb et de l'imperturbable effronterie avec laquelle ce maître Grec promettait à haute voix cent piastres de prime à chaque rameur si nous arrivions le lendemain au Kaire, distance qu'à peine un oiseau aurait pu franchir. Enfin, malgré l'équipage et le

vent, nous finimes par gagner Bénisouef; nous laissâmes à notre gauche la pyramide en briques crues, appelée Haram-el-Kedab, et le 27 mai nous nous trouvions devant Mit-Raheni, où je m'étais embarqué deux mois avant et où je me fis descendre. Je dis un dernier adieu au noble colosse de Ramsès. Dans les environs, je découvris d'autres statues en granit, dont la plupart sortent à peine du sable, et j'examinai avec plus de curiosité qu'à mes précédentes excursions ces débris d'habitations en briques que j'avais négligés d'abord comme des ruines de la veille, et qui ne sont pas moins que celles de Memphis même; car, évidemment, l'ancienne population de l'Égypte a logé, comme la nouvelle, dans des maisons de terre, et ces hautes buttes qui bordent le Kaire vers le couchant, et qu'on travaille en ce moment à déblayer, sont des restes de même nature, et furent jadis des villages entre Memphis et Babylone.

Je rentrai chez mon hôte à Sakara. Pour un écu il m'avait fait beaucoup d'emplettes. Je le trouvai occupé à tenir sa chèvre par les cornes pendant qu'un petit chien nouveau-né la tétait; c'était un pauvre abandonné que M. Tadéo avait ramassé la veille dans le camp désert d'une tribu de Bédouins. Je rejoignis la canche à Djizé, et nous continuâmes à descendre le Nil jusqu'au port de Boulak, où notre raïss, pour le bouquet, trouva encore le moyen d'échouer presque en face du palais d'Abdala. Il était

temps de quitter notre embarcation, toute percée à jour; et pourtant je me séparais à regret, après deux mois de résidence, d'une demeure dont tous les êtres m'étaient devenus familiers, et de ma petite chambre, où je me trouvais si exactement embolté. Ce fut ainsi que se termina notre navigation, et j'ajoute que, comme intérêt, rien ne m'a paru comparable dans tout le cours de mon voyage, si ce n'est mon séjour à Jérusalem, intérêt d'un autre genre. Et encore ici je retrouvais nos livres saints, les deux Testaments, les deux Joseph, la fuite de Moïse et celle de Jésus. Comme en Judée, l'âme chrétienne se sent vivement émue sur ce fleuve et dans ces déserts. Cependant, que de gens de toutes les nations européennes y affluent maintenant, et dont le cœur reste froid. Les traditions religieuses, les souvenirs mêmes de l'histoire et ses incroyables monuments les trouvent indifférents; ils n'aspirent qu'à un bien-être matériel dont ils jouiront bientôt. Oui, bientôt ils auront des auberges, des maisons à l'européenne, et l'on enterrera dans leurs fondations, comme à Hermopolis et à Antinoé, les colonnes et les sphinx. Alors ce niveau que nous aimons tant, ce polissoir de la civilisation moderne, qui rend égales et plates toutes les surfaces, aura passé sur l'Orient. Ibrahim, qui cite Voltaire, sera peut-être parvenu à le faire lire aux Arabes. Ces pays feront alors les délices des touristes, qui pourront dire : C'est comme chez

nous ! mais, quand ce sera comme chez eux , je resterai chez moi. Pendant tout le temps que j'avais passé sur le Nil je n'avais pas éprouvé la plus petite incommodité ; sauf l'ophthalmie, dont je me guéris avec une goutte de vinaigre dans de l'eau, c'est une recette du docteur Pariset que j'ai sue trop tard, il est impossible de m'être mieux porté. Je vivais sobrement, et le plus souvent d'œufs et de laitage. Dans ces climats desséchants, le vin et les viandes sont mortels. J'ai rencontré des voyageurs qui faisaient leurs quatre repas, et je me suis toujours étonné qu'ils pussent y résister. La nécessité qu'ils m'alléguaient d'un premier repas en s'éveillant et d'un dernier avant de s'endormir, ne tient certainement qu'à l'habitude ; je maintiens que l'un est inutile et que l'autre est nuisible. Qui peut dire qu'il ait faim et soif en s'éveillant, à moins qu'il ne dorme salé, comme les buveurs de Rabelais. M. de Gêramb, fidèle à sa règle, ne mangeait qu'une fois le jour et toujours du maigre, et cependant sa santé n'en souffrait pas. Avis aux gourmands, dont ils ne profiteront pas !

CXLVIII.

UN BAL D'ALMÉES.

LE 28 mai au matin, au milieu de la plaine brûlante, nous retrouvâmes avec plaisir le Grand-Kaire et l'ombre de ses hautes maisons. J'appris que le chevalier Prokesch, dont j'ai parlé en commençant mon voyage, était arrivé depuis peu, chargé d'une mission, et j'éprouvai une grande joie à m'entretenir avec lui de nos amis et de nos promenades de Rome. Le soir même de notre réunion il me proposa de venir avec lui chez le drogman du consulat d'Autriche voir danser les premières Almées du Kaïre, et je me laissai persuader qu'il ne pouvait y avoir de mal en si bonne compagnie, surtout quand la jolie et modeste M^{me} Moktar faisait les honneurs de la soirée. M. de Géramb, plus austère que moi par état, déclina la proposition; mais en vérité, d'après ce que j'éprouvai, je crois qu'il aurait pu l'accepter sans compromettre son vœu de chasteté.

Nous trouvâmes réunies dans une grande pièce les plus honnêtes femmes du monde, ou au moins du Kaïre, qui se donnaient innocemment le plaisir de voir danser des filles. Au fait, nos dames en font autant quand elles vont à l'Opéra. On plaça de grands chandeliers par terre pour éclairer le ballet, et je

vis entrer quatre grosses nymphes, accompagnées d'un bouffon. Trois d'entre elles étaient positivement vieilles et laides; la quatrième me parut plus jeune, sans être plus jolie; elles étaient richement et pesamment vêtues, et leurs pantalons étaient aussi longs que chez nous les robes sont courtes. Sous cette épaisse toilette, où dominaient le brocart et le clinquant, aucune forme ne pouvait être devinée. Ces quatre fagots se mirent à sauter en se déhanchant à la mode orientale, qu'on se figure voluptueuse d'après les peintures qu'en ont faites quelques voyageurs, et qui n'est à vrai dire que grossière et grotesque. Le bouffon, espèce de Gilles habillé comme les nôtres, se promenait en répétant : *ialla* et *taïp*, ce qui signifie littéralement : allons, bon! et il riait beaucoup de ces deux saillies; il portait une bougie dans chaque main. De temps en temps les danseuses lui allongeaient de grands coups de pied dans les jambes, et plus haut; c'était la plaisanterie la plus délicate de toute cette farce. Cependant je regardais Prokesch, qui tenait son sérieux. Je cherchais à lire sur les visages des assistants si ce n'était pas une mystification; mais je n'y découvrais que plaisir et approbation, en sorte que je dus me dire qu'étant seul de mon goût, j'avais tort. Il y eut un entr'acte, durant lequel les Almées ne cessèrent pas de fumer et d'avalier des lampées d'eau-de-vie; puis la plus replète se mit à danser seule,

et obtint le plus gros succès : ce fut un brouhaha d'admiration, comme chez nous. En regardant cette cagneuse, je songeais, non certes qu'elle me la rappelât, à cette belle et noble Bigotini, quand elle peignait la folle amour de Nina ou les remords de Clary. Comme sa figure devenait éloquente ! comme on aurait pu traduire mot pour mot chaque regard, chaque geste, jusqu'au moindre de ses mouvements ! C'est pour elle qu'on a dit qu'on regardait l'opéra et qu'on écoutait le ballet ; la parole n'est pas plus claire. On me dira qu'il est tout aussi facile de comprendre ce que veut exprimer cette grosse Almée, et que l'obscurité n'est pas le reproche qu'on peut faire à sa pantomime, j'en conviens ; mais si son jeu est vrai, ce sont de ces vérités qui ne sont pas bonnes à dire. Bigotini dansait du visage, selon la poétique expression d'Ausone, et celle-ci ne danse pas même des pieds ; car peut-on appeler cela danser, et n'est-ce pas la danse de l'ours, à l'honnêteté près ? Au bout d'une demi-heure de ce plaisir, j'étais mortellement ennuyé. C'est cependant là la récréation par excellence des Turcs, et en général de tous les Levantins. Ils ont tort, à mon avis, de sortir pour une joie de ce genre du sérieux qui leur va si bien ; mais ce dont je ne puis assez m'étonner, c'est de l'attrait que semblaient trouver à ce divertissement de mauvais lieu des jeunes femmes au maintien décent, et dont plusieurs, la maitresse de la maison

surtout, étaient remarquables par l'expression pure et candide de leur regard. Si quelque chose peut donner en Europe l'idée d'une pareille soirée, ce sont les musicos d'Amsterdam, où de grosses filles sautent pesamment comme ici au milieu de la fumée des pipes.

CXLIX.

PROMENADES AVEC M. DE BOIS LE COMTE.

DISCOURS D'UN SCHEIK.

JE trouvais aussi au Kaire M. de Bois le Comte, et ce fut pour moi une bonne fortune. Je ne l'avais point connu en France, mais il est petit-fils de la maréchale de Richelieu, dont le frère était mon oncle, ainsi nous nous trouvions sinon en parenté, du moins en relation de famille. Je fis avec lui plusieurs promenades intéressantes. Je revis les mosquées El-Ahzar, où je pénétrai cette fois jusque dans les cellules des jeunes théologiens, et le Moristan, le Bicêtre du Kaire, dont rien que l'habitation suffirait pour rendre fou. Chacun de ces pauvres insensés est claquemuré dans une loge infecte, sans air et presque sans jour; c'est une suite de cachots, et point un hospice. J'ai regretté depuis de ne m'être point associé à M. de Bois le Comte dans la visite qu'il

fit du grand établissement d'Abouzabel, dirigé par un de nos célèbres médecins, M. Clot, que le pacha vient d'élever à la dignité de bey. Un examen approfondi des éléments de la renaissance et de la prospérité future de l'Égypte entraînait en première ligne dans l'importante mission dont était chargé M. de Bois le Comte; tandis que moi, pèlerin rêveur, sûr de retrouver en France des écoles et des hôpitaux, rassasié d'en avoir vu et créé pendant vingt ans d'administration, je ne cherchais en ces lieux que le vieil Orient, où je m'étais réfugié pour échapper à l'histoire moderne.

A son retour d'Abouzabel, M. de la Noue, qui accompagnait M. de Bois le Comte, voulut bien me communiquer la traduction d'une allocution prononcée par le scheik Hassan-el-Athar, un des principaux ulémas, à l'examen public des élèves de l'École vétérinaire; elle m'a paru si remarquable, surtout l'entrée en matière, que je vais la rapporter.

DISCOURS DU SCHEIK.

Certes, le trésor du brave c'est le cheval, sur lequel il s'élance pour courir à la chasse ou voler aux combats; habile à le conduire, il se précipite sur l'ennemi, puis se dégage, puis revient à la charge, jusqu'à ce qu'enfin s'ouvrent pour lui les portes de la victoire. Ceux qui le haïssent sont subjugués, ceux qui l'aiment trouvent près de lui refuge et pro-

tection. Le cheval, qui est la forteresse du brave, est aussi l'un des plus fermes appuis, l'un des compagnons les plus précieux de l'homme qui se livre aux travaux de la paix. A la suite de ce noble animal viennent d'autres espèces, que l'homme s'est également appropriées, et qu'il fait servir à ses différents besoins; or, la santé de tous ces êtres l'intéresse à un haut degré : il a donc fallu créer une médecine vétérinaire, comme on avait créé une médecine humaine. Fondées l'une et l'autre dans l'intérêt de l'homme et pour la conservation de la santé, elles peuvent être considérées comme deux sœurs jumelles, de même rang et de même importance; or, ces deux sœurs étaient devenues étrangères à notre Égypte, il n'y en avait pas vestige, lorsqu'il plut à Dieu de la ramener à une nouvelle jeunesse, en la tirant de l'opprobre de l'ignorance et brisant le joug de la superstition qui pesait sur ses enfants. Que Dieu donne la victoire à celui par lequel il a opéré ces merveilles, qu'il rende l'Égypte gaie et riante sous sa domination. Sa Hautesse Méhémet-Ali, pacha vice-roi d'Égypte, fit donc venir des plus lointains pays les livres les plus précieux, les instruments les plus nouveaux et les plus parfaits, les produits les plus délicats de l'industrie la plus avancée du monde; tout cela fut mis à la disposition des savants médecins venus de l'Europe, qui commencèrent à répandre les perles de leurs connaissances au milieu des enfants

des Arabes empressés à les recueillir. Du nombre de ces illustres professeurs était M. Hament, appelé par Son Altesse à fonder une école vétérinaire en Égypte. En peu de temps l'école fut créée et pourvue de professeurs habiles, d'élèves intelligents et assidus, de traducteurs éprouvés et de réviseurs pris parmi nos ulémas. Le chef zélé de ce nouvel établissement donna tous ses soins à l'enseignement des jeunes gens qui lui étaient confiés. Enfin, grâce à ses talents et à sa persévérance courageuse, l'école, ouverte aux grands et aux petits, jouit depuis trois ans de la plénitude de son existence. Aujourd'hui, selon l'usage des Grecs, un jury d'examen a été institué à l'effet de prouver et de mettre au grand jour les connaissances acquises par les élèves, qui font la gloire des maîtres; de fixer leurs degrés respectifs d'intelligence et de savoir, et d'assigner à chacun le rang et la récompense qui lui sont dus. Tel est le but dans lequel s'est formée cette assemblée respectable, le vingtième jour du mois d'houliggah, le sacré, et pour lequel elle tient ses séances depuis trois jours. Appelée à siéger dans son sein, j'ai vu et entendu tout ce qui pouvait satisfaire mes yeux et mes oreilles, et j'ai formé des vœux pour la durée du règne de Sa Hautesse, sous qui les sciences et les arts portent de si beaux fruits, de ce règne en un mot qu'on peut appeler l'honneur du siècle où nous vivons.

CL.

COURSE AUX PYRAMIDES.

JE convins avec M. Prokesch que nous nous retrouverions le soir aux pyramides de Djizé où je le précédai. J'y passai une heure délicieuse à errer seul au clair de la lune. Ses pâles rayons reposaient mes paupières malades de l'ardeur du soleil et du souffle desséchant du kamsin. Le sphinx ainsi éclairé me parut encore plus merveilleux qu'au jour. Toutes les dégradations commises par le temps s'effaçaient ; je ne distinguais plus que les lignes et le grandiose des formes. Je fis cinquante pas sur le dos du colosse depuis la chute du col jusqu'à celle des reins. A la croupe , quelques assises de moellons ont été rapportées , probablement pour racheter un défaut du rocher dans lequel il a été taillé. Souvent on a fouillé à l'entour , mais le vent a été prompt à remplir ces vides. A cette entrée du désert où s'arrête le flux du Nil , l'accumulation des sables tend constamment à exhausser le sol , et je ne doute pas que les pyramides n'aient déchu dans une proportion considérable sous ces envahissements progressifs.

Je fis le tour de ces grands monuments à travers les débris qui les environnent , et je m'avançai jusqu'à la quatrième pyramide qui est très-basse com-

parativement aux trois premières, et derrière laquelle on en trouve encore deux qu'on n'aperçoit point du Kaire ni de la plaine de Djizé ; l'une est presque renversée, et j'ai lu que, lors de notre expédition, on entreprit de la faire démolir par les soldats pour étudier sa construction. L'autre se compose de plusieurs étages superposés en retrait, comme celle que j'ai vue à Sakara. En me livrant à ces explorations, seul dans le silence de la nuit et du désert, je me demandais pourquoi partout, en Orient comme en Italie, les monuments que la destruction a le plus respectés sont toujours des sépultures. A Rome, la tombe d'Adrien est debout quand le Palatin n'est qu'un amas de décombres. Ces pyramides que j'ai devant moi ont fatigué le temps, et dans les catacombes chrétiennes comme dans celles de Thèbes et de Beni-Hassan, les flancs des rochers sont restés des gardiens fidèles de tout ce que la main de l'homme y a peint et gravé. Chose singulière, que de tant de palais et de temples élevés sous le paganisme aux puissances de la terre et du ciel, ceux dédiés à la Mort aient survécu aux autres, comme si la durée semblait attribuée de préférence à ce qui touche au trépas et à la douleur, ainsi que l'a exprimé si mélancoliquement Pétrarque, ou comme s'il était donné à la tombe d'être encore la plus sûre de toutes les habitations provisoires de l'homme, cette tombe d'où nous sortirons un jour revêtus d'une vie nou-

velle , et qui conserve religieusement le dépôt qui lui a été confié dans le temps pour le rendre à l'éternité.

Le bruit des pas des chevaux interrompit mes méditations. M. Prokesch arrivait avec sa caravane. Une large tente fut bientôt dressée et abritée par la grande pyramide contre la violence du vent du nord. Nous dormîmes d'un profond sommeil , et je dois même avouer que , malgré ce que nous nous étions promis en nous couchant , le lendemain le lever du soleil devança le nôtre. Une heure après , nous étions assis à la turque sur le sommet du plus haut monument du monde. L'ascension en fut beaucoup moins pénible que je ne me l'étais figuré. Je m'abandonnai à deux Arabes adroits et vigoureux qui , me soulevant par dessous les bras , m'élevèrent ainsi d'assise en assise. Cette espèce d'escalier , dont les marches n'ont jamais moins de deux pieds , est sans contredit le plus roide que j'aie monté , mais aussi jamais je n'avais trouvé de rampes plus sûres que les robustes épaules de mes deux acolytes. On leur donne douze sous pour cette corvée , et ils vous appellent sultan et s'en vont satisfaits. De la plateforme où nous étions parvenus , et que la main de l'homme a formée en tronquant la pointe du cône , nos yeux s'égarèrent au loin dans la solitude. Il ne tiendrait qu'à moi de décrire la magnificence du spectacle , de parler comme certains voyageurs de

sa variété (la variété du désert!), d'affirmer comme d'autres que je distinguais les deux mers de ce point, le plus élevé de l'isthme qui les sépare; mais j'aime mieux dire tout bonnement, parce que c'est la vérité, qu'une vapeur rouge voilait l'horizon et confondait dans une même teinte le ciel et les sables. Nous nous trouvions précisément à la hauteur de la seconde pyramide, dont la cime se présentait intacte devant nos yeux, et nous pûmes nous convaincre que l'enduit blanchâtre qui la recouvre et que d'en bas on a quelquefois pris pour un stuc, n'est autre que la fiente des oiseaux qui se perchent habituellement sur cette pointe. Nous discutâmes sur les procédés employés par l'architecte pour compléter la construction de ces merveilles de l'art; question qui, il y a tant de siècles, intriguait déjà Hérodote. Il paraît naturel de croire que les assises, disposées en forme de gradins, servaient, au fur et à mesure qu'elles étaient placées, d'échafaudage aux ouvriers pour continuer l'édifice, et que, lorsqu'on fut parvenu au sommet, on donna la dernière main à l'œuvre, soit en abattant l'angle saillant de chacune des *marches de l'escalier*, soit plutôt en remplissant, par des marbres taillés en prisme, les intervalles des degrés. C'est cette dernière opération sur laquelle nous ne nous sommes pas trouvés suffisamment éclairés, bien que l'explication telle que je viens de la donner paraisse la plus probable. Tous

ces marbres auront été depuis arrachés et dispersés; une portion est sans doute enterrée sous le sable; beaucoup auront servi à l'ornement des cimetières turcs où la plupart des plaques de marbre blanc qui s'y trouvent employées en grand nombre ont été taillées aux dépens des monuments antiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que les dégradations extérieures faites à main d'hommes aux pyramides sont telles qu'on comprend, en les voyant, la contradiction des différents systèmes; car, de même que le Parthénon et le Colysée, ces gigantesques constructions, après avoir épuisé des carrières pour leur achèvement, sont devenues des carrières elles-mêmes, et l'on a peine à s'y reconnaître. Nous descendîmes assez facilement de la pyramide en sautant à pieds joints d'assise en assise. Je ne tentai point de rentrer dans l'intérieur où, à ma première visite, j'avais été au moment d'étouffer. J'ai déjà remarqué quelle singulière illusion se sont faite les gens qui ont écrit *et prouvé* que la salle sépulcrale était un laboratoire astronomique. Je ne pourrais certainement y rester une demi-heure sans m'évanouir; il est vrai que je ne suis pas astronome. Les savants sont drôles quelquefois; parmi les raisons concluantes apportées par plusieurs d'entre eux pour établir que *la chambre du roi* était une sépulture, il n'est pas fait mention de la présence du sarcophage qu'on y a trouvé; cette preuve leur aura paru trop vulgaire, et ce n'est pas

la seule fois que j'ai vu des antiquaires montrer de l'esprit là où il ne fallait que des yeux. C'est Belzoni qui, le premier, a reconnu les conduits de la seconde pyramide, dont l'accès est fort difficile. Assez près, vers le nord, nous nous introduisimes en rampant dans un tombeau, de la découverte duquel je fus redevable à une indication que m'avait laissée M. Wilkinson. Des sujets empruntés aux arts et métiers y sont représentés, et les voyageurs qui se trouvent empêchés de parcourir la Haute-Égypte doivent examiner avec une attention particulière ces peintures qui leur donneront une idée de celles des hypogées de Thèbes et de Beni-Hassan. On y reconnaît le laboureur, le moissonneur, le menuisier, les danseurs, les pasteurs qui chassent devant eux des antilopes à coups de courbache, ce fouet flexible fait en peau d'hippopotame et qui est encore en usage aujourd'hui. Plusieurs chambres sont entièrement ensablées. Nous explorâmes d'autres tombeaux dans les environs; la plupart ont été transformés en étables, et l'on y arrive par une large et profonde allée creusée à pic et qui longe les faces septentrionale et occidentale de la seconde pyramide. Le rocher porte souvent l'empreinte de caractères hiéroglyphiques. Dans un souterrain enfumé, un long cadre sculpté en creux renferme treize figures relevées en bosse, et sur un mur de refend une peinture représente des sacrificateurs montant à un temple, et d'autres

occupés à dépouiller de leur cuir des bœufs renversés et les pieds liés. M. Prokesch trouva des cartouches qu'il fit copier par un jeune dessinateur qu'il avait amené de Vienne. En retournant au Kaire, nous nous applaudissions mutuellement de nous être rencontrés dans cette Égypte dont nous avions si souvent parlé en Italie. Nous respirions l'air libre du désert avec un plaisir de Bédouin. « J'envie leur sort », me disait mon compagnon ; et je le compris quand il me raconta qu'à Vienne il était obligé de lire et d'extraire chaque matin, pour le prince de Metternich, quarante-deux journaux. C'est la part qui lui est échue de la succession de M. Gentz. On est méthodique en Allemagne, et ses abrégés réunis ne doivent pas dépasser une feuille de papier dont la dimension est fixée. Ce petit détail me plut ; moi qui, dans notre siècle de verbiage, soutiens que la concision ajoute non-seulement à l'énergie de la pensée, mais encore à sa clarté, et qui ne connais rien de plus obscur que les bavards.

www.libtool.com.cn



U. B. Bismarck del. J. J. J. J. J.

CLI.

LES CARRIÈRES.

Nous avons pris goût au désert ; après avoir exploré les pyramides , nous voulûmes connaître les carrières dont elles ont été tirées. Le 3 juin , nous nous dirigeâmes du Kaire vers Thoura dont nous traversâmes les parcs d'artillerie. Toute cette rive du Nil est occupée par des campements militaires ; de l'autre côté , nous apercevions à peine , à travers les nuages de vapeur soulevés par le kam-sin , les pyramides de Djizé et celles de Sakara ; ce fut à la hauteur de ces dernières que nous nous arrê-
tâmes. Les carrières sont ouvertes dans la chaîne du Mokatan , et la lueur de la lune nous guida vers une caverne où nous nous établîmes pour la nuit , bêtes et gens (N° 454). Ce voisinage , celui des bêtes , ne laissa pas de m'être incommode à cause du bruit insolite que faisaient nos ânes en broyant sous la dent les fèves sèches qu'on leur avait servies à discrétion. M. Prokesch eut pitié de mon insomnie et mit les bêtes dehors , malgré les soupirs de nos moukres qui assuraient qu'on les trouverait dévorées le lendemain. Ils ne rêvaient que tigres et lions , et je dois dire pour leur justification que , m'étant levé à la première blancheur du jour , je fis fuir un assez

gros animal qui s'était avancé près de notre retra et qu'on me dit être une hyène. Les carrières de M sara sont immenses ; il faut prendre cette express à la lettre. Nous en visitâmes une trentaine, et il y a bien d'autres, toutes d'une propreté remarquab à peine si nous y rencontrâmes quelques chauves-sc ris. Ce sont de trop nobles demeures pour de par hôtes ; elles sont dignes des aigles que nous aper vions planant sur les rochers et dont l'ombre pass fréquemment entre nous et le soleil. Quelque l'entrée des grottes est taillée régulièrement com dans les temples antiques de la Haute-Égypte. première salle est seule éclairée, et sert de p ristyle à d'autres pièces obscures et reculées. So vent aussi cette espèce de vestibule s'étend et pre la forme circulaire, soutenu symétriquement p de larges piliers. Mon compagnon, qui ne se co tentait pas pour l'établissement de la royauté Égypte des cinq mille ans que m'avait deman M. Goury, cherchait avant tout des cartouches nous finîmes par en découvrir trois au milieu d'e tres hiéroglyphes. Il était charmé de sa trouvaille et moi je l'étais de sa joie : « Puissiez-vous, lui dis je, retrouver ainsi les soixante-seize pharaons de quatorzième dynastie dont on ne sait pas les non et mieux encore ceux de la quinzième dont le no bre même est inconnu, et que Dieu et Maneth vous assistent. » Quelquefois j'apercevais tracés

plafond des caractères à l'encre rouge et des figures incorrectes semblables à ces grossières caricatures que les oisifs du peuple crayonnent sur nos murs, et qui évidemment attestent ici les loisirs des tailleurs de pierre employés par le roi Chéops et sa chaste fille. Mais ce qui fixa surtout mon attention, ce fut un bas-relief qui représentait un homme charriant un énorme bloc sur un traîneau tiré par six bœufs; au-dessus est une inscription à laquelle on devra peut-être des éclaircissements sur l'époque de la construction des pyramides, et sur leur destination. En examinant ces cavernes, et notamment plusieurs d'entre elles dont l'exploitation n'avait été qu'à peine entamée, il m'a semblé démontré, par l'inspection des lieux, que les carriers découpaient d'abord horizontalement, et à une certaine hauteur, une large tranche dans le rocher pour former comme le plafond de la carrière; puis continuaient à détacher en descendant chaque assise de pierre, après les avoir tracées à l'encre rouge. On s'aidait, pour ce travail, de trous creusés dans le rocher qui servaient d'échelons. J'ai monté à plusieurs de ces degrés, et là où ils finissent l'extraction commence.

Revenus au village de Thoura, au lieu de suivre le fleuve comme la veille, nous nous dirigeâmes à travers les sables droit sur la citadelle. Ce chemin est beaucoup plus court et fut encore abrégé par l'extrême intérêt des récits de M. Prokesch; il m'en-

tretint du duc de Reichstadt qui l'avait honoré de son intimité, et qui lui a laissé en mourant une bonne partie de son héritage de Sainte-Hélène, des livres et une épée de Napoléon. Je me proposais de transcrire ces curieux détails, mais M. de Montbel m'a devancé. Je les ai retrouvés dans l'histoire qu'il a publiée, et il les a puisés à la même source.

CLII.

J'ASSISTE A UNE FÊTE.

J'AI assisté aujourd'hui à une fête chez un riche joaillier. Ici, chaque commerce est un monopole, et celui des diamants lui a été donné à bail par le vice-roi. Aly-Saïd-Saal régale ainsi ses amis depuis plusieurs jours à l'occasion de la circoncision de son fils, âgé de dix ans, et le public est admis comme spectateur. La réunion a eu lieu dans une cour intérieure, transformée en tente à cette occasion. On y avait suspendu quelques centaines de petites lanternes en verre blanc; et la foule qui se pressait et l'abondance du luminaire donnaient, au premier coup d'œil, un air de gala à ce *raout* égyptien. Entrait qui voulait, mais des bancs à dossier formaient au dedans de la cour une enceinte réservée où les conviés étaient comme parqués au milieu des curieux. M. Darcet, notre

introduceur, avait été invité par des amis de la maison employés sous lui à l'administration des monnaies. Nous fûmes très-bien accueillis. Les turbans s'inclinaient devant nos chapeaux. On nous fit entrer dans une salle d'honneur ayant jour sur la cour par une grande ouverture grillée, et, après nous avoir fait asseoir sur des coussins, on nous pria de nous mettre à notre aise, c'est-à-dire en chemise ; j'hésitais à prendre cette liberté et je ne me rendis qu'à l'exemple. Nous mîmes donc de côté habit, gilet et cravate. Nous étions les seuls en costume franc au milieu de cette nombreuse assemblée. Tout le monde était assis et non accroupi, et l'on avait substitué aux divans des chaises et des bancs. Dans la portion de la cour laissée au public, chacun causait avec ses voisins qui se renouvelaient fréquemment, car on ne faisait qu'entrer et sortir, et on écoutait peu ou point un concert d'instruments et de voix qui pourtant dominait les conversations. Ces instruments ressemblaient assez pour la forme à nos flûtes, à nos violons et à nos guitares, mais ces dernières n'avaient que deux cordes, et la flûte, pour l'harmonie, me rappela surtout notre flûte à l'oignon. Tous ces virtuoses étaient forts comme des Turcs ; je leur vis casser plusieurs archets. Quelquefois le coryphée, renflant sa voix, épuisait son haleine dans une longue tenue dont je ne lui savais aucun gré, car j'avoue que lorsqu'une tenue a duré

cinq minutes et même moins, je fais volontiers grâce du reste au chanteur ; c'est encore une manière de prendre le long pour le beau, et j'ai gardé rancune à M^{me} Catalani à cause d'une cadence dont, dans un de ses concerts, je voulus entendre la fin, et qui me fit manquer un rendez-vous d'affaires. Cependant à ces réjouissances publiques s'en joignaient de plus mystérieuses. A travers les réseaux des jalousies qui garnissaient les croisées de l'étage supérieur, je voyais scintiller des lumières, j'entendais d'autres instruments, d'autres voix qui trahissaient une seconde fête invisible pour les hommes et dont le harem était le théâtre. Les femmes s'y réjouissaient de leur côté, et le maître de céans, qui avait le bon goût de préférer leur société à la nôtre, paraissait seulement de loin en loin, dans les pièces d'en bas, pour faire aux derniers arrivés quelques *salamalecks*. On servait fréquemment du café et du sorbet à la rose, quelquefois de l'eau-de-vie anisée. Les liqueurs sont ici peu variées ; l'art de la distillation est dans l'enfance, quoique le mot *al-ambic* soit originellement arabe. On faisait circuler aussi de grands plateaux dont une lanterne de papier occupait le centre, et autour de laquelle se pressaient pêle-mêle des raisins secs, des dragées de plâtre et des pâtisseries au miel. Cette soirée m'amusa par son contraste avec les nôtres. Ne serait-on pas un peu étonné en France si, le thermomètre marquant une quarantaine de

degrés , on vous proposait au bal pour rafraichissement du café sans sucre et brûlant ? ou mieux encore si , au bas d'un billet d'invitation , au lieu de lire : il y aura un violon , on trouvait cette singulière annotation : il y aura une circoncision ? Ces réflexions , que nous nous communiquions assis en chemise au milieu de tous ces Égyptiens , me mirent en gaité , et cette circoncision au Kaire me fit souvenir de celle dont , en 1815 , le général Briche , à Montpellier , menaçait M^{sr} le duc d'Angoulême. J'en régalai mes compagnons entre deux tasses de café noir. Voici l'histoire ; elle n'est pas longue : Le général Briche , connu pour son originalité , commandait la division , et insistait vivement auprès du prince pour qu'il consentit à être le parrain d'un fils que M^{me} Briche venait de mettre au monde. Le prince s'en excusait , alléguant que c'était une règle qu'il s'était imposée et à laquelle il lui était impossible de faire aucune exception. Briche finit par lui dire en style grivois , c'était le sien : « Une fois , deux fois , Monseigneur , vous me refusez ? Alors je vais faire circoncire l'enfant. Puisque vous n'en voulez pas pour filleul , je veux bien que le diable m'emporte si jamais celui-là est baptisé. » Pour en revenir au joaillier Aly-Saïd-Saal , nous prolongeâmes assez tard chez lui la soirée , qui nous parut curieuse et agréable ; mais pourtant je dois dire que lorsque le lendemain on me proposa de retourner à cette fête ,

qui devait se prolonger encore pendant une semaine, je préférerais m'amuser à autre chose.

CLIII.

PROMENADES DANS LA VILLE.

J'APPRIS le soir que Méhémet-Ali venait d'arriver d'Alexandrie. On le disait fort irrité de la correspondance que notre ambassadeur à Constantinople avait entretenue avec lui dans ces derniers temps. On ajoutait que notre consul, M. Mimaut, petite poste obligée de cette correspondance, s'était quelquefois trouvé bien embarrassé d'avoir à remettre, en mains propres au pacha, de grosses menaces cachetées dont il n'avait pu prendre préalablement connaissance. C'était sur ces entrefaites que M. de Bois le Comte était survenu fort à propos, et il n'avait pas fallu moins que son tact et ses manières conciliantes pour tempérer l'exaspération du vice-roi. Comme je n'ai pas la prétention d'introduire de la politique dans ce simple récit d'un pèlerinage, et que mon journal ne me donne rien de commun avec les journalistes, j'omets volontairement ce qui pourrait avoir trait au caractère officiel dont étaient revêtus les deux diplomates qu'il m'avait été si agréable de rencontrer au Kaire. Je me bornais au plaisir de causer (plaisir inconnu aux Orientaux)

avec M. de Bois le Comte et M. Prokesch, sans me mêler de ce qui concernait leur mission et des motifs qui les portaient à ne point se voir. Je ne me permettrai à ce sujet qu'une seule anecdote. L'envoyé autrichien avait fait son entrée à Alexandrie sur les chevaux du pacha; l'envoyé français, arrivant après, demanda la voiture, cette voiture dont j'ai parlé, presque unique en Orient, et pour laquelle Méhémet-Ali a fait faire une grande route. On s'excusa d'abord; on alléguait qu'on n'avait jamais prêté la voiture qu'à l'envoyé de Russie, et le nôtre répliqua que c'était précisément le motif de sa demande. A cela, je donne à deviner l'excuse derrière laquelle le Divan égyptien se retrancha, excuse raisonnable sans doute, mais qui en diplomatie pouvait ne pas paraître bastante. On fit observer qu'il pleuvait le jour de l'entrée de M. de Mouravief, tandis qu'il y avait lieu d'espérer qu'il ferait beau le jour de celle de M. de Bois le Comte. Je ne sais si ce dernier fit intervenir le baromètre dans sa réplique, mais finalement il obtint la voiture, et son entrée fut assez pompeuse pour faire des jaloux. Après cette bonne histoire diplomatique, je ne dirai plus rien des rivalités qui ont pu s'élever entre deux hommes si bien faits pour se convenir sous le rapport de l'esprit, du mérite et des connaissances. Je les voyais tous les jours l'un et l'autre; mais, en ma qualité de Français, j'eus recours à M. de Bois le Comte

pour me ménager une audience du souverain actuel de l'Égypte, et je réservai de préférence l'intermédiaire de M. Prokesch pour mes rapports avec les pharaons. Il était à la veille de partir pour Damiette, et nous convinmes de nous retrouver à Alexandrie. Il avait recueilli plusieurs manuscrits arabes et beaucoup d'antiquités dont le pacha lui avait permis de faire choix parmi celles qui sont emmagasinées dans le palais d'Ibrahim. Sur le désir que je lui témoignai de participer à cette générosité et d'emporter avec moi un souvenir du Kaire, de Méhémet-Ali, et de lui surtout, il soigna mes intérêts auprès de M. Bonfort, qui mit beaucoup de bonne grâce à ajouter pour moi un joli canope en albâtre à ceux déjà prélevés par M. Prokesch sur la collection en question. Ils proviennent des fouilles dont le vice-roi s'est réservé depuis peu le monopole, et l'on peut voir, par cette circonstance, le prix qu'il y attache. M. de Géramb obtint une momie curieuse, moins ancienne, mais plus rare que la plupart de celles qu'on voit dans les cabinets. Elle est recouverte d'un vernis rouge et d'ornements dorés; on me dit que c'était une momie grecque, et qui datait de la fin de la domination des Ptolémées. Depuis, elle a passé par plusieurs mains, et a fini par arriver à Paris, à la Bibliothèque du Roi, où je l'ai retrouvée.

Le 4 juin, je fus aux deux mosquées d'El-Adheli.

Il est de tradition que la première servit de sépulture au frère de Saladin, ce Malek-Adel dont la plume de M^{me} Cotin a tracé un si aimable portrait. Bien que fort délabré, ce monument est tel encore qu'on peut, au premier coup d'œil, apprécier la pureté de son architecture et l'élégance de son décor. Comme tous les sanctuaires de ce genre, il est couronné d'un dôme, et les quatre angles sont remplis par des pendentifs. On donne ce nom aux portions de voûtes qui raccordent un plafond circulaire avec une pièce carrée. Beaucoup d'arabesques peintes subsistent encore et joignent l'éclat à la variété. C'est la riche bordure d'un cachemire dans tout son luxe de couleurs. Je fis un croquis de cette mosquée de Malek-Adel, plus encore en souvenir de l'auteur de *Mathilde* qu'en celui de son héros. J'ai parlé, dans mon premier séjour, de cette ville des tombeaux qui sert de ceinture au Kaire, de cette solitude qui commence aux portes et où la mort seule a conservé des demeures; il est difficile de se figurer rien de plus oriental comme poésie et comme architecture; pour l'effet pittoresque, il ne manque que de l'eau, afin de former autour de ces flèches et de ces coupes une oasis de palmiers: mais le sable brûlant envahit tout, et, loin de chercher à embellir ces restes de la splendeur des califes, on ne songe pas même à les protéger.

En me rapprochant de l'enceinte du Kaire, je re-

CLIV.

VISITE AU PACHA.

Je dessine quelquefois dans les rues du Kaire , et ce matin je me suis avisé d'un expédient pour me préserver du contact des passants. J'ai monté sur un chameau , ce qui a fort déjoué les curieux auxquels j'ai ainsi enlevé la facilité de regarder par-dessus mon épaule (N° 155). Mon croquis terminé, j'ai couru les bazars et les encans. L'usage de vendre à la drachme les objets d'or et d'argent ne facilite nullement les transactions. Lorsque vous demandez le prix de quelque bijou , on se contente de vous dire la valeur du titre ou du carat , et il faut ensuite faire peser pour savoir à combien reviendra la marchandise. J'entrai dans un okel. Je cherchais une ceinture ; on m'en étala plusieurs ; puis , après avoir estimé à quatre-vingts piastres la soie rouge employée dans le tissu , on me dit de repasser le lendemain si je voulais savoir le prix de la frange en or dont elle était bordée , parce que le fabricant était sorti en ce moment avec ses balances.

Le soleil se couchait derrière les pyramides quand nous montâmes la rampe de la citadelle pour nous rendre à l'audience du vice-roi. Il venait d'achever son souper. Ce repas se passe en public ; aussi n'y



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



boit-il que de l'eau. Il déjeune dans l'intérieur de son harem et s'y montre moins scrupuleux, mais toujours sans excès. On nous introduisit dans une grande salle, qui n'avait d'autre meuble qu'un divan sur lequel le souverain de l'Égypte était assis à la turque. Je fus frappé d'abord de l'expression spirituelle de ses yeux, et de son sourire très-gai et presque continu. Il était vêtu simplement, et sa belle barbe blanche descendait sur sa poitrine¹. Méhémet-Ali se leva et nous fit asseoir à sa droite. On nous apporta le café et une seule pipe enrichie de diamants pour l'ambassadeur. Un jeune drogman arménien, M. Nubar, neveu du ministre Boghos, se tenait debout devant nous, s'appêtant à remplir son office dont il s'acquitta avec une rare intelligence; grâce à lui, durant sept quarts d'heure la conversation ne languit pas; quand un de nous prenait la parole en français, sa phrase devenait turque avant d'être terminée, et nous pouvions en lire la traduction, en suivre presque le mot à mot sur la figure impressionnée de notre interlocuteur. Ma barbe ne manqua pas son effet; Méhémet-Ali me dit que, d'après sa longueur, il augurait que je venais de Turquie, et je lui répondis qu'en effet j'avais visité l'année dernière cette partie de ses

¹ Je joins ici le portrait fort ressemblant que M. Prokesch en fit faire (N° 156).

Étais, ce qui valait bien le mot de M. de Luchesini, ce vieux courtisan que nous avons vu sous l'Empire ministre de Prusse en France, et qui, à soixante ans, s'estimait heureux, disait-il, *d'être né sujet* de la princesse de Piombino, la sœur de Napoléon, qui n'était princesse que depuis Pâques dernier. J'étais résolu à porter plainte au pacha sur la dévastation des antiquités, et une question qu'il m'adressa en fit naître l'occasion. Je lui dis alors que son nom s'associant à toutes les gloires de l'Égypte, il était digne de sa renommée d'assurer la conservation des ruines précieuses que le temps avait respectées dans cet admirable pays; qu'elles acquerraient chaque jour un nouveau degré d'intérêt par les progrès que faisait la science dans l'intelligence des hiéroglyphes, et que ces murailles écrites étaient les anciennes annales de son royaume. Voyant que j'étais écouté, j'ajoutai que sa volonté, si bien exécutée d'ordinaire, cessait de l'être quand il s'agissait de la conservation des monuments; qu'à Scheik-Abadeh, à Ahsmouneyn, à Éléphantine, les temples avaient depuis peu disparu; qu'en Europe on ne pouvait se le persuader, parce qu'on en lisait la description dans des voyages récemment publiés; qu'on accourait pour les admirer et qu'on n'en trouvait plus vestige. Je terminai par le prier d'excuser mon indiscretion et de me permettre d'être auprès de Sa Hautesse l'avocat du passé, avant que M. de Bois

le Comte traitât avec elle les intérêts du présent et de l'avenir. Méhémet-Ali répondit, après un moment de silence, qu'il croyait être le souverain le mieux obéi qui fût au monde ; que pourtant il se passait quelquefois des choses sur lesquelles il était obligé de fermer les yeux. Il s'enquit, comme s'il l'ignorait, de ce qu'on faisait de ces antiques débris. Je lui dis qu'on les réduisait en chaux, ou qu'on s'en servait comme de matériaux, et que le fameux portique d'Hermopolis avait été ainsi enterré dans les fondations d'une fabrique. Il m'assura qu'il allait écrire et donner des ordres à ce sujet. Mais lorsque, dans l'enceinte même de la citadelle du Kaire, nous voyons briser les colonnes de granit et raser le palais de Saladin, peut-on croire que les injonctions de l'autorité prévaudront contre ses exemples?

Le pacha s'informant si j'allais continuer mon voyage, j'en pris occasion de lui demander un firman qu'il me promit, en ajoutant que je verrais dans le Delta de grands travaux entrepris. « Les anciens, demanda-t-il alors, ont-ils creusé comme moi des canaux pour suppléer aux inondations du Nil? » Nous répondîmes affirmativement et nous exaltâmes avec lui l'utilité des canaux, ces routes qui marchent et qui portent partout l'abondance. Il répéta qu'en ce moment ses canaux d'arrosage étaient pleins quoique le fleuve fût à l'époque des plus basses eaux. Il s'enquit quels étaient ancienne-

ment les principaux produits de l'Égypte. Nous répondimes qu'elle avait été surnommée le grenier de l'Italie; nous lui parlâmes de sa favorable position entre l'Europe et l'Asie, la Méditerranée et la mer Rouge, et des avantages qu'elle tirerait d'une jonction des deux mers, à travers l'isthme de Suez, pour le commerce de l'Inde avec l'Europe. Alors il lui échappa de dire : « Les Anglais ne le souffriraient pas. » Puis, un moment après, il ajouta comme correctif : « Je ne crains personne. Avec quelles forces l'ennemi pourrait-il débarquer chez moi? Avec cinquante mille soldats? j'en ai cent mille à lui opposer. Je compte établir un chemin de fer pour aller à Suez quand j'aurai fini celui du Kaire à Damas, et je trouverai des mines abondantes en Syrie. » Passant à un autre sujet, il nous confirma que c'était à plus de cinquante ans qu'il avait appris à lire. « Je n'ai jamais eu de maîtres, dit-il, mais toutes les fois qu'un homme lettré était assis près de moi, je prenais un livre et je me faisais montrer quelques lignes. De cette sorte, j'apprenais toujours un peu de chose des uns et des autres. Depuis que je sais lire, j'ai beaucoup lu et même de l'histoire ancienne, et, dernièrement encore, un livre entier de géographie qu'on m'a envoyé de Constantinople. » Je m'informai si nos bons ouvrages étaient traduits en turc. Le pacha m'assura que oui, mais je ne tardai pas à reconnaître qu'il entendait parler des livres traitant

de la tactique et de la défense des places. Je parlai des écrits de quelques voyageurs ; il m'interrogea sur leurs noms ; je citai Volney. Il ne le connaissait pas , mais il possédait , dit-il , des cartes d'Égypte faites par des Français. Il ajouta : « La Syrie est aussi aisée à défendre que l'Égypte. Mais je n'ai plus personne à craindre ; la paix est signée pour toujours ; et avec les moyens que je possédais j'ai fait ce qu'aucun autre n'avait jamais entrepris avant moi. Cette phrase , qu'il répéta avec l'accent de la conviction , prouve qu'il lui reste encore quelques livres d'histoire à lire. Il mit de l'obligeance à nous parler de son affection pour les Français. Il nous dit que son père avait vécu quatre-vingts ans , mais que sa tête s'était affaiblie , et que lui ne désirait vivre qu'autant qu'il pourrait *travailler*. Ce fut l'expression de l'interprète. Voilà ce que je recueillis au milieu de beaucoup de phrases oiseuses qui sont habituellement le fond de la conversation des Turcs. Frappé de sa bonhomie , je me demandais si c'était bien ce terrible pacha qui , de sang-froid et en trahison , avait dans cette même enceinte fait mitrailler les mame-lucks. Je ne sais si ses courtisans lui parlent quelquefois de cette anecdote de sa vie ; ce qu'on m'a assuré , c'est qu'ayant appris qu'on lui reprochait en Europe son affreuse violation du droit des gens , il dit qu'il en ferait peindre le tableau , et , en regard , celui de l'exécution du duc d'Enghien ; et

qu'il laissait la postérité juge entre ces deux actions.

Il était tard quand nous quittâmes le palais. Dirai-je l'impression qui me resta de cette longue visite? Plusieurs fois, dans la conversation, Méhémet-Ali nous laissa voir le guerrier, rarement l'administrateur et jamais le philanthrope. Son but, c'est la puissance et l'argent; ses moyens, l'arbitraire et le monopole; l'intérêt de la civilisation le touche peu: il n'en est pas là; aussi, il faut bien reconnaître que le progrès n'est ici qu'à la surface, et que les lumières qui éclairent aujourd'hui l'Égypte sont encore de celles qui s'éteignent d'un souffle. Le fellah, sous un autre maître, retomberait bientôt dans sa lâcheté, comme la corde de l'arc qui se détend. Qu'espérer donc de cette civilisation viagère qui se borne à traduire des livres de tactique? Pour que la véritable civilisation mûrisse de nouveau sur ce sol, il faut les longs progrès du temps, et encore quand l'œuvre est en train, quand la semence est au point de porter son fruit, la violence aveugle, un conquérant barbare, ainsi que cela s'est vu si souvent en Asie, se lève comme un orage soudain, ruine en passant le travail progressif de plusieurs siècles et replonge les peuples dans l'abrutissement et l'obscurité.

CLV.

DÉPART DU KAIRE.

Ce matin j'ai vu arriver à notre auberge un Bédouin, en costume complet, que je croyais bien avoir rencontré quelque part ailleurs que dans le désert. Je finis par reconnaître en lui un de nos compatriotes, M. Callier, ingénieur-géographe, qui était parti de France avec MM. Michaud et Poujoulat. Il venait de faire dans l'Arabie-Pétrée une excursion hasardeuse à laquelle nous devons quelques belles cartes.

J'étais tout à fait dégoûté de mon Grec, et dès le jour de notre naufrage à Koum-Ombos je lui avais annoncé ma résolution de me séparer de lui en arrivant au Kaire. Notre contrat était expiré depuis longtemps. En une année, Démétrius avait touché bien près de vingt mille francs de notre argent, et, en outre, des profits légitimes toutes les fois qu'il était chargé d'un achat indépendant de l'abonnement que j'avais fait avec lui; il ne manquait jamais de gagner sur les prix en nous les déguisant, et en profitant de notre ignorance de l'idiome du pays. On ferait un livre des tours qu'il nous avait joués. Un des meilleurs était de s'être servi de mon nom pour introduire une cargaison de vin et d'eau-de-vie

au Kaire , sans payer de droits , comme si c'était une provision que je faisais pour emporter dans la Haute-Égypte ; de l'avoir vendu avec un bénéfice de mille piastres , puis de nous avoir fait boire de l'eau pendant la plus grande partie du voyage. Je ne fus informé de cette spéculation qu'à mon retour. Méfiez-vous du Grec ! me disait-on au Kaire comme on me l'avait dit à Rome , car la renommée de ces pauvres Hellènes est la même sur tout le littoral de la Méditerranée. Il est vrai que Démétrius , qui s'était habitué à nous exploiter , regardait notre séparation comme une banqueroute et exhalait son dépit en menaces ridicules ; je ne m'en effrayais pas , accoutumé que j'étais à ne point croire à sa parole ; car les menaces sont aussi des promesses , et je comptais qu'il manquerait à celles-là comme aux autres. Je ne me trompais pas. Il se borna à des écritures et à des significations qui ne pouvaient avoir nulle effet. Cet homme possédait quelques qualités essentielles , mais il s'était trop persuadé qu'il nous serait indispensable. Je pris à sa place un domestique très-intelligent qui m'avait été recommandé dès Smyrne. Mahmoud parlait l'italien et comprenait le français. Je gardai Georges , le cuisinier de Démétrius , qui était aussi las de servir mon Grec que je l'étais d'être servi par lui. Au fond , le bon Georges était un vrai gargotier , mais sa vanité le rendait amusant : « Quand il s'agit de cuisine , je ne crains personne , répé-

tait-il souvent dans son jargon gréco-français. » Nous n'en pouvions pas dire autant par rapport à lui. Creton se chargea de le diriger. Je louai une canche pour me rendre à Alexandrie. Nous fîmes nos préparatifs de voyage et, entre autres provisions, nous embarquâmes deux chèvres que Mahmoud s'était chargé de conduire au consul d'Angleterre et qui nous payèrent leur passage en nature.

Le 7 juin, l'heure du départ arrivée, je me séparai à regret du père Géramb et de M. de La Boulaye, dont la société m'avait été durant deux mois d'une si agréable ressource. MM. de Bois le Comte et de la Noue eurent l'amabilité de nous reconduire jusqu'à Boulak. Nous passâmes une heure en cette bonne compagnie, sur le tillac de la canche, respirant le frais du soir, causant de la France et humant le parfum de ces deux feuilles qui font la joie paisible de l'Asie, le thé et le tabac. A la nuit tombante, Mahmoud coupa la corde qui nous retenait à la rive, et nous nous laissâmes descendre au cours du fleuve, tandis que, derrière nous, les derniers feux du jour enflammaient le front des minarets et le sommet du Mokatan. C'est ici, c'est en quittant le Kaire qu'il faut faire nos adieux à l'Orient; Alexandrie, vers laquelle notre proue est tournée, est une ville franque dont l'empreinte grecque et arabe est usée par le contact européen. Depuis Damas et Baalbeck jusqu'à la grande Thèbes d'Egypte,

nous venons de voyager dans le pays des merveilles. Souvent sans doute ce ne sont plus que des noms, mais des noms magiques dont la poésie survivra quand les traces matérielles auront achevé de disparaître. Le philosophe, le poète, le rêveur surtout, visiteront toujours avec délices le vieil Orient, ce berceau du monde et du soleil. Celui qui, comme la douce et touchante figure de la mélancolie personnifiée par Shakspeare, se plaît à s'asseoir sur un tombeau et à sourire à la douleur, trouvera une source d'émotions vives et fortes dans la contemplation de ces rivages où vécurent Tyr et Sidon; il aimera la poussière qui fut Memphis; il aimera surtout Jérusalem où tout émeut et tire des larmes. Dans ce beau voyage dont les souvenirs charmeront le reste de ma vie, rarement mon attente a été trompée; c'est que je ne cherchais en Grèce et en Orient que ce que j'étais sûr d'y trouver : de l'histoire, de la poésie, des émotions religieuses, des emplacements plutôt que des monuments, des noms enfin. Quant au voyageur pressé qui apporterait ici ses habitudes d'Europe, qui prétendrait aller vite et s'arrêter commodément, qui surtout serait possédé de ce besoin de voir qu'on contracte en Italie, et qui vous demanderait (on m'a souvent fait cette phrase) : « Qu'est-ce que vous avez pu *voir* pendant dix-sept jours de suite dans l'église du Saint-Sépulcre ? » qu'il continue à courir nos grandes routes et à dor-

mir dans nos auberges , il lui reste encore des chevaux de poste à fatiguer. Pourquoi renoncerait-il à ce but habituel de ses voyages ? pourquoi viendrait-il si loin chercher des mécomptes ? Quand vous n'êtes pas soutenu par l'immense intérêt du passé, ici trop souvent le présent vous accable. Le présent ! le conçoit-on bien ? peut-on s'en faire une idée d'après les livres ? C'est vraiment pitié que les contes de l'Occident sur l'Orient '. Tel s'exalte en parlant de la beauté des femmes qu'il n'a vues que voilées. Tel autre bâtit des palais là où il m'a été impossible de voir autre chose que des masures. Celui-ci rend en passant d'immenses services à l'agriculture ; toute la végétation est son ouvrage ; à sa voix , des forêts s'élèvent et couvrent le sol , l'herbe verdit , les plantes embaument. Quel dommage que tout cela n'existe que dans le livre ! Je pense , moi , que lors-

' J'ai retrouvé cette même exclamation dans Jacquemont. En lisant ses descriptions de Cachemire et de l'Indostan , j'ai cru voir la Turquie , moins la magie des souvenirs. « Je ne saurais , dit-il , « vous exprimer avec quel sentiment de tristesse je me trouvais « parmi ces plaines sablonneuses et désolées. Elles sont couvertes « de grandes herbes jaunes et desséchées ; ailleurs , d'un misérable « arbuste épineux blanchâtre qui donne le même aspect triste et « sauvage à toute l'Inde , à toute la Perse. Vous passez souvent « près des débris d'un village , c'est une butte d'argile semée de « fragments de poterie , des tombes sont dispersées à l'entour..... « Les plaisirs de Cachemire , la volupté d'un climat enchanteur !... « Oh ! il y a de belles choses à dire là-dessus. Je n'ai vu nulle part

qu'un pays est sec, aride et nu ; lorsque l'horticulture semble s'y réduire à la culture des orties, il n'est pas permis à l'imagination d'y planter des arbres, d'y semer des fleurs et d'y manger des légumes. Il existe dans notre littérature une couleur de convention que nous appelons orientale, avec laquelle on fait de la belle poésie et des voyages inexacts. Abaissez le vol de l'hippogriffe, mettez pied à terre, pied à terre à la lettre ; au lieu de toute cette féerie, vous allez voir devant vous la stérilité, la misère, l'oppression et la peste. Le luxe oriental ! j'ai souvent eu occasion d'en parler. A bien peu d'exceptions près, qu'ai-je trouvé ? des demeures d'argile où le mobilier se réduit à un coffre ; les lits et les sièges à des paillassons. Il en est de même pour le personnel. Les tailles de nymphes sont de vrais tonneaux. Enfin les

« d'aussi affreuses sorcières qu'à Cachemire. La race des femmes
« est ici d'une laideur remarquable : je parle des femmes du com-
« mun qu'on voit dans les rues et dans les champs, parce que celles
« d'une condition plus élevée passent toute leur vie enfermées et
« qu'on ne les voit jamais. » Il ajoute : « Je suis fâché de me trou-
« ver si fort en contradiction avec le petit nombre de voyageurs
« européens qui ont visité ces contrées avant moi. Si les choses
« n'ont pas horriblement changé depuis que M. Forster les visita,
« il faut qu'il ait furieusement embelli la vérité, ce qui ne devrait
« être permis qu'à un poète. » C'est ainsi que s'exprime Jacquemont. J'ai pu le copier mot à mot, et ce qu'on vient de lire s'applique aussi fidèlement à ce que j'ai vu de l'Asie qu'aux contrées qu'il y a parcourues.

contes arabes sont bien des contes, ce qui ne veut pas dire que, dans des temps plus heureux, ils n'aient été des histoires.

CLVI.

ARRIVÉE A ALEXANDRIE.

Le 8 juin, au matin, nous nous trouvions au sommet du triangle que forme le Delta, et nous suivîmes la branche gauche du Nil qui débouche à Rosette. Nous devions la quitter à l'Atfeh pour passer dans le canal qui conduit directement à Alexandrie. Le soir, je dis un dernier adieu aux pyramides dont la cime pointait encore derrière nous dans les cieux, au-dessus de l'horizon du désert. La contrée est triste et monotone. Ce n'est pas, comme sur la branche de Damiette, l'aspect de la fertilité, et ces villages si rapprochés groupés autour des minarets. Ici, le fleuve se traîne d'abord lentement à travers les sables; puis, une fois parvenu au canal, l'œil ne découvre plus devant lui qu'une étroite perspective entre deux berges élevées bornant également la vue du côté du Delta et de celui du désert. Nos mariniers nous recommandaient de prendre garde aux vols nocturnes. On m'avait menacé des filous en Égypte de même que des brigands en Italie; c'est particulièrement sur le Nil qu'ils exercent leur industrie.

On pense bien que je serais charmé d'avoir une histoire de voleurs à raconter. Après le naufrage, c'est la meilleure aubaine que puisse avoir un voyageur ; mais, quoi que j'aie fait, je n'ai jamais pu réussir à me faire voler ; j'ai pourtant été en Grèce. Du reste, parce que je m'en suis mieux tiré que d'autres, je ne prétends pas nier la fréquence des larcins, et leur audace quelquefois surprenante. En Égypte, les voleurs sont, m'a-t-on dit, soumis à des chefs et à des règlements, et forment une corporation comme les autres artisans vivant du travail de leurs mains. Nous changeâmes de barque à l'Atfeh et nous transbordâmes nos momies. Des fellahs en soulevèrent le couvercle et ils disaient entre eux : « Il y a là quelque trésor, ou peut-être bien sont-ce leurs parents que ces giaours emportent. » Mahmoud me traduisait à mesure leurs divers propos, ce que je n'obtenais jamais que très-difficilement de Démétrius. Avec ce dernier, on ne savait que ce qu'il voulait qu'on sût, et quand j'insistais pour obtenir des explications, quand je lui disais d'adresser pour moi quelques questions aux Arabes, il me répondait qu'il n'était pas curieux.

Je lisais les premières pages de Volney lorsque j'entrai à Alexandrie, et nos impressions se trouvèrent parfaitement contradictoires. Nous avons raison tous deux. Alexandrie doit en effet apparaître comme un autre monde à quelqu'un qui débarque de Mar-

seille ; mais moi , depuis un an habitué au Levant , je crus revoir l'Europe en trouvant des rues spacieuses , des maisons comme les nôtres , l'habit franc en majorité , et surtout en entendant résonner autour de moi les diverses langues de l'Occident. La ville me parut donc sans physionomie , et à peu près semblable à un de nos ports. Ce qui me frappa le plus , ce fut une troupe de jeunes gens en habit bleu de ciel et boutonnant par derrière. Je n'avais pas encore vu de saint-simoniens. Ceux-ci , renvoyés de Turquie , se promenaient dans les rues d'Alexandrie en demandant la femme libre aux échos des harems. On prétend qu'ils vont enlever lady Stanhope. Leur patron n'a pas joui de ses succès et ne pouvait guère soupçonner de son vivant à quel point il ferait école ; mais son cousin , l'illustre duc , serait encore plus surpris de voir son nom à pareille fête , et un Saint-Simon devenu l'apôtre et , mieux encore , le pape de l'égalité. Malgré son génie , je doute que l'auteur des Mémoires se fût résigné à ne prendre son rang que dans l'aristocratie des capacités. Je fus visiter notre aimable et obligeant consul , avec lequel il me tardait de faire connaissance. Il venait de recevoir la nouvelle de la mort du Defterdar. Méhémet-Ali , son beau-père , hérite de toutes ses richesses. Le pacha était à Abouzabel , nous dit M. Mimaut , quand il apprit la mort de son gendre , et il est accouru en pleurant au Kaire pour s'empa-

rer de la succession. Nous primes part, comme bien l'on pense, à l'affliction du sensible pacha. Ce misérable Defterdar parlait un jour de son expédition dans le Sennaar. « On m'amena, disait-il, trois superbes nègres; leur père était surnommé le Taureau. Votre mère était donc une vache, leur dis-je? Ils repoussèrent ce propos avec indignation. Convenez, ajoutai-je, que votre mère était une vache et je vous renverrai libres, sinon je vous ferai couper les poignets. Ils se consultèrent à voix basse, puis ils dirent unanimement : Non, notre mère ne mérite pas cet outrage; nous n'insulterons pas notre mère. » Cette épithète de vache est une grosse injure en ces pays. « Eh bien ! demanda M. Mimaut, ne fûtes-vous pas touché, ne les renvoyâtes-vous pas ?—Je les renvoyai, répondit le barbare, avec leurs six poignets coupés. » Voilà les exploits dont se vantait le monstre qui vient de mourir. On assure que son tigre est dans la douleur. Ses autres familiers y mettent plus de résignation.

CLVII.

L'ARSENAL ET LA FLOTTE.

J'AI passé la matinée avec M. de Cerisy. Ce savant et modeste ingénieur a créé les grands établissements du port d'Alexandrie, et l'on peut dire que l'Égypte lui doit d'être devenue une puissance maritime. Nous avons tout visité en détail. L'arsenal a l'avantage, sur la plupart de ceux de l'Europe, que son plan a été conçu par la même tête et exécuté sous les mêmes yeux. C'est une création d'un seul jet ; cela ne peut se rencontrer chez nous. M. de Cerisy n'a pas été obligé de faire servir du vieux en l'appropriant à des perfectionnements nouveaux, et jamais l'argent ne lui a été refusé. Voilà l'immense avantage ; mais, d'un autre côté, privé d'agents secondaires, général sans officiers, et n'ayant que des soldats, M. de Cerisy a dû tout diriger jusqu'aux moindres détails. « Pour les navires, lui demandai-je, vous êtes pourtant parvenu à former de bons constructeurs ? — Aussi capables que moi, m'a-t-il répondu, de suivre le modèle qui leur est donné, mais parfaitement incapables de faire autre chose ; et figurez-vous bien (je rapporte ici ses propres paroles) que toutes les connaissances que peuvent posséder aujourd'hui les ingénieurs arabes ont été

machinalement acquises. Réfléchir, comparer, sera longtemps encore, et peut-être toujours au delà de leur portée. Je parle de ceux que j'ai formés. Ils *copieront* ce vaisseau de cent canons; ne leur demandez pas de réduire ses proportions d'un cinquième. L'imprévoyance entre essentiellement dans l'organisation morale d'un Arabe. De graves accidents arrivent sans cesse dans nos chantiers sans que personne profite de l'exemple. Dix hommes tomberont à la file dans le même trou. Je vais dire à ce charpentier de scier cette poutre que vous voyez suspendue sur sa tête; il restera dessous et donnera le dernier coup de scie avec la même assurance que le premier. C'est le singe dans tout son perfectionnement. » Ce portrait que M. de Cerisy me faisait de l'Arabe me rappelait ce que M^{me} de Staël a dit quelque part des Russes. « Ils arrivent très-vite en toutes choses jusqu'à un certain point, et ne vont pas au delà; l'impulsion fait faire les premiers pas, mais les seconds appartiennent à la réflexion. » Nous nous arrêta mes à la Corderie dont le moteur est un chariot, tiré par trois bœufs. Ce simple appareil suffit pour fournir toute la flotte égyptienne de cordages et de câbles; d'excellents bois blancs sont apportés de la Caramanie, et leur qualité est telle que pour la plupart des usages on les substitue au chêne. Le navire ainsi construit gagne beaucoup en légèreté sans perdre en solidité; et ce qui peut pa-

raître prodigieux, c'est que telle pièce de charpente, qui rendue dans nos ports coûterait quatre-vingts francs, revient au pacha à trois piastres, un peu moins d'un franc. Ces arbres si précieux se trouvent aux environs du mont Taurus, précisément dans le territoire cédé à l'Égypte par le dernier traité. Dans la confection d'un vaisseau les voiles sont la seule production indigène que l'Égypte fournisse, et encore pour parvenir à se procurer de la toile convenable a-t-il fallu que M. de Cerisy présidât à la plantation du chanvre dont le vice-roi a été obligé d'attendre la récolte pour avoir ses voiles, comme les pages de je ne sais plus quel cardinal pour avoir leurs chemises. Un grand personnage de l'empire de Mahmoud a visité dernièrement l'arsenal d'Alexandrie, et quelqu'un lui demanda pourquoi l'on ne faisait point de pareilles constructions à Constantinople. « Oh, dit tranquillement le Turc, parce qu'il faudrait enlever la terre à la profondeur de plus de vingt pieds » ; et comme on paraissait hésiter sur le sens de cette objection : « oui, continuait-il, tant le sol est imprégné de vol et d'ignorance. » Cette métaphore qui ne manque pas d'énergie prouverait que la science n'a point fait grand progrès à Stamboul depuis que le baron de Tott fut chargé d'y examiner le corps de mathématiciens fondé par Soliman ; il assure dans ses Mémoires qu'ayant demandé au plus fort d'entre eux, quelle était la

valeur des trois angles d'un triangle , celui-ci répondit hardiment : « C'est selon le triangle. »

De l'arsenal nous entrâmes dans les chantiers : nous vîmes un bâtiment en construction, qui par ses dimensions colossales m'a rappelé l'immense carcasse que j'ai laissée inachevée dans une des cales de Cherbourg; commencée il y a vingt ans sous le nom de Roi de Rome, continuée sous le nom de Duc de Bordeaux, peut-être un troisième patron en verra-t-il la fin. Le cent trente canons que nous avons sous les yeux sera lancé dans trois mois. Le vice-roi aime les gros vaisseaux, et si M. de Cerisy l'en croyait il en ferait de deux cents. Nous montâmes à bord de *la Ville du Kaire*: on donne des noms de villes ou de provinces à tous les bâtiments. Celui-ci est bien une ville flottante; il porte cent vingt canons, et un officier français, M. Besson, en est le capitaine. Le pacha a fait, en l'appelant à ce commandement, une grande innovation qu'il n'a pas encore tentée dans l'armée de terre, où l'on compte beaucoup d'instructeurs européens, mais tous sans grade. Plusieurs chrétiens commandent ses navires, et M. de Cerisy a le rang de général. Méhémet-Ali montre les plus grands égards pour son ingénieur-constructeur; dernièrement un officier turc s'étant pris de querelle avec lui, M. de Cerisy le poussa rudement. Le musulman indigné courut aussitôt se plaindre au pacha, qui, en ce moment, entrait

dans l'arsenal, en criant hautement que le chrétien avait eu l'audace de le frapper; le vice-roi se fit rendre compte, et finit par prononcer son jugement ainsi motivé : « Tu dis toi-même que le chrétien s'est impatienté; or tu sais bien qu'il me fait des vaisseaux; si on l'impatiente il aura des distractions, mes vaisseaux en souffriront : tu vas donc recevoir cent coups de bâton pour avoir impatienté M. de Cerisy. » Ceci me rappela *la rabbiatura* de la duchesse Torlonia, dont toute la société de Rome envoya savoir des nouvelles parce que, dans un accès de colère, elle avait à moitié étranglé son mari auquel personne ne pensa.

CLVIII.

SUITE DE MON SÉJOUR A ALEXANDRIE.

Les restes de l'ancienne cité d'Alexandrie présentent peu d'intérêt au voyageur qui vient de la Haute-Égypte. Deux monuments seuls sont restés debout sur ses grèves, un obélisque et une colonne; le premier, qu'on décore du nom d'*aiguille de Cléopâtre*, touche à l'enceinte des murs vers l'orient. On estime que ce monolithe en granit rose fut apporté d'Héliopolis sous le règne de Ptolémée-Soter. Un autre absolument semblable est couché à peu de distance. Ils sont couverts d'hiéroglyphes.

La colonne (N° 157) qui porte le nom de Pompée a été trop décrite pour que j'en parle ici. Quelque parfaite qu'elle puisse être dans ses proportions, je suis loin de partager l'enthousiasme de Savary qui la proclame le plus beau monument qui soit sur la terre. A l'entour on rencontre beaucoup de débris de marbre. Ce sol, qui au premier aspect semble mériter peu d'attention, a été exploité avec bonheur par notre consul : entre autres belles découvertes il y a trouvé une statue entière, sauf la tête. L'hypothèse sur laquelle s'est fondé M. Mimaut pour lui donner le nom d'Hérodote, est au moins fort ingénieuse. La figure tient en main un cahier, et l'on en voit huit autres semblables qui sont roulés à ses pieds. Ne sont-ce pas là, en effet, ces neuf livres fameux dont chacun fut dédié à une des Muses? Dans une ville si souvent saccagée la terre doit couvrir de précieux restes; César la ruina le premier, et en brûla la bibliothèque, la plus curieuse peut-être des quatre qui successivement subirent le même sort. L'incendie allumé par Omar vint en dernier, et comme cette quatrième bibliothèque ne

L'hiver suivant, je rencontrai à Vienne une dame anglaise qui se plaisait à raconter qu'elle avait écrit à César du haut de la colonne de Pompée. Ce César était le marquis de Ch..., dont c'est le prénom. On avait sans doute hissé cette bonne baronne T... dessus le chapiteau à l'aide d'un cerf-volant. M. Fauvel m'a dit qu'il y était arrivé de cette manière.



La Fontaine de l'Europe

www.libtool.com.cn

datait que du règne de Théodose, époque de décadence, on peut augurer qu'elle était d'un choix moins épuré que les précédentes. Cependant la science et la civilisation ne reprochent rien à César et n'ont gardé rancune qu'au conquérant arabe, au nom duquel vient toujours s'associer quelque épithète désagréable.

En rentrant dans la ville, nous nous trouvâmes face à face du gouverneur d'Alexandrie qui marchait accompagné d'une suite nombreuse. J'avais mon chapeau à la main, et Mahmoud m'avertit de le mettre sur ma tête pour faire politesse au gouverneur ou au moins pour ne pas paraître impoli.

Je voulais emporter en France une momie de choix ; on m'en avait indiqué à vendre chez un négociant anglais ; un courtier grec cherchait à m'en dégouter : « N'achetez point, me disait-il, de ces vieilles momies qui sont depuis vingt ans dans le magasin de M. Bridgs ; je vous en procurerai d'autres. » Les vingt années de magasin ne me semblaient pas ajouter beaucoup à la vieillesse de la marchandise. Je fus donc les voir ; mais il était bien vrai que l'humidité du bâtiment, situé près de la mer, avait plus nui à ce curieux dépôt que les trente ou quarante siècles précédents. M. Mimaut me recommanda M. Barthoud, Français d'origine et possesseur d'une collection curieuse. Je remarquai chez lui une belle momie avec ses deux coffres ; l'ouver-

ture en avait été faite chez M. Drovetti, alors consul, en présence de plusieurs curieux, ainsi que le constatait un certificat que j'ai conservé. On y avait trouvé un collier de grains d'or et de scarabées gravés, deux amulettes en or, représentant les quatre divinités infernales, un long réseau en verroterie bleue qui couvrait la poitrine, les sandales en tissu de papyrus (Hérodote dit expressément que les prêtres n'en pouvaient porter d'autres), enfin une longue palette en bois où l'on voit encore broyées des couleurs rouges et bleues. Ces divers accessoires me furent livrés avec le corps qui me parut effrayant de conservation, surtout quand on pense que le temps écoulé depuis son embaumement peut équivaloir à la moitié de la durée du monde. J'embarquai cette précieuse momie avec celles que j'avais ramenées de Thèbes, et elles firent route jusqu'à la porte de mon habitation par le détroit de Gibraltar, l'Océan et la Somme; mais les précautions pour l'emballage furent mal prises, et un des corps a été tellement pénétré par l'eau de la mer, que les langes imprégnés de sel ont fini par tomber en charpie. Il a fallu m'en séparer et rendre à la terre, en Picardie, cette dépouille mortelle ravie à la terre en Égypte. Bizarre destinée! après quatre mille ans, peut-être, de sépulture à Thèbes, venir en chercher une seconde à Susanne. J'ai placé ces pauvres restes, dont je regrette d'avoir troublé

le premier repos, à mi-côte au pied d'un frêne en face de la porte de ma galerie, et sur la pierre qui les couvre ces mots sont écrits : « *Passant, j'ai vu « Moïse »* ; viennent maintenant les futurs commentateurs qui ignoreront l'histoire de ma momie ; ils pourront s'exercer sur son épitaphe, et je doute qu'aucun cimetière de Picardie leur en présente une semblable.

Après tout ce que nous avons vu d'extraordinaire en Égypte, une dernière surprise m'y était réservée. En se mettant à table, M. Mimaut m'apprit le mariage de Madame la duchesse de Berri : « C'est avec un seigneur italien, me dit-il, un nom en *i*, vous pouvez connaître cela. » J'en connaissais beaucoup en effet ; je le priai vainement de chercher dans sa mémoire et de préciser un peu plus : « Après dîner j'enverrai, me dit-il, à la chancellerie demander le journal ; mais bien sûr c'est un nom en *i*. — Vous savez comme moi, lui dis-je, que la plupart des Italiens modernes ont adopté cette terminaison pour faire croire et se persuader à eux-mêmes qu'ils sont les génitifs de ces fameux Romains, dont les noms finissaient en *us*. » Enfin la gazette me fut remise entre les mains, et elle m'en tomba quand je lus le nom de Luchesy-Palli. Je l'avais connu à Naples en 1831 ; toutes mes soirées, pendant quatre mois, s'étaient régulièrement passées dans sa société. J'avais fait avec lui la route de Palerme ; je l'avais

trouvé instruit, aimable, spirituel, mais tout cela ne suffisait pas pour m'expliquer que depuis notre séparation il fût devenu le beau-frère de son souverain.

Le repas se prolongea tard, notre consul aime à tenir table; il nous dit que le pacha appréciait la cuisine française et qu'elle occupait le second rang dans son estime. « Quelle est donc celle qu'il met en premier, demandai-je? — C'est la question que je lui ai faite, continua M. Mimaut, et il a répondu sans hésiter : mais la cuisine turque. » Ce qui m'étonne, c'est qu'on puisse les aimer toutes les deux.

CLIX.

TRAVERSÉE D'ALEXANDRIE A MALTE.

APRÈS une semaine de séjour à Alexandrie, je me décidai à faire voile vers Malte. La veille même de mon départ, je reçus un précieux souvenir de M. Fauvel; sa lettre contenait l'itinéraire d'un voyage dans le Péloponèse, une carte indicative y était jointe. Je ne renonce pas à en faire usage¹; mais aujourd'hui je sacrifie à la santé de Roger et à la lassitude de Louis le retour par la Morée et Con-

¹ J'y ai renoncé depuis; mais cette lettre d'un guide aussi sûr et aussi renommé que M. Fauvel est certainement le meilleur iti-

stantinople. Je promis à M. Prokesch de le retrouver en Autriche l'hiver prochain. Nous nous séparâmes à regret de M. de Caraman que nous venions de

néraire qu'on puisse se procurer pour un voyage en Morée, ce qui me décide à la donner ici.

Smyrne, le 15 avril 1833.

« MONSIEUR LE COMTE,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Beyrouth, le 21 octobre de l'année dernière, ce qui fait environ six mois de date. Je n'ai cessé de demander de vos nouvelles à tous les voyageurs venant d'Égypte ou de Syrie, personne ne vous a vu ; qu'êtes-vous donc devenu ? Vous fixeriez-vous au Liban , comme lady Stanhope ? Vous désiriez trouver un itinéraire pour la Morée chez M. notre consul à Alexandrie. Je tâche de réparer ma paresse en vous le faisant remettre à votre arrivée à Navarin ou à Nauplie. Le froid excessif que nous avons éprouvé ici m'avait engourdi comme un loir. Puis les déluges m'ont tenu comme feu Noé dans mon arche avec ma famille et mes animaux. Chose inouïe , on a patiné sur le Caleon , rivière ou fleuve qui passe sous le pont des Caravanes, comme sur un canal de Hollande. Venons à l'itinéraire, qui pourrait arriver trop tard. J'y ai joint une petite carte au crayon où j'ai tracé les principaux points à voir. C'est une carte que j'ai rectifiée en y ajoutant mes observations dans un voyage que je fis pour redresser les cartes et les plans d'Anacharsis ; mais Anacharsis avait paru , et tout n'a servi qu'à me donner la certitude de leur fausseté ; mais le faux se vend comme le vrai.

« Partant donc de Navarin à Messène (*Monomati*), nom d'une très-belle source au pied du mont Ithome , j'y ai vu un très-beau bas-relief circulaire, une chasse au lion , une belle amazone à cheval, mais je crois qu'il a disparu. Voir la porte de la ville entre deux belles tours qui donne entrée à une place circulaire ornée de

rencontrer à Alexandrie après nous être croisés sur le Nil deux mois auparavant ; et , au pied de l'obélisque , je fis mes derniers adieux à cette vieille

deux niches. Autour des statues , il restait encore une pierre de quatorze pieds qui avait été le soffite de la porte. Voir le théâtre ; des ruines de temples que je n'ai pas pu voir ; la porte de la forteresse d'Ithome existante. De là à Mégalopolis (*Sinano*) , laissant à droite le Kan du Dervin-de-Leondari , l'Hélisson traverse la ville ; les sources que vous aurez traversées en descendant de la hauteur du Dervin-de-Leondari sont celles de l'Alphée , qui se joint à l'Hélisson au-dessous de Mégalopolis ; le théâtre est très-grand. Visiter les ruines qui sont à la droite de la rivière. Aller à Trapezunte (*Caritena*) : une espèce de table qui s'élève du milieu de la ville lui a valu son nom ; on y voyait des temples. C'est un endroit curieux que je n'ai vu que de loin ; une rivière coule au bas dans un précipice , c'est le Cimex , qui sépare la ville d'une mosquée en ruines. De là , on descend dans une profonde vallée où j'ai passé une petite rivière qui , je crois , est l'Alphée. On remonte jusqu'à Andrizène , grand village qui est à deux heures du temple d'Apollon-Epicurien sur le mont Cotylus , d'où l'on a la vue de toute la Messénie. On peut se rendre de ce temple à Olympie en demandant le village de Miraca , car Olympie n'est point connue. Miraca n'est qu'à une demi-heure d'Olympie , à l'est. Y voir les fouilles qu'y ont faites les savants , qui donnent pour du nouveau ce que j'avais découvert il y a plus de trente-quatre ans , et dont je leur ai montré les mesures et les plans. Voir le stade , la barrière , l'hippodrome. Je me suis écarté , Monsieur le Comte , de la route que je m'étais proposé de vous faire tenir pour voir Sparte. Il fallait de Messène passer à *Calamata* , à Mistra , au sud des ruines de Sparte , qui sont les restes d'un grand théâtre , de casernes et d'un cirque près de l'Eurotas , qui se nomme aujourd'hui Iri ou Vacilo-Potamo. Remonter la rive droite du fleuve jusqu'à Mégalopolis (*Sinano*) par une belle vallée arrosée de quantité de sources qui forment le fleuve. Pau-

Égypte si curieuse, si bien symbolisée par ses sphinx, où tout est mystère encore aujourd'hui, son fleuve et ses marées, ses dynasties et ses pyramides ; où dès

sanias nomme cet endroit Belemné, aujourd'hui *Périvalie* (les Jardins). D'Olympie, où je vous ai laissé voir les ruines d'Élis, près de *Gastouni*, aller par Calaurita à Stymphale (*Limna-Zaraca*), à Polionte (*Axonori*), où Pouqueville a vu les ruines de trois temples. Sicyone n'en est éloignée que d'environ deux heures au nord. De cette ville au temple de Némée, entrant dans la plaine de Tripolizza, les ruines de Mantinée, près d'un gouffre où se perdent les eaux pour reparaitre près d'Argos et se jeter dans les marais d'Alcyon. De Mantinée à Tripolizza, vous traverserez le champ de bataille où périt Épaminondas, les landes de Méra. Argos, ruines d'un théâtre, murs cyclopéens où sont, m'a-t-on dit, deux bas-reliefs que je n'ai point vus. Voir Tyrinte, le vieux Naules, l'amphithéâtre d'Antonin à Lessa. Vous voilà arrivé à Nauplie après beaucoup de fatigues, peu d'agréments ; mais il faut avoir vu la Grèce.

« Je vous remercie bien sincèrement, Monsieur le Comte, de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à ma position ; aussi je suis assuré que vous apprendrez avec plaisir qu'enfin j'ai obtenu la pension et les arrérages ; mais il a fallu des amis, des certificats d'infirmités, et l'on m'a retenu un an et quinze jours ; de sorte que je n'ai que 2 890 francs, les trente ans étant de nécessité.

« Daignez agréer, Monsieur le Comte, l'assurance de ma considération la plus distinguée, et aussi de toute ma reconnaissance.

« FAUVEL.

« Mes compliments à MM. vos neveux. Je suis bien sensible à leur souvenir. »

20 avril.

« MONSIEUR LE COMTE,

« J'ai reçu ces jours-ci la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du Caire, le 25 mars. Je n'ai qu'à ajouter de nouveaux

la première aurore du monde on voit briller la plus haute sagesse au milieu des plus absurdes pratiques, où cette même nation grave et sérieuse, qui connut d'abord la vraie fin de la politique qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux, faisait en même temps mourir des hommes parce qu'ils avaient tué des oiseaux, prenaient le petit deuil pour des chats et le grand pour des chiennes. Singulier mélange, inexplicable contraste, peuple trop décrié par Voltaire et peut-être un peu trop vanté par Bossuet.

remerciements du vif intérêt que vous avez bien voulu prendre à ma triste situation. Je suis bien assuré que si vos lettres étaient parvenues avant la liquidation de ma pension, je l'aurais obtenue entière, mais, après bien des lenteurs et sollicitations de quelques amis, une commission a été nommée à cet effet. On n'a pu enfreindre la loi, qui est de rigueur. Il faut trente ans, et je n'avais que vingt-huit ans, dix mois et quinze jours, ce qui la réduisit à 2 890 francs, au lieu de 3 000 francs; encore le général Sébastiani a-t-il eu la bonté de m'écrire que mes infirmités n'avaient point été suffisamment constatées pour enfreindre les lois. Observez que je n'avais jamais parlé de mes infirmités. Enfin, à l'aide d'un certificat de médecin dûment légalisé, j'ai obtenu 2 890 francs; c'est pour le Gouvernement une épargne de 110 francs; mais les petits ruisseaux font les grandes rivières. J'espère vous revoir à Smyrne; c'est alors que nous en dirons et que j'aurai ma revanche. Vous aurez vu lady Stanhope au Liban, vous aurez dessiné, vous aurez vu mon nom dans bien des endroits des environs du Caire. D'Alexandrie, allez à Canope, examinez bien les débris d'un colosse dont les restes forment un abri avec des sphinx, etc., etc.

« De nouveau mes remerciements bien sincères. »

Je m'embarquai le 18 juin au soir, avec mes deux neveux et mes trois momies, sur le navire maltais *la Buona-Fama*; il justifiera son nom, m'assure le capitaine, qui parle un français plus d'aux trois quarts italien et le reste provençal. Je suis muni pour la route; quelques bons livres qu'un hasard heureux m'a fait rencontrer à Alexandrie sont venus ravitailler mes provisions de Rome et de Smyrne. Je relirai les récits des anciens voyageurs, qui nous semblent encore nouveaux par ces deux qualités devenues si rares aujourd'hui, et qui les caractérisent : simplicité, sincérité. Le pèlerin en Orient ne grossira point son bagage de ces publications volumineuses que le luxe typographique enfle d'atlas, de vues pittoresques et de notes plus amples que le texte; tout ce que les modernes délayent dans de longues et fastueuses livraisons, il en trouvera la substance dans de modestes bouquins. Tournefort est toujours d'une étonnante exactitude pour l'Archipel ainsi que l'ambassadeur Deshayes pour Jérusalem, le consul Maillet pour l'Égypte et Pockocke pour tout le Levant. Quelquefois on trouve joints à leurs consciencieux récits, des petits plans en regard du texte et des dessins sans prétention qui suffisent pour vous guider et donnent une juste idée de l'objet qu'ils représentent. Ces bonnes gens étaient du beau siècle; ils disaient les choses clairement parce qu'ils les concevaient bien, ainsi que l'a formulé le

poète du bon sens ; et leurs libraires ne vous vendaient pas des marges pour des livres. Je ne puis me refuser à leur rendre cet hommage , au risque d'être assimilé à mes momies par les jeunes lecteurs. En outre de notre colonie , *la Buona-Fama* comptait pour passagers deux Anglais et quatre Juifs. Les premiers nous furent de ressource. Nous les avions précédemment rencontrés sur le Nil , et le moins jeune , le docteur Walne , qui parlait bien le français , était un homme instruit et d'une agréable conversation.

Le troisième jour, nous nous trouvâmes à la vue d'une ville que ses tours et ses palmiers me firent reconnaître pour Rhodes, vers laquelle un charme secret semblait me ramener de nouveau. J'en jouis mal cette fois, absorbé que j'étais par la torpeur et le malaise. Oui, certes il avait le cœur ceint d'un triple airain, celui qui, le premier, osa, sur un bois fragile, affronter l'Océan ; mais il est évident pour moi que dans cette apostrophe le poète latin, en parlant de ce cœur si bien cuirassé, fait allusion au mal de mer. Mes premières journées se passèrent dans un assoupissement presque continu. Depuis huit mois, j'avais cessé toute familiarité avec le roulis et le tangage ; mes nerfs gastriques avaient peine à s'y refaire. Enfin peu à peu, je repris mes crayons, mes livres, et même ma gaité et mon appétit. Je m'attache par l'habitation, comme par la possession ;

je m'étais ménagé un petit réduit sur le tillac. J'y vécus couché à l'ombre d'une voile, résigné à tout, même à la bonace; celui qui sur l'onde inconstante ne sait pas se contenter du calme plat, mérite d'y rencontrer la tempête. J'éprouvais peu l'ennui; tant qu'il m'est permis de lire ou seulement de rêver, je me trouve suffisamment distrait et divertí. Et n'avais-je pas sous mes yeux l'aliment inépuisable de la rêverie, une mer sans limites? ensuite le temps où l'on s'ennuie passe si vite! C'est une grande erreur de s'imaginer le contraire, c'est ne pas connaître le bon côté de la monotonie. A ce compte j'aurais pu croire que mes compagnons s'amusaient, car je les entendais souvent se plaindre de l'excessive longueur des jours, alors en effet les plus longs de l'année. Une des choses qui me semble le plus révéler à l'homme sa future destinée, c'est le poids du temps, l'impatience avec laquelle il le dévore comme pour arriver plus tôt à l'éternité. Si nous ne portions pas en nous le sentiment de notre immortalité, pourrions-nous nous complaire dans ce qui fait passer le temps? Singulière contradiction! la durée de nos jours sur la terre nous paraît si courte, et souvent nous accusons les heures d'être lentes, reprochant ainsi à la fois au temps sa longueur et à la vie sa brièveté.

Le 25 juin le vent d'ouest nous barrait impérieusement le chemin. Les matelots semblaient se con-

sulter, et un d'eux en hochant la tête et en indiquant du doigt un coffre de momie, murmura ce mot qui, à Naples, perd un homme de réputation, *yelatore, yelatore!* « Ces gens-là sont simples, observait à ce propos le capitaine; ils ne voient pas que si quelque chose pouvait porter malheur, ce serait bien plutôt les quatre juifs que j'ai eu le tort de recevoir à bord, que vos momies qui sont mortes; mais on ne peut pas raisonner avec eux. »

Le 26 juin, nous approchons des rivages de l'ancienne Crète. Mes regards suivent les contours de l'île dont, aux rayons du soleil, les pics neigeux étincellent comme des aigrettes de diamants sur un ciel de lapis-lazuli. C'est l'anniversaire de ma naissance; l'année dernière, au bivouac trempé de rosée, j'en saluais l'aurore, en Albanie, entre Janina et Prevesa; aujourd'hui, couché sur une planche, je me suis réveillé en face du mont Ida (N° 158). Vieil enfant de cinquante ans, me voilà donc encore à errer dans le pays des fables, côtoyant le berceau de Jupiter et prêtant l'oreille aux bélements de la chèvre Amalthée et à la bruyante musique des Corybantes! Que de fois dans ce poétique Orient les songes de ma jeunesse ont repassé devant mes yeux! Que de fois je me suis senti reporté à cet âge de gaieté et de féerie dont le souvenir vient mouiller mes paupières! et pourtant dix lustres me tomberont ce soir sur la tête, au coup de dix heures mon demi-



17
Along the

pas. — Au contraire, je me presse tant que je puis. Ma pauvre femme ! Je ne suis pas comme les Turcs, moi, qui en prennent plusieurs afin d'en trouver une bonne. Mais voyez, monsieur, le chemin que nous avons fait. » Et il mettait sous mes yeux le résultat de ses observations quotidiennes : six milles aujourd'hui, neuf milles hier ; avant-hier nous avons reculé, mais pas de beaucoup. « Je ne peux pas mentir puisque j'écris chaque soir le journal. — Ah ! capitaine, observais-je, vous dites que vous ne mentez pas, et vous faites un journal ? cela implique contradiction. — Point, point, continuait le bonhomme qui n'entendait pas les finesses de la langue, soyez sûr que je vous conduirai sains et saufs à Malte, bien que je convienne que nous irions plus vite sans ces quatre juifs que j'ai eu tort de prendre à bord pour le peu qu'ils me donnent. »

Le 7 juillet, à l'aurore, un oiseau voltigeait dans nos cordages. Avec quel plaisir ne vis-je point arriver ce petit messenger de la terre dont la présence seule était une bonne nouvelle ! mais que pense-t-on que firent nos cruels matelots ? vite ils lui donnèrent la chasse. Ce fut un émoi dans tout l'équipage : on s'arma de balais, on monta aux échelles, et, sans mon intervention, cette joie féroce ne se fût terminée que par la mort du pauvre réfugié que le chat du bâtiment lorgnait déjà comme sa proie. Sacrifier ainsi la faiblesse qui se fie à nous, et cela quand

nous courons même fortune, quand les mêmes dangers nous menacent, lorsque, perdus comme le petit oiseau, au milieu des mers, nous appelons en vain la terre à notre secours! Je dis que le naturel de l'homme est là tout entier tel que l'a fait le péché.

Le 7 juillet, je lisais Plaute à la vue des côtes de la Cyrénaïque où se passe la scène du Rudens, et je répétais avec la même conviction que le marchand d'esclaves : « *Qui homo sese miserum et mendicum « volet, Neptuno credat sese* ' ».

CLX.

ARRIVÉE A MALTE. — QUARANTAINE.

DEPUIS huit jours, n'apercevant que le ciel et l'eau, nos yeux se fatiguaient à chercher Malte à l'horizon; j'y rêvais les nuits; son rocher m'apparaissait couvert de tous les vieux chrétiens compagnons de La Valette; puis le matin en m'éveillant, point de Malte, l'île de mon songe s'évanouissait sans faire place à la véritable. Demain, bien sûr, affirmait le capitaine. Je bâtissais de nouveau sur cette assurance, mais mon édifice n'était qu'un vrai château de cartes sur lequel le vent contraire, ce terrible vent d'ouest venait encore souffler. Enfin

' « Celui qui veut faire de soi un misérable et un mendiant n'a qu'à se fier à Neptune. »

quand notre patience et nos vivres allaient se trouver également épuisés, le port tant désiré s'ouvrit devant nous. De l'eau ! fut mon premier cri en débarquant, tant celle à laquelle nous étions réduits sur le bâtiment était devenue impotable. Je m'établis au lazaret, dans une salle voûtée, longue de trente-six pieds sur vingt-quatre, heureux de me sentir, comme Panurge, un pied à terre et l'autre pas loin. Et puisque je suis en train de citer Rabelais, je dirai encore que l'agent sanitaire était bien le meilleur petit homme qui soit d'ici au bout d'un bâton ; il se tenait à distance, une grande règle à la main, qu'il portait toujours, soit comme emblème, soit pour nous donner au besoin sur les doigts si nous étions tentés d'entrer avec lui en libre pratique. Il me quitta après m'avoir signifié que nous en avions pour vingt jours, et en me renouvelant ses offres de service à la condition de ne pas me toucher. Nous fîmes ménage commun avec nos Anglais, et je pris un domestique garçon de cuisine, une servante blanchisseuse et deux canotiers qui entrèrent avec nous en quarantaine.

Depuis plus d'un an, devenu Asiatique et Africain, j'étais peu au fait des progrès de la littérature en France. Ici je pus me procurer des livres et même des nouveautés. Mais dirai-je de quel effroi je fus frappé quand j'eus seulement tourné quelques pages des romans à l'ordre du jour. Je n'avais rien ima-

giné de pareil depuis que je vivais parmi les Arabes. Je vois dans les préfaces que notre pauvre littérature du ci-devant beau siècle était chargée d'en-traves, qu'elle étouffait sous les langes, qu'il était temps de lui donner de l'espace et de l'air. Je ne suis pas l'ennemi d'une émancipation modérée; je veux bien qu'on démaillotte les enfants, mais ici on démuselle des monstres; et comme je n'en suis pas encore à dire avec nos Boileaux modernes :

« Rien n'est beau que le *laid*, le *laid* seul est aimable »,

roman pour roman, je vais relire l'abbé de Vertot et son siège, de préférence à *Atar-Gul*.

Les rigueurs sanitaires dont j'avais été atteint en Syrie et menacé en Égypte ne m'épargnèrent point aussitôt que j'eus mis le pied en Europe. J'ai dit que nos arrêts forcés avaient été fixés à vingt jours; je ne tardai pas à découvrir que le paquebot à vapeur *le Francesco* en serait quitte pour seize, bien qu'il fût entré le même jour que nous au lazaret, venant de Constantinople. Il portait à son bord le prince royal de Bavière. Mais cela ne faisait rien, ou du moins ne devait rien faire à la question, et je me croyais en droit de réclamer l'égalité devant la loi comme elle existe devant la peste. J'adressai donc au gouverneur une pétition motivée où j'exposais : 1°. que le navire *la Buona Fama* avait, le 17 juin, quitté l'Égypte où, depuis plusieurs années, il n'y

avait point eu apparence de contagion ; qu'il était resté vingt-huit jours en mer sans toucher terre ni faire aucune rencontre, et que ces vingt-huit jours de séquestre joints aux vingt autres que nous avions maintenant à subir composaient un total de quarante-huit jours ; 2°. que *le Francesco* était parti le 25 juin (huit jours plus tard que nous) de Constantinople où l'épidémie exerçait ses ravages ; qu'il avait relâché en Grèce (contact suspect), et que pourtant on m'assurait, ce que je ne pouvais croire, qu'il sortirait du lazaret quatre jours avant nous. Conclusion : je demandais, puisque les deux bâtiments étaient entrés à Malte le même jour 15 juillet, que la même quarantaine leur fût appliquée, afin de pouvoir profiter, pour me rendre à Naples, du retour dudit *Francesco*.

A cela la commission sanitaire me répondit par la lettre qui, en cette rencontre comme en bien d'autres, tua l'esprit. On m'opposa que les provenances de la Grèce n'étaient assujetties qu'à seize jours, et que *le Francesco* venait de Grèce en dernier lieu ; conséquemment ce bâtiment, parti le 25 juin de Constantinople où régnait la peste, dut entrer en libre pratique à Malte avant les passagers de *la Buona Fama* partis le 17 juin d'Alexandrie où la santé était parfaite, et qui restèrent pendant quarante-huit jours, tant en mer que sur terre, privés de tout contact avec le prochain. Pour con-

solation , le 30 juillet, nous entendimes de notre retraite les violons de la fête que l'on donnait au prince royal de Bavière à sa sortie du lazaret, et le lendemain *le Francesco* partait pour Naples, où, pour avoir manqué de deux jours cette occasion, nous ne pûmes arriver que trois semaines après. Évidemment il est absurde de ne pas compter comme quarantaine le temps qu'un pauvre voyageur a passé à ne voir que le ciel et l'eau, et vingt-huit jours de vent contraire auraient dû suffire à ma purification; du reste, nous fûmes commodément au lazaret, où rien ne nous manqua que la liberté; j'ajouterais bien: et l'égalité, si ce n'était de la rancune.

20 *Juillet*. Nous jouissons d'une belle vue sur le port de Marsamusciat. On a construit dans les rochers qui l'encaissent, du côté de la ville, une petite chapelle précisément en face de notre domicile; le dimanche on ouvre sur une rive la porte de la chapelle, sur l'autre les fenêtres de notre chambre, et à travers le bras de mer qui nous sépare nous entendons, ou du moins nous voyons la messe. Tous les soirs je sors en canot, et je me promène dans l'enceinte de la quarantaine. Aujourd'hui, par grâce spéciale, on nous a permis d'en franchir les limites, sous la responsabilité d'un garde de la santé qui monte à notre bord. Nous passons devant le fort Manoël, construit pendant le magistral de dom Manoël de Villhena, au temps où Vertot écrivait son histoire.

Pour tâter l'érudition de notre garde je lui demande quelle est la figure en bronze que j'aperçois au-dessus de la porte. Il me répond que c'est la statue du gouvernement. Nous nous arrêtons devant la dernière fortification élevée dans l'île du temps des Chevaliers. Elle est l'ouvrage du commandeur Touzard qui prit du service dans nos armées. Je me souviens d'avoir joué des proverbes en 1804 avec lui et son frère . Six ans après, je le retrouvai au milieu des flammes où périt sa femme, à la funeste fête du prince de Schwartzenberg. Nous pénétrons dans le grand port où, le livre en main, je me plais à reconnaître les divers lieux mentionnés dans le

• Ce frère était manchot. Il racontait très-plaisamment la perte de son bras à je ne sais quelle bataille, et son chagrin de ne plus pouvoir se faire la barbe. La première fois qu'il fut question de le raser, le frater voulait lui mettre le doigt dans la bouche pour faire bosse. M. Touzard s'opposant formellement à cette introduction et serrant les dents, le barbier, qui connaissait bien le caractère jovial de sa nouvelle pratique, commença une histoire bouffonne. Le bon M. Touzard, oubliant et son bras coupé et ses dents serrées, partit d'un éclat de rire qui lui fit ouvrir la bouche toute grande, et le barbier, profitant traîtreusement de cette ouverture pour y fourrer son pouce jusqu'à la garde, rasa ainsi d'autorité le pauvre manchot. Il n'y avait rien de gai comme de l'entendre faire ce récit. Je n'ai pas revu cet aimable homme depuis son départ pour les États-Unis où on l'envoya avec une mission. Il riait beaucoup de l'expression impropre dont s'était servi le *Moniteur*, qui, après avoir rapporté sa nomination, ajoutait que la négociation dont il s'agissait ne pouvait être remise en de meilleures mains.

récit du siège, le fort Saint-Ange, qui défendait l'entrée du Borgo qui était alors la ville, l'île de la Sangle couverte par le fort Saint-Michel et les rochers de Coradin, au pied desquels est maintenant établie la quarantaine des vaisseaux de guerre. L'intérieur du grand port présente cinq golfes étroits et profonds, disposés à l'œil comme les cinq doigts de la main légèrement écartés. Le fort Saint-Ange est garni de quatre étages de batteries dont la première est à fleur d'eau, son aspect est formidable ; mais le fort Saint-Elme attira surtout mon attention. Ce fut là que les plus grands efforts furent faits de part et d'autre lors du siège. Il ne resta aux Turcs, après s'en être emparés, qu'un monceau de cadavres sur un monceau de décombres ; tous ses défenseurs se firent tuer. Le fort Saint-Elme occupe la pointe du mont Gebel-el-ras, en français : mont Dominateur. Vertot écrit ce nom *Scébéras*, ce qui rend difficile d'en reconnaître l'origine. Cette longue montagne péninsulaire a la forme d'un fer à cheval, dont l'intérieur est rempli par la ville actuelle, la cité Vallette, bâtie après le siège, ainsi que son faubourg, la Floriana.

Nos deux compagnons s'embarquèrent le 31 juillet pour retourner en Angleterre ; nous les regretâmes. Cette association nous avait été agréable. En les reconduisant de l'œil et de la voix, et en suivant dans l'air la fumée qui allait leur servir de

voile à travers les colonnes d'Hercule, je m'extasiais sur cette étonnante découverte qui, substituant une action toujours égale et soutenue à celle du plus mobile des moteurs, donne le moyen de se rendre à jour fixe d'un point du globe à l'autre, aussi exactement que pourrait le faire une malle-poste par la voie de terre. Certes, l'admiration que les anciens nous inspirent quand nous contemplons les chefs-d'œuvre de leurs arts, ils l'éprouveraient à leur tour et au plus haut degré, s'ils étaient témoins de nos progrès dans les sciences. Et que penserait Archimède s'il voyait cette mer de Sicile sillonnée par des galères sans rames et sans voiles, maîtresse de trois éléments à la fois, et dominant par le feu la double inconstance des flots et des vents !

CLXI.

SÉJOUR A MALTE.

2 août 1833.

Liberté ! liberté ! ces mots de tous côtés
De chambrée en chambrée ont été répétés.

Nos liens sont rompus. Les portes du lazaret sont ouvertes et les oiseaux peuvent s'envoler. Je repris le frac ; je déposai le jubé et le dolman. En revanche, j'arborai la croix, cette croix de Saint-Jean qui, pour me servir d'une expression du jour, aurait hurlé de se trouver sur un habit turc ; c'était ici ou jamais que je devais m'en parer ; dans cette Malte à laquelle, dès mon berceau, j'avais été destiné, où ma vie se fût écoulée sans la révolution qui a déplacé tant d'existences. Je fis en gémissant le sacrifice de ma barbe, alors âgée de plus d'un an. Elle était d'une beauté singulière. Elle avait attiré l'attention de Méhémet Ali ; elle avait mérité les compliments de ses pachas et de ses mahmours. Malte devait encore recueillir cette dépouille turque. Le canot nous transporta rapidement à la barrière de la quarantaine. Je vis du monde aux fenêtres ; j'entendis rouler des voitures ; pour le coup, j'étais bien en Europe. Ma première visite fut pour M. Miège, notre consul, dont les livres n'avaient pas peu contribué à

adoucir ma captivité. Il nous mena chez le gouverneur, qui commença par s'excuser obligeamment de la rigueur des lois quarantainaires. Je mis un peu de malice à le remercier de m'avoir évité la traversée de Malte à Naples sur le *Francesco*, convaincu, ajoutai-je, que ce bâtiment apportait la peste, chargé comme il l'était de tapis et de tissus du Levant. Cette dernière circonstance était exacte. Sir Frederick Ponsomby occupe le palais des grands-maitres, encore rempli de leurs portraits. La salle d'armes nous parut remarquable par le goût qui a présidé à sa décoration. Ses murs sont tapissés de fusils artistement disposés. Au-dessus règne une large frise de cuirasses. De longues piques figurent les cannelures de deux rangs de colonnes, et les chapiteaux sont formés d'un cercle de pistolets aux pommeaux recourbés et d'un faisceau de fers de hallebardes groupés en gerbes. Un beau portrait du grand-maitre de Vignacourt orne le fond de cette galerie. A la bibliothèque, nous vîmes quelques fragments d'antiquités. J'y cherchais les anciennes archives. Le peu qu'on m'en montra est fort en désordre, et on me dit que la plus grande partie avait disparu lors des deux invasions française et anglaise. Je retrouvai à Malte un monument vivant de l'ordre et le seul qui soit demeuré sur place. Le chevalier de Greiche avait commencé par être page du grand-maitre Pinto ; lors de la capitulation, il n'a pas voulu quitter l'île

où son existence lui semblait attachée ; il avait intimement connu mon oncle , des vertus et de la piété duquel il se plut à m'entretenir , et il me montra la maison où il faisait sa demeure. Elle était voisine de l'auberge de France ; on donnait ce nom d'auberge , qui leur est resté , à de vastes hôtels où chaque langue séparément logeait ses chevaliers. C'était de là que mon bon oncle était parti après la capitulation pour retourner en France , où il avait résidé précédemment comme procureur-général de l'ordre jusqu'à la révolution qui l'en avait chassé et qui venait encore le poursuivre à Malte. Les mémoires de M. Hue font connaître son dévouement à la famille royale et les services qu'il lui rendit. Doué d'une force d'âme remarquable , il la conserva au milieu de toutes les vicissitudes politiques. La religion le soutint quand la religion même semblait perdue. Jamais un murmure , jamais une plainte , et sa résignation , qui n'allait pas à moins qu'à la plus complète abnégation et presque jusqu'au fatalisme , était quelquefois plaisante quand elle n'était pas sublime. Peu après son retour à Paris , il rencontra Charles de Lameth qu'il n'avait point revu depuis l'Assemblée constituante. Leurs opinions différaient tellement alors que Charles de Lameth éprouva de l'embarras en le retrouvant après tant de crimes et de malheurs ; il crut devoir commencer quelques mots d'apologie , mais mon oncle l'interrompit , et , lui serrant la

main : « Votre conduite, lui dit-il, a été ce qu'elle devait être, et tout autre et moi-même à votre place n'aurions pu agir autrement. » Charles de Lameth, qui était bien loin de s'attendre à un pareil accueil, à la fois surpris et flatté, assura le commandeur que rien ne pouvait lui être plus sensible que son approbation, et qu'elle l'affermissait dans la pensée que, quelque déplorables qu'eussent été les suites de la révolution, il n'avait rien à se reprocher, ayant suivi la ligne que ses convictions lui traçaient. « Oui, vous l'avez suivie, reprit mon oncle, suivant de son côté son idée. Vous avez secondé les vues de la Providence et accompli votre mission ; il faut être aveugle pour ne point voir que la royauté devait périr par les rois, la noblesse par les nobles, de même que ce sont les chevaliers de Malte qui viennent de détruire leur ordre. La mesure était comblée, la miséricorde lassée. L'esprit de vertige devait se répandre sur notre pauvre pays, et Dieu devait à sa justice de nous infliger la révolution pour digne complément du XVIII^e siècle. » M. de Lameth, qui commençait à comprendre, voulait tourner court à la conversation, mais mon oncle le tenant toujours par la main : « Oui, mon cher cousin, vous et quelques autres des nôtres, que Dieu avait choisis pour les ministres de sa colère, avez, je le répète, rempli ses intentions, rempli à la rigueur ; vous avez perdu la France. L'ange exterminateur

est l'envoyé de Dieu comme l'ange de paix , et vous n'étiez que des instruments dans sa main , de ces vases qui n'ont pas le droit de résister au potier qui les façonne pour tel ou tel usage. Comme vous , j'ai marché dans la voie qui m'était assignée , mais je rends grâce , toujours grâce , puisque , plus heureux que vous , il m'a été permis d'être du nombre des persécutés. » On peut se faire une idée du désappointement de Charles de Lameth en entendant cette tirade débitée d'un ton simple , par un homme qui n'avait pas plus le projet d'être plaisant que celui d'offenser personne. C'est lui-même qui me l'a raconté , et ce n'est pas le moins drôle de l'histoire.

Je fus avec le chevalier de Greiche à la promenade publique. Elle jouit d'une belle vue sur le grand port , mais elle est singulièrement rétrécie par les monuments funéraires , la plupart de mauvais goût , qu'on y a érigés ; encore quelques tombeaux , et les morts auront achevé d'expulser les vivants. Les jeunes officiers anglais se promenaient en veste blanche. Je dinai avec plusieurs d'entre eux. Ce jour-là et les suivants je retrouvai non seulement le confortable , mais le luxe ; j'en repris très-vite , trop vite même l'habitude. J'aurais tant donné naguère pour un verre d'eau fraîche , et je ne fus pas trois jours sans voir couler avec insouciance les flots de vin de Champagne. Ah ! l'assaisonnement des Spartiates ! nos cuisiniers , tout habiles qu'ils sont , ne le

remplaceront pas. Cependant je ne nierai point que j'eus du plaisir à manger autre chose que des poules et du riz, à boire à la glace sous le soleil de Malte, et surtout à voir une maîtresse de maison faire les honneurs de la table. La conversation fut aussi tout autre qu'avec nos Turcs et nos Arabes; on me demanda si j'avais lu les journaux du matin, si j'avais des nouvelles de Paris. On me parla de Rome et du dernier conclave auquel j'avais assisté, et où nos convives luthériens prétendaient que le Saint-Esprit avait adopté le principe de non-intervention. On finit par me prier de raconter l'assassinat de M. Fualdès, et on apprit avec intérêt que je m'étais vu moi-même, en 1818, modelé en cire chez Curtius, et à la foire de Beaucaire, revêtu d'un habit de velours noir avec des brandebourgs et des crevés de satin blanc, à l'espagnole. Cela parut plus curieux qu'un voyage en Syrie, et je dois dire qu'on me questionna bien moins sur Jérusalem que sur madame Manson.

Le 3 août, de grand matin, je montai dans une voiture, non sans me récrier sur la commodité de cette invention, qui depuis quatorze mois m'était devenue étrangère; nous parcourûmes les caseaux, c'est le nom qu'on donne aux villages; le sol me parut d'une fécondité prodigieuse. On a vu le blé rapporter jusqu'à soixante-quatre fois sa semence, et seize pour un sont le minimum d'une récolte. Chez moi, dans les plaines du Santerre, nous sommes

bien satisfaits quand nous obtenons dix. Cependant partout ici on voit le roc à la surface, et la terre végétale n'est que la poussière de la pierre broyée par la pioche et la bêche. Cette pierre de Malte, qui se prête si bien à la culture, n'est pas moins propre à la sculpture par sa blancheur et par la finesse de son grain. J'en achetai plusieurs ouvrages dont le prix est très-modéré, parce que la matière est pour rien et qu'on ne paie que la main-d'œuvre qui elle-même est à bon compte. On peut se procurer ainsi de grandes coupes copiées sur les plus beaux modèles. On en embarque pour l'Angleterre. C'est un décor de bon goût et très-économique pour des vestibules et des salles à manger. Je vis des candélabres hauts de trois à quatre pieds, qui ne coûtaient pas plus de deux guinées la paire. Je reviens à ma promenade en voiture, qui m'amusa comme un enfant, et autant pour la voiture que pour ce que je vis. Ainsi que je l'ai dit, le sol de l'île n'est que pierre et les arbres n'y sont guère moins rares que l'eau. Je rencontrai peu d'orangers, mais leurs produits sont abondants; l'Angleterre seule en profite. Il ne faut pas croire aux oranges de Malte, en France. Les rivages qui s'étendaient à ma droite m'apparaissaient dentelés comme une scie; ce n'est qu'une suite de cales étroites profondément entaillées. J'arrivai à celle de Saint-Paul après avoir passé le vallon des salines. Ce fut là que l'apôtre des Gentils échappa



à la furie de flots et à la morsure de la vipère. On montre dans les environs l'emplacement de la maison de Publius, qui, le premier dans l'île, se convertit à la foi chrétienne. Un petit fort protégé l'entrée de la cale de Saint-Paul (N° 159); plus loin nous traversâmes une belle pépinière de mûriers. Nous découvrions devant nous l'île de Cumin, et au-dessus celle du Goze. La mer houleuse, et dont les vagues en ce moment semblaient comme autant de toisons flottantes, lançait au loin son écume. Nous descendîmes de voiture pour gagner la grotte de Calypso, de l'authenticité de laquelle je suis décidé à ne pas douter. Je conviens que rien n'y trahit la déesse, que les fontaines sont taries, le cep de vigne vendangé jusqu'aux racines, et que la plus simple mortelle pourrait s'y croire mal logée; mais je trouvai doux d'y relire les pages fleuries de Fénelon, couché sur une botte de roseaux au fond de cette étroite cavité, tandis que la canicule versait ses feux les plus dévorants sur les rochers nus et blancs qui m'entouraient. J'ai vu la terre des Cyclopes, la côte inhospitalière des Lestrigons; j'ai suivi la courbe gracieuse que décrit dans la mer de Tyrhène le promontoire de Circé, en s'éloignant de l'antique Auxur et des rivages de Terracine. J'ai visité l'île des Phéaciens et celle d'Ithaque. J'ai cherché, son histoire à la main, les traces du héros d'Homère. Moins éprouvé qu'Ulysse, mon Odyssée;



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



moi va se terminer à la grotte de Calypso ; ce sera mon dernier croquis (N° 160). Grâce au Ciel, la vengeance de Junon ne me poursuit pas sur les flots, et je suis resté en bons rapports avec tous les dieux de l'Olympe. Naguère je saluais le vieux Jupiter en passant près de son berceau. Bacchus préside aux bons diners que me donnent les Anglais. J'ai été plein d'égards pour Vénus... Mais c'est assez ; je ne sais où me mènerait cette allocution païenne, et je suis un peu honteux qu'elle m'ait été inspirée si près du naufrage de saint Paul.

CLXII.

SUITE DU SÉJOUR A MALTE.

En retournant à la cité Valette, je remarquai sculptées dans les murs d'un bastion les armes du grand-maitre Perellos, du grand-prieur de Vendôme, et d'un autre dignitaire. On rencontre encore en parcourant la campagne quelques-uns de ces vieux écussons ; mais j'en ai vainement cherché sur les monuments de la ville. Le fanatisme anti-religieux et l'orgueil anti-noble se sont empressés de les faire disparaître lors de notre courte domination. A mon sens, c'est pauvrement user de la conquête ; il est triste d'être obligé de reconnaître que les Turcs à Rhodes ont plus respecté la croix et les souvenirs de

la gloire française que ne l'ont fait, à Malte, les Français eux-mêmes, et, à voir les armoiries de l'ordre et de sa vaillante milice, ornant encore des habitations musulmanes, tandis qu'ici toute sculpture de ce genre a été indignement brisée, le voyageur, qui vient de visiter les deux villes, pourrait croire qu'il a pris l'une pour l'autre, que c'est Malte qui a été la proie des Infidèles, et que Rhodes est demeurée la cité catholique du moyen-âge.

Nous fûmes dîner à Saint-Antonio chez le gouverneur. Cette maison de campagne du grand-maitre de Rohan a été agrandie et fort embellie; des eaux courantes y sont apportées par les mêmes aqueducs qui fournissent la cité Valette; les allées du parc sont carrelées en dalles symétriques et ombragées par les rameaux pleureurs du poivrier, qui remplacent ici la chevelure du saule. Les plantes de l'Inde importées par le bailli de Suffren se marient à nos fleurs d'Europe; l'intérieur est élégant, et les honneurs nous en furent parfaitement faits par lady Émilie Ponsonby. Les officiers avaient quitté la veste blanche, ils portaient l'uniforme, mais entièrement déboutonné, et en dessous la chemise sans gilet. Près de ce lieu de plaisance, je fus explorer la cité noble, ancienne capitale de l'île; je me flattais, mais vainement, d'y rencontrer quelques constructions sarrasines. Je visitai une église avec une grotte qui porte le nom de Saint-Paul, et les Catacombes, anciennes

carrières où l'on aperçoit de nombreuses traces de sépultures, mais qui sont peu de chose quand on les compare à celles de Rome et de Naples.

Dans l'intérêt des arts et du pittoresque, les chevaliers sont venus à Malte un grand siècle trop tard; au moyen-âge, le curieux mélange de leurs habitudes monastiques et guerrières se fût certainement retrouvé empreint dans leurs monuments, car l'architecture est l'expression des mœurs de chaque époque; depuis, la caserne a envahi le cloître. L'éloge qu'on peut faire de la cité Valette, c'est qu'elle est blanche; la belle qualité de la pierre employée dans les constructions leur donne un aspect de gaité et de propreté : cela est agréable pour l'habitant et plaît au plus grand nombre des voyageurs. On se promène dans des rues droites, et les maisons qui les bordent présentent sur deux lignes cette uniformité insipide, caractère, si c'en est un, de l'architecture du XVIII^e siècle, je dirais bien du XIX^e, au moins jusqu'à présent¹. On m'avait recommandé un palais appartenant à la famille Parisi; le genre d'intérêt qu'il peut inspirer n'a rien de commun avec l'art, mais c'est une illustration d'avoir servi de quartier général à Napoléon.

¹ J'écrivais en 1833, et j'étais absent de France depuis trois ans; il ne serait pas juste de nier la tendance à l'amélioration qui se manifeste depuis cette époque.

L'église Saint-Jean a échappé aux dévastations révolutionnaires ; chacune des dalles qui forment son pavé couvre une tombe , et les armoiries du défunt sont représentées en pierres de couleur incrustées dans le marbre. Florence même n'offre rien de plus riche. J'avais un peu de cendre à revendiquer dans ce glorieux cimetière. Un de mes grands oncles figure dans le martyrologe de l'ordre , et fut tué sur sa galère en 1543. Le frère de sa mère , Jean d'Aumale , avait épousé la nièce de Villiers de l'Île-Adam. Dans les chapelles qui environnent la nef et qui dépendaient des différentes langues , on trouve les tombeaux de chacun des grands-maitres qui leur ont appartenu. Le buste du grand-maitre de Rohan , en cuirasse et en perruque retapée , s'élève au-dessus d'un monument revêtu de marbres antiques ; à ses pieds une inscription nous apprend que là repose M^{lle} de Miniac-Rohan , ce qui peut-être a déjà fait faire aux lecteurs des deux épitaphes des jugements téméraires. J'ignore ce que c'est que les Miniac-Rohan. On m'a dit qu'une dame , qui portait ce nom et dont la fille était morte à Malte , avait obtenu la permission de la faire enterrer près du grand-maitre , et je ne doute pas que les cicerone ne disent un jour : « *Signori, ecco il padre e la figlia.* » Dans une chapelle souterraine, sous le maitre autel, se rencontrent les deux plus précieux mausolées que renferme la basilique : on y voit La Valette auprès de l'Île-

Adam. Ils dorment couchés sur leur tombe , Villiers dans sa longue robe , La Valette dans sa cuirasse. On me montra les clefs de Rhodes que le premier avait emportées avec lui. C'est dans la chapelle de l'oratoire que s'assemblait le chapitre pour l'élection des grands-maitres. J'y admirai le tableau du Caravage, représentant la décollation de Saint Jean , ou , pour parler plus justement , le moment qui la précède , celui où le saint renversé , le front dans la poussière , attend le coup mortel. Il y a une grande énergie dans l'action du bourreau et dans la pose du geôlier. Tout ici inspire l'effroi , mais l'effroi sans l'horreur. Le glaive va tomber , mais pas une goutte de sang n'a encore coulé , et voilà comme le goût sait exploiter la terreur. Il n'a pas besoin pour émouvoir de faire nager une tête dans du sang. Cette belle peinture est en mauvais état , et en reculant plus longtemps sa restauration elle aura doublement à souffrir du mal et du remède. C'est en tardant trop à rentoiler des tableaux des grands maitres qu'on a été forcé ensuite de les repeindre , et que des Raphaël sont devenus des Camucini.

CLXIII.

TRAJET DE MALTE A L'ITALIE.

DANS nos longs diners à l'anglaise je cherchais à diriger la conversation sur l'état ancien de l'île et son gouvernement. Souvent j'entendis parler de ce traité honteux par lequel l'ordre fut rayé du tableau des puissances européennes, justement sept siècles après la prise de Jérusalem qui avait été l'origine de sa fondation. Bonaparte ne voulut pas voir qu'il allait enrichir les ennemis de la France d'une conquête faite sur des gens qui ne pouvaient lui nuire, et que leur institution même vouait à la neutralité dans la grande collision qui, en ce moment, tenait l'Europe en suspens; il travailla pour l'Angleterre. Le grand-maitre, de son côté, montra la plus fatale impéritie, et aussi peu de prévoyance dans la préparation de ses moyens de résistance que ses adversaires dans leur agression; heureux encore pour la mémoire du bailli de Hompesch si l'histoire ne l'accuse que d'incapacité.

Le gouverneur avait eu l'obligeance de m'offrir son yacht, mais discrètement je préfèrai un spero-naro qui partait le 5 au soir pour Messine. Nous dinâmes ce dernier jour chez l'aimable et cordial

M. Nugent, où j'eus le plaisir de faire connaissance avec M. Freire, ancien ambassadeur en Espagne, et son agréable nièce, miss Bleig, compagne de ma femme au couvent des Anglaises à Paris. On me fit boire amplement à sa santé; il était temps que je m'embarquasse si je voulais garder ma tête; j'avais perdu l'habitude du vin, et depuis longtemps la limonade avait été ma boisson la plus généreuse. En quittant toute cette bonne compagnie, je m'endormis dans ma barque au mugissement du flot qui s'engouffre dans la caverne située à la pointe du promontoire de Gebel-el-ras. Le vent de terre ne tarda pas à se lever. Nous laissâmes derrière nous le lazaret où la veille j'avais été dire un nouvel adieu à M. de Géramb, arrivé d'Alexandrie après vingt-neuf jours de traversée; et bientôt nous nous trouvâmes en pleine mer, après avoir doublé le cap auquel le corsaire Dragut a donné son nom.

Le lendemain mes yeux avaient enfin retrouvé des rivages connus, car pouvais-je avoir oublié Syracuse, ses deux ports et ses latomies, et le roi des volcaus, dont la tête fumante domine si majestueusement sur cette mer! Bientôt la Calabre se déploya lentement devant nous; à ma gauche je reconnaissais Taormina, ses pics hérissés de vieux forts, ses arcades, les gradins du théâtre antique, et à l'envi nous nous écriions : *Italia, Italia!* comme les Troyens. Nous allions la revoir enfin parée de tous ses char-

mes, « la belle indolente, qui appuie sa tête sur les
« Alpes et étend ses pieds vers l'Etna. »

J'appris à Messine la disparition de l'île éphémère que, deux ans avant, j'avais été chercher entre les coteaux vigneux de Marsala et le rocher de Pentellaria. J'avais vécu une heure sur cette terre qui n'était plus. Elle pouvait avoir alors un tiers de lieue de circuit, et déjà plusieurs puissances la convoitaient; mais sortie du sein des tempêtes, enfantée par un volcan, elle est rentrée dans l'abîme qui l'avait vomie. Ah! s'il en pouvait être ainsi de tous les volcans que j'ai laissés en Europe! mais les traces des révolutions ne s'effacent pas si vite, la mer n'est pas là pour tout couvrir, et la terre tremble et retentit longtemps du bruit que font des trônes en s'écroulant.

Je passai entre Charybde et Scylla sans y perdre aucun de mes compagnons. Le prudent Ulysse pourrait aujourd'hui s'y engager en toute sécurité. Ces deux monstres, qui se tenaient jadis en embuscade de chaque côté du détroit pour dévorer les passants, sont devenus très-abordables, et il en est de même des sirènes; on en rencontre en Italie qui chantent bien, et ne sont pas cruelles. Le canal qui sépare Messine de la Calabre est étroit, et les rivages de Sicile semblent s'écarter avec peine de la péninsule de Reggio à laquelle ils furent unis primitivement. Nous nous dirigeons vers Stromboli et son

jet de feu permanent ; nous découvrions toutes les îles Éoliennes semées sur la mer ; mais le roi des vents a cessé d'y faire son séjour , son souffle nous manqua tout à coup. Forcés de recourir à la rame , nous nous rapprochâmes du Pizzo où le roi Murat mourut en soldat , et nous côtoyâmes la Calabre jusqu'à la baie sanctifiée de Paula.

Nous n'avancions que *poco a poco* ; le grand niveau du calme plat avait passé sur la mer qu'aucun repli ne ridait. Le pilote mettait de l'amour-propre à me rappeler qu'en sortant de Messine il avait prédit que nous pourrions être huit jours dans un trajet qu'en 1831 j'avais fait en moins de vingt heures. Il était passablement maladroit , notre pilote , et il concourait de son mieux à l'accomplissement de sa prophétie. Enfin nous nous trouvâmes , le 16 août , dans le golfe de Salerne , et calculant que , d'après le vent contraire , il faudrait encore plus d'un jour à notre léger speronaro (on est convenu de leur donner cette épithète , même quand ils sont à l'ancre) pour doubler le cap de la Campanilla , je me fis descendre à Pausitana , décidé à gagner Naples par Vietri. Je pensais aborder sans difficulté , mais les choses ne se passent pas ainsi en pays civilisé : il nous fallut compter avec la *sanita* , la *polizia* , la *doggana* , et *cætera*. Nous vîmes sous un hangar des caisses de marchandises que les douaniers retournaient dans tous les sens , et pour leur éducation je

leur dis comment j'avais vu s'y prendre certains smogleurs des côtes de la Manche pour introduire leur contrebande en Angleterre. Habités de longue main aux façons de faire méthodiques des douaniers du port où ils débarquaient, ils se présentaient avec leurs marchandises à une heure assez avancée de la soirée pour être sûrs qu'on n'aurait pas le temps de tout fouiller ; les dernières caisses, celles qu'ils avaient placées en dessous, étaient pleines d'objets prohibés. La nuit arrivait, une portion seulement se trouvait visitée, on remettait le reste au lendemain, et les douaniers sortaient du magasin après en avoir soigneusement fermé la porte. Mais pendant l'inspection un des smogleurs s'était caché dans l'intérieur, ce qui lui était facile au milieu des tonnes et des ballots, et s'étant ainsi fait enfermer, il employait sa nuit à déplacer les caisses, transportant celles qui restaient à voir dans le tas de celles déjà vues, et les substituant les unes aux autres, en sorte que le lendemain les agents du fisc reprenant leur besogne où ils l'avaient laissée, revisitaient précisément les marchandises de la veille. Les doganieri de Pausitana qui trouvèrent ce tour-là bon à connaître, se montrèrent assez faciles à notre égard. Après m'être mis en règle avec toutes les polices, je laissai notre pilote de malheur continuer sa route avec le gros bagage, et prenant une barchetta et trois rameurs, nous côtoyâmes rapidement cette plage de

verdure ou Rettica et Préana s'élèvent en riants amphithéâtres ; nous tournâmes la pointe de Conca , et nous fûmes nous reposer délicieusement dans la grotte des capucins d'Amalfi.

CLXIV.

ARRIVÉE A NAPLES.

QUEL contraste avec ces solitudes de l'Orient, où les lettres d'outre mer s'égarèrent à notre poursuite et nous parvenaient laborieusement à six mois de date , où plus un pigeon d'Alep n'offre au voyageur le secours de son aile pour porter à ses amis un mot d'affection et d'espoir ! aujourd'hui à peine avions-nous touché l'Italie, et déjà je reçois des nouvelles des miens. Le patron de la Locanda, ce bienfaisant aubergiste, m'en apporte sans s'en douter ; je les trouve inscrites sur le livre des voyageurs. Mon vieil ami a passé tel jour, mes belles-sœurs tel autre, et les cicerone d'Amalfi me montrent leurs signatures sur des certificats. Un de ces honnêtes gens me communiqua ingénument le *satisfecit* par lequel un jeune voyageur, rendant justice à son intelligence, déclare que Lorenzo s'entend également bien à faire trouver aux curieux *antiche medaglie e giovine ragazze*.

Nous laissâmes passer la chaleur de midi étendus

dans l'ancien enclos des religieux. Comme on paresse doucement sur tout ce littoral de Naples ! Comme le va-et-vient de la vague est gracieux à voir se succéder dans la petite baie qui sépare à peine Amalfi d'Attrani. Si je ne craignais le rabâchage , je me laisserais aller au plaisir de décrire cette nature enchantée ; mais tout cela a été dit , redit , en prose , en vers , cent fois , mille fois !

Arrivés le soir à Vietri , nous changeâmes d'allure et primes la voie de terre pour gagner Castellamare. Je fis avec les carriboli de Vietri une connaissance que je ne serai pas pressé de renouveler. Nous fûmes rudement cahotés , et je regrettai plus d'une fois le calme plat de nos nuits précédentes. Nous traversâmes la Cava , puis Nocera , où brûlait un grand feu de paille que nous primes de loin pour le Vésuve. La Montagne , comme on l'appelle , gardait en ce moment un silence qui pouvait passer pour une menace ; elle l'avait rompu peu de jours avant , et l'explosion avait été terrible. On avait cru à Naples que c'en était fait du globe terrestre , qu'on touchait à *l'ultimo giorno* ; malgré la paresse indigène , beaucoup de gens parlaient de déloger , et *Pulchinello* avait annoncé le projet , si le monde finissait , de se retirer en Chine. Depuis , le volcan dissimulait , et cette nuit Pompeïa dormait tranquille au pied de son ennemi. La lune frappait sur ses théâtres quand nous passâmes le long du quartier des soldats , et nous

n'arrivâmes à notre gîte qu'assez avant dans la nuit. A mon réveil mes yeux s'ouvraient sur le plus beau des golfes, et changeant le proverbe par une légère variante, je m'écriais : « Vedere Napoli, poi vivere. »

Je fis le soir une longue pause à Pompeïa; je ne disconviendrai pas que les proportions de ses temples et de ses tombeaux me parurent un peu maigres après Karnac et les Pyramides; Ma, che gusto! Les fresques dont pour la plupart l'exécution, il faut bien l'avouer, ne s'élève guère au-dessus de ces papiers peints dont les héros et les dieux tapissent nos cafés de province, ont le genre de mérite propre aux ouvrages des anciens, de la grâce sans manière. Je retrouvai entièrement découverte la fameuse mosaïque de la maison du Faune, qui, sans contredit, est la perfection de l'art en son genre; il serait curieux d'évaluer ce que coûterait aujourd'hui un pareil pavé à faire exécuter avec des matériaux de cette finesse.

A Naples je revis les Studii et le théâtre, c'était tout ce que je venais y chercher dans cette saison sous le feu de l'été; car pour le charme de la promenade et celui de la conversation, il n'aurait pas fallu quitter les ombrages de Castellamare et la loggia de la villa Acton, où j'avais laissé M. et M^{me} de Mun; mais j'avouerai que je mourais d'envie d'entendre chanter. Sevré depuis quinze mois de toute harmonie, ce jeûne m'avait affamé. J'étais excédé

des glapissements grecs et turcs et de tout ce qu'en Orient on croit être de la musique. Je me souviens qu'à Missolonghi j'avais fort déjoué Démétrius qui, depuis une heure, beuglait à mes oreilles ce qu'il appelait un chant national, pensant me charmer. « Mon cher, lui disais-je, vous pouvez continuer tant que vous voudrez, car je n'aime pas la musique; si je l'aimais ce serait différent; alors je vous engagerais à ne pas chanter. » J'assistai au théâtre de Saint-Charles, à la représentation des *Capulets* et des *Montaigus*, qui me plurent moins que l'ancien *Roméo* qui m'avait tant charmé jadis au théâtre des Tuileries; j'y étais le jour où Napoléon, dans un accès de mélomanie, envoya au fameux soprano Crescentini, qui s'était surpassé, l'ordre de la Couronne de fer. *Per la sua ferita*, remarquait malignement sa Juliette, la Grassini. Pauvre Crescentini! Par une singulière rencontre, dans le moment où je pensais à son timbre argentin et à l'expression douloureuse de son chant, je le reconnus dans une loge, écoutant comme moi l'opéra de *Donizetti*. Son beau talent a passé comme tant d'autres gloires secondaires de cette grande époque. Mis à la retraite, il se repose à Naples sur ses lauriers, la Grassini ajouterait et sur ses blessures; ainsi que moi tout à l'heure, il plaint le présent, vante le passé, et dans ce passé n'oublie pas Crescentini. Il s'irrite surtout de voir son emploi devenu féminin, comme dans le

Roméo d'aujourd'hui ; et il disait l'autre soir à la sortie que c'était contre nature de donner des rôles d'hommes à des femmes ! excellent mot de soprano.

Je revis le palais de Chiatamonné avec ses terrasses, ses fleurs et son bosquet de chênes verts , qui semble sortir du sein de la mer ; je fus agréablement surpris d'y rencontrer le prince et la princesse de Bauf..., dont la conduite a été si parfaitement honorable ; ils ne prévoyaient pas alors que je leur ramenait un gendre. Ils sont à la veille de partir pour Prague. Le joli visage de M^{me} de Bauf... me semble encore embelli par le mérite d'une bonne action. Au mois de décembre 1831, j'avais laissé dans ce même palais M^{me} la duchesse de B***. J'y retrouve aujourd'hui la pauvre princesse bien changée ; ma surprise, c'est qu'elle vive après avoir tant souffert. Je revis avec plaisir le comte de L..., et nous parlâmes du passé sans faire de retour sur le présent.

CLX V.

SÉJOUR.

Je n'écris point un voyage à Naples ; trop d'autres l'ont fait, et moi-même je m'en suis occupé lors de mon premier séjour, seulement, par habitude, je continue le journal du pèlerin jusqu'à sa rentrée en France. J'ai fait une longue pause dans une des

églises les plus remarquables de l'Europe par les monuments qu'elle renferme, Saint-Jean-aux-Car-bonari. Il y a là des figures de femmes dont je suis amoureux; heureusement elles représentent des Vertus. En ce moment on peint l'église, on l'ajuste au goût moderne, et le plafond sera certainement d'un beau jaune. Les plus sales maçons se sont emparés de ces précieux tombeaux de la renaissance; ils appuient brutalement les truilles et la boîte à mortier sur le front de marbre de ces gracieuses statues et sur les couvercles des sarcophages. Ce mépris du peuple de tous les pays pour les monuments des arts m'a toujours vivement affecté, mais ici il me froisse plus qu'ailleurs, parce qu'il s'y joint de la part de l'administration une singulière inconséquence. En effet (et certes j'applaudis à ce soin), on conserve religieusement les moindres babioles ramassées à Pompeïa; rien n'échappe aux recherches; on tamise la cendre, on étaie, on soigne chaque débris; et en même temps dans cette église on laisse couvrir d'ordures et mutiler indignement de délicieuses sculptures, des monuments jusqu'à ce jour parfaitement conservés et qui intéressent l'honneur national. Habituellement les manuels composés pour les voyageurs dédaignent de parler des véritables trésors que renferment les églises de Naples; on ne s'attache qu'aux châsses précieuses, à l'or et à l'argent. On s'extasiera aussi sur je ne sais quelle figure envelop-

pée dans un filet , difficulté sottement vaincue ; mais s'il s'agit des mausolées de Sannazar , de Pierre de Tolède et de tant d'autres du Cinque-Cento , à peine y aura-t-il un mot pour eux. Les épithètes d'admirable , de magnifique sont réservées dans les descriptions de Naples pour les Boromini, les Vanvitelli et autres génies de même farine qui , dans le dernier siècle , ont gratté et gâté tant de blocs de marbre en croyant les sculpter. C'est par hasard qu'on découvre dans les basiliques les monuments vraiment remarquables ; personne ne vous les indique , quelquefois même on semble vouloir les cacher , témoin le grand tombeau qui occupe le fond de l'église de Santa-Chiara qu'on a masqué par un autel. A Saint-Janvier on vous mènera dans l'éblouissante chapelle où le miracle suit son cours tous les ans et revient à jour fixe ; mais il faudra que vous cherchiez à vous tout seul la petite église souterraine où la perfection du goût de la renaissance se retrouve dans les figures et les arabesques qui la décorent , et dans le choix et la disposition des marbres dont son pavé est formé. Lors des grandes solennités on couvre tout , colonnes et lambris , avec des pièces d'étoffe bordées d'oripeau. On conçoit que dans nos temples , d'ordinaire si nus , on tapisse d'abjectes murailles ; mais en Italie mettre un fourreau de taffetas à des colonnes de porphyre ou de granit oriental , je me demande si ce ne serait pas pour les con-

server, et c'est la seule manière dont je puis comprendre cette prétendue parure. Je suis entré tout à l'heure dans un joli salon de forme ronde tendu en damas cramoisi et bien garni de girandoles; on y causait, on s'y promenait, de temps en temps on écoutait d'excellents morceaux de musique. En sortant, je me suis aperçu au bénitier que j'avais passé une heure à l'église. D'autres fois vous pourriez vous croire dans une salle d'anatomie: les *ex voto* les plus singuliers tapissent les chapelles; pour les maladies il est assez ordinaire de joindre au tableau qui représente la guérison le dessin de la partie du corps qui s'était trouvée menacée; on n'aperçoit à tous les coins d'autel que des bras, des jambes et des estomacs en cire; un Napolitain, guéri de la colique, fait modeler son ventre et le suspend en trophée. Du reste, tout cela se fait naïvement, avec bonhomie et dans l'effusion de la reconnaissance; quelquefois, si l'on a échappé au fer d'un assassin, un poignard pareillement offert atteste le danger dont la protection de tel ou tel saint vous a préservé; et à ce sujet j'ai été témoin d'un quiproquo qui peut bien ne pas être l'unique en ce genre, et qui prouve avec quelle légèreté certaines opinions se forment et s'accréditent. Un de nos jeunes compatriotes, après avoir traversé l'église, jeté un coup d'œil et fait une question, sans attendre la réponse, m'assurait le soir que c'étaient les meur-

triers qui suspendaient ainsi l'instrument de leur vengeance en action de grâces de ce qu'ils n'avaient pas manqué leur coup ; il préférerait cette explication à l'autre , parce qu'elle était , disait-il , *plus dramatique* , et supposait gratuitement l'assentiment du clergé à un pareil sacrilège.

Les catacombes de Saint-Janvier sont d'immenses palais souterrains où les morts et les vivants ont pu trouver place sans se gêner. L'ancienne Parthénopée est sans doute sortie originairement de ces carrières, et une partie de ses habitants vint plus tard s'y réfugier. De longues files de sépulcres creusés dans le tuf se succèdent par étages. On donne aux diverses allées, dont la plupart des issues sont murées, les noms de Capoue, de Pouzzoles et autres villes avec lesquelles on assure qu'elles communiquaient. L'église est vaste ; quelquefois sur les murs on distingue des incrustations en pierres de couleur, des fragments de mosaïques, et plus souvent des restes de peinture où le goût du dessin n'est pas tellement dégénéré qu'on n'y reconnaisse l'imitation de l'art antique, quoiqu'à une époque de décadence. Ce sont bien les enfants des Grecs de la Campanie qui, devenus chrétiens, tracèrent au plafond, à l'entrée des catacombes, ces figures d'hommes et d'animaux qui ne dépareraient point les chambres de Pompeïa.

J'ai quelques jours à employer avant le départ du bateau à vapeur pour Marseille. Je vais les partager

entre Sorrente et Castellamare. Déjà nous en avons passé deux à Ischia en bonne compagnie. M^{me} de Biron est charmante ; elle réunit l'esprit, la grâce et l'instruction au plus agréable visage. Je crois que je me suis trompé en plaçant à Malte la grotte de Calypso ; l'île d'Ischia ressemble bien plus aux peintures d'Homère et de Fénelon.

Aujourd'hui j'ai voulu retourner à Pausitana , où nous avions débarqué ; mais lorsque arrivés au pied du mont Saint-Angelo , l'*asinayo* m'a parlé d'en entreprendre l'escalade , j'ai laissé tomber ma bride de surprise. Alors , renouvelant directement sa proposition à ma monture , il l'a accompagnée d'un argument *ad asinum* dont celle-ci a senti l'application ; aussitôt elle a commencé à lever ses pieds de devant à la hauteur de ses oreilles , et à monter , en se tenant presque droite , un escalier presque à pic. Je suivais ses mouvements en me portant en avant le plus possible pour ne pas tomber à la renverse. J'eus lieu de reconnaître , dans cette ascension , l'adresse , la patience et l'étonnante solidité des ânes que nous ne savons pas employer en France selon leur mérite. On en tire ici , comme en Égypte , un parti prodigieux , et je dois dire à la louange de l'espèce que j'ai trouvé les mêmes qualités dans tous ceux dont je me suis servi dans les environs de Naples. Toutefois , le baudet d'aujourd'hui méritait la palme. Il montait à l'échelle ; il aurait dansé sur la

corde. Mais voilà assez d'ânerie. En revenant par Sorrente, j'ai rencontré un amusant cicerone. Il était assis à la sortie de Vico. J'étais seul ; j'avais congédié l'âne et l'ânier. « Signou, me crie cet homme avec une voix de *pulcinello*, vous allez vous perdre sans guide ; prenez-moi pour une piastre. — Signou, lui ai je répondu, j'ai pour habitude de me promener comme les chiens, en faisant le double du chemin, et ce matin je me suis mis en route avec le projet de m'égarer. » Un quart d'heure après, je retrouve mon drôle ; il avait pris un raccourci et ramassé en route deux petits garçons. Il m'aborde comme s'il ne m'eût point déjà parlé. « Comment ! excellence, sans un guide dans de pareils chemins ? Prenez au moins un enfant. Tenez, celui-ci vous conduira pour quatre carlins et causera avec vous en route. — J'aime mieux ne pas causer. — Décidément vous voyagez sans conducteur ? — Oui, toujours. — Eh bien ! allez tout droit ; il n'y a pas à vous tromper. » Je m'en doutais bien, et je continuais mon chemin, mais le maître fripon me suivait et me reprit habilement en sous-œuvre. « Signou ? — Eh bien ! quoi ? (je m'étais arrêté un moment devant les deux enfants qui jouaient). — Si votre excellence a quelque argent à mettre en charité, il ne peut être mieux placé. Voilà des pauvres enfants qui viennent de perdre leur père ; des orphelins. » Je m'attendris ; je donne tous les *grains*

qui sonnaient dans ma poche , et , à peine je m'éloignais , j'entends les orphelins qui crient au *birbante* papa! papa! Je me retourne et celui-ci , sans broncher : « Milord , il vous appellent leur père ; ah ! *pudre* Milord ! »

Je riais encore du cicerone de Vico , lorsqu'en traversant Castellamare , j'ai été poursuivi par un mendiant de bonne mine : *la carità! la carità, signou!* Il était d'autant plus sûr de m'atteindre qu'il était à cheval. Pendant près d'un quart d'heure il abusa des avantages que sa position lui donnait sur moi qui cheminais à pied , chargé de livres. Il faut venir en Italie pour voir des cavaliers qui mendent aux piétons. A Tivoli , je me rappelle qu'on me demanda l'aumône par les fenêtres et de tous les étages à la fois.

C'est une chose singulière que l'indifférence du beau monde de Naples pour la belle nature comme pour les beaux-arts. Le prince napolitain ressemble plus qu'on ne croit au gentilhomme arabe. On détérre une mosaïque qui fait l'admiration des artistes et le tourment des savants ; ne pensez pas que , pour la voir , il détourne ses chevaux de leur promenade quotidienne dans Tolède et à Chiaia. Je marchandais tout à l'heure , quelques livres et des gravures , dans le grand magasin , à l'entrée de la Villa-Reale , et je me récriais sur le prix en le comparant à celui qu'on m'aurait demandé en

France, ou même à Milan et à Florence. « Monsieur, me dit le marchand, après avoir un peu contesté, je suis Napolitain, mais, la vérité avant tout, il faut bien que vous sachiez que nous ne peignons, ne gravons, enfin que nous ne publions rien de relatif aux arts que pour vous autres étrangers, et que nous ne faisons un peu de commerce que dans la saison où vous venez à Naples; en voici la preuve »; et il m'offrit son livre de compte, me faisant remarquer la date des achats et le nom des acheteurs. Il y mettait beaucoup de chaleur, et je le laissai aller parce que son émotion, que j'avais excitée d'abord par la contradiction, m'était garant de sa franchise. Je crois que ce marchand était sincère. En effet, qu'ai-je rencontré dans les salles des Studii, à Pompeïa, à Herculaneum, à Poestum? des Français, des Anglais, des Russes, des Allemands. Dans le midi de l'Italie, le citadin semble terré; il ne sort de sa retraite que pour la promenade en voiture et dans les rues. A Rome, j'ai vu la même insouciance pour les arts. On en a le sentiment sans en avoir le goût. Une jeune dame, d'ailleurs spirituelle, m'avoua qu'elle n'était jamais entrée au musée du Vatican; elle ne connaissait Raphaël que de réputation. Enfin il est exact de dire que de toutes les choses qui nous attirent dans le midi de l'Italie, deux seulement semblent n'être pas indifférentes à ses habitants, le soleil et la musique.

CLXVI.

RETOUR EN FRANCE.

LE 31 août, nous sortions du port de Naples sur le bâtiment à vapeur *le Sully*; nous nous faisons une fête de cette traversée : plus d'obstacles, disions-nous, plus de vents contraires; ce n'est pas à la *Buona Fama* que nous avons affaire. Tel jour, à telle heure nous débarquerons à Marseille, ainsi que l'annoncent positivement les affiches. Et voilà bien l'homme, grand enfant, aussi crédule que le petit. Je croyais encore aux programmes, même après celui de l'Hôtel-de-Ville; nous ne tardâmes pas à rencontrer en chemin cette furieuse bourrasque qui se fit sentir le 1^{er} septembre 1833 sur toutes les mers de l'Europe, et qui causa tant de naufrages dans la Manche, tandis que sur la Baltique elle mettait en péril les jours de l'empereur Nicolas. Les vagues inondaient le tillac, la provision de charbon baissait à vue d'œil; enfin, au bout de vingt-quatre heures de tourmente : « Messieurs, nous dit le capitaine, je lutte contre plus fort que moi et mes munitions s'épuisent, tandis que l'ennemi se ravitaille de lui-même; l'entrée du port de Civita-Vecchia est impraticable par un temps pareil; nous n'avons pas d'autre parti à prendre que de retourner à Naples. »

Le mal de mer nous avait tous vaincus , même les plus vieux endurecis. Roger, seul, sur le bâtiment, n'avait pas cessé de boire et de manger. Le prince de Hohenzollern, que sa gaité avait longtemps soutenu, jurait, étendu près de moi sur le pont, qu'à la première langue de terre il ferait débarquer sa voiture et qu'il n'en sortirait plus de sa vie. Pour moi, j'étais démoralisé au point que si le capitaine, au lieu de me parler de battre en retraite, m'eût proposé de me faire jeter à la mer, je crois que pour le moment je n'y aurais pas vu d'objections. Nous adoptâmes donc unanimement ses conclusions; et bientôt tournant de la tête à la queue, et faisant cause commune avec le vent, nous revînmes sur nos pas du train dont on dégringole un escalier qu'on a péniblement monté. Le 2 vers midi nous rentrions honteusement dans le port de Naples où l'on nous donna le bonjour d'Alcmène à Amphitryon.

Le lendemain, nous tentâmes de nouveau la fortune avec moins de défaveur. Nous bordâmes le poétique rivage de la mer Tyrrhénienne, depuis le promontoire de Misène jusqu'à celui de Circé, d'où les échos nous renvoyaient confondues les voix d'Homère et de Virgile.

Le 4 au matin, mes yeux cherchaient à rencontrer dans l'immense horizon le dôme de Saint-Pierre et le mont Soracte. Nous touchâmes à Civita-Vecchia; et en apercevant les hauteurs de Cornetto, je

regrettai que le temps me manquât pour aller revoir Tarquinie et sa nécropole si curieuse, même après les tombes royales de Thèbes et de Béni-Hassan.

A Livourne, nous tombâmes dans ce que ce courtisan de Napoléon appelait si agréablement : un embarras de rois. Notre paquebot se trouva encombré par le comte de Montfort, sa famille, sa suite, et surtout ses quatre voitures. On parle des révolutions de l'Orient; je quittais à peine ses rivages, et déjà sur ceux de notre orageuse Europe, Naples et Livourne venaient d'offrir à mes méditations le spectacle de deux dynasties déchues. Dans cette traversée l'ancien roi de Westphalie se montra populaire avec les passagers et plein de soins pour la princesse son épouse; l'ainé de ses fils, un agréable enfant, me rappela tous les traits de Napoléon.

Bientôt Gênes la superbe nous ouvrit son port; nous visitâmes ses églises, ses palais; celui du marquis de Brignolle, dont j'aurais été charmé de retrouver l'aimable et hospitalier propriétaire absent en ce moment. Les pavés de sa belle demeure sont à refaire, et l'on n'emploie dans les dessins qui les composent que les marbres les plus précieux et les pierres de couleur les plus dures. Voilà du luxe comme je le comprends : la magnificence jointe au goût des arts. Dans le haut de la ville je m'assis sur l'emplacement d'un palais rasé jusqu'à ses fondements; c'était celui de Fiesque. Non loin de là le

palais Doria s'élève dans toute sa pompe. De ces deux monuments, lequel serait aujourd'hui debout si le pied n'eût pas glissé à Fiesque vainqueur? et à quoi tient le succès des conjurations et la durée des palais!

Le 9 septembre au matin, nous découvrions Marseille où *le Sully* était attendu depuis trois jours. J'endossai, les uns sur les autres, mes plus beaux habits turcs pour leur servir de laissez-passer et prévenir toute difficulté avec la douane. En abordant au quai, je retrouvais déjà cet empressement officieux, intéressé et le plus souvent intempestif qui contraste tellement avec l'indifférence orientale. Je n'avais pas, à la lettre, posé le pied à terre, et déjà un décrotteur l'avait saisi et dévoré du zèle de sa profession; il prétendait cirer mes babouches de maroquin jaune. J'étais porteur d'une lettre pour M. Guys, oncle de ceux que j'avais connus en Syrie; j'y fus dans mon costume levantin, qui pensa me faire mettre à la porte. Je me nommai: « Pardon, Monsieur, je vous prenais pour un Grec, me dit M. Guys, en s'excusant de m'avoir reçu comme un chien. » Voilà, il faut bien le reconnaître, la considération dont jouit en général, à tort ou à droit, sur tout le littoral de la Méditerranée, ce peuple de héros où les badauds du libéralisme ne voyaient de si bonne foi naguère que des Aristides et des Épaminondas.

Nous nous arrêta mes une heure à Nîmes. Après l'Italie, la Grèce et l'Égypte, je me sentais encore en fonds de curiosité et d'admiration. Je revis la Maison carrée, ce type de la perfection des arts sous Auguste. La restauration qui en fut faite sous l'administration de M. du Terrage a été dirigée avec goût. Je n'en puis dire autant de celle qu'on opère en ce moment aux Arènes. Sous le gouvernement du juste-milieu ne saurait-on en trouver un entre la barbarie qui démolit les ruines antiques et celle qui les reconstruit ?

A Narbonne je me vis encore entouré de vestiges romains. Beaucoup de fragments sont enchâssés dans les murs à l'entrée de la ville et au palais de justice, entre autres de longues et curieuses inscriptions. Une église que nous visitâmes présente sur les chapiteaux de ses colonnes les sujets les plus bizarres : on voit les péchés capitaux personnifiés et livrés au bras séculier de l'enfer. Le cinquième ne pouvait être plus énergiquement représenté. De pareilles sculptures sont bien singulières à rencontrer devant un autel, et prouvent une grande candeur ou une grande licence.

Le 18 septembre, je goûtais le sensible plaisir de remettre mes neveux bien portants entre les bras de leur mère. Nous n'avions que des grâces à rendre à Dieu. Sans doute le voyage que j'ai si heureusement terminé va devenir plus facile, mais il restera

D'UN VOYAGE EN ORIENT.

561

toujours dangereux. M. Michaud y a perdu un de ses compagnons ; M. et M^{me} de Lamartine pleurent leur fille ; M. Goury, ce jeune architecte, dont la rencontre m'avait été si agréable à Thèbes, vient de mourir avant d'avoir touché le sol de la patrie ; six religieux, de ceux qui s'étaient trouvés avec nous à Jaffa, ont été assassinés près de Chypre par les matelots grecs de leur goëlette. Ma caravane à moi revient au complet. Je le dis encore, je le dis toujours : remercions Dieu !

Depuis que j'ai tracé ces lignes, M. d'Estouilly, que j'avais connu à Rome, est allé mourir à Beyrouth, et le pauvre Christian de Juigné a fini sa trop courte carrière dans un village de la Galilée.

FIN.

www.libtool.com.cn

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LXXVII. Nous allons à Jéricho.....	PAGE 1
LXXVIII. Le Jourdain. — La mer Morte.....	6
LXXIX. Retour à Jéricho par le couvent de Saint-Jean.....	12
LXXX. Fontaine d'Élysée. — Mont de la Quarantaine. — Retour.....	19
LXXXI. Nous levons le plan des murs de Jérusalem.....	25
LXXXII. Béthanie.....	35
LXXXIII. Promenade à mi-chemin de Bethléem.....	40
LXXXIV. Distribution de l'église. — Les douze stations.....	45
LXXXV. Pèlerins arméniens. — La vie des religieux et la nôtre.....	55
LXXXVI. Esprit d'envahissement des Grecs. — Diverses traditions.....	63
LXXXVII. Menace de peste.....	67
LXXXVIII. Incident fâcheux.—Justice qu'on nous rend.	69
LXXXIX. Observations sur quelques passages de Volney.....	76
XC. Mont Sion.....	78
XCI. Église et couvent arméniens.....	86
XCII. Victoire de Konia. — Suite de la description de l'église.....	89

XCIII. Renseignements sur le cours des monnaies.—	
Suite de mon séjour au Saint-Sépulcre. PAGE	
XCIV. Je quitte le Saint-Sépulcre	1
XCV. Course à Bethléem interrompue.....	1
XCVI. Retour à Bethléem.....	1
XCVII. Couvent et église de Bethléem.....	1
XCVIII. Les réservoirs de Salomon. — Divers rensei- gnements.—Départ de Jérusalem.....	1
XCIX. Couvent de Saint-Jean. — La vallée du Téré- binthe.....	1
C. Départ. — Première quarantaine.....	1
CI. Seconde quarantaine.....	1
CII. Course à Lydde.....	1
CIII. Suite du séjour à Rama.....	1
CIV. Jaffa.....	1
CV. Suite du séjour à Jaffa.....	1
CVI. Un mariage grec. — Départ.....	1
CVII. Ascalon.....	1
CVIII. Gaza. — Kanianis.....	1
CIX. Nous entrons en Afrique. — La Quarantaine..	1
CX. Le Désert.....	1
CXI. Tribulations.....	1
CXII. Suite des tribulations.....	2
CXIII. Lac Mensaleh.....	2
CXIV. Gouvernement des mamelucks.....	2
CXV. Damiette.....	2
CXVI. Farescour. — Mansoura.....	2
CXVII. De Mansoura au Kaire.....	2
CXVIII. Le Kaire. — Visite au château.....	2
CXIX. Emplacement de Memphis. — Sakara.....	2
CXX. Pyramides de Djizé.....	2
CXXI. Palais d'Ibrahim. — Mosquées.....	2

TABLE DES MATIÈRES.	565
CXXII. Le vieux Kaire.—Bazar des esclaves. PAGE	270
CXXIII. La ville des tombeaux.....	276
CXXIV. Départ du tapis.....	280
CXXV. Voyage à Suez.....	286
CXXVI. Séjour à Suez.....	293
CXXVII. Retour au Kaire.....	301
CXXVIII. Visite à Abdala-Pacha — M. de Géramb..	310
CXXIX. Départ pour la Haute-Égypte.....	314
CXXX. Siout.....	325
CXXXI. Le serpent Haridi. — Girgé.....	330
CXXXII. Dendérah.....	335
CXXXIII. Thèbes.....	340
CXXXIV. Medinet-Abou. — Tombeaux des rois.....	345
CXXXV. La statue de Memnon.....	354
CXXXVI. Luxor et Karnac.....	359
CXXXVII. Continuation du voyage jusqu'à la première cataracte.....	372
CXXXVIII. La cataracte. — Philæ.....	379
CXXXIX. Koum-Ombos.—Silsilis.—Eleithias.....	387
CXL. Second séjour à Thèbes.....	399
CXLI. Les momies. — Karnac.....	403
CXLII. Dernière journée à Thèbes.....	410
CXLIII. Dendérah. — Abydos.....	414
CXLIV. Ekhnin. — Manfalout. — Hermopolis...	421
CXLV. Projet d'excursion dans le désert.—Extrait du poème d'Antar.....	430
CXLVI. Curieux bas-relief dans le désert.—Grottes de Béni-Hassan.....	438
CXLVII. Retour au Kaire.....	448
CXLVIII. Un bal d'Almées.....	453
CXLIX. Promenades avec M. de Bois le Comte. — Discours d'un scheik.....	456

TABLE DES MATIÈRES.

CL. Course aux pyramides.....	PAGE 460
CLI. Les Carrières.....	467
CLII. J'assiste à une fête.....	470
CLIII. Promenades dans la ville.....	474
CLIV. Visite au pacha.....	480
CLV. Départ du Kaire.....	487
CLVI. Voyage. — Arrivée à Alexandrie.....	493
CLVII. L'arsenal et la flotte.....	497
CLVIII. Suite de mon séjour à Alexandrie.....	501
CLIX. Traversée d'Alexandrie à Malte.....	506
CLX. Arrivée à Malte. — Quarantaine.....	517
CLXI. Séjour à Malte.....	525
CLXII. Suite du séjour à Malte.....	533
CLXIII. Trajet de Malte à l'Italie.....	538
CLXIV. Arrivée à Naples.....	543
CLXV. Séjour	547
CLXVI. Retour en France.....	556

ERRATA DU TOME PREMIER.

<i>Pages Lignes</i>	<i>Au lieu de :</i>	<i>Lisez :</i>
2, 4,	Dirais-je	Dirai-je
81, 14-15,	saccagée et	saccagée, et
97, 14,	Pokoke	Pockocke
111, 27-28,	de faire avec les colonnes tombées des projectiles pour abattre, etc.	de faire, avec les colonnes tombées, des projectiles, pour abattre, etc.
162, 11,	d'énormes boulets restes	d'énormes boulets, restes
178, 10,	l'île de Cos Stancho	l'île de Cos (Stancho).
222, 9,	celles d'un temple voisin,	celles d'un théâtre voisin,
300, 5,	(N° 57).	(N° 56).
361, 2,	LE JOURDAIN A SON ENTRÉE	LE JOURDAIN À SON ENTRÉE
394, 17,	et, comme pétrifié, il meurt. Et les gens de David	et comme pétrifié. Il meurt, et les gens de David
437, 25,	Moloch	Moloch.

ERRATA DU TOME DEUXIÈME.

<i>Pages Lignes</i>	<i>Au lieu de :</i>	<i>Lisez :</i>
112, 22,	car le	car la
122, 1-2,	et les feuilles d'olivier de Gethsemani	et les feuilles des oliviers de Gethsémani
228, 25,	un domestique qui	un domestique picard qui
287, note,	il est le cinquième de la dixième dynastie	il est le cinquième de la dix-huitième dynastie
306, 16,	par les cheveux dans	par les cheveux, dans
311, 8,	j'avais parcouru naguère,	j'avais parcouru
338, 20,	trop étroites, à leur gré,	trop étroites à leur gré,
432, 6,	trop tard, il	trop tard. Il
532, 1,	à la furie de flots	à la furie des flots

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn